

ESQUISSE

DE

ROME CHRÉTIENNE.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
Place Sorbonne, 2.

ESQUISSE

DE

ROME CHRÉTIENNE;

PAR L'ABBÉ PH. GERBET.

Invisibilia enim ipsius... per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.

Epist. B. Pauli ad Romanos, I, 20.

Les choses invisibles de Dieu... sont aperçues par l'intelligence à travers ses œuvres visibles.

TOME PREMIER.

PARIS.

AU BUREAU DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

ET DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

RUE SAINT-GUILLAUME, 24 (FAUB. S.-G.).

1844.

PRÉFACE.

J'espère que les lecteurs comprendront, d'après le titre même de cet écrit, et avant d'en parcourir la première page, qu'ils doivent retenir ici, en des limites étroites, les espérances que le nom seul de Rome chrétienne pourrait leur faire concevoir. Cette esquisse paraîtrait beaucoup plus faible encore qu'elle ne l'est, si l'on s'attendait à y trouver un vrai tableau. Mais, si imparfaite qu'elle soit, elle ne sera peut-être pas entièrement inutile. Je crois que, malgré les feuilletons des journaux et les bateaux à vapeur, Rome chrétienne est loin d'être connue du public français autant qu'elle devrait l'être et qu'il serait facile qu'elle le fût. Ce ne sont pourtant pas les livres qui nous manquent. Les volumineux ouvrages sur les parties principales de cette métropole du Christianisme, escortés d'une foule innom-

brable d'écrits moins étendus sur ses monuments, ses institutions, ses usages, ses souvenirs historiques, suffiraient pour garnir les rayons d'une vaste bibliothèque ; les livres relatifs à la seule église de Saint-Pierre y rempliraient une chambre à part. Mais, outre qu'ils sont presque tous en latin ou en italien, les choses qui intéresseraient tout le monde y sont bien souvent enfouies dans des dissertations qui n'attirent que des savants. Cette bibliothèque romaine se trouve ainsi, par sa composition comme par sa masse, hors de la portée et des habitudes littéraires de la plupart des lecteurs français.

Pour y suppléer, ils n'ont eu jusqu'ici sous la main que des livres bien courts, qui paraissent encore plus petits auprès des œuvres colossales composées sur le même sujet. Nous avons à regretter que quelques-uns ne soient guère que d'admirables fragments d'un ouvrage que leurs auteurs auraient dû faire. Plusieurs autres nous offrent d'excellents résumés, dont la rédaction suppose une instruction peu commune, et il est fort heureux que des savants distingués aient bien voulu mettre, sous cette forme modeste, leurs connaissances au service du public. Mais ces écrits, quel que soit leur mérite, ne sont, sous un titre ou sous un autre, que des manuels du voyageur. Rome est un monde dont ils donnent seulement la carte géographique tracée avec exactitude : ils ne se proposent pas plus de nous communiquer un ordre d'idées qui nous la fasse com-

prendre, qu'un calendrier bien fait n'a pour but de nous apprendre l'astronomie.

La majeure partie du public littéraire se trouve donc placée entre deux rangs d'ouvrages dont les uns disent trop et les autres trop peu : il n'y a pas, pour elle, de ressource intermédiaire entre une lecture insuffisante et une lecture impossible. Dans la république des lettres, les grands travaux d'érudition sont des espèces de domaines privilégiés, substitués, de génération en génération, à l'usage de ces hommes de retraite et d'étude qui forment en général l'aristocratie des lecteurs. Les résumés sont destinés, par leurs auteurs eux-mêmes, à circuler comme une monnaie courante, jusque dans les dernières classes du public qui lit quelque chose. Les livres sur Rome chrétienne font défaut pour la classe moyenne des lecteurs qui n'est ni docte ni ignorante, mais intelligente et cultivée[1].

Elle est aujourd'hui très-nombreuse en France. Grâce à la diffusion plus générale de certaines con-

[1] J'apprends en ce moment, par les journaux, que M. de La Gournerie vient de faire paraître un livre sur Rome chrétienne. Le talent, l'instruction et la piété de cet écrivain garantissent le mérite de cette production, dont plusieurs fragments ont déjà été appréciés par les lecteurs de *l'Université Catholique*. J'ose toutefois publier mon livre immédiatement après, parce qu'il diffère essentiellement, comme on le verra, du *Tableau historique* de M. de La Gournerie, par la manière d'envisager le sujet.

naissances qui servent plus à ouvrir l'esprit qu'à l'enrichir, il y a une foule d'hommes qui, sans être ni théologiens, ni archéologues, ni artistes, sont prédisposés à comprendre le caractère de cette ville sublime. Cette classe de lecteurs se compose, du reste, d'éléments très-divers, de catholiques d'abord, qui savent qu'il y a des trésors de piété, d'instruction et de poésie dans les monuments sacrés dont Rome est le principal foyer; de protestants, qui n'en sont plus à voir en elle Babylone, quoiqu'ils n'y voient pas encore Jérusalem; d'hommes enfin qui, n'étant plus assez chrétiens pour reconnaître tout ce qui est divin, le sont encore assez pour être attirés vers ce qui l'exprime. L'attraction qu'elle exerce, sous ce rapport, a été favorisée par les circonstances. Depuis que cette ville est devenue, par la facilité des voyages, le rendez-vous de l'Europe, on parle beaucoup d'elle dans des livres de tout genre, dans les salons, qui sont des journaux vivants, et dans les journaux, qui sont les salons bruyants de l'opinion. Il s'est formé ainsi pour elle un public plus nombreux, plus attentif, qui la regarde de près ou de loin, et qui semble attendre des ouvrages faits exprès pour lui. La Providence, en effet, ouvre successivement des points de vue variés, qui servent à mettre les vérités et les monuments de la religion en rapport avec les préoccupations particulières d'un peuple ou d'une époque. Lorsqu'au sixième siècle l'envoyé du patriarche de l'histoire de France, le

diacre de Grégoire de Tours, visita Rome, il la vit, sauf les inspirations de la foi, à travers d'autres pensées que les nôtres. Le chapelain de Charlemagne y remarqua d'autres choses que celles qui ont frappé l'esprit de Mabillon, lorsqu'il a fait son voyage d'Italie comme un pèlerin de l'érudition chrétienne. Dans le cours des siècles modernes, non-seulement Rome a grandi en hauteur par les monuments qu'elle a élevés, et en profondeur par les fouilles dans lesquelles elle a retrouvé tant de parties d'elle-même ; mais les sciences qui l'étudient, les aspects qu'elles découvrent, ont grandi également. Les matériaux qu'elles ont élaborés dans leurs immenses recherches sur cette ville sont si multipliés et si divers, qu'il est possible et presque nécessaire, pour en saisir l'ensemble, de les lier entre eux en les rapportant à des idées générales qui donnent aux détails les plus matériels une signification élevée, et qui constituent à quelque degré la philosophie des faits. Le réveil des sentiments religieux, la tristesse des âmes sans foi, les goûts plus sérieux qui se développent dans les époques mûries par la souffrance, font aussi que notre siècle est plus porté à chercher dans les monuments du monde invisible les vérités qu'ils contiennent, qu'à se borner à une simple admiration de leurs formes, qui est l'amusement des peuples enfants et des siècles heureux. Écrivains catholiques du dix-neuvième siècle, nous devons tenir compte de toutes ces choses, si nous voulons faci-

liter, autant que cela dépend de nous, l'intelligence de Rome chrétienne au nouveau public préparé à la recevoir.

Tel est le but, telle est du moins l'intention de cet écrit. En essayant de la mettre à exécution, j'ai cru devoir me tracer un plan tout à fait différent de ceux qui ont été suivis jusqu'à présent dans des ouvrages du même genre. On y a toujours classé les monuments d'une ville, soit dans un ordre topographique, selon les quartiers où ils étaient situés, soit dans un ordre chronologique qui représente la suite de leur histoire, soit enfin dans un ordre en quelque sorte pratique, en faisant diverses catégories, selon les usages auxquels ils étaient destinés, en traitant séparément, par exemple, des églises, des palais, des musées, des cimetières. Aucun de ces trois plans ne m'a paru suffire aux exigences de mon sujet, sous le point de vue où je m'étais placé. La pensée fondamentale de ce livre est de recueillir dans les réalités visibles de Rome chrétienne, l'empreinte et, pour ainsi dire, le portrait de son essence spirituelle. Je devais, en conséquence, m'attacher à faire ressortir les caractères et les attributs qui constituent le centre divin du Christianisme. De là résultait la nécessité de ranger les monuments ou les parties de monuments dans un ordre déterminé par leurs rapports avec un ensemble de vérités, appartenant à une région supérieure aux ouvrages des hommes. J'ai regardé la

cité matérielle par un certain endroit, où, pour employer une expression de Bossuet, les lignes se ramassent de manière à produire une apparition de la cité intelligible. Chacun des matériaux de mon livre, du moins des principaux, se trouve mis à la place où il m'a semblé qu'il devait être, pour concourir à former la grande figure que je désirais esquisser : j'ai fait, en un mot, de la mosaïque intellectuelle.

On voit, d'après tout ce que je viens de dire, que cet écrit n'est point un nouveau travail d'archéologie sur Rome chrétienne. Il n'a pas la prétention de rien apprendre à ceux qui ont déjà fait des recherches sérieuses sur le même sujet, il n'aspire à mettre au jour aucune découverte. Je n'écris point pour l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Le public auquel je m'adresse m'impose d'autres devoirs. J'ai dû choisir, parmi les innombrables produits de la science, les résultats qui répondent, non aux goûts favoris des antiquaires, mais à la raison et à l'âme du chrétien et de l'homme. Mon livre a dû chercher à saisir les choses dans le vif plutôt que dans le profond, à les considérer bien moins par le côté qui conduit aux arcanes de l'érudition, que par celui qui permet de mettre en relief, sous des formes que d'autres écrivains auraient pu rendre belles, les vérités enveloppées dans les monuments de Rome.

Quelques personnes seront tentées peut-être de

me reprocher une sorte de partialité, parce que je n'ai pas voulu troubler les magnifiques points de vue de ce sujet par des observations critiques sur des imperfections et des misères qui se reproduisent, d'une manière ou d'une autre, dans toutes les villes de ce bas monde. Rome n'est pas la Jérusalem céleste avec ses portes de saphir et ses habitants surnaturels. Mais les inconvénients de la ville italienne, qui ont varié d'époque en époque, se trouvaient exclus du plan d'un livre qui a pour but de remarquer, dans les monuments de la cité chrétienne, ce qui appartient au caractère permanent du Catholicisme dans tous les temps. Lorsque des écrivains ont tracé un tableau des Alpes ou des Cordillières, on ne les a pas accusés d'infidélité, sous prétexte qu'ils n'avaient pas décrit des circonstances moins nobles qui se rencontrent presque toujours dans les plus belles scènes de la nature.

D'autres personnes pourront m'adresser, avec plus de raison, un reproche diamétralement opposé. Elles se plaindront que j'aie laissé à l'écart une foule de détails pleins d'intérêt. J'avoue que je n'ai pas trouvé le secret de renfermer, dans le cadre de trois volumes, une image complète de Rome en raccourci. Notre œil, tout petit qu'il est, réfléchit, il est vrai, l'image de la voûte étoilée, mais c'est Dieu qui a fait l'œil de l'homme.

Que les lecteurs bienveillants me permettent de leur indiquer un motif particulier d'indulgence pour

un livre qui en a tant besoin. Je l'aurais fait autrement si je n'avais écrit que pour la satisfaction des âmes pieuses; je l'aurais fait autrement aussi, si je m'étais seulement proposé de combattre des idées fausses dans les esprits plus ou moins éloignés de la foi et de la piété. Mais, dans la France actuelle, il faut, du moins de temps en temps, des livres qui puissent atteindre simultanément ces deux classes de lecteurs, et cette direction double produit des difficultés de rédaction plus grandes qu'on ne peut le croire lorsqu'on ne les a pas éprouvées. Un auteur chrétien doit s'y résigner de bonne grâce, puisqu'il gagne, par cette gêne, l'espérance de semer quelques germes de bien dans un champ plus vaste.

J'espère aussi, du reste, que ce livre pourra peut-être hâter, par tout ce qui lui manque, la publication d'ouvrages que le dix-neuvième siècle, si je ne me trompe, est appelé à produire, et qui mettront fin à une perturbation littéraire dont les effets ont été très-fâcheux. L'entraînement passionné, avec lequel on se livra, pendant le seizième et le dix-septième siècle, à l'étude des monuments de la littérature et de l'art païens, n'empêcha pas, il est vrai, la science des antiquités chrétiennes de se développer et de fleurir à Rome. La tradition de cette science n'y a jamais été interrompue, et, en se combinant à cette époque avec la nouvelle activité des esprits, elle enfanta des œuvres capitales, qui forment encore aujourd'hui la base de toutes les

recherches ultérieures. Rome est, je crois, la seule ville où les monuments sacrés aient été explorés pendant cette période par une élite de savants du premier ordre avec une persévérance infatigable qu'on ne saurait trop admirer. Mais, comme les préoccupations les plus générales et les plus vives avaient pris une autre direction, ils n'écrivirent que pour le cercle de lecteurs qui partageaient leurs goûts, ils négligèrent les moyens secondaires qui pouvaient rendre leurs travaux plus accessibles à un autre public et captiver son attention. Leur érudition ressemble bien moins à un musée qu'à un cloître. Il s'opéra une scission entre le fond de la science et la forme qui sert à la propager, entre la puissance de produire et l'art de mettre les produits en circulation. Cette séparation passagère, qui a déjà été moins sensible plus tard, paraît devoir disparaître complétement devant la réaction heureuse dont nous sommes témoins, devant ce besoin, presque universellement senti, d'étudier tout ce qui porte le sceau du Christianisme. Il ne peut manquer de faire éclore des ouvrages particulièrement destinés à populariser, parmi les classes instruites, la connaissance et le sentiment de Rome chrétienne. Il est à croire qu'après avoir détruit, comme nous l'avons déjà vu, par la plume même d'écrivains protestants, tant d'erreurs qui calomniaient l'histoire de l'Église, la science renouvelée sera conduite à réunir une foule de ses rayons sur la ville même qui est comme

le pivot sur lequel tourne cette histoire : on voudra la comprendre à fond, pour mieux comprendre tant de choses dont elle est le centre. L'intérêt avec lequel nous étudions les vieilles cathédrales de nos diocèses devra s'appliquer, dans de plus grandes proportions et avec un attrait plus fort, au monument commun de la chrétienté, formé avec des pierres de tous les siècles et des souvenirs de toutes les nations. Nous le contemplerons, non plus avec l'enthousiasme naïf du moyen âge, mais avec une admiration réfléchie, pleine de philosophie et de piété. Lorsqu'un des livres auxquels il est réservé de produire cet effet aura paru, le mien, en supposant qu'il ait par hasard rencontré quelque lecteur jusqu'alors, descendra entièrement dans l'oubli, comme étant trop au-dessous des bonnes choses que l'on possèdera, et je désire de tout mon cœur qu'il finisse bientôt ainsi. Il n'y a pas de meilleure sépulture pour un livre chrétien que d'être enseveli dans le bien survenu depuis son apparition.

Je ne sais pas si celui-ci aura fait lui-même un peu de bien à quelques personnes : tout ce que je sais, c'est qu'il m'en a fait beaucoup. Je l'ai commencé avec amour et je le terminerai avec reconnaissance. Les recherches auxquelles j'ai dû me livrer m'ont ouvert des réservoirs de science presque inconnus parmi nous, dans lesquels j'ai puisé quelque chose qui me servira, si Dieu le veut, pour d'autres œuvres. L'étude de Rome dans Rome fait pénétrer jus-

qu'aux sources vives du Christianisme. Elle rafraîchit tous les bons sentiments du cœur, et, dans ce siècle de tempêtes, elle répand une merveilleuse sérénité dans l'âme. Il ne faut pas sans doute attacher trop d'importance au charme que nous trouvons dans certains travaux : les livres faits avec plus de goût courent risque d'être faits avec moins de charité. Nous n'en devons pas moins remercier la bonté divine, lorsqu'elle nous compose des plaisirs avec nos devoirs. Je n'oublierai jamais que je dois à mes études et à mon séjour de Rome deux ou trois années plus remplies, que je ne puis le dire, d'une douceur sérieuse qui se renouvelait chaque jour, et qu'il est rare de conserver, d'une manière aussi fixe, parmi les meilleures occupations de cette vie.

Rome, 20 janvier 1842.

ESQUISSE

DE

ROME CHRÉTIENNE.

Chapitre premier.

> De la plage orientale jusqu'à celle de la mer s'étendront les champs que vous réserverez comme des prémices saintes..., et le sanctuaire du Seigneur sera au milieu.
>
> *Ezéchiel*, ch. XLVIII, v. 8.

> Là seront le sentier et la route, qui seront appelés la voie sainte..., et ceux qui auront été rachetés par le Seigneur, se tournant vers Sion, y entreront avec des cantiques de louanges.
>
> *Isaïe*, ch. XXXV, v. 8 et 10.

INTRODUCTION.

La plupart des grandes villes, des capitales surtout, ont une signification qu'il est intéressant d'étudier. On peut faire, à leur égard, ce qu'on fait pour un simple monument, lorsqu'on cherche à reconnaître, d'après les idées et les sentiments qu'il exprime, à quel degré il concourt au but moral que tous les travaux de l'art doivent se proposer. Une capitale, abrégé monumental de l'histoire et du

génie d'un peuple, peut être considérée, ordinairement du moins, comme étant, sous différents rapports, son vieux palais, son arc de triomphe, son mausolée : là se trouve figurée, en caractères qui demandent à être interprétés, sa fidélité plus ou moins grande à la mission qu'il devait remplir dans le gouvernement de l'humanité par la Providence. Envisagée sous cet aspect, les parties principales de la cité matérielle, où les sens ne découvrent qu'un spectacle varié, se coordonnent comme parties d'un tout moral, visible à l'intelligence, et c'est en ramenant ainsi les divers monuments d'une ville à une certaine unité, que l'on obtient, dans le sens élevé de ce mot, l'idée de la ville même.

Toutefois l'ensemble d'une vieille capitale présente souvent des incohérences ou même des contradictions réelles, parce que les variations, de temps en temps profondes, qui s'opèrent successivement dans les idées et les mœurs d'un peuple, finissent par être figurées simultanément dans ce qui reste de ses monuments de chaque époque. Telle est l'inévitable condition de toute ville, qui ne représente pas une unité plus haute que celle d'une nation. Une seule est placée, quant à son caractère fondamental, au-dessus de cette loi. Comme cité italienne, Rome offre sans doute des vestiges de variations, aussi bien que toute autre ville : mais la cité italienne n'est ici que l'accessoire, elle n'est que l'enveloppe changeante d'une autre cité qui ne varie pas. L'unité et la fixité, inhérentes à la métropole de la société religieuse la plus grande, la plus stable, et la plus unie qui existe, font que ses monuments peuvent être considérés

comme la réalisation successive d'un plan qui s'est déroulé de siècle en siècle, qui, sans avoir été conçu par aucun homme en particulier, se trouvait déterminé d'avance, dans ses traits principaux, par le caractère du Catholicisme : espèce de logique toujours en action, qui a maîtrisé les pierres elles-mêmes, et qui ramène toutes les variétés monumentales de Rome à une incomparable unité.

Tel est le point de vue général dans lequel nous nous sommes placés. Mais, puisqu'il consiste à considérer Rome comme formant en quelque sorte un seul monument, nous regretterions de ne pas nous arrêter quelques instants, avant de commencer cette étude, sur un certain genre d'impressions que l'on aime à recueillir, lorsqu'on va visiter quelque belle œuvre d'architecture ancienne ou moderne. Dès que vous êtes près d'elle, vous éprouvez une vraie jouissance si vous reconnaissez que le lieu où elle est située, et ses alentours, sont en harmonie avec son caractère propre. De pareilles observations, plus intéressantes qu'instructives, servent de prélude à des réflexions plus sérieuses, et l'on est disposé à ne pas les négliger entièrement, surtout à l'aspect d'une ville qui parle, de tant de manières, à l'imagination et au sentiment, aussi bien qu'à l'intelligence. Toutes nos facultés éprouvent alors le besoin de s'exercer de concert, chacune dans son genre. L'imagination s'efforce de découvrir d'abord une espèce de cadre dans lequel les vérités positives viendront se placer. Lorsque les aperçus qu'elle suggère ne sont ni tout à fait dépourvus de charmes pour le sentiment, ni évidemment fantastiques aux yeux de la raison,

celle-ci se montrerait trop sévère, en dédaignant de recevoir les confidences de cet instinct qui cherche des harmonies secrètes entre les ouvrages des hommes et les aspects de la nature. Il rencontre de temps en temps si juste, que les esprits les plus froids ne peuvent s'empêcher d'admirer ce qu'ils appellent de magnifiques jeux du hasard. Pour moi, j'aime à croire que, si ces harmonies sont des caprices, ce sont de beaux et sages caprices de la Providence [1], qui a prédestiné les grands lieux aux grandes choses.

Lorsqu'en contemplant Rome des hauteurs de Frascati ou d'Albano, on se demande quelle est la situation physique qui correspondrait le mieux à sa destination spirituelle, on est toujours ramené, ce semble, à rêver pour elle à peu près ce qui est, du moins quant aux traits fondamentaux de cette situation même. Si Rome était placée sur le sommet d'un rocher, cette position de citadelle conviendrait-elle bien à la capitale du pacifique empire de la foi et de la charité? Dans l'intérieur d'une vallée, son horizon physique serait étroit, tandis que son horizon moral embrasse le monde. Une plaine immense, uniforme, sans encadrement, sans limite pour le regard, aurait quelque chose de trop effacé et de trop vague pour une ville dont le caractère est si saillant, si tranché. Si, au contraire, cette plaine se trouvait entrecoupée par des champs fleuris, des bosquets, ou d'autres accidents qui ne seraient que gracieux, l'austère et majestueuse cité aurait une ceinture trop riante. Il est difficile enfin de se figurer Rome clouée à un

[1] Ludens in orbe terrarum. *Prov.*, c. VIII, 31.

port de mer : ce voisinage, criard et agité, serait tout à fait en désaccord avec le calme dont elle a besoin.

Sa situation laisserait donc beaucoup à désirer, si elle était caractérisée, d'une manière prédominante, par la proximité de la mer, par une plaine ou par des montagnes. Mais une participation à ces principaux aspects de la nature forme une combinaison heureuse, qui s'harmonise admirablement avec la mission providentielle de cette ville. Dans les temps primitifs, les races guerrières se retranchaient dans les rochers, les races agricoles s'établissaient dans les plaines, les races commerçantes suivaient de préférence les bords de la mer. La ville, qui travaille à réunir tous les peuples dans l'unité de la foi, touche à ces trois foyers primitifs de la division des peuples. De la plaine où elle repose sur un lit de collines, Rome voit se déployer, à l'Orient, un amphithéâtre de montagnes magnifiques, dont les extrémités se prolongent à l'Occident vers la mer, et, du haut de ses dômes, elle voit aussi briller à l'horizon cette belle Méditerranée, comme la barrière argentée de ce grand cirque.

De pareilles observations intéressent peu les géomètres et les érudits, mais elles préoccupent les artistes, et, puisque Rome chrétienne s'est toujours fait gloire de protéger les arts, il n'est pas indifférent que sa situation même fournisse à ceux qui les cultivent des tableaux qui font penser.

La campagne romaine, qui leur plaît aussi pour la même raison, doit toutefois être considérée préalablement sous d'autres aspects. Il faut d'abord ôter l'équivoque de cette dénomination, que l'on emploie

pour désigner tantôt cette vaste étendue de pays qui se prolonge jusqu'à Terracine, tantôt quelques milles seulement autour de Rome. Lorsqu'en prenant ce mot dans le premier sens, on considère cette campagne sous le double rapport de la production et de la population, on est exposé à tomber dans des jugements peu réfléchis. Quelques voyageurs, qui font une apparition de trois mois dans un hôtel de Rome, tranchent toutes les questions relatives au mode de culture avec une assurance au moins étonnante. Ils pourraient peut-être recevoir, à cet égard, une leçon de l'écrivain de ce siècle, qui, comme économiste et comme administrateur, a fait l'étude la plus approfondie de la campagne romaine, pendant qu'il a exercé les fonctions de préfet du Tibre à l'époque de l'occupation française. « Au premier « aspect, une si mince part faite à la culture semble « justifier les reproches de paresse adressés aux « Romains; mais lorsqu'aux premières pluies d'oc- « tobre, on voit ces immenses champs revêtus de « verdure offrir à d'innombrables troupeaux une « herbe épaisse, croissant à travers les chaumes ari- « des, l'automne et l'hiver enfin se parer de toute la « fraîcheur du printemps, on comprend comment « les Romains se contentent d'un mode d'exploita- « tion si séduisant. Quel peuple, recevant de la « nature le bienfait de productions spontanées si « abondantes, ne serait pas enclin à en jouir sans « demander à une culture *plus pénible des dons plus* « *riches peut-être, mais plus incertains*[1]*?* »

[1] *Études Statistiques sur Rome*, par M. de Tournon, t. 1, 273.

Si les avantages d'un autre mode de culture sont douteux, il n'en est pas de même des funestes effets que l'insalubrité du territoire fait subir à la population, d'ailleurs peu nombreuse, dispersée dans ces immenses prairies. Leur assainissement est une entreprise pleine de difficultés, contre lesquelles le bon vouloir des papes a échoué jusqu'ici. A partir de Sixte IV en particulier, il y a eu, à plusieurs reprises, une lutte entre les grands propriétaires, maîtres de la presque totalité du sol, qui ont exigé le maintien du système de pâturages dont l'origine remonte aux temps de l'empire romain, et l'administration papale qui voulait introduire l'agriculture, augmenter la population, et travailler à l'assainissement, trois choses qui sont étroitement liées entre elles. Sous le règne de Pie VII, des règlements, dont M. de Tournon loue la sagesse, ont été adoptés pour favoriser ce triple progrès. Le pape Léon XII a fixé les bases d'une vaste opération. Il s'agissait de transporter dans cette campagne une population d'environ cent mille hommes, divisée en cent bourgs. Le gouvernement obligeait les propriétaires à livrer les fermes à une compagnie par baux emphytéotiques, en même temps qu'il leur garantissait leurs revenus. L'opposition que cette mesure rencontrait eût été vraisemblablement surmontée, si elle n'eût été appuyée par des influences étrangères. Comme on ne devait pas songer à dépeupler une partie de l'État pour en peupler une autre, il était nécessaire de s'adresser aux pays catholiques qui pouvaient fournir des migrations volontaires : l'intervention d'une diplomatie jalouse arrêta

l'exécution de cette belle et salutaire entreprise.

En présence des maux auxquels elle était destinée à remédier, personne assurément n'a la pensée de sacrifier à de simples convenances morales le grand but que l'on veut poursuivre à travers des obstacles qui ne seront pas éternels. Mais la question se modifie, lorsqu'il s'agit, non plus de cette contrée à laquelle on donne, par extension, le nom de campagne romaine, mais seulement des alentours de Rome. Les ouvriers que l'on y emploie, quand la saison en est venue, aux travaux momentanés que la récolte exige, ne sont pas obligés d'y avoir une demeure fixe : ils peuvent aisément s'y transporter soit de Rome, soit des villes et villages situés dans les montagnes. Il y a d'ailleurs plusieurs parties de ce territoire que l'on peut habiter sans de graves inconvénients : sous d'autres points on a fait des travaux partiels d'assainissement. L'insalubrité n'y a donc pas, à raison de ces diverses circonstances, les suites qu'elle entraîne inévitablement dans une vaste étendue de pays, où se trouve disséminée une population sédentaire; et comme, d'un autre côté, le système de culture a des avantages qui doivent être appréciés, suivant le témoignage impartial de M. de Tournon, nous pouvons dès lors, en attendant les développements graduels des mesures prises pour les améliorations physiques, considérer ces lieux sous un point de vue d'un autre ordre. Il ne s'agit pas ici de quelques aperçus qui peuvent intéresser la poésie chrétienne. Elle aime sans doute à remarquer que la résidence de celui à qui il a été dit : « Pais mes « agneaux, pais mes brebis, » est entourée de bergers

et de troupeaux : la ville qui se sent destinée à assister aux catastrophes lugubres des derniers temps, repose parmi les paisibles images de la vie patriarcale : elle ressemble, sous ces rapports, à la Bible qui commence par la Genèse et finit par l'Apocalypse. Mais, quoi qu'il en soit de ces rapprochements et de plusieurs autres du même genre, des considérations plus importantes doivent seules fixer notre attention. Je crois qu'il est moralement utile que des foyers de population, avec tous les mouvements qu'ils entraînent, surtout dans notre siècle, ne se multiplient pas aux portes de Rome. Il est de fait que nulle capitale n'a des alentours aussi éminemment favorables à la méditation, à la prière, aux pensées graves et solennelles, et il est bon que Rome se distingue, à cet égard aussi, des capitales mondaines. Cette banlieue en repos, qui a la majesté du désert sans en avoir l'âpreté, et dans laquelle on ne rencontre guère que des troupeaux, des aigles et des tombeaux, ce cimetière, mélancolique et nu, des agitations et des pompes de l'ancienne Rome, cette solitude de prairies qui, en interceptant les bruits du monde autour de la ville sainte, enveloppe, comme il convient, de silence et de paix, ce grand cloître de la chrétienté, sont aimés de tous ceux qui viennent séjourner à Rome avec le désir et le bon goût de mettre leurs pensées, leurs sentiments et leur genre de vie en rapport avec le caractère d'une ville qui est éminemment la cité de l'âme. Ils regretteraient que la campagne romaine vînt à subir des transformations qui finiraient, après un temps plus ou moins long, par en faire une arène de manufac-

tures : ce qui doit arriver, d'après la tendance de la civilisation moderne dans sa partie matérielle, aux alentours d'une capitale, lorsque les travaux de l'agriculture y entretiennent une population nombreuse et toujours croissante. Il ne faut pas raisonner de Rome comme d'une autre ville : ses convenances sont d'un ordre tout à fait à part. La ville théologique a besoin, comme un monastère, d'avoir autour d'elle un enclos paisible : la ville hospitalière, qui tient à offrir à toutes les grandes infortunes, à celles du cœur comme à celles du trône, une retraite pleine de majesté et de tendresse, la ville des ruines, qui n'a pas seulement des musées, mais qui elle-même est un musée gigantesque, serait très-mal à l'aise, très-sottement assise dans l'atmosphère enfumée et bruyante de Birmingham et de Manchester. L'entourage des villes, comme celui des personnes, a une importance morale, qu'on ne saurait méconnaître : il y a désordre, s'il n'est pas en harmonie avec leur caractère. Cela est vrai, surtout de Rome, qui est bien moins la capitale d'un État que la métropole d'une société religieuse répandue par toute la terre. Si ses alentours ont physiquement quelque chose d'exceptionnel, c'est qu'elle est elle-même une exception morale entre toutes les villes du monde. Il ne faut pas tout mesurer à la mesure de l'utile matériel, même dans l'empire de la matière : on n'a pas écouté ceux qui proposaient de supprimer le parc de Versailles pour y planter des pommes de terre. L'industrie, qui a le globe devant elle, pourra bien se passer de bouleverser, d'une manière irréparable, le parc de Rome. Le monde est grand et Rome est unique.

La campagne romaine possède aussi, à un haut degré, un autre genre d'intérêt que celui qui résulte de la disposition des lieux. L'histoire lui a prodigué les souvenirs vénérables, comme la nature, les beaux aspects. Je ne veux point parler ici de la célébrité que lui donne l'histoire de la Rome ancienne : les enfants eux-mêmes savent qu'il n'y a pas, dans toute cette campagne, une motte de terre qui ne soit illustre. Je parle de son intérêt chrétien, aussi peu connu, du moins avec quelques détails, de la plupart des étrangers, que l'autre leur est familier. Le voyageur, qui traverse pour la première fois la campagne romaine, peut, en consultant son manuel, reconnaître et nommer une foule de lieux qu'il a déjà vus dans les annales de la république et de l'empire : les pèlerins chrétiens ont le regret d'attendre encore, mais, j'ai lieu de l'espérer, n'attendront pas longtemps leur itinéraire sacré. Les traits historiques, que les diverses époques du Christianisme lui fourniront, sont trop nombreux, pour que je puisse en présenter, dans un chapitre, un simple abrégé : j'indiquerai, du moins, quelques stations de ce pieux voyage, qu'un écrivain distingué se propose de rendre facile à tous ceux qui, en visitant les environs de Rome, voudront en parcourir à la fois les sentiers et les souvenirs.

Les premières traces chrétiennes qu'on aime à y rechercher, sont celles de saint Pierre et de saint Paul, qui touchèrent le sol de la campagne romaine, le premier, vers l'an 44, le second, l'an 59 de notre ère. A partir de leur arrivée, les bases de la grande régénération ont été posées dans la ville même, en qui se

résumaient alors les destinées du monde. C'est à eux qu'on peut appliquer, avec plus de justesse, ce que le poëte a dit d'un conquérant : « Jamais le pied d'un « mortel n'a imprimé sur la terre une plus forte « trace, et leur pied s'est arrêté là. »

Saint Pierre était parti d'Antioche accompagné de plusieurs de ses disciples. Outre saint Marc, les Actes des martyrs nomment quelques-uns de ses compagnons, entre autres, Rufus, Pancrace et Marcien, qui ont été évêques, le premier, de Capoue, le second, de Tormina, le troisième, de Syracuse; Apollinaire, que l'Apôtre a mis à la tête de l'église de Ravenne, et Martial, qu'il a chargé de porter la foi dans les Gaules. L'Apôtre s'arrêta quelque temps à Naples : cette ville a toujours gardé le souvenir du passage de saint Pierre, dont elle montre encore quelques monuments. Après y avoir fondé une église, il se dirigea vers Rome. D'après un récit, il aurait voyagé par terre et à pied, et il aurait passé quelques jours dans la ville d'Atina, près des marais Pontins, sous le toit d'un de ses compatriotes, Marc de Galilée, qui fut le premier évêque de cette ville [1]. Mais ce récit peut se rapporter à un autre voyage de saint Pierre : il se concilie ainsi avec la tradition suivante, religieusement conservée par une des plus anciennes églises de l'Italie. Le vaisseau sur lequel il s'était embarqué en quittant Naples, ayant été poussé par les vents sur les côtes de la Toscane, il a fait un séjour dans la ville de Pise. C'est après avoir été conduit par la Providence à semer l'Evangile en deçà et au-delà de la

[1] *Act. S. Marci episc. Atin.*

vallée du Tibre, parmi les populations de la Campanie, vieilles colonies de la Grèce, et parmi celles de l'Etrurie, vieilles colonies de l'Égypte, qu'il s'est rendu dans la capitale du monde. S'il a fait la route par terre, il a probablement suivi la voie Aurélienne, qui conduisait directement de Pise à Rome, et qui correspondait à la porte du Janicule. Dans le cas où il serait arrivé par la voie Cassienne ou par la voie Flaminienne, qui se réunissaient au pont Milvius, saint Pierre a dû entrer par la porte Flaminienne, située à peu près à l'endroit où se trouve actuellement la porte du Peuple. On peut alors conjecturer qu'il a passé près du mausolée d'Auguste, longé le champ de Mars, et traversé le pont du Janicule, aujourd'hui le pont Sixte, pour se rendre dans le quartier des juifs, vers lequel il est vraisemblable qu'il s'est d'abord dirigé : tel était le chemin qui conduisait le plus directement de la porte Flaminienne à la région transtibérine, où ce quartier était alors placé. Si, en quittant la Toscane, il a pris la voie de mer, il a dû débarquer à Ostie, et continuer son chemin vers Rome, soit en suivant la route ordinaire, soit en remontant le Tibre dans une barque qui lui rappelait son ancienne profession. Ce serait donc par le côté sud-ouest des remparts, où se trouvaient la porte Navale, située sur les bords du fleuve, et la porte d'Ostie, aujourd'hui de Saint-Paul, que l'obscur pêcheur de Galilée, sans autres armes qu'une croix invisible, fit son entrée dans la ville qu'il venait conquérir et sauver. A propos de l'arrivée de saint Pierre à Rome, un père de l'Église a fait ressortir, sous une forme dramatique, le caractère surhumain de l'entreprise qu'il

venait accomplir. Figurez-vous cet étranger, au visage pâle et à la barbe crépue, revêtu d'une robe et d'un manteau usés par le voyage, pieds nus ou avec de pauvres sandales, se reposant un moment au milieu de ses compagnons, près de la porte Navale, par exemple, tâchant d'obtenir des renseignements sur le chemin qu'il doit suivre dans les détours de la grande ville, et se faisant nommer quelques-uns des principaux monuments qu'il découvre. De la borne où il est assis, il peut apercevoir, sur le sommet du Capitole, le temple de Jupiter qui domine Rome et le monde. Pendant qu'il médite sur ce qu'il voit, un de ces chercheurs de nouvelles, qui se plaisent à questionner les arrivants, s'approche de lui, et il s'établit entre eux le dialogue suivant :

Le païen. — Étranger, pourrais-je savoir quelle affaire t'amène à Rome, je serais peut-être en état de te rendre quelque service?

Pierre. — Je viens y annoncer le Dieu inconnu, et substituer son culte à celui des démons.

Le païen. — Vraiment! mais voilà quelque chose de très-nouveau , et j'aurais grand plaisir, tout à l'heure, à raconter ceci à mes amis en me promenant avec eux dans le Forum. Si tu le veux bien, causons un peu : dis-moi d'abord d'où tu viens? quel est ton pays?

Pierre. — J'appartiens à une race d'hommes que vous détestez, que vous méprisez et qui ont été chassés de Rome; mais on leur a permis d'y revenir. Mes compatriotes, à ce qu'on m'a dit, ne demeurent pas loin d'ici, le long du Tibre : je suis Juif.

Le païen. — Mais tu es peut-être un grand personnage dans ta nation?

Pierre. — Regarde ces pauvres mariniers qui se tiennent là, tout près de nous, sur le bord du fleuve : je suis de leur métier. J'ai passé une bonne partie de ma vie à prendre des poissons dans un lac de mon pays, et à raccommoder mes filets pour gagner mon pain. Je n'ai ni or ni argent.

Le païen. — Et, depuis que tu as quitté ce métier, tu t'es sans doute appliqué à l'étude de la sagesse, tu as fréquenté les écoles des philosophes et des rhéteurs, tu comptes sur ton éloquence?

Pierre. — Je suis un homme sans lettres.

Le païen. — Jusqu'ici, je ne vois rien de bien rassurant pour ton entreprise : il faut donc que le culte de ce Dieu inconnu, dont tu parles, soit bien attrayant par lui-même, pour pouvoir se passer ainsi de toute espèce de recommandation?

Pierre. — Le Dieu que je prêche est mort du dernier supplice sur une croix entre deux voleurs.

Le païen. — Et que viens-tu donc nous annoncer de la part d'un Dieu si étrange?

Pierre. — Une doctrine qui semble une folie aux hommes superbes et charnels, et qui détruit tous les vices auxquels cette ville a élevé des temples.

Le païen. — Quoi! tu prétends établir cette doctrine à Rome d'abord, et ensuite dans quels pays?

Pierre. — Toute la terre.

Le païen. — Et pour longtemps?

Pierre. — Tous les siècles.

Le païen. — Par Jupiter! l'entreprise a quelque difficulté, et je crois que tu aurais besoin de com-

mencer par te faire de puissants protecteurs, pour n'être point arrêté à ton début; mais je n'imagine pas que tu comptes les Césars, les riches, les philosophes parmi tes amis?

PIERRE. — Les riches, je viens leur dire de se détacher de leurs richesses; les philosophes, je viens captiver leur entendement sous le joug de la foi; les Césars, je viens les destituer du souverain pontificat.

LE PAÏEN. — Tu prévois donc qu'au lieu de se déclarer pour toi, ils se tourneront contre toi et tes disciples, si tu en as. Que ferez-vous alors?

PIERRE. — Nous mourrons.

LE PAÏEN. — C'est, en effet, ce qu'il y a de plus vraisemblable dans tout ce que tu viens de m'annoncer. Étranger, je te remercie; tu m'as fort diverti. Mais en voilà assez pour le moment; *je t'entendrai un autre jour*. Adieu. — Pauvre fou! C'est pourtant dommage; car il m'a l'air d'un assez brave homme.

Les réalités que ce dialogue exprime ne sauraient être nulle part plus vivement comprises qu'à Rome. Les grands débris de la métropole impériale du monde païen y retracent, non pas seulement à votre raison, mais à vos sens même, les obstacles qui devaient, humainement parlant, faire échouer l'entreprise de saint Pierre, tandis qu'un seul coup d'œil, jeté sur la croix qui brille au sommet du Capitole, vous en révèle l'accomplissement. Du reste, si l'Apôtre n'a pas eu un pareil entretien, il n'est pas douteux, ce semble, que des conversations, semblables quant au fond, n'aient eu lieu entre quelques

chrétiens et quelques païens du premier siècle. Sous ce point de vue, ce dialogue, sans être une vérité historique, est un fait dont on peut dire: Je l'ignore, mais je l'affirme.

L'arrivée de saint Pierre à Rome est devenue, par ses suites, un événement si solennel, que, malgré les incertitudes sur le point précis de son entrée, il n'était pas sans intérêt de marquer, dans l'enceinte des murailles de la ville, les trois ou quatre endroits par l'un desquels il a dû passer. On connaît mieux la route suivie par saint Paul, après son départ de Pouzzoles dans la Campanie : les Actes des apôtres fournissent à cet égard quelques indications précises. « Nous nous dirigeâmes vers « Rome; les frères de cette ville l'ayant appris, « vinrent à notre rencontre jusqu'au forum d'Ap« pius et aux Trois Tavernes. Paul, les ayant vus, « rendit grâces à Dieu, et en prit confiance[1]. »

Le forum d'Appius était à cinquante et un milles de Rome, dans les marais Pontins, près d'Antium : il n'en reste aucun vestige. Les Trois Tavernes étaient situées au-delà d'Aricie, et en deçà du forum d'Appius, à dix-sept milles de l'une, et à dix-huit de l'autre, d'après l'itinéraire d'Antonin. Plusieurs antiquaires ont pensé qu'elles se trouvaient dans l'endroit qu'occupe aujourd'hui la ville de Cisterna. D'autres les placent à Civitona, et par conséquent plus près d'Aricie. Le récit de saint Luc semble supposer que deux réunions de chrétiens vinrent au-devant de saint Paul; l'une se serait

[1] *Act. Apost.*, c. XXVIII, v. 14 et 15.

avancée jusqu'au forum d'Appius, l'autre se serait arrêtée aux Trois Tavernes. S'il n'y en avait eu qu'une, l'écrivain sacré n'eût fait mention que du premier de ces lieux, qui eût été le seul point de rencontre; il n'aurait eu, ce semble, aucune raison de marquer aussi les Trois Tavernes qui étaient plus rapprochées de Rome. Ce fut peut-être pour ne pas attirer l'attention par un concours trop nombreux, que ces chrétiens jugèrent à propos de se séparer; peut-être aussi voulurent-ils témoigner à saint Paul plus de vénération, en se plaçant à différents endroits sur sa route, comme il était d'usage de le faire lorsqu'on allait à la rencontre de quelque grand personnage. La venue de ces députés de l'Église romaine donna, comme le passage cité tout à l'heure nous l'apprend, beaucoup de consolation à saint Paul. Ils s'entretinrent, sans doute, chemin faisant, des progrès de la foi et de la puissance de l'idolâtrie dans son centre. Les lieux qu'ils traversaient disaient eux-mêmes beaucoup de choses. L'Apôtre passa au pied du mont Albain, aujourd'hui *Monte-Cave*, qui avait été le plus ancien foyer du paganisme romain. A quelque distance de la ville et jusque près des portes, la voie Appienne, que Paul suivait avec son cortége, était garnie, à droite et à gauche, de tombeaux fameux; le christianisme n'avait pas encore les siens, mais Néron était prêt, et les catacombes allaient commencer. Entre le sépulcre de Cecilia Metella et celui de la famille des Scipions, saint Paul chemina le long d'un souterrain qui devait devenir, quelque temps après, le plus vaste cimetière des martyrs. Un peu plus loin, les bruits de la grande

Babylone se firent entendre : les remparts, les temples apparurent. Sur les bords de la route, tout près des murs de la ville, se trouvaient, d'un côté, le temple du Dieu de la Guerre avec ses cent colonnes; de l'autre côté, le temple de la Tempête. L'Apôtre passa au milieu, plein de confiance en celui *qui renverse et qui édifie;* et il entra dans Rome par la porte Capène [1]. Voilà du moins l'itinéraire que l'on peut déduire des renseignements contenus dans les Actes des apôtres. On voit encore, non loin de l'église de Saint-Sébastien, hors des murs, quelques restes de ce vieux pavé de la voie Appienne, que le pied de saint Paul a touchés. Ceux qui visitent ces lieux feront bien de ne pas oublier ces pierres.

Si nous pouvons reconnaître à quelque degré, soit par des conjectures, soit par des indications certaines, les premières traces des apôtres dans la campagne de Rome, nous pouvons y suivre aussi leurs derniers pas. Une tradition, aussi ancienne qu'elle est touchante, nous montre, à une petite distance des remparts, sur la voie Appienne, l'endroit où saint Pierre, fuyant pendant la nuit, s'arrêta tout à coup. Il avait vu apparaître Jésus-Christ, qui entrait dans la ville. Pierre, en sortant de Rome, ne voulait pas s'éloigner de la croix, comme il l'avait fait, avec presque tous les autres disciples, lorsqu'elle était sur le Calvaire. La recommandation du divin Maître, sur la fuite dans les persécutions, était présente à sa mé-

[1] D' indi venendo crediamo che per la via e porta Appia, ora detta di S. Bastiano entrasse nella città. *Martinelli, prim. trof. della croce*, p. 31.

moire[1]; il n'avait consenti à se soustraire pour quelque temps au martyre qu'à la demande des chrétiens qui l'avaient supplié de vivre encore pour eux, et comme il fuyait par charité, il suivait le Sauveur, même en fuyant[2]. Il s'empressa donc de lui demander: *Seigneur, où allez-vous?* se ressouvenant peut-être du reproche que Jésus avait fait à ses disciples, lorsqu'il leur avait dit: « Je vais à celui qui m'a envoyé, et « nul d'entre vous ne me demande: Où allez-vous? » Pierre entendit aussitôt le Christ lui dire: « Je vais « à Rome pour y être crucifié de nouveau. » Il comprit, et rentra dans Rome pour sortir de ce monde.

La petite église, située en cet endroit, est une station particulièrement aimée de ces âmes qui, après avoir été déjà éprouvées par la souffrance, pressentent que des tribulations encore plus dures les attendent là où la voix de Dieu, le devoir les rappelle. La Rome païenne, qui préparait le martyre à saint Pierre, est une figure du monde. Ces âmes voudraient fuir loin de lui dans une retraite paisible, mais qu'elles prennent courage. Si elles sont forcées d'y retourner avec la croix, c'est le Sauveur qui la portera devant elles. Seigneur, où allez-vous?

[1] Cùm persecuti vos fuerint in unâ civitate, fugite in aliam. *Matth.*, xx, 23.

[2] Quamvis esset cupidus passionis, tamen contemplatione populi precantis inflexus est; rogabatur enim ut ad instituendum et confirmandum populum se reservaret. Quid multa? Nocte muro egredi cœpit, et videns sibi in portâ Christum occurrere, urbemque ingredi, ait: Domine, quò vadis? Respondit Christus: Venio iterùm crucifigi, etc. *S. Ambros. contr. Auxent.*

question de tous les temps, que la foi et l'amour adressent à Dieu, lorsqu'il nous dit de le suivre à travers les mystérieuses ténèbres de la douleur. Une méditation sur ces paroles, faite dans la chapelle qui en garde la mémoire toute vive, a rendu de la force à bien des cœurs qui en avaient besoin, et je ne comprends pas la triste théologie de quelques écrivains, qui, en attaquant la réalité historique de ce récit, sont allés jusqu'à en méconnaître la beauté morale [1].

Sur la voie d'Ostie, une inscription, encadrée entre deux colonnettes avec un bas-relief, indique aux passants le lieu où l'on croit que saint Pierre et saint Paul se sont séparés, lorsqu'on les menait au martyre. Cette scène d'adieux fraternels fait un heureux effet parmi les souvenirs qui entourent le berceau de l'Église romaine. Rome païenne a été fondée par deux frères, dont l'un a égorgé l'autre. La ville, qui devait régner sur le monde par le glaive, a été marquée originairement de la même tache de sang que la première ville de guerre construite par Caïn, le père de la race des géans. Rome chrétienne a eu pour fondateurs deux hommes qui étaient pacifiques comme Abel, l'aîné de la race des justes, qui étaient plus frères par l'âme qu'on ne l'est par la chair, qui sont morts de la même mort, du même dévouement, aux portes de la même ville, la même année, le même jour, et

[1] Illud (miraculum) quamvis nec ipsum quidem pro certo habendum esse pronunciem, haud tamen tale est ut qui illi fidem præstant, blasphemi dici possint, sicuti eos temerè appellavit Velenus. *Petr. Franc. Foggini dissert. de loco, tempore et causis martyrii D. Petri.*

plus tard, comme nous le dirons, leurs ossements ont été mêlés ensemble; ces deux frères n'ont pas été divisés même dans la mort[1]. L'antique fratricide a été remplacé par une fraternité divine, qui a présidé à la seconde naissance de Rome, destinée désormais à répandre par toute la terre, avec l'Évangile, le dogme et le sentiment de la fraternité humaine. La tradition, qui nous montre l'endroit où ces fondateurs de Rome chrétienne se sont embrassés avant de mourir, ajoute un dernier trait à ces analogies.

L'inscription qui la rappelle met dans la bouche des deux apôtres quelques paroles d'adieux, empruntées à une lettre publiée sous le nom de Denys l'Aréopagiste[2]. Cette citation doit être considérée bien moins comme un récit historique que comme l'expression des sentiments qui ont dû se trouver, sinon sur leurs lèvres, du moins dans leurs cœurs, au moment de la séparation; car l'écrit d'où ce passage est tiré a trop peu d'autorité pour qu'on y ajoute foi. Mais la croyance, qui place en cet endroit leurs adieux, se soutient en quelque sorte d'elle-même: plusieurs circonstances topographiques induisent à

[1] In morte quoque non sunt divisi. *Reg.*, lib. II, c. I, v. 23.

[2] In questo luogo si separarono S. Pietro et S. Pavolo andando al martirio et dice Pavolo a Pietro :

La pace sia con teco fundamento
Della chiesa et pastore di tutti
Li agnelli di Christo
Et Pietro a Pavolo
Va in pace predicatore dei buoni
Et guida de la salute dei justi.

(*Dionysius in epistolâ ad Timotheum.*)

penser que ce lieu n'a pas été déterminé arbitrairement ou d'après de simples probabilités. Saint Pierre et saint Paul ayant été conduits au supplice dans deux directions opposées, l'un sur le Janicule ou au Vatican, l'autre aux eaux Salviennes, il eût été naturel d'imaginer qu'au sortir de la prison du Capitole, leur escorte ne les avait laissés marcher ensemble que jusqu'à l'endroit où il fallait les séparer pour faire directement les deux trajets. Il suffit d'un coup d'œil sur un plan de Rome et de ses alentours, pour voir que ce point de séparation n'eût pas été plus loin que le pont Palatin, aujourd'hui *Ponte Rotto*. L'endroit que la tradition assigne est, au contraire, à une distance très-considérable de la route que les conducteurs de saint Pierre avaient à suivre. Si l'on n'eût consulté que la vraisemblance, les conjectures se fussent donc dirigées vers un autre point, et il semble, par conséquent, que le souvenir des adieux de saint Pierre et de saint Paul n'est resté attaché à cette place que parce qu'une tradition très-ancienne l'y avait positivement fixé.

Quant à la tradition relative à la fuite de saint Pierre, le témoignage de saint Ambroise, qui nous l'a transmise, concorde avec des souvenirs consignés dans quelques documents des premiers siècles. Les œuvres d'Origène [1] fournissent un passage qui fait allusion à un récit du même genre. Les *Actes de saint Paul*, auxquels ce passage se réfère, sont, il est

[1] Quod si cui placet admittere quod in actis Pauli scriptum est, tanquàm à Salvatore dictum : Denuò debeo crucifigi. *Origen. in Joan.*

vrai, apocryphes, et ils attribuent cette vision à cet apôtre, qui, d'après une autre ancienne légende, avait pris la fuite avec saint Pierre. Il n'en résulte pas moins que cette croyance avait déjà cours dans la première moitié du troisième siècle, qui n'était séparé que par cent quarante ans environ de l'année où les deux apôtres ont été martyrisés. Les *Actes* des saints Processus et Martinien confirment aussi cette tradition. Suivant ces Actes, l'Apôtre avait fui, après s'être échappé de la prison Mamertine, tandis que, selon saint Ambroise, sa fuite avait eu lieu avant qu'il fût enfermé dans ce cachot. Mais cette différence, loin d'infirmer son récit, peut faire croire que le saint docteur avait puisé ses renseignements à une autre source : ce concours de témoignages, qui semblent d'origine diverse, forme une preuve plus forte que si l'un d'eux n'eût été que la dérivation de l'autre. Il faut d'ailleurs que cette tradition ait été accréditée dès cette époque, pour que ce père de l'Église l'ait alléguée hardiment dans un discours dirigé contre un des chefs de l'arianisme [1].

Mais lors même que ces deux traditions locales sur la fuite de saint Pierre et les adieux des deux apôtres

[1] Ces mots *in portâ*, qui se trouvent dans le texte cité précédemment, ne sauraient fournir une objection contre l'endroit que la tradition indique. Saint Ambroise songeait bien plus à rapporter l'événement qu'à en marquer la place avec une précision géométrique. Ce lieu est si près des remparts, qu'on peut dire qu'il est à la porte de la ville. D'ailleurs saint Pierre avait *commencé à sortir des murs, muro egredi cœpit :* ce qui semble prouver que l'expression dont il s'agit désigne seulement la proximité de la porte.

ne se seraient conservées, pendant un laps de temps très-long, que dans la croyance populaire, ceux qui les traiteraient avec légèreté me paraîtraient faire preuve d'irréflexion. Si elles ne remontaient pas, en effet, au premier âge, il serait difficile d'imaginer comment, après plusieurs siècles, alors que les lieux dont il s'agit auraient été sans monument, sans intérêt, sans nom, on aurait tout à coup improvisé en leur faveur un souvenir antique. N'est-il pas, au contraire, bien naturel de penser que les chrétiens de Rome contemporains de saint Pierre et de saint Paul ont dû noter ces lieux dans leur respect et dans leur mémoire, et qu'ils les ont signalés à la piété de la génération qui suivait? Pendant l'époque des persécutions, où l'on recueillait avec tant de soin tous les exemples qui étaient une exhortation au martyre, ces derniers épisodes de la vie des deux apôtres de Rome ont sans doute figuré souvent dans les anecdotes que se racontaient les chrétiens, quand ils abrégeaient, par de sublimes causeries, la longue veillée des catacombes. Et lorsqu'en conduisant leurs frères au supplice ou au cimetière, ils rencontraient ces lieux et ces souvenirs, n'en faisaient-ils pas la remarque, comme nous la ferions aujourd'hui? Ces deux endroits se trouvaient sur des chemins très-fréquentés par les premiers fidèles; car la voie d'Ostie conduisait au cimetière de Lucine, dans lequel saint Paul avait été inhumé, et la voie Appienne était celle que l'on suivait pour aller au cimetière de Calixte, dont les vastes souterrains ont été, pendant un temps assez long, le principal rendez-vous des chrétiens, soit vivants, soit morts. Ils passaient et re-

passaient journellement à la place même où saint Pierre s'était arrêté dans sa fuite. Ces souvenirs, une fois bien enracinés dans la vénération publique, se sont ensuite rajeunis de siècle en siècle par la dévotion qu'ils inspiraient. En fait de traditions locales, le peuple laisse se perdre celles qui lui sont indifférentes, ou qui ne correspondent qu'à des préoccupations passagères; mais lorsqu'elles intéressent ses sentiments profonds et permanents, sa mémoire est tenace et longue, à moins que des causes étrangères ne viennent l'affaiblir : ce qui arrive en particulier lorsque des érudits, s'étant persuadés, d'après quelques textes plus ou moins bien interprétés, que l'ancienne opinion se trompe, parviennent à faire ériger en conséquence une pierre, une colonne, un emblème commémoratif quelconque, dans le lieu où ils croient avoir découvert que l'événement s'est passé. L'aspect de ce monument peut finir, à la longue, par troubler les souvenirs populaires. Mais il est souvent bien plus difficile d'expliquer pourquoi certains renseignements très-intéressants se sont perdus, qu'il ne le serait de concevoir pourquoi ils se seraient conservés. Les traditions orales, relatives à des faits et à des lieux, occupent une grande place dans la vie domestique du peuple, qui concentre en elles l'intérêt que la classe lettrée disperse dans les livres. Elles se transmettent plus facilement encore de génération en génération, lorsque les souvenirs, conservés sous le toit de chaque famille, ne sont eux-mêmes que des parties ou des accessoires d'un grand souvenir historique perpétuellement rappelé par des monuments et par des usages publics. Telles sont les deux tradi-

tions dont nous venons de parler. Toute la Rome chrétienne est pleine de saint Pierre et de saint Paul : leur mémoire, toujours présente, a fait participer à sa durée diverses réminiscences de détail, liées avec elle, à peu près comme un édifice communique aux inscriptions sculptées sur ses murs quelque chose de sa solidité. J'ai cru devoir, dès à présent, signaler le caractère de certaines traditions locales, parce que l'occasion d'appliquer des observations de ce genre à quelques particularités de Rome se rencontre assez souvent sur cette terre des souvenirs. Reprenons maintenant notre course historique dans la campagne romaine.

Pendant les trois premiers siècles, son histoire offre une teinte uniforme et lugubre. Partout des scènes de torture et de mort. D'abord les cimetières souterrains, qui furent établis la plupart hors des murs de la ville, font partie de cette campagne. En second lieu, les chrétiens destinés au supplice étaient souvent conduits à une assez grande distance de Rome ; enfin la persécution, dont elle était le foyer le plus actif, sévissait avec une intensité particulière dans les bourgades et les villes qui recevaient immédiatement, à raison de leur proximité, l'impulsion donnée par la capitale de l'empire. Je nomme seulement quelques points situés de distance en distance autour de la banlieue de Rome : le Port-Romain, où la mémoire du martyre de saint Hippolyte, son évêque, se rattache au puits célèbre dans lequel il a été précipité ; le lac Sabatin ; Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia ; Falerie, dans le pays des Falisques, le territoire des Sabins ; Nomentum ; Tibur, où sainte

Symphorose confessa la foi devant la villa d'Adrien avec ses sept fils, dont le souvenir s'est perpétué particulièrement dans un endroit de la voie Tiburtine, vulgairement nommé *aux Sept-Frères;* Gabies, sur la voie Prénestine; Ferentinum des Herniques; Ostie, où le théâtre, les flots de la Méditerranée et ceux du Tibre ont vu périr plusieurs chrétiens illustres [1]. Les Martyrologes ne font, que je sache, aucune mention de la montagne voisine du lieu où fut Albe, et sur laquelle est aujourd'hui situé Albano; une découverte récente a suppléé à ce silence. Près de cette grande ruine énigmatique, qui frappe les yeux de tous les voyageurs à la sortie de cette ville du côté d'Aricie, et qui paraît remonter à une époque très-reculée de l'histoire de Rome, on a trouvé, dans des catacombes attenant à l'église de la Stella, de vieux ossements avec les signes du martyre. Nous devons croire aussi, d'après les indications générales fournies par les annales chrétiennes des premiers siècles, que d'autres rangs de tombeaux sacrés et inconnus garnissent, sur plusieurs points, les frontières souterraines de cette étendue de pays que la vue embrasse du haut de la tour du Capitole. Des montagnes de la Sabine jusqu'aux limites de la plaine bornée par la mer, cette campagne, devenue une

[1] Voyez, sur ces différents lieux, le Martyrologe et les Actes des martyrs relativement aux saints suivants, entre autres : Hippolyte, évêque du Port-Romain, et ses compagnons, — Marcien et Macaire, Secondien, Marcellin et Verien, — Hyacinthe, Alexandre et Tiburce, — Prime et Félicien, — Symphorose, etc., — Primitivus, — Ambroise, Eutychius, — Aure, etc.

espèce d'arène que ces gladiateurs de la vérité et de la justice ont arrosée de leur sang, semble être, pendant tout ce temps, un immense Colysée.

Bientôt son aspect change : après le signe céleste, présage de la victoire de Constantin sur Maxence au pont Milvius, la campagne romaine paraît éclairée d'une douce lumière. Le premier souvenir entièrement pacifique semble descendre d'une montagne que l'on aperçoit toujours, quelque route que l'on suive en arrivant à Rome. Le voyageur, qui n'a pas entièrement perdu ses réminiscences classiques, ne manque pas, en voyant pour la première fois le mont Oreste, autrefois le Soracte, de citer la strophe d'Horace, qui le représente se dressant, sous une épaisse enveloppe de neige, au-dessus des rivières gelées et des forêts souffrantes[1]. Un poëte chrétien aimerait mieux rattacher au Soracte l'idée du printemps, car la scène, dont il vit le commencement, marqua le terme du long hiver des persécutions. Le pape saint Sylvestre s'y était retiré[2] à une époque où il n'était pas encore certain qu'il pût résider à Rome en sûreté. Quelques prêtres de son clergé l'y avaient suivi, et il vivait avec eux dans les cavernes de cette montagne. Un jour il aperçut des hommes armés qui en gravissaient les sentiers escarpés, et qui semblaient chercher quelqu'un dans ce désert. Une pareille visite en un pareil lieu lui fit penser qu'on venait lui ap-

[1] Vides ut altâ stet nive candidum Soracte, etc. *Od.*, l. I, 9.

[2] Ne fortè autem vetustatis reverentiâ vel immemor recentium vel contemptor appaream, latuit in Soractis monte Silvester..., loco consonum nomen habens. *F. Petrarcha de vitâ solit.,* lib. II.

porter la couronne du martyre. Il dit aux prêtres qui étaient avec lui : Voici le temps favorable, voici le jour de salut[1]. Cette troupe de soldats le conduisit à Rome auprès de l'empereur Constantin, et, peu de temps après, le réfugié du mont Soracte habita le palais impérial de Latran. Lorsque saint Sylvestre, au sortir de sa conférence avec Constantin, certifia aux chrétiens de Rome que tous les nuages des persécutions étaient dissipés, le peuple de Dieu put s'écrier, en regardant le Soracte : Qu'ils ont été *beaux sur les montagnes les pieds de celui* qui, après y avoir prié pendant les mauvais jours, vient d'en descendre *pour annoncer la paix, pour dire à Sion : Votre Dieu règnera*[2]. Beaucoup d'autres légendes, trop négligées, reposent dans les cavernes, les cellules, les églises du Soracte : son histoire serait, à elle seule, pleine d'intérêt. Les souvenirs de Carloman[3], fils de Charles Martel, de l'empereur Henri V[4], de Barberousse[5] et

[1] At ubi à militibus se conventum vidit, credidit se ad martyrii coronam evocari, et conversus ad clerum omnem qui cum eo erat, dixit : ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. *Act. S. Silvest. ex Hadrian. Pap. Litt.*

[2] Quàm pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem, annuntiantis bonum, prædicantis salutem, dicentis Sion : regnabit Deus tuus. *Isaï.*, c. LII, v. 7.

[3] *Eginhard in vitâ Carol. Magn.*

[4] Pontificem (Paschalem II) sacris vestibus exui jussit. Quod cùm factum esset, vinctum pertraxere. Dehinc Soractem usque pergentes, juxta beati Andreæ monasterium alveum amnis transierunt. *Petrus Diac. chron. Cassin.*, lib. IV, c. XLI.

[5] In monte Soracte processit atque in campis viriditate conspicuis fessum militem cibo et quiete refecit, atque ibi festum diem apostoli Petri celebravit. *Chron. contemp.*

d'autres personnages plus ou moins fameux que des motifs bien divers y ont conduits, s'entremêlent aux récits des paisibles solitaires, qui ont fait de cette montagne la vieille Thébaïde de la campagne romaine. Le plus renommé de ces religieux est saint Nonnose, dont saint Grégoire-le-Grand parle dans ses dialogues. Ses reliques, qui avaient été transportées en Bavière pendant le moyen âge, n'ont été ramenées que longtemps après dans leur ancienne sépulture. On choisit, pour les replacer au sommet du Soracte, une journée de printemps, et, à cette occasion, le bon chroniqueur qui nous a conservé ces détails a fait naïvement, dans sa prose, la contre-partie des vers d'Horace sur l'aspect glacé de cette montagne. « Il convenait, dit-il, d'y reporter ce lis « de pureté dans la saison des fleurs et des parfums ; « car ce retour annonçait au peuple du Soracte un « printemps de grâces; cette fête était, pour les « âmes, un mois d'avril fleuri[1]. »

A l'autre extrémité de la campagne de Rome, un beau souvenir funèbre plane sur l'embouchure du Tibre. Le nom de la ville d'Ostie se trouve uni, dans l'histoire du christianisme, au récit que saint Augustin a fait de la mort de sa mère : récit trop connu pour que je l'insère ici. Cette page, toute pénétrée, suivant une expression que l'auteur des *Confessions* aimait, de ces *larmes consolables*, que

[1] Per apportar un Aprile d' amenissimi fiori a quell' anime, una primavera di soavissime grazie a quei popoli, nè questo giglio di purità altro che nella nova e più florida staggione dell' anno doveva comparire a ricreare colla sua celeste fragranza. *Memorie di S. Nonnos. Abb. del Soratte, Roma,* 1675.

forment la douleur et la foi en se mêlant ensemble, est en même temps un témoignage remarquable de la croyance des premiers siècles. Si la ville, qui a été témoin des derniers moments de sainte Monique, était encore le lieu de débarquement pour les voyageurs qui viennent à Rome par mer, j'engagerais en particulier les protestants anglais à lire sur les lieux mêmes la scène retracée par saint Augustin, ou du moins à y suppléer par les lignes suivantes; je les prends dans un opuscule qu'un de leurs compatriotes, et, si je ne me trompe, un illustre anonyme a publié récemment. « C'était au printemps de « l'an 387 que quelques voyageurs arrivèrent au « port de mer d'Ostie, près de l'embouchure du « Tibre, pour y attendre un vaisseau qui pût les « mener à la côte d'Afrique, d'où ils allaient à Ta- « gaste. Ces voyageurs étaient Augustin, qui devint « ensuite le saint évêque d'Hippone; Monique, sa « mère, son frère Alypius, son fils Adeodat, et ses « deux amis Evode et Philippe. Pendant leur séjour « à Ostie, Monique tomba malade. Une fièvre sur- « vint, et le quinzième jour elle expira. Peu d'in- « stants avant sa mort, elle entendit de son lit Aly- « pius exprimant à Augustin son affliction de ce que « sa mère mourait sur une terre étrangère et allait « être ensevelie parmi des étrangers. Elle l'arrêta par « un regard mécontent et leur dit : Mettez ce corps « dans un lieu quelconque et ne vous en embarrassez « pas. Mais il y a une chose que je vous demande, « c'est que vous vous souveniez de moi à l'autel du « Seigneur. Pauvre femme aveuglée! diront quelques- « uns de nos lecteurs : il faut qu'elle ait été papiste

« pour demander des prières pour son âme après sa « mort! C'est en effet la vérité. Monique était papiste; « Augustin et ses compagnons l'étaient aussi, et les « habitants d'Ostie l'étaient de même. Il arriva donc « qu'à son enterrement le superbe service de l'Église « actuelle d'Angleterre (service si touchant pour les « vivants, si entièrement inutile aux morts) ne fut « point célébré auprès de ses restes. La cérémonie « funèbre fut papiste d'un bout à l'autre. Suivant la « coutume du pays, le corps fut placé près de la fosse. « A la messe, le sacrifice de la rédemption des « hommes fut offert pour elle, et tous s'unirent en « de ferventes prières pour l'âme de leur sœur « expirée[1]. »

La chapelle qui se trouve à cette même place, la fenêtre où Augustin s'était appuyé en causant avec Monique, et en regardant le jardin de l'hôtellerie, ont reçu, cette année, la visite d'un pèlerin comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. Ses pieds apportaient sur la grève solitaire d'Ostie la poussière d'un autre désert, situé sous le ciel de l'Afrique, mais uni par une sorte d'affinité morale avec ce point de l'Italie. Après avoir offert, sur l'autre rive de la Méditerranée, le saint sacrifice dans le lieu même dont saint Augustin a été l'évêque et où il est mort, l'évêque d'Alger, son successeur, est venu aussi l'offrir à l'endroit où le fils de Monique a fermé les yeux à sa

[1] Voyez les réflexions publiées, il y a trois ou quatre ans, sous le titre : *de la Prière pour les Morts*, à l'occasion d'un singulier procès intenté à une veuve catholique de l'île de Wight.

mère. Hippone et Ostie, si étrangers l'un à l'autre depuis tant de siècles, ont renouvelé, dans cette visite, l'échange de leurs bénédictions et de leurs souvenirs. Le passage de sa lettre pastorale où il en rend compte semble répandre sur les vieux débris qui subsistent dans le second de ces lieux un reflet de ce nouvel avenir chrétien qui se lève aujourd'hui sur le premier. « Enfin, et vers le déclin du soleil, par un site « magique, au delà de ces étangs et de ces grands « bois, de ces moissons de roseaux desséchés, c'est « Ostie! Il reste une tour, deux vieux pins avec « leur verte et éternelle couronne, des colonnes ren-« versées, des lampes, des inscriptions, mille débris « confus : là où baignait la mer, où sont encore les « anneaux des trirèmes, une porte à demi ruinée, et « au lieu de quatre-vingt-dix mille habitants, à peine « trente-cinq personnes! Tout à coup, sur l'arcade « irrégulière d'une chapelle enfoncée, nous avons « lu : *C'est ici la petite chambre où Monique, prête à « repasser en Afrique avec Augustin son fils, tomba ma-« lade de la fièvre dont elle mourut le neuvième jour*, etc. « Le reste, frères bien-aimés, vous le sentirez mieux « que nous ne sûmes vous l'écrire, que nous n'essaie-« rons de vous l'écrire encore. Elle est, en effet, pe-« tite de ce côté, cette chambre maternelle, du côté « où elle mourut, là où est l'autel où nous sacrifiâmes « dès les premiers feux du jour le lendemain matin. « De l'autre côté, elle s'étend davantage; c'est la « même parure qu'au temps où elle y demeurait avec « eux : l'antique voûte l'a gardée. La fenêtre sur la-« quelle ils étaient appuyés est en avant de l'autel : « tout autour le sol est jonché de débris. Nous en

« cherchions un que nous pussions vous apporter
« mêlé à nos autres trésors, nous le trouvâmes vite :
« sur le premier fragment, c'est comme sur celui de
« la basilique des catacombes, *dulcissima;* sur l'autre,
« *le bras du bon Pasteur* tenant sa houlette, figure de
« celle que nous portons parmi vous, qui désormais
« ne saurait tomber de notre main. Deux rameaux
« d'olivier s'entrelacent autour de la petite lampe que
« nous pûmes y joindre. »

Dans le moyen âge, des hordes de Sarrasins, partis d'Afrique, ont ravagé Ostie. C'est peut-être de cette dévastation que proviennent plusieurs de ces débris, parmi lesquels l'évêque d'Alger a ramassé cette image du bon Pasteur, pour la porter, comme un emblème de paix et de charité, parmi les tentes de leurs descendants, sur ces mêmes rivages d'où ils étaient venus.

La même ville nous fournit aussi, au quatrième siècle, d'admirables souvenirs de charité envers les pauvres. Le sang des martyrs, fécondant le sol d'Ostie, où il avait été largement répandu, y fit naître une précoce moisson de bonnes œuvres. Les hospices qui furent fondés alors dans cette ville sont, je crois, les premiers établissements publics de bienfaisance que l'histoire signale dans les environs de Rome. Un patricien nommé Gallican avait quitté les honneurs du consulat et les jouissances de la fortune, pour vivre à Ostie dans la retraite. Il s'y était associé à un saint homme nommé Hilarin, et il y avait ouvert une maison spacieuse, pour recevoir les pauvres gens qui venaient en foule à Rome, de l'Orient et de l'Occident. Les frères qui étaient employés au service de

cet établissement avaient été ses esclaves. Il en avait eu cinq mille, qu'il avait tous affranchis et faits citoyens romains[1]. Un grand nombre d'entre eux n'avaient profité de leur liberté civile, que pour prendre aussitôt la servitude de la charité : glorieuse émancipation des esclaves, dont le christianisme possède seul le secret. L'hospice de Gallican devint en peu de temps très-célèbre : les voyageurs qui débarquaient à Ostie voyaient avec admiration le patricien, le consul, l'ami des Césars, lavant les pieds de ses hôtes, versant de l'eau sur leurs mains, les servant à table, soignant les malades et rendant à tous les malheureux les services les plus fraternels[2]. Des consuls de l'ancienne Rome, à peine descendus de la chaise curule, avaient repris la charrue; le Cincinnatus de la charité chrétienne faisait mieux : les faisceaux consulaires étaient remplacés autour de lui par les bâtons des pèlerins et les besaces des indigents. Il n'eut pas la consolation de mourir au milieu d'eux : Julien, parvenu à l'empire, ayant rendu un décret qui défendait aux chrétiens de posséder, Gallican fut chassé de sa maison des pauvres, et se réfugia dans la ville d'Alexandrie; il y eut bientôt après la tête tranchée pour avoir refusé de sacrifier aux autels des dieux, de Mercure, peut-être, ou de Plutus.

[2] Quinque millia servorum libertate donavit, et cives Romanos fecit... Acta adhæserunt autem ei multi ex servis suis quos manu miserat. *Act. SS. Paul. et Joan.*

[2] Divulgata est fama ejus per totum orbem, ita ut ab Oriente et Occidente venientes viderent virum ex patricio et consule, qui erat Augustis amicissimus, lavantem pedes, ponentem mensas, etc. *Ibid.*

Son établissement de bienfaisance n'était pas le seul qui eût été fondé dès cette époque vers l'embouchure du Tibre : un hospice du même genre y avait été organisé par un autre patricien de la race des Camille, Pammachius, qui avait trouvé aussi que l'enceinte de Rome était trop étroite pour sa charité, et qu'il fallait y attendre trop longtemps l'arrivée des pauvres pèlerins. Dans une lettre à ce dernier, saint Jérôme, comparant le nouvel aspect de ces lieux à leur description par Virgile, lors de l'arrivée d'Énée à l'embouchure du Tibre, a fait lui-même, à ce sujet, un peu de poésie chrétienne : « J'apprends, di-« sait-il à son ami, que vous avez établi une maison « hospitalière dans le Port-Romain, que vous avez « planté un rameau de l'arbre d'Abraham dans la « terre de l'Ausonie. Comme Énée, vous y construi-« sez un camp tout nouveau : là, sur le cours du Ti-« bre, vous bâtissez la maison du Pain [1]. »

Il y a un sujet de réflexions bien sérieuses dans l'organisation de ces anciens établissements de bienfaisance, fondés par des patriciens, et desservis, du moins celui de Gallican, par des esclaves affranchis. Les deux extrêmes de la société, l'aristocratie et le prolétariat, l'opulence et le travail, s'y confondaient dans un dévouement commun : grande leçon, je crois, pour notre temps et pour notre pays.

[1] Audio te Xenodochium in Portu fecisse Romano, et virgam de arbore Abraham in Ausonio plantâsse littore. Quasi Æneas nova castra metaris, et super undam Tiberis, ubi ille, cogente quondam penuriâ, crustis fatalibus et quadris patulis non pepercit, tu viculum nostrum, id est, domum panis ædificas, et diuturnam famem repentinâ saturitate compensas. *Epist.* 66.

Les belles œuvres de la foi et de la charité romaine, si précoces et si nombreuses, comme nous le verrons ailleurs, ne purent détourner les coups de la justice divine. Elle avait ordonné que la ville qui avait été, comme centre du paganisme et des persécutions, le scandale du monde, en deviendrait la leçon par son châtiment. L'exécution de l'arrêt fut différée jusqu'à ce que cette ville fût devenue chrétienne. La Providence voulait que le châtiment pût être accepté comme expiation, et que de cette manière la Rome antique mourût au pied de la croix. Lorsque cette préparation eut été faite, les exécuteurs parurent comme si Dieu les eût appelés à tour de rôle.

Poussés, ainsi qu'ils le disaient, par un instinct mystérieux, la plupart des principaux chefs des barbares se précipitèrent sur elle pour la saccager. Alaric campa, vers le nord, en face de la porte Salare. Des vaisseaux partis de Carthage apportèrent Genseric et ses vandales à l'embouchure du Tibre. Ricimer arriva par la route de la haute Italie. Les champs et les monticules qui correspondent à la partie des murs comprise entre la porte Flaminienne et la porte Majeure furent sillonnés par les retranchements de l'armée de Vitigès, qui établit aussi un camp vers le Vatican et le Janicule. Il ne put forcer les remparts de la ville et la frapper au cœur; mais il coupa, en plusieurs endroits, les magnifiques aqueducs, qui se prolongeaient à travers la campagne, comme autant de bras que la grande cité étendait au loin, pour puiser l'eau aux sources des montagnes. Totila planta ses tentes vers le sud, entre la porte d'Ostie et la basilique de saint Paul. La fureur des barbares, devenus maitres de la

ville à diverses reprises, s'exerça sur les hommes et sur les pierres. On ne peut s'empêcher de remarquer que les supplices qu'ils ont infligés à la cité matérielle se trouvent avoir quelque analogie avec ceux que Rome païenne avait fait souffrir aux martyrs du Christianisme. Les machines employées pour abattre les monuments furent les instruments d'une espèce de flagellation gigantesque. D'autres monuments furent mis sur un bûcher, notamment quelques obélisques autour desquels on allumait des feux à leur base pour la calciner lorsque les autres moyens paraissaient trop peu expéditifs; d'autres enfin périrent par le supplice de l'eau, précipités dans ce Tibre qui avait englouti tant de saintes victimes. La ville, qui avait forcé pendant longtemps les chrétiens à peupler les grottes souterraines des environs, fut réduite à n'être elle-même qu'une caverne inhabitée, lorsque Totila eut emmené dans la Campanie la population tout entière : « Rome, disent les chroni- « ques du temps, fut tellement désolée, que pendant « plus de soixante jours, il n'y resta que des ani- « maux [1]. » Alors fut accomplie la mort de la vieille

[1] Totila dolo Isororum ingreditur Romam die XVI kal. januarias, ac evertit muros, domos aliquantas igni comburens, ac omnes Romanorum res in prædam accepit. Hos ipsos Romanos in Campaniam captivos abduxit. Postquam devastationem, sexaginta aut amplius dies Roma fuit ita desolata, ut *nemo ibi hominum nisi bestiæ* morarentur. *Marcellini comitis chronicon, ind. X post. consulat. Basilii VI.*

Romanos senatores secum habens, cæteros cives omnes cum uxoribus liberisque in Campaniam misit, nec Romæ quemquam morari passus, urbem reliquit penitus vacuam. *Procop., de Bello Gothic.*, lib. VI, c. XXII.

Rome. Privée de ses habitants, elle fut semblable à un corps que l'âme a quitté, et la campagne environnante devint comme un cimetière où le grand cadavre de la reine des nations demeura gisant pendant deux mois. Durant le siége, Totila avait cherché à rassurer les laboureurs et les pâtres qui habitaient cette campagne pour qu'ils lui fournissent des tributs avec des vivres pour son armée; mais l'épouvante et la fuite se mirent parmi eux, lorsqu'ils virent ces longues processions d'exilés, hommes, femmes, enfants, sénateurs, plébéiens, défiler à travers les champs comme un troupeau que les barbares chassaient pêle-mêle devant eux. Cette expulsion générale admit, suivant toute apparence, une exception. Le roi des Goths avait ordonné qu'il ne restât pas une âme dans la cité proprement dite, dans l'intérieur des remparts; mais les basiliques des apôtres de Rome étaient situées toutes deux hors de l'enceinte que formaient alors les murailles de la ville. Les Goths, qui professaient le christianisme, s'étaient abstenus, même durant le siége, de troubler ces églises. Totila visita la basilique de saint Pierre pour y prier[1]. L'historien Procope fait aussi une mention particulière du respect dont ces barbares avaient environné celle de saint Paul, quelques années auparavant sous Vitigès, et il ajoute que ces bonnes dispositions ne se sont jamais démenties. « Ils ont, dit-il, une si grande « vénération pour les demeures sacrées de ces deux « apôtres, que pendant la durée de la guerre, ils ne

[1] Totila in templum Petri Apostoli sese contulit precandi gratiâ. *Procop., de Bello Goth.*, lib. III, c. xx.

« leur ont pas fait subir la plus légère profanation, « et que les prêtres ont eu la liberté d'y célébrer, « suivant l'usage, toutes les parties du service di- « vin [1]. » On doit donc croire que les sanctuaires des fondateurs de Rome chrétienne ne furent pas compris dans la mesure qui rendit solitaires les palais et les rues de l'ancienne capitale de l'empire, ainsi que les avenues pompeuses qui, de tous les points de la campagne, aboutissaient à ses portes. Quelques prêtres, gardiens de ces deux tombeaux, restèrent seuls dans ce désert, pour méditer sur la justice de Dieu, et redire, sur tant de ruines, les chants prophétiques de l'Apocalypse.

Dans un coin obscur et sauvage de ce théâtre de destruction, dans la partie de la vallée de l'Anio où s'élève une montagne qui a reçu le nom de mont Chauve, une œuvre, pleine d'espérance et d'avenir, se formait à quelques lieues de Rome. Retiré dans le creux d'un rocher, un jeune homme, vêtu de peaux qui le faisaient prendre quelquefois par des chasseurs pour une bête fauve, posait les fondements d'une institution qui a envoyé ses colonies pacifiques plus loin que la Rome guerrière n'a étendu ses conquêtes, et qui a déjà duré plus longtemps qu'elle. La grotte de saint Benoît était située près d'une villa de Néron, dans laquelle cet empereur, au milieu d'un festin, avait failli être tué par la foudre, qui traversa,

[1] Gothi sacram hanc Pauli ædem apostoli, itemque alteram apostoli Petri sic reverentur, ut neutram toto belli tempore, ne minimùm quidem violaverint, at sacerdotibus de more sacra illic omnia procurare licuerit. *Ibid.*, lib. II, c. IV.

suivant Philostrate, la coupe qu'il tenait à la main. Deux monastères perpétuent encore aujourd'hui à Subiaco la mémoire du saint patriarche. Celui qui porte le nom de sainte Scholastique, sa sœur, renferme des monuments de plusieurs époques : une église moderne, une sacristie du seizième siècle, un cloître du treizième, un autre du dixième : le couvent, reconstruit vers le commencement du huitième siècle, avait été fondé en 520, par saint Benoît lui-même, et dédié aux martyrs saints Côme et Damien. Quelques monuments bachiques, provenant sans doute des ruines de la villa de Néron dont ils rappellent les orgies, ont été recueillis dans cet asile de la pénitence et de la prière. A quelque distance, un autre monastère, suspendu, comme un nid d'oiseau, aux flancs d'une montagne, est contigu à cette grotte de saint Benoît, qui a été le berceau des ordres religieux de l'Occident. Souvent, à l'entrée de cette caverne, l'homme de Dieu était assis, lisant tranquillement dans un livre ou dans l'avenir, sans regarder ni les aigles du ciel, ni les ravageurs de la terre, tandis que le monde s'écroulait autour de lui.

L'histoire de Subiaco, si intéressante pour tous les chrétiens, n'était plus, pour nous Français, que de l'histoire, depuis qu'elle ne se liait, dans notre pays, à aucune institution vivante. Grâce à Dieu, ces vieux souvenirs se sont rafraîchis, maintenant que du seuil même de cette grotte, nous pouvons saluer, de nos espérances, la jeune abbaye de Solesme. Si les difficultés du siècle où leur œuvre commence effraient quelquefois nos nouveaux Bénédictins, ils se rediront

que la France religieuse, malgré les ravages qu'elle a eus à souffrir, est pourtant moins dévastée que ne l'étaient, au sixième siècle, les vallées et les montagnes du pays où leur intrépide fondateur planta son drapeau.

La désolation continuait, en effet, dans la campagne romaine, comme dans la ville. Cette campagne était devenue une espèce de champ clos où les généraux des barbares et ceux des empereurs de Constantinople se donnaient rendez-vous, pour décider à qui appartiendraient les restes et le nom de Rome. Le terrain était bouleversé par les travaux d'attaque et de défense, par des fossés, par les vestiges des campements : les ponts avaient été détruits ; les longs aqueducs, que les soldats de Vitigès avaient rompus, étalaient leurs blessures. Lorsqu'une lueur de réparation traversait ces lieux désolés, on s'en félicitait avec une joie exagérée et crédule, comme il arrive souvent dans les grandes calamités. Narsès ayant fait reconstruire, sur l'Anio, le pont Salare qui avait été démoli par Totila, une inscription en vers célébra, avec une certaine pompe, ce gage d'une sécurité bien précaire. Cette inscription donne une idée de ce qu'était alors la poésie latine, qui perçait encore çà et là, et faisait de son mieux pour mêler de temps en temps quelques accents plus ou moins harmonieux aux gémissements continuels de Rome :

« Allez, Romains, à vos plaisirs par cette route qui « est redevenue facile, et faites retentir partout dans « vos applaudissements le nom de Narsès.

« Celui qui vient d'apprendre aux eaux de ce « fleuve à porter un joug sévère, est aussi celui qui a

« eu le pouvoir de subjuguer le fier courage des « Goths[1]. »

Cette invitation aux plaisirs ne rassurait pas tout le monde. Les papes ne se faisaient pas illusion sur la situation réelle, ils en ressentaient toutes les angoisses, parce qu'ils étaient à la fois le cœur et l'intelligence de Rome. Ils voyaient les Lombards, campés dans le nord de l'Italie, n'attendant, comme les lions dans l'amphithéâtre, qu'un signal de leurs chefs pour franchir la barrière et pour s'élancer sur Rome. Ces nouveaux ravageurs ne tardèrent pas à venir rôder autour de ses murs, et l'on peut juger de l'état du pays avant la fin du sixième siècle, par ce passage d'une lettre que saint Grégoire écrivit à l'évêque de Nomentum pour le charger du soin de l'église de saint Anthime, dans le territoire de Cures des Sabins. « La fureur impie des ennemis, qui est la puni- « tion de tant de péchés, a tellement désolé les églises « de diverses cités, qu'il n'y a plus d'espoir de les « réparer, parce que le peuple manque : nous som- « mes astreints par là même à veiller avec une plus « vive sollicitude sur les pauvres restes de ce peuple, « dont les prêtres sont morts, et qui n'ont plus de « pasteur pour les diriger[2]. »

Outre les renseignements de détail que renferment ses écrits, saint Grégoire a tracé un grand

[1] Ite igitur faciles per gaudia vestra, Quirites,
Et Narsim resonans plausus ubique canat.
Qui potuit rigidas Gothorum subdere mentes
Hic docuit durum flumina ferre jugum.

[2] Postquam hostilis impietas diversarum civitatum, ita peccatis facientibus, desolavit ecclesias, ut reparandi eas spes nulla, populo deficiente, remanserit, majori valdè curâ con-

tableau qu'il faut connaître pour se figurer la situation des choses et l'aspect des lieux. Cette page se trouve dans une de ses homélies sur Ézéchiel, écrite au milieu de circonstances qui rendaient ses tristes préoccupations encore plus sombres. Il venait d'apprendre qu'Agiluphe, roi des Lombards, arrivait en toute hâte pour assiéger Rome, et qu'il avait déjà passé le Pô. « Pensez, nos très-chers frères, s'écriait-il, si notre pauvre âme a la force de pénétrer « dans le sens mystérieux de ce livre plein d'obscu- « rités, lorsqu'elle est toute remplie de troubles et « d'alarmes [1]. » Du reste, il semble que l'esprit du prophète aux terribles visions l'a inspiré en ce moment : « Si nous regardons autour de nous, nous ne « voyons partout que le deuil; si nous prêtons l'o- « reille, nous entendons des gémissements de toutes « parts. Les villes sont détruites, les châteaux abat- « tus, les champs dépeuplés : la terre est devenue « une solitude [2].... Il n'y a plus d'habitants dans les « campagnes, il n'y en a presque plus dans les villes, « et cependant les restes du genre humain sont frap- « pés encore, et chaque jour et sans relâche; les uns « sont traînés en captivité, d'autres subissent la

stringimur, ne, defunctis earum sacerdotibus, reliquiæ plebis, nullo pastoris moderamine gubernante, per devia fidei hostis callidi, quod absit, rapiantur insidiis. *Epist.* xx, lib. II.

[1] Jam Agiluphum Longobardorum regem ad obsidionem nostram summopere festinantem Padum transisse cognovimus. Unde pensate, fratres carissimi, in caliginosis ac mysticis sensibus penetrare quid valeat mens misera, timoris sui perturbationibus occupata. *Præf.*, lib. II. *Homil. in Ezech.*

[2] Destructæ urbes, eversa sunt castra, depopulati agri, in solitudinem terra redacta est. *Homil. in Ezech.*, vi, lib. II.

« peine capitale, d'autres sont massacrés : voilà le « spectacle que nous avons sous les yeux. Qu'y a-t-il « donc, mes frères, qui puisse encore nous charmer « en cette vie? Si nous continuons de chérir le monde « tel qu'il est, ce ne sont plus des plaisirs, ce sont des « plaies que nous aimons. Rome elle-même, qui « semblait être autrefois la reine du monde, nous « voyons ce qui en reste : la voilà écrasée de plusieurs « manières sous des douleurs immenses, par la déso- « lation des citoyens, par les marques de dévastation « que les ennemis ont imprimées sur elle, par la fré- « quence des ruines[1]. Où est le sénat? où est le « peuple? En les perdant elle a senti la moelle de ses « os se dessécher, ses chairs se consumer, et tout « l'éclat des dignités séculières, qu'elle étalait comme « une parure, s'est évanoui[2]. Et nous qui avons « survécu en si petit nombre, nous vivons encore « sous le glaive, d'innombrables tribulations nous « accablent, les douleurs, les gémissements se multi- « plient chaque jour : Rome est vide, et l'incendie est « dans ce désert. Après que les hommes ont manqué, « les édifices tombent[3]. Encore une fois, où sont « ceux qui se réjouissaient parmi les monuments de sa « gloire? où est leur pompe? où est leur orgueil? Où « sont les plaisirs effrénés qui se renouvelaient con- « tinuellement dans son enceinte? Il lui est arrivé ce

[1] Immensis doloribus multipliciter attrita, desolatione civium, impressione hostium, frequentiâ ruinarum.

[2] Ubi enim senatus? ubi jam populus? contabuerunt ossa, consumtæ sunt carnes, omnis in eâ secularium dignitatum fastus extinctus est.

[3] Postquam defecerunt homines, parietes cadunt.

« que le prophète a dit de la Judée : *Tu seras chauve* « *comme l'aigle.* Dépouillée de son peuple, et de ces « hommes puissants au moyen desquels elle s'élan- « çait sur sa proie, Rome ressemble à un vieil aigle « tout chauve, qui n'a plus ni ailes ni plumes [1]. Ce « que nous disons de la désolation de la ville de « Rome, nous savons que cela s'est accompli dans « toutes les autres villes. Méprisons donc de tout no- « tre cœur ce siècle comme un flambeau désormais « éteint, et ensevelissons du moins nos désirs mon- « dains dans la mort du monde lui-même [2]. »

Je ne crois pas que l'éloquence chrétienne se soit jamais élevée, lorsqu'elle a eu à parler des malheurs terrestres, à une tristesse plus sublime que celle qui respire dans ce passage. Que sont nos oraisons funèbres, d'un roi ou d'un général, prononcées par un orateur tranquille devant un tranquille auditoire, dans une église drapée, en face d'un cercueil recouvert de velours, que sont-elles à côté de cette oraison funèbre de Rome, faite au milieu des ruines qui lui formaient un tombeau, devant ce qui restait de son peuple, décimé depuis longtemps par les guerres, les siéges, les maladies, les famines : assemblée de ruines vivantes, auxquelles parlait un homme qui portait dans son âme, et ses auditeurs le savaient, toutes les douleurs de son temps? Quel orateur,

[1] Calvitium ergo suum sicut aquila dilatat, quia plumas perdidit quæ populum amisit. Alarum quoque pennæ ceciderunt, cum quibus volare ad prædam consueverat : quia omnes potentes ejus extincti sunt, per quos aliena rapiebat.

[2] Despiciamus ergo ex toto animo præsens seculum vel extinctum : finiamus mundi desideria saltem cum mundi fine.

quel auditoire, quelle chaire, quel sujet de discours! Rome est tombée, les nations tombent avec elle, et la terre s'en va : jamais peut-être son titre de ville éternelle n'a eu plus d'éclat, jamais son image ne s'est montrée plus grande que dans ce discours qui n'annonçait sa fin qu'en annonçant la fin de tout. De pareilles pensées se présentaient alors assez naturellement, bien moins aux esprits bornés, absorbés dans le sentiment de leurs malheurs particuliers, qu'aux âmes supérieures, qui interrogeaient l'état inouï du genre humain, et se demandaient si tout ne marchait pas rapidement à la dernière destruction. Saint Grégoire devait être particulièrement frappé de ce spectacle. Dans la position élevée qu'il occupait comme chef de l'Église, il ressemblait à un homme qui est debout sur un rocher au bord de la mer pendant une effroyable tempête, et qui est d'autant plus consterné, qu'il découvre mieux que tout autre le bouleversement infini des flots. Quelques circonstances locales n'étaient pas sans influence pour attrister ses regards et ses pensées. Son monastère, dans lequel il n'est pas douteux qu'il n'aimât à se retirer, lorsqu'il le pouvait, pour vaquer à la méditation et à l'étude, était situé sur le mont Cœlius, dans les environs duquel se trouvaient les principaux monuments de Rome, et alors les principales ruines. Il ne pouvait ouvrir sa fenêtre sans les voir; plus loin, des images lugubres dans la campagne, dont une partie se découvre de cette colline, et plus loin encore, de tous les points de l'horizon, la nouvelle de quelque incendie lointain, le bruit d'une ville, d'un royaume qui tombait, lui arrivaient dans le si-

lence de sa cellule. Mais, tandis que sa tristesse parlait de ce monde comme s'il eût été sur le point de finir, sa charité s'en occupait comme s'il eût dû toujours durer. Ayant appris un jour que, malgré sa vigilance sur les besoins des indigents, on avait trouvé, dans les étroits détours des Andrones, le corps d'un pauvre qui pouvait être mort de faim, il s'abstint pendant plusieurs jours de dire la messe, comme s'il l'eût tué de sa propre main, et il pleura sur le mendiant plus amèrement que sur Rome elle-même[1].

Dans le huitième siècle, les Lombards reparurent encore plusieurs fois devant Rome, mettant le comble à toutes les dévastations précédentes, ravageant les prairies et les cimetières souterrains, les champs des vivants et les champs des morts. Au milieu et à la suite de ces désastres, des discordes, des séditions sanglantes avaient consterné la ville; les factions, à peine comprimées, étaient encore menaçantes, lorsqu'on annonça que Charlemagne venait de paraître sur les montagnes de la Sabine. Il arrivait par la voie Nomentane. La route qu'il suivait n'était pas éloignée du mont Soracte, où son oncle Carloman, frère de Pepin-le-Bref, s'était retiré, quelques années auparavant, loin du bruit et des grandeurs de ce monde qu'il avait dédaignées. Avant que Charlemagne entrât dans Rome, où l'attendait la première

[1] Dum quemdam pauperem in angustis Andronarum recessibus à Vespillonibus inveniri mortuum contigisset, ita, per aliquot dies, ut dicitur, à missarum celebratione vacando tristatus est, tanquàm si eum propriis manibus, quod dictu nefas est, peremisset. *Paulus, Diacon., in vitâ S. Gregor., lib. II.*

des couronnes terrestres, le souvenir du royal anachorète lui apparut, sur cette montagne, comme un fantôme qui se tenait sur son passage pour lui faire signe de penser surtout à une autre couronne. Le pape Léon III alla au-devant du monarque jusqu'à Nomentum, ville antique, située à l'endroit où se trouve aujourd'hui la bourgade La Mentana, à onze milles au delà du pont Lamentano, entre l'Anio et le Tibre. Le pape et le roi y soupèrent ensemble, et ils échangèrent de *douces paroles* [1]. Ce lieu et ce souper sont remarquables, car cette entrevue fut le préliminaire d'un événement qui a exercé, pendant mille ans, une grande influence sur les destinées de l'Europe. Peu de jours après le colloque de Nomentum, Charlemagne, après s'être agenouillé, le jour de Noël, devant le tombeau de saint Pierre, venait de se relever, lorsque Léon III posa sur la tête du chef des Francs le diadème impérial de Constantin, et le saint empire romain fut fondé.

La marche de Charlemagne à travers la campagne romaine y avait imprimé quelques traces de cette gloire qui remplissait alors tout l'Occident. Mais bientôt le Midi, l'Orient envoyèrent dans ces mêmes lieux l'effroi et la dévastation. Une armée de Sarrasins, survenue à l'improviste devant Ostie, remonta le Tibre jusqu'en face de Rome, se répandit sur la rive droite, où elle pilla la basilique de Saint-

[1] Obvius huic ad Nomentum Leo papa Sacratus
Venerat, et gaudens multùm veneransque recepit
Quem defensorem solum sibi senserat olim.
Dulcibus alloquiis tunc epulisque peractis,
Antistes summus regem præcurrit ad Urbem.
Poet. Saxonic. Annal., lib. III.

Pierre, traversa le fleuve au-dessous de la ville pour piller aussi l'église de Saint-Paul, et se retira par la voie Appienne et la Campanie. Cette incursion, qui avait passé comme une trombe sur les environs de Rome, ne tarda pas beaucoup à y être suivie, dans le dixième siècle, d'autres signes qui attestaient les malheurs de la chrétienté. Des religieux grecs de l'ordre de Saint-Basile, fuyant la Sicile envahie par les Sarrasins, cherchèrent un refuge en Italie. Ils établirent une de leurs colonies au pied des monts Albains, à l'endroit qui a été nommé *Grotta Ferrata*, parce qu'il s'y trouvait, dans une grotte fermée par une grille de fer, une Madone que l'on voit aujourd'hui dans l'église. Les souvenirs de l'abbé saint Nil, fondateur de ce monastère qui subsiste encore, et qui conserve son tombeau, y restent visibles dans les fresques du Dominiquin. Le tableau où l'on admire l'entrevue de l'empereur Othon III avec saint Nil au mont Gargane, retrace une scène non-seulement très-belle, mais encore très-instructive; car elle a, dans l'antiquité, un terme de comparaison qui sert à mesurer la distance qui sépare l'élévation des sentiments, telle que la concevait la philosophie païenne, du sublime que la piété chrétienne inspire. Les écrivains grecs et latins ont célébré Diogène répondant avec dédain aux offres d'Alexandre qu'il ne lui demandait que de se retirer un peu de son soleil, et le héros macédonien s'écriant, à ce propos, que, s'il n'était Alexandre, il voudrait être Diogène. Dans la scène chrétienne dont nous parlons, on voit aussi un roi faire des offres à un pauvre solitaire, celui-ci lui répondre, et le monarque exprimer les sentiments que cette réponse

lui fait éprouver. Tout est semblable dans le cadre de ces deux scènes, dans la situation respective des personnages; elles semblent se toucher par tous les points, et il y a l'infini entre elles. L'empereur Othon, prenant congé de saint Nil qu'il avait visité dans sa retraite, lui fit cet adieu : « Demandez-moi, « comme à un fils, tout ce que vous voudrez, et je « vous le donnerai avec joie. » Le vieillard approcha ses mains du cœur d'Othon, et lui dit : « Je ne vous « demande de tout votre empire que le salut de votre « âme [1]. » A ces mots, l'empereur versa des larmes, et prenant la couronne qu'il avait sur la tête, il la déposa entre les mains du solitaire, et lui demanda à genoux sa bénédiction.

La campagne romaine, qui avait fourni une retraite aux chrétiens proscrits, cessa pendant quelque temps, dans le siècle suivant, d'être un refuge pour le pape lui-même. C'est à cette époque que l'empereur Henri IV, après avoir ravagé les alentours de Rome, occupa une partie de la ville, et réduisit le pape Grégoire VII à se renfermer dans le château Saint-Ange. L'histoire nous signale Tibur, aujourd'hui Tivoli, où l'empereur laissa, pendant quelque temps, ses troupes avec l'anti-pape Guilbert [2]; un monticule, nommé *Palatiolum*, à l'occident de Saint-Pierre, sur lequel il éleva un fort [3]; les environs de la

[1] Cùm extendisset manus ad pectus imperatoris, dixit illi : Nihil aliud peto ab imperio tuo præter salutem animæ tuæ... Coronam suam in manibus sancti Nili deponens, ab ipso benedictionem adeptus, etc. *Act. S. Nili.*

[2] Bibliothec. ad ann. 1082.

[3] Berthold. in Chron.

porte de Latran, où l'armée des Germains campa[1]; Albano, qui servit provisoirement d'asile au célèbre abbé du mont Cassin, Didier, lorsqu'il fut mandé par Henri IV[2]; le mont Aventin, sur lequel les assiégeants s'établirent aussi[3]; la voie qui aboutissait à la porte de Latran, par laquelle arriva Robert Guiscard avec ses soldats Normands, pour chasser l'empereur[4]; et enfin l'Oppidum Castellanum, appelé autrefois Veies, suivant la chronique[5], où celui-ci fit sa première halte, lorsqu'il battit en retraite devant le redoutable libérateur de Grégoire VII. Ces lieux forment les principaux points de ce siége mémorable, siége à la fois matériel et spirituel, où deux principes étaient en présence, et dans lequel les machines de guerre étaient mues par des puissances invisibles, qui se livraient, dans les régions du monde moral, une lutte gigantesque. Après sa délivrance, Grégoire, sortant de Rome par le côté de Saint-Jean de Latran pour se rendre au mont Cassin, quitta pour la dernière fois ces lieux qui ne devaient le revoir ni vivant, ni mort, et dans lesquels on ne rencontre aucune œuvre de sa main, aucune trace de ses pas, qui ont laissé pourtant dans l'histoire une empreinte si éclatante et si profonde : il n'a guère construit de monuments que dans la mémoire de la postérité, ayant peu remué les pierres, parce que toute sa force s'employait à remuer les choses. Ni Rome, ni ses environs

[1] Urspergens. ad an. 1084.
[2] Leo Ostiens. chron. Cass., lib. III.
[3] Benz. de reb. Henric.
[4] Leo Ostiens. lib. III.
[5] Castellanum Oppidum dictum antiquitùs Veios subiit. *Ib.*

ne possèdent la tombe où ses restes reposent. Le géant est demeuré couché pour toujours là où il est tombé, au fond du golfe de Salerne, sur le rivage d'une mer moins agitée que ne le fut sa vie. Si Rome n'a pas rappelé ses cendres, comme la France l'a fait pour celles de Napoléon, c'est que nul coin de terre catholique n'est la terre étrangère pour un pape, et que, d'ailleurs, suivant un des derniers mots qui furent dits à Grégoire VII sur son lit de mort, la patrie est partout où l'on meurt pour la justice.

Je rappellerai seulement, par rapport au siècle d'Innocent III, que lorsqu'Othon IV, la veille de son entrée à Rome où il allait être couronné empereur, renouvela son serment de respecter l'inviolabilité de l'Église romaine, il se trouvait sur le mont Mario, appelé à cette époque mont Malo, où son armée était campée autour de lui[1]. Mais la forêt de lances qui couvrit alors cette montagne, brille moins aux yeux de la postérité qu'une pauvre petite image peinte sur la porte d'un hôpital, fondé dans le moyen âge, au pied de ce mont Mario. Un lépreux, d'origine française, n'avait pas accepté pour son usage les sols et les liards qu'il avait reçus de la charité publique : il les avait entassés petit à petit pour fournir un asile à ses frères en Dieu et en infortune : singulière maison, dont chaque pierre pouvait être le don de quelque riche, tandis que la maison tout entière était l'aumône d'un mendiant. L'enseigne de l'hospice établi en cet endroit représentait le lépreux

[1] Datum in castris in monte Malo, 4 non. octobris Indict. *XIII, lib. de Neg. imper.; Ep.* 193.

Lazare, avec deux chiens qui léchaient les plaies de ses jambes[1].

La petite chapelle ouverte qui se trouve non loin de là, près du *Ponte Molle*, a été élevée pour perpétuer la mémoire d'une belle cérémonie religieuse du quinzième siècle. La circonstance qui l'a fait ériger, et le discours prononcé en cet endroit par le pape Pie II, connu dans le monde savant sous le nom d'Æneas Sylvius, donnent à ce monument, peu brillant par lui-même, une auréole historique qui ne manque pas d'intérêt. Cette fête chrétienne nous fournira, d'ailleurs, une idée de plusieurs autres cérémonies de même genre, qui se sont déployées avec solennité, à diverses époques, dans la campagne romaine. Ces champs de la gloire avaient toujours été accoutumés aux pompes triomphales depuis les premiers temps de Rome : le Christianisme leur a réservé celles qui se célèbrent en l'honneur des saints, héros des seules victoires où l'on n'ait pas à pleurer sur les vaincus. La cérémonie, dont il s'agit en ce moment, a eu lieu pour la translation de la tête de l'apôtre saint André à Rome. Thomas Paléologue, roi du Péloponèse, en avait fait don au pape Pie II, pour la mettre à l'abri de l'invasion des Turcs. Elle avait été d'abord déposée à Ancône, et ensuite dans la citadelle de Narni. Le pape y envoya le cardinal

[1] Un povero Francese lebbroso, con i denari, che dalla pietà de' fedeli aveva raccolto in molti anni, vi eresse il medesimo spedale, e vi morì. L'insegna dello stesso è un s. Lazzaro lebbroso, con due cani, che gli leccano le piaghe delle gambe secondo la storia, o parabola evangelica. *Piazza, Eusevologio Romano*, l. I, c. IV.

grec Bessarion avec deux autres cardinaux pour accompagner la relique jusqu'à Rome, et lui faire rendre, sur son passage, les honneurs qui lui étaient dus. Les cardinaux furent de retour au *Ponte Molle*, le 13 avril 1462, qui était le dimanche des Rameaux: la relique fut provisoirement placée dans la tour qui défendait l'entrée du pont. Le lendemain, le pontife sortit en cavalcade par la porte Flaminienne, accompagné du sacré collége, des ambassadeurs et des princes romains. Les environs de la route, les champs, les vignes étaient couverts de spectateurs[1]: la foule était si grande, que le pape dut ordonner aux cardinaux et aux prélats de descendre de cheval, et de le suivre à pied, après s'être revêtus des habits sacrés. Il avait une palme à la main: les cardinaux et les prélats portaient celles qu'ils avaient reçues du pape dans la cérémonie de la veille; tous les autres ecclésiastiques en tenaient une aussi, et cette longue suite de pontifes et de prêtres marchait à pas lents, deux à deux, tous vêtus de blanc, avec des mitres ou d'autres ornements de même couleur, qui paraissaient, dit le chroniqueur, plus blancs encore sur ces vertes prairies[2]. La procession se dirigea vers une estrade qui avait été construite près du pont, à l'endroit même où l'on a élevé la petite chapelle à quatre colonnes, qui subsiste encore aujourd'hui. Cette estrade

[1] Plena erat omnis via populo, nec vel agri, vel vineæ præ multitudine hominum videri poterant, adèo ut primùm in prata ventum est, quæ diximus, jussit Pontifex cardinales ac prælatos ab equis descendere, etc. *Gobelin.* lib. VIII.

[2] Albæ mitræ, et omnis ornatus albus, et in viridi prato candidior videbatur. *Ibid.*

avait deux escaliers, à pente douce et *clémente*, suivant l'expression de la chronique, l'un regardant le Tibre, l'autre la ville. Pendant que le pape montait par celui-ci, le cardinal Bessarion, avec les deux autres cardinaux, arrivait par l'autre, portant la châsse qui contenait la relique, qu'il déposa sur un autel, au milieu des chants sacrés. Il s'établit un pieux silence, au moment où les clefs de la châsse furent présentées au pontife. Après qu'il eut vérifié les sceaux, elle fut ouverte, et le cardinal Bessarion, prenant dans ses mains la tête de l'apôtre, la remit en pleurant au pape qui pleurait aussi. Mais le Saint Père ne voulut pas toucher d'abord la relique : il se mit à genoux devant l'autel. Sa tête était inclinée, son visage pâle d'émotion, et sa voix tremblait, lorsqu'il prononça cette allocution [1] : « Vous voilà donc enfin « arrivée, tête sacrée et mille fois bénie du saint « apôtre ! La fureur des Turcs vous a chassée de votre « demeure. Dans votre exil vous vous réfugiez auprès « de votre frère, le Prince des Apôtres : votre frère « ne vous fera pas défaut. Vous serez rétablie sur « votre trône avec gloire, Dieu le voulant, et il nous « sera permis enfin de dire : Heureux exil, qui a « trouvé un tel secours ! En attendant vous demeu« rerez pendant quelque temps chez votre frère, et « vous jouirez avec lui des mêmes honneurs. Cette « auguste Rome, que vous voyez de près, a été décorée « par le précieux sang de votre frère : ce peuple, qui

[1] Genibus flexis, ante aram prostratus, vultu demisso et pallenti, madidis oculis, ac tremulâ voce in hunc modum locutus est. *Ibid.*

« vous entoure, c'est votre frère, c'est l'apôtre Pierre,
« si plein d'amour, et avec lui Paul, ce vase d'élec-
« tion, qui l'ont régénéré dans le Christ Notre-Sei-
« gneur. Par votre frère les Romains sont tous vos
« neveux : ils vous vénèrent, ils vous aiment tous
« comme leur oncle et leur père[1], et ils comptent sur
« votre protection auprès de la majesté divine. O
« bienheureux André, prédicateur de la vérité, dé-
« fenseur de la foi à la très-sainte Trinité, de quelle
« joie vous nous remplissez aujourd'hui, puisque
« nous voyons devant nous cette tête vénérable qui a
« mérité que l'Esprit consolateur descendit visible-
« ment sur elle le jour de la Pentecôte, sous l'appa-
« rence du feu! O vous tous qui allez à Jérusalem
« pour voir le lieu où les pieds du Sauveur se sont
« arrêtés, voici le siége du Saint-Esprit, voici le trône
« de la Divinité. Ici s'est reposé l'esprit du Seigneur,
« ici est apparue la troisième personne de la Trinité.
« Ici étaient des yeux qui ont vu souvent le Sauveur
« dans sa chair : cette bouche, elle lui a souvent
« parlé, et il n'est pas douteux que ces joues n'aient
« reçu bien souvent aussi le baiser de Jésus[2] : cette
« tête est un grand tabernacle, dans lequel résident
« la charité, et la piété, et la douceur de l'âme, et la
« consolation de l'esprit. Quelles entrailles ne seraient

[1] Hæc est alma Roma, quam propè cernis, pretioso germani tui sanguine decorata.... Nepotes tui ex fratre Romani omnes te veluti patruum patremque suum venerantur.

[2] Hic consedit spiritus Domini, hic tertia Trinitatis persona visa est : hic oculi fuerunt qui sæpe Dominum in carne viderunt, hoc os sæpe Christum allocutum, has genas non est dubium quin sæpe Jesus fuerit osculatus.

« émues, quel cœur ne sentirait un feu intime, quels « yeux n'auraient des larmes de joie à l'aspect de « si précieuses reliques ! Divin apôtre, nous sommes « transportés d'allégresse, nous triomphons de votre « arrivée, car nous ne doutons pas que vous n'accom- « pagniez personnellement votre tête, et que vous « n'entriez avec elle dans Rome[1]. Nous détestons les « Turcs, comme ennemis de la religion : mais nous « ne les détestons pas en tout, puisqu'ils sont cause « de votre venue parmi nous. Que pouvait-il nous « arriver de plus heureux, que de voir de nos yeux « cette tête sacrée, et de recueillir les parfums qu'elle « répand autour d'elle? Ce qui nous est pénible, c'est « de ne pouvoir vous rendre, à votre arrivée, tous « les honneurs dont vous êtes digne. Mais acceptez « notre bonne volonté, souffrez avec indulgence que « nous touchions vos ossements de nos mains souil- « lées, et que, tout pécheurs que nous sommes, nous « vous accompagnions dans l'intérieur de la ville. « Entrez dans la cité sainte, et soyez propice au peuple « romain. Que votre arrivée soit salutaire à tous les « chrétiens, que votre entrée soit un gage de paix, « que votre séjour dans nos murs nous porte bon- « heur. Soyez notre avocat dans le ciel, conservez, « avec Pierre et Paul, cette ville, veillez au salut de « tout le peuple chrétien, afin que, par vos suffrages, « la miséricorde de Dieu soit sur nous, et que, s'il est « irrité à cause de nos péchés, qui sont bien grands, « son indignation passe aux Turcs impies et aux na-

[1] Neque enim dubitamus quin tui capitis comes adsis, et cum eo Urbem ingrediaris.

« tions barbares, qui méprisent le Christ, le Sei-
« gneur du monde[1]. »

J'ai rapporté ce discours en entier, parce qu'une grande partie des sentiments qu'il exprime, pouvant s'appliquer en général aux reliques des apôtres réunies dans la capitale du monde chrétien, forme, sous ce rapport, une espèce de prologue à ce que j'aurai à dire de ses tombeaux sacrés. Du reste, on voit, par les paroles du Pape, qu'il tenait à faire bien comprendre que la religion et la justice demandaient qu'on reportât la relique avec gloire dans la demeure d'où l'impiété l'avait bannie, et il rattachait ainsi à cette circonstance, avec une pieuse habileté, le projet d'une nouvelle croisade auquel il travaillait avec une infatigable persévérance.

Après qu'il eut fini de parler, il baisa, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui sur l'estrade, la tête de l'apôtre en pleurant, pria encore devant elle, puis il la prit dans ses mains, et la tenant élevée en l'air, il fit tout le tour de l'estrade pour la montrer à tous les assistants. A ce moment, les chants et les cris de cette immense multitude s'élevèrent de toutes parts comme une seule et grande voix implorant la miséricorde de Dieu[2]. La procession reprit ensuite le chemin de Rome, rentra par la porte Flaminienne, et s'arrêta tout à côté, à Sainte-Marie-

[1] Si qua est ejus indignatio propter peccata nostra quæ multa sunt, transeat ad impios Turcas et ad nationes barbaras, quæ Christum Dominum contemnunt.

[2] Moxque voces altissimæ auditæ sunt multitudinis, Dei misericordiam implorantis. *Ibid.*

du-Peuple. La tête de l'apôtre fut déposée sur un autel de cette église : des évêques veillèrent autour d'elle. Le jour suivant un cortége de trente mille hommes, portant des flambeaux, l'accompagna jusqu'à la basilique de Saint-Pierre. Le Pape y dit encore quelques mots où ses projets pour la croisade reparurent [1], et il donna la bénédiction solennelle à tout ce peuple qui se sépara en louant Dieu, et en devisant sur la nécessité de faire une grande ligue contre les Turcs. On avait composé, pour cette fête religieuse, un hymne qui fut effectivement chanté en plein air, lorsque cette foule était rassemblée sur les rives du Tibre, autour de l'estrade élevée près du pont ; je citerai quelques strophes de cette ode chrétienne, aujourd'hui peu connue, qu'on peut considérer comme le dernier chant des Croisades.

« Dieu protecteur, faites que ce jour nous soit fa-
« vorable, et aiguisez contre les Turcs votre foudre à
« trois tranchants. André, qui écoute les prières de
« ce peuple, vous les rend en ces mots :

« Créateur du ciel et de la terre, détournez enfin
« les fléaux qui sont le châtiment de leurs crimes ;
« faites miséricorde à votre peuple et terrassez les
« Turcs.

« Après André, Pie, notre grand pasteur, s'in-
« cline aussi pour vous implorer : ayez pitié de
« nous, dit-il, car nous sommes fatigués : pour sou-

[2] Nihil est enim quod nobis magis cordi sit, quam Christianæ religionis et orthodoxæ fidei defensio, quam tui nostrique hostes Turcæ conculcare nituntur : quòd si christiani principes nostram vocem audire voluerint, et suum pastorem sequi, videbit et lætabitur omnis Ecclesia, etc.

« tenir le monde chancelant, étendez votre main,
« souverain maître du monde.

« Et nous à notre tour, nous vous supplions « tous ensemble de conserver les jours de ce pas- « teur, qui, seul, portant dans son âme, contre « les Turcs, un courage éternel, a osé franchir « les sommets des Alpes pour appeler la chrétienté « aux armes [1]. »

Tels sont les souvenirs qui se lient directement à la petite chapelle du *Ponte Molle*. L'autel, qu'on y voit, est celui-là même où se trouvait placée la relique, pendant que Pie II prononçait son éloquent discours. Les princes chrétiens, préoccupés de rivalités égoïstes, furent sourds à ses vœux pour le bien commun de la chrétienté; mais l'oratoire, érigé en cet endroit quatre ans après, en verra, suivant toute apparence, l'accomplissement. Ses frêles colonnes seront encore debout lorsque l'empire ottoman s'écroulera.

Les événements religieux des derniers siècles étant assez connus, nous terminerons nos stations dans la campagne romaine, par celle où nous venons de voir reparaître, dans une fête d'hospitalité fraternelle, ce tombeau de saint Pierre, auquel se rapportent les premiers souvenirs chrétiens que cette campagne nous a offerts. La plupart des événements dont elle a été le théâtre depuis l'époque des apôtres se coordonnent aussi, d'une manière plus ou moins directe, à ce monument central, et l'on croit entendre la voix de tous les siècles chrétiens, lorsque le pape Pie II

[1] Le texte sera dans les notes à la fin de l'ouvrage.

célèbre la gloire de ce tombeau, du haut d'une espèce de chaire dressée au milieu de la campagne romaine.

Le petit nombre de tableaux historiques qui viennent de figurer sous nos yeux ne peut donner qu'un faible aperçu de ses glorieuses annales. Mille autres scènes de piété, de charité, d'héroïsme, de poésie chrétienne, appartenant à toutes les époques, entremêlés des noms les plus célèbres, sont épars sur ces montagnes, aux bords de ce fleuve, dans les détours de ces sentiers solitaires, qui gardent aujourd'hui en silence tous ces magnifiques bruits du passé. S'ils étaient recueillis dans un Manuel bien fait, que tous les voyageurs un peu chrétiens ne manqueraient pas de se procurer, ce livre contribuerait à embellir, non pas seulement le séjour à Rome, mais les heures même qui précèdent l'arrivée. La disposition des lieux permet d'apercevoir, pendant les derniers relais, plusieurs des points les plus intéressants : vous pouvez évoquer, en passant, ces grands souvenirs de l'histoire du christianisme qui vous servent de cortége jusqu'aux portes de la ville.

Les murs de Rome forment aussi autour d'elle une double enceinte ; l'une de vieilles pierres, l'autre de vieilles légendes. Leurs annales sont longues : vous voyez paraître successivement les vestiges de la forteresse bâtie par Ancus Martius sur le Janicule, les débris des remparts de Servius Tullius dans une vigne près de la porte Salare, l'enceinte construite par l'empereur Aurélien, les tours d'Honorius, les réparations faites à la hâte par Bélisaire, celles du pape Adrien Ier, les murs de la cité Léonine, et les

travaux exécutés dans les siècles suivants. Toutes ces époques ont laissé leurs diverses constructions, ou leur empreinte encore visible : l'histoire fait avec vous, autour de ces remparts, une course de plus de deux mille ans en quelques heures.

Les portes, bâties ou rebâties par Honorius, qui se trouvent dans l'enceinte actuelle, sont restées à la même place, à l'exception de deux ou trois : plusieurs n'ont pas eu besoin d'être reconstruites, elles ont conservé leurs pierres et leurs formes antiques. Chacune des entrées de Rome a de grandes choses à raconter. Si l'on se rappelle seulement quelques personnages historiques qu'on sait positivement avoir passé sous telle ou telle porte, lorsqu'ils ont pénétré dans Rome, à la tête d'une armée, la plupart pour la saccager, on voit paraître Brennus sous l'ancienne porte Colline, qui était située dans la région où la porte Pie est actuellement placée; sous la porte Salare, Alaric; sous celle de Saint-Paul, Totila; sous la porte Asinaria, encore existante en partie près de celle de Saint-Jean, Totila, Bélisaire et Robert Guiscard qui entra une autre fois par la porte du Peuple; Annibal s'était présenté devant la porte Colline, et le connétable de Bourbon, dont on conserve l'armure dans une salle du Vatican, fut blessé à mort près de celle de Cavalleggieri. Sous le rapport chrétien, les vieilles portes de Rome ont participé à la piété de la ville. Celles de Saint-Paul, de Saint-Pancrace, de Saint-Sébastien, de Saint-Laurent, ont pris les noms de cet apôtre et de ces martyrs, parce que, placées sur la route qui conduit à leurs tombeaux et situées dans les environs, elles sont comme les

portes avancées de leurs basiliques et de leurs catacombes. Sur la porte Latine on lit, en vieux caractères, *l'alpha* et *l'oméga*, le commencement et la fin, ancien symbole chrétien de la divinité. La porte de la voie Appienne ou de Saint-Sébastien conserve encore une croix tracée dans un cercle, avec cette inscription en grec, la *grâce de Dieu,* qui remonte au temps de Bélisaire ou de Narsès. La porte du *Peuple* est, par son nom, un mémorial perpétuel de la piété romaine : car elle l'a emprunté de l'église voisine, qui l'a reçu elle-même, parce qu'elle a été érigée à la demande et aux frais du peuple romain; pour purger de tout souvenir impur et odieux cet endroit, où une tradition populaire plaçait la sépulture de Néron.

Arrêtons-nous ici un moment avant de caractériser l'aspect général de Rome. Si, en visitant un monument dont la première vue vous plaît, vous avez à côté de vous un compagnon qui contrarie votre manière de voir et de sentir, par des remarques, à votre avis, peu justes, vous commencez par écarter ces pensées importunes, pour vous livrer ensuite tranquillement aux impressions que vous désirez goûter. Quelques personnes, dont l'esprit est ainsi fait qu'il se préoccupe bien vite du côté trivial des grandes choses, se plaignent de ne pas trouver certains quartiers de la ville dans un état aussi brillant et aussi commode que leur imagination se l'était figuré. C'est qu'en effet, embarrassée, à quelques égards, de ses propres grandeurs, Rome doit sacrifier des convenances matérielles à sa dignité morale. Elle ressemble à une reine que ses devoirs forceraient de porter constamment les anciens diamants de la couronne, et qui

n'aurait ni l'entière liberté de se mouvoir sous cette vénérable parure, ni la permission d'adopter, à son gré, un costume moins gênant, et plus conforme au goût du jour. Presque tous les quartiers de Rome sont parsemés de vieux monuments, que la religion, la charité, la gloire lui ont légués : obligée de garder sur elle ces joyaux des siècles, elle ne saurait se prêter, avec la même facilité que d'autres capitales, aux arrangements modernes pour le percement des rues et l'élargissement des voies publiques. L'archéologie a le pas, chez elle, sur la géométrie rectiligne : Rome est plus dévote aux grands souvenirs qu'aux grandes rues, quoiqu'elle en ait de fort belles. Pardonnez cette superstition à la ville des Césars et des Papes : c'est une faiblesse vraiment romaine.

D'autres visiteurs, qui semblent s'intéresser particulièrement aux choses antiques, trouvent qu'un certain nombre de ces débris du temps épars dans la ville et dans ses alentours, sont mal tenus. Ils ont remarqué quelques toiles d'araignées sous la voûte d'un monument de vingt siècles. Ils voudraient voir, autour de tel autre, des avenues et des esplanades bien soignées, bien ratissées, sans cailloux, sans broussailles, sans inégalité de terrain. Il y a des gens qui exigeraient absolument qu'on fît la toilette des ruines, qui ne comprennent pas du tout qu'il pourrait y avoir de l'art, qu'il y a du bon goût à laisser à ces choses un certain négligé. Comme grand seigneur du passé, Rome, *Senior Roma*, se donne des airs qui lui vont très-bien, avec cette superbe insouciance des petites choses. Si une autre ville, peu riche en antiquités, possédait dans un champ voisin

le caveau de la famille des Scipions, par exemple, on ne manquerait pas, dans plusieurs pays du moins, de lui donner un entourage fort joli sans doute, mais qui aurait, entre autres inconvénients, la prétention d'attirer les visiteurs, et d'achalander, pour ainsi dire, un illustre souvenir. Le monument serait précédé d'une cour à gazon vert fermée par une grille à lances dorées : un concierge vous offrirait des bougies pour votre argent à l'entrée du souterrain; en sortant, vous seriez invité à vous reposer dans une maison de bonne apparence, ayant une enseigne où vous liriez en grosses lettres : *Restaurant du tombeau de la famille des Scipions.* J'avoue que j'aime beaucoup mieux la cabane et la petite cour plus que champêtre, et l'enfant qui vous conduit dans le caveau avec une torche de résine : cela vous avertit qu'il faut que Rome se sente bien sûre de sa majesté, pour ne pas mieux exploiter la noblesse de certains monuments.

Les mêmes personnes se plaignent aussi que les fouilles se fassent avec trop de lenteur. Mais ceux qui s'en plaignent le plus, ce sont les papes. Lorsque toutes les provinces de la monarchie catholique leur envoyaient le plus légitime des tributs pour subvenir aux dépenses des institutions romaines, créées dans l'intérêt commun de l'Église, ils pouvaient employer les revenus de l'État pontifical à la glorification des arts. Mais depuis que ce subside universel a cessé, ils sont forcés, au contraire, de consacrer une partie considérable des revenus particuliers de l'État à l'entretien des établissements d'une utilité générale pour le monde catholique. Malgré

toute leur bonne volonté, qui n'a jamais été stérile, il faut pourtant bien que le successeur de saint Pierre prévale, dans chaque pape, sur l'émule artistique de Léon X et de Sixte-Quint, et qu'il s'occupe bien plus des âmes futures que des monuments passés. Toutefois, il suffit d'avoir parcouru Rome, pour reconnaître, avec admiration, ce que les derniers papes, et particulièrement Grégoire XVI, ont fait, sous ce rapport, au milieu des circonstances les plus critiques. Mais, avec leur zèle pour la gloire des arts, les papes ont aussi des traditions héréditaires de modération et de longanimité dans les entreprises glorieuses. Quel est le souverain de nos jours, qui se sentirait très-porté à poser la première pierre d'un monument dont il n'espèrerait pas voir la dernière, qui se passionnerait pour des fouilles dont ses héritiers devraient seuls recueillir les produits? Les papes ont, en général, une autre manière de sentir: beaucoup plus qu'aucun prince, chacun d'eux vit d'avance dans ses successeurs, parce qu'il est beaucoup plus uni à ses prédécesseurs; quand il a fait son temps et son œuvre, il se couche tranquillement dans la tombe, avec la foi que Dieu accomplira par les mains des pontifes futurs le bien que les siennes laissent inachevé. La papauté, qui sait tant de choses, sait surtout attendre. Le caractère seul de Rome suffirait pour disposer à cette patience. Les âmes un peu élevées y sont moins avides du présent, parce que leur existence est continuellement transportée dans la jouissance d'un passé magnifique. On est moins exigeant envers ce passé, parce qu'il a déjà beaucoup donné. En attendant que des jours meilleurs permet-

tent de faire plus, il y a pourtant quelque charme à se dire que le sol même, sur lequel on marche, recouvre d'innombrables mystères de l'ancien monde qui reparaîtront un jour sous le soleil. Quelque nouvelle découverte vient très-fréquemment exciter la curiosité; mais, quoi qu'on puisse faire, il se passera bien des siècles avant que cette mine soit épuisée, avant que les champs, le Tibre et les catacombes aient rendu tous leurs dépôts. Pour moi, j'aime à penser que, dans les conquêtes de l'archéologie, comme sous tant d'autres rapports, Rome a devant elle des perspectives illimitées.

Il me semble que les observations préliminaires que je viens d'indiquer ne sont pas tout à fait inutiles pour bien goûter, à la première vue, son caractère général. Du reste, il saute aux yeux. C'est celui d'un dualisme profond, mais ramené à l'unité, puisque les monuments païens y sont visiblement coordonnés, de plusieurs manières, à des pensées chrétiennes. Ce caractère, qui fournit de si grands sujets de méditation, ne saurait avoir nulle part ailleurs une signification aussi étendue et aussi élevée; la Providence ayant voulu que la ville qui, comme centre de l'Église, a produit les monuments du Christianisme en plus grand nombre qu'aucune autre, ait conservé, en plus grand nombre aussi, les monuments du paganisme, dont elle avait été le principal foyer.

Certaines circonstances physiques contribuent à mettre en relief ce caractère de Rome. Les inégalités du sol, qui donnent des aspects si pittoresques à toutes les villes assises sur des monticules, et dans les

quelles il y a des espaces vides, produisent à Rome un effet tout particulier. C'est dans la partie la plus montueuse, sur le Capitole, le Palatin, le Célius, le Viminal, l'Esquilin, que les constructions païennes et chrétiennes sont le plus entremêlées. A chaque détour du chemin, et quelquefois presque à chaque instant, on passe brusquement de la vue d'une ruine qui attriste, quand ce ne serait que comme ruine, à la visite d'un monument de piété et d'espérance. Pendant que les points de vue physiques varient continuellement, à mesure que le corps monte et descend ces collines, la subite variation des points de vue moraux donne à l'âme un mouvement du même genre. Remuée, cahotée par des impressions si contrastantes, qui l'abaissent et l'élèvent, elle aussi ne fait, pour ainsi dire, que descendre et monter. Je crois que quelques personnes trouveront ce rapprochement bien subtil, et je l'aurais peut-être ainsi jugé moi-même, si, en analysant mes propres impressions, je n'avais reconnu que cette singulière concordance entre la marche de l'âme et celle du corps n'est pas étrangère à ce qu'il y a de plus intime dans le charme que ces lieux font éprouver, du moins selon ma manière de sentir.

Les ruines païennes et les édifices chrétiens se rendent des services réciproques pour l'effet qu'ils doivent produire. En parcourant l'espace qui s'étend du Capitole des Tarquins au Colysée des Césars et dans leurs alentours, il est impossible de ne pas remarquer que l'aspect de ces lieux, où les plus beaux débris de l'ancienne Rome se trouvent rassemblés, serait entièrement gâté, si des maisons élégantes ou de

triviales boutiques venaient à s'y accumuler. Heureusement il y a de distance en distance des couvents et des églises dont le calme austère ne dérange rien. En outre, chaque monastère a des enclos, des dépendances, qui défendent les espaces vides contre l'envahissement des maisons, des rues et du bruit. Si quelques fils des généraux de notre époque fixaient leur résidence, avec tout l'attirail du confortable moderne, parmi ces débris de la plus grande puissance guerrière qui ait existé, le spectacle qu'ils présentent aux yeux et à l'âme perdrait beaucoup. De pauvres couvents sont de meilleurs gardiens de ces ruines triomphales : leur magnifique tristesse est mieux protégée par des capucins qu'elle ne le serait par les descendants des soldats d'Austerlitz et des Pyramides.

D'un autre côté, les souvenirs et les débris de l'ancienne Rome répandent sur les monuments chrétiens, et particulièrement sur ceux de la charité, un intérêt qui provient de rapprochements et de contrastes. L'île du Tibre, par exemple, où s'élevait le temple d'Esculape, possède un hospice, situé à peu près à la même place. Un autre hôpital, où l'on guérit les plaies du corps, et un hôpital d'un autre genre, un monastère de converties, où se guérissent celles de l'âme, se trouvent près du mausolée d'Auguste. Des frères Ignorantins français dirigent des ateliers et font la classe dans les Thermes de Dioclétien. La colonne Trajane et le Colysée étendent leur ombre sur des conservatoires de pauvres; et l'hospice de Sainte-Marie de la Consolation, particulièrement consacré au traitement des fractures et blessures, est au pied de cette roche Tarpéïenne, d'où l'inexorable loi ro-

maine précipitait ses victimes. Le voisinage de ces monuments fameux fait ressortir, à certains égards, le caractère des établissements chrétiens, tout en semblant l'effacer. L'imagination de la plupart des visiteurs étant particulièrement préoccupée des souvenirs brillants qui se rattachent aux restes de la Rome antique, les humbles créations de la charité, voilées par cette gloire, se trouvent ainsi placées dans une espèce de demi-jour qui sied très-bien à la modestie des œuvres évangéliques.

Tous ces contrastes sont ramenés à l'unité, soit parce qu'un certain nombre de monuments païens ont été convertis en églises, soit parce que beaucoup d'autres ont reçu, à divers égards, le sceau chrétien. Les modes variés de cette transformation passeront successivement sous nos yeux, lorsque nous étudierons en détail cet aspect de la ville. Mais il y a quelques-uns de ces monuments qui s'offrent d'eux-mêmes, antérieurement à toute étude, pour être, à cet égard, les interprètes de Rome. Ils se divisent en deux classes, dont chacune correspond à une des principales parties de l'ancien monde païen. Les obélisques de Ramsès, de Nuncorée, de Psammétique, de Toutmosis II, que les empereurs avaient fait transporter de Thèbes et d'Héliopolis à Rome, y représentent le paganisme oriental. Les colonnes Antonine et Trajane, et celle du Temple de la Paix, filles de la Grèce par leur structure, et de Rome par leur destination, représentent le paganisme occidental. Le christianisme s'est emparé des uns et des autres pour les purifier de toute souillure idolâtrique, et leur faire rendre gloire à Dieu. Le premier moyen

qui se présentait naturellement pour effectuer cette conversion était de placer à leur sommet l'emblème de la rédemption : c'est ce qui a été fait. L'obélisque du Vatican a, sous ce rapport, un privilége particulier : Clément XII a renfermé un morceau de la vraie croix dans la croix en bronze dont il est surmonté. Il a mérité cette distinction, parce qu'autrefois, lorsqu'il était placé tout près de là, dans le cirque de Néron, sa base a été baignée du sang des premiers martyrs de Rome, et parce qu'il est chargé aujourd'hui, par le lieu même où il s'élève, au centre du portique de l'église de Saint-Pierre, de présenter le signe du salut aux innombrables fidèles qui y viennent de toutes les parties du monde. L'érection de la croix sur ces monuments du paganisme, à l'époque de Sixte-Quint, excita la verve des poëtes romains du seizième siècle. L'un d'eux, s'adressant à l'obélisque du Vatican, considéra son trophée chrétien dans trois points de vue, l'enfer, la terre et le ciel :

« Dans l'ombre infernale, Néron n'a rien entendu « de plus triste que la consécration de ses monuments « à Pierre[1].....

« Si Constantin, revenant sur la terre, apercevait « la croix qui s'élève sous le ciel du Vatican, il la « prendrait peut-être pour celle qu'il avait vue rayon- « ner vers les mêmes plages du ciel, lorsqu'il se tenait « tout armé sur le pont du Tibre. Mais il dirait bien- « tôt : la mienne n'était pas ainsi; elle m'est apparue

[1] Tristiùs infernis Nero nil audivit in umbris
Sacrari Petro quàm monumenta sua.
Pompei Ugonii Poemata. Romæ, 1587.

« comme un éclair fugitif dans les nuages : celle-ci « demeure, et son éclat est éternel[1]....

« Emblème sacré! que fais-tu dans le vide des « airs? Pourquoi rester dans les nues si loin de la « terre? Toi, à qui les chants des prophètes ont « donné le nom de clef mystérieuse, ne dirait-on pas « que tu veux nous ouvrir la porte du ciel[2]?

Il y avait un autre moyen de marquer la régénération chrétienne de ces obélisques et de ces colonnes, c'était de graver sur leur piédestal des inscriptions énonçant leurs fonctions anciennes et leur consécration nouvelle : on l'a fait avec toute la majesté de la langue latine dans le style lapidaire. Rome a merveilleusement conservé la tradition de cette littérature monumentale, de ces lettres d'avis qu'un siècle adresse aux siècles futurs. Le caractère des inscriptions purement historiques semble avoir atteint sa perfection dans celles qui ont été composées du temps de Sixte-Quint et de Paul V.

La combinaison des deux moyens dont nous venons de parler, l'un emblématique, l'autre histori-

1 Si Constantinus redeat, videatque crucis quæ
Stat Vaticano proxima signa polo,
Hæc fors illa putet Tyberino in ponte sub armis
Fermè eàdem vidit quæ radiare plagâ.
Sed tamen obstupeat, tua quod Crux, Sixte, coruscat,
Longiùs, et dicat non mea talis erat :
Illa brevi emicuit cœli per nubila tractu,
Hujus mansurum statque perenne jubar.
Ibid.

2 Quid sacrata facis vacua inter nubila cœli?
Tam procul à terris cur pia signa tenes?
Numquid ut es, clavemque vocant te carmina vatum,
Æthereas nobis vis reserare fores?
Ibid.

que, était plus que suffisante, mais le génie de Sixte-Quint ne s'en est pas contenté. Il a imaginé d'attribuer aux principaux de ces monuments des inscriptions lyriques, dans lesquelles chacun d'eux est personnifié, qui sont sa parole propre, avec laquelle il proclame, disons mieux, il chante sa conversion. Beaucoup d'étrangers ne remarquent ces inscriptions que séparément, lorsqu'ils vont visiter, souvent à plusieurs jours d'intervalle, les monuments divers dont elles font partie : ils n'admirent que le mérite de chacune d'elles, sans songer à les réunir pour juger de leur effet général. Mais lorsqu'on les met à la suite les unes des autres, on voit qu'elles forment comme des strophes d'une ode chrétienne, chantée par un chœur de colonnes de deux et trois mille ans. L'obélisque du Vatican peut être considéré comme le chef de ce chœur, soit à raison de la place qu'il occupe, soit parce qu'il est le plus grand monolithe intact que l'antiquité nous ait légué. Il donne le signal en ces termes :

I

L'Obélisque de la place Saint-Pierre.

VOICI
LA CROIX DU SEIGNEUR :
FUYEZ
PUISSANCES ENNEMIES :
LE LION DE LA TRIBU DE JUDA
A VAINCU !

II

LE CHRIST EST VAINQUEUR,
LE CHRIST RÈGNE,

LE CHRIST COMMANDE;
QUE LE CHRIST DONNE A SON PEUPLE
LA PAIX.

III

L'Obélisque de la place du Peuple, consacré autrefois au Soleil, et qui fait face à une église de la Sainte-Vierge.

JE M'ÉLÈVE
PLUS AUGUSTE ET PLUS JOYEUX
DEVANT LA DEMEURE SACRÉE
DE CELLE
DONT LE SEIN VIRGINAL
FIT ÉCLORE,
SOUS LE RÈGNE D'AUGUSTE,
LE SOLEIL DE JUSTICE.

IV

L'Obélisque de Sainte-Marie-Majeure, placé jadis devant le tombeau d'Auguste.

LE SEIGNEUR CHRIST,
QU'AUGUSTE VIVANT
ADORA [1]
COMME DEVANT NAÎTRE D'UNE VIERGE,
NE VOULANT PLUS QU'ON LE NOMMAT LUI-MÊME SEIGNEUR,
JE L'ADORE.

V

J'HONORE
AVEC UNE GRANDE JOIE
LE BERCEAU
DU CHRIST DIEU VIVANT ÉTERNELLEMENT,
MOI, QUI SERVAIS,
TRISTE,
AU TOMBEAU D'AUGUSTE
MORT.

[1] Ceci fait allusion à une tradition dont il sera parlé ailleurs.

VI

QUE LE CHRIST,
PAR SA CROIX INVINCIBLE,
DONNE A SON PEUPLE
LA PAIX,
LUI QUI, PENDANT LA PAIX D'AUGUSTE,
VOULUT NAÎTRE DANS UNE ÉTABLE.

VII

La Colonne du temple de la Paix, placée aussi près de Sainte-Marie-Majeure.

AUTREFOIS
JE SOUTENAIS A REGRET,
PAR L'ORDRE DE CÉSAR,
LE TEMPLE IMPUR
D'UNE FAUSSE DIVINITÉ.

MAINTENANT
QUE JE PORTE AVEC ALLÉGRESSE
LA MÈRE DU VRAI DIEU,
PAUL [1],
JE DIRAI TON NOM A TOUS LES SIÈCLES.

VIII

LA COLONNE DE FEU
FIT BRILLER SA LUMIÈRE
DEVANT LES PAS DES HOMMES PIEUX
DANS LA NUIT,
A TRAVERS UN DÉSERT DANGEREUX,
POUR QU'ILS LE TRAVERSASSENT
EN SURETÉ :
CELLE-CI LES CONDUIT AU PALAIS DE FEU,
LA VIERGE
LEUR MONTRANT LA ROUTE
DU HAUT DE SON SIÉGE SUBLIME.

[1] Paul V.

IX

La Colonne Trajane, surmontée de la statue de saint Pierre.

SIXTE A FAIT CE DON
A PIERRE L'APÔTRE!

X

La Colonne Antonine, surmontée de la statue de saint Paul.

C'EST MAINTENANT
QUE JE SUIS TRIOMPHALE ET SACRÉE,
PORTANT LE DISCIPLE
VRAIMENT PIEUX DU CHRIST,
QUI, PAR LA PRÉDICATION DE LA CROIX,
TRIOMPHA
DES ROMAINS ET DES BARBARES.

L'inscription du temple de Romulus et Rémus, consacré aux saints martyrs Cosme et Damien, fournit l'épilogue de cette hymne :

LE FEU, L'EAU, LES PIERRES, LES FLÈCHES,
TOUT EST VAINCU PAR LA CHARITÉ :
ROME,
RÉJOUIS-TOI DE LA GLOIRE DES SAINTS
DONT LES CORPS REPOSENT DANS CE TEMPLE :
LE JUSTE VIT DE LA FOI,
LA FOI S'EMPARE DE DIEU [1] !

Si, avant d'étudier la cité chrétienne, vous vous êtes bien pénétré du sens de ces inscriptions combinées, vous serez mieux préparé à la comprendre que si vous aviez déjà lu, à ce sujet, bien des pages. Ces

[1] Le texte de ces inscriptions se trouvera dans les notes à la fin de cet ouvrage.

obélisques, ces colonnes sont des *cicerone* sublimes, que Rome elle-même vous a préparés, et qui vous attendent au milieu des places publiques, pour vous initier promptement à l'intelligence de son véritable caractère. C'est aussi pour cela que j'ai jugé convenable de recueillir d'abord leurs paroles, pour qu'elles servent immédiatement d'introduction aux faits et aux idées qui seront exposés dans le cours de cet ouvrage.

Son plan fondamental peut être indiqué en peu de mots. Rome y est considérée comme étant le résumé du Catholicisme. Les caractères de l'Église, son organisation, son action, enfin les réalités du monde invisible dont l'Église terrestre nous offre les figures, sont représentés à Rome sous les formes les plus imposantes par les faits matériels dont se compose ce qu'on pourrait appeler son système monumental.

1° Nous distinguerons d'abord une classe de monuments dans lesquels on peut étudier, d'une manière spéciale, les signes de l'unité, de la perpétuité, de l'universalité religieuse, qui sont des caractères de l'Église catholique.

2° L'organisation de l'Église renferme une puissance ou paternité spirituelle, chargée de gouverner la cité de Dieu, une tradition de lumière qui s'annonce comme perpétuant les clartés primitives de la révélation évangélique, une source d'amour qui s'est ouverte au pied de la croix pour se répandre de siècle en siècle. Ces trois principes de vie, qui sont des signes de la sainteté de l'Église, se réfléchissent aussi, à plusieurs égards, dans les monuments de Rome.

3° L'action de l'Église, qui a pour but d'appliquer aux hommes l'expiation et la réhabilitation opérées par le Christ, a aussi spécialement son expression monumentale. Les grands débris du paganisme ne sont pas seulement le mémorial d'événements transitoires, depuis longtemps accomplis, mais encore la représentation de faits permanents, car en se prosternant devant ses passions, l'homme se rend à lui-même un culte idolâtrique, et devient persécuteur de la vérité. En ce sens, les temples des faux dieux, les palais des Césars sont, à toutes les époques, les emblèmes de l'humanité déchue, comme leur purification chrétienne est aussi l'emblème perpétuel de l'humanité régénérée.

4° Enfin l'Église, qui travaille à élever, par le moyen des choses sensibles, l'esprit et le cœur vers les invisibles réalités, en multiplie autour de nous les figures, surtout dans son culte et dans ses édifices sacrés. Sous ce rapport nous aurons à traiter particulièrement du symbolisme chrétien, tel qu'il se produit dans Rome.

Tels sont les quatre aspects principaux sous lesquels nous l'envisagerons. Mais, dans quelque point de vue qu'on se place, deux pensées, qui s'offrent continuellement et de tous côtés, semblent envelopper toutes les autres. Rome est, par ses ruines souveraines, le simulacre le plus expressif de la caducité des choses terrestres, et, par ses monuments chrétiens, la meilleure ombre des réalités immortelles. Elle est la ville qui tout à la fois tient le plus du temps et de l'éternité.

Il y a, dans une de ses églises, un monument qui semble fournir, en quelques syllabes qui y sont gra-

vées, une formule de la Rome antique et de la Rome chrétienne. Cette inscription est placée sur les tombeaux réunis de deux époux : choisie d'avance par le mari, elle révèle ce qui s'était passé dans son âme. On voit qu'il avait été vivement frappé de l'inanité de tout ce qui est terrestre, et en conséquence il avait adopté pour sa propre tombe ce mot de *néant, nihil*, entendu dans le sens chrétien. Il était dès lors naturel de le mettre aussi sur le sépulcre de sa femme; mais il lui sembla dur et ingrat d'infliger ce mot à la pierre sous laquelle reposeraient les restes d'un cœur et d'une vie dévoués à la sienne. Il chercha donc une expression qui, en rappelant aussi l'inanité de cette existence qui lui avait été si chère, en fît pourtant quelque chose de meilleur que le néant, et cette expression, il la trouva. Il réserva pour la tombe de sa femme ce seul mot : *ombre, umbra.* S'il était inscrit sur les deux cercueils, ce mot n'énoncerait qu'une idée vulgaire; rapproché de l'autre mot, il présente, à raison de l'analogie et du contraste, une signification très-belle.

Cette double inscription convient aussi, en un sens, au double aspect de Rome. Si Bossuet eût contemplé les ruines qui forment aujourd'hui comme le tombeau de la ville qui subjugua le monde, il eût sans doute trouvé, à cette vue, cette expression de *magnifique témoignage de notre néant*, qui lui est venue en présence d'un autre tombeau bien petit en comparaison de celui-là. Ce sépulcre de Rome est aussi placé, comme le cercueil de Condé, à l'entrée d'un sanctuaire, mais du plus grand qui existe, et qui s'appelle Rome Chrétienne. Celle-ci parle bien moins

de ce qui finit que de ce qui durera toujours. Toutefois les monuments terrestres les plus intéressants et les plus pieux offrent à peine quelques images obscures et passagères du monde futur. On peut donc, sous ces rapports, adapter aux deux faces de Rome l'inscription que je viens de citer : à l'une de ses faces, *nihil*, à l'autre, *umbra*.

Chapitre Second.

Je vis une grande foule, que personne ne pouvait compter, venant de toute race, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue : ils se tenaient devant le trône et en présence de l'Agneau, revêtus de robes blanches, et des palmes étaient dans leurs mains.

Apocalypse, ch. VII, v. 9.

La gloire du Seigneur avait rempli son temple.

Troisième Livre des Rois, ch. VIII, v. 11.

Je donnerai aux peuples un langage choisi, afin qu'ils invoquent tous le nom du Seigneur, et qu'ils le servent comme s'ils n'avaient qu'un seul et même bras.

Sophonie, ch. III, v. 9.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR ROME CONSIDÉRÉE COMME CENTRE DU CHRISTIANISME.

S'il est une ville qui soit le centre du Christianisme, il semble qu'indépendamment des discussions théologiques, ce grand caractère spirituel peut se manifester par le caractère en quelque sorte matériel de cette ville. Le principe de vie, plus fort dans le centre que partout ailleurs, doit y produire un ensemble de monuments et d'institutions qui indi-

quent à ceux qui savent les interpréter que là se trouvent les foyers paternels de la chrétienté, le chef-lieu de cette patrie dans laquelle tous les peuples sont appelés à ne former qu'un seul peuple.

Or la vie chrétienne a ses racines dans une réunion de sentiments et de vérités qui se rattachent à trois genres de monuments, le tombeau, le temple, la chaire pastorale. Le Christianisme promet à l'homme la transfiguration de la mort par la résurrection : de là le culte des tombeaux. Pour atteindre le but suprême, l'homme a besoin de mettre sa faiblesse en communication avec les forces divines que l'on acquiert par la prière et par les sacrements : de là le temple. Mais le culte doit être réglé d'après les enseignements de la foi : de là le gouvernement spirituel, dont la chaire pastorale est l'emblème. Sous ces trois rapports, Rome présente une réunion de faits très-caractéristiques.

Quelques personnes trouveront peut-être singulier que je commence par considérer Rome comme un vaste reliquaire, que j'interroge en elle, avant tout, la poussière de ses morts. Mais n'est-il pas naturel de penser d'abord aux choses de la tombe qui sont partout les premières ou les plus grandes? Le reste tient souvent peu de place en comparaison, et, pour les chrétiens du moins, il n'y a rien de plus apparent en ce monde que la borne qui le sépare de l'autre.

Dès les temps primitifs du christianisme, le changement d'un mot annonça la révolution produite par l'Évangile dans les croyances et les sentiments de l'humanité sur la mort. Aux anciens noms par lesquels on désignait communément les lieux de sé-

pulture, la foi chrétienne substitua, dans la langue qu'elle créait, le nom de cimetière, qui signifie un *dortoir* [1]. Chaque église, l'église de Rome surtout, se mit à veiller ses morts, ou, suivant l'expression de saint Paul, ses *endormis* [2], comme une mère veille son enfant au berceau. On sait avec quelle religieuse sollicitude les chrétiens s'occupaient de tout ce qui avait rapport à ceux de leurs frères qui avaient versé leur sang pour la foi. Nous lisons dans un des plus anciens documents de l'Église romaine, que saint Clément, pape du premier siècle, divisa Rome en sept régions, qu'il assigna à des notaires chargés de recueillir, chacun dans son district, les renseignements les plus exacts et les plus détaillés pour rédiger les actes des martyrs [3]. Les soins dont on entourait leur dépouille mortelle allaient de pair avec ceux qu'on donnait à leur mémoire. Les dames Romaines en particulier s'empressaient de remplir ces derniers devoirs de la piété avec une tendresse courageuse, imitant ainsi, et souvent au péril de leur vie, l'exemple que leur avaient laissé Marie Madeleine, Salomé et leurs compagnes, ces premières

[1] Κοιμάω, *dormir; κοιμητήριον, dortoir.* In christianis mors non est mors, sed *dormitio et somnus appellatur.* S. Hieron., ep. 29.

[2] Nolumus autem vos ignorare, fratres, de *dormientibus*, ut non contristemini, sicut et cæteri qui spem non habent. Ep. 1, ad Thessalon., c. IV, v. 12.

[3] Hic fecit septem regiones dividi notariis fidelibus Ecclesiæ, qui gesta martyrum solliciti et curiosè unusquisque per suam regionem perquirerent. *Lib. Rom. Pont. nomine Damasi.*

chrétiennes du calvaire. Les noms de Basilisse et d'Anastasie [1] qui ensevelirent saint Pierre et saint Paul, de Perpétue [2], de Lucine [3], de ces deux sœurs Pudentienne et Praxède [4] qui couraient par toute la ville pour emporter les corps et recueillaient le sang sur le pavé avec des éponges; de Plautille [5], de Félicité [6], d'Apollonie [7], qui consacrèrent aussi leurs propriétés, leurs veilles nocturnes et leurs mains à l'inhumation de ces restes sanglants, tous ces noms brillent dans les récits funèbres de ce premier âge comme des lampes placées dans les caveaux antiques.

Lorsque des circonstances le permettaient, on élevait des autels, de petits oratoires sur ces sépulcres, qui, plus tard, ont été renfermés dans des églises. Ces monuments primitifs ne durent pas être très-multipliés; les corps des martyrs entassés dans les catacombes étaient trop nombreux pour qu'on pût marquer, par quelque construction particulière, le lieu où chacun d'eux reposait. Dans ces inhumations inquiètes, précipitées, où parfois on renfermait une foule de morts dans une tombe commune, la piété des parents et des amis du martyr s'abstenait assez souvent de mettre son nom sur sa pierre sépulcrale. « Nous « avons visité, dit Prudence dans une de ses élégies, « d'innombrables reliques des saints dans la ville de

[1] *Menol. apud Lan.*, t. I.
[2] *Martyr. rom.*, 4 august.
[3] Ibid., 30 jul.
[4] Act. illarum S. S.
[5] Act. S. S. Rufin. et Secund.
[6] Act. S. S. Marii et Filior.
[7] Ibid.

« Romulus. Vous recherchez, ô Valérien, prêtre du « Christ, les titres que le ciseau a écrits sur leurs « tombes, vous voulez connaître les noms de chacun « d'eux. Il me serait difficile de vous répondre, tant « sont nombreux ces peuples de justes, qu'une fureur « impie a exterminés, pendant que Rome, fille de « Troie, servait ses anciens dieux ! Il y a néanmoins « beaucoup de ces sépulcres qui sont parlants : les « petites lettres qui y sont tracées redisent le nom « du martyr, ou quelque épitaphe courte et expres- « sive. Mais il y a aussi une foule de ces marbres « qui recouvrent une assemblée muette ; ils n'en font « connaître que le nombre [1]. »

On tenait moins à graver sur les sépultures des héros chrétiens les syllabes des noms qu'ils avaient portés en passant sur la terre, qu'à y marquer leur titre éternel de martyr. Outre les inscriptions qui le constatent, des éponges et des linges sanglants, des instruments de supplice en sont de temps en temps le sceau irrécusable. Mais le signe le plus commun est fourni par ces petits vases, contenant du sang, qui sont placés à côté des tombes. On pratiquait ordinairement, dans le mur, un creux où ils

[1] Innumeros cineres sanctorum Romuli in urbe
Vidimus, ô Christo Valeriane Sacer.
Incisos tumulis titulos tu singula quæris
Nomina : difficile est ut replicare queam.
Tantos justorum populos furor impius hausit
Cùm coleret patrios Troia Roma deos !
Plurima litterulâ signata sepulcra loquuntur
Martyris aut nomen aut epigramma aliquod :
Sunt et multa tamen tacitas claudentia turbas
Marmora quæ solum significant numerum.
Ad Valerian. episcop. hymnus XI.

étaient fixés avec de la chaux. La plupart sont de verre, plusieurs de terre cuite, quelques-uns de bois, d'ivoire, de plomb et d'autre métal. Leur configuration varie; elle est cylindrique, sphérique et parfois carrée. Il y en a qui ressemblent à des coupes; le plus grand nombre sont des fioles et quelques-uns ont des anses. On en a trouvé aussi en forme de petit tonneau, de grenade, de poisson; formes probablement symboliques, surtout celle de poisson dont nous parlerons ailleurs. Plusieurs renferment une certaine quantité de cendres ou de terre qui avait sans doute été ramassée sur le lieu du supplice. Quelquefois le mot *sanguis*, ou les premières lettres de ce mot, apparaissent comme des étiquettes sur les parois extérieures des vases, qui présentent aussi de temps en temps divers emblèmes tracés au moyen d'un instrument incisif, le monogramme du Christ, une petite lance, des tenailles, des chaudières ardentes, des palmes, un oiseau en cage. Ces tombeaux ont encore donné, parmi leurs reliques sanglantes, quelques plats d'émail, et certains couvercles en verre, qui, par leur peu de profondeur, n'étaient guère propres à conserver une substance liquide; les amis du martyr avaient pris à la hâte le premier objet qu'ils avaient eu sous la main, pour y recevoir quelques gouttes au moins de son sang. Le soin presque minutieux avec lequel les premiers chrétiens attachaient à ces tombes quelque signe qui pût les faire distinguer par la postérité, indique assez clairement qu'ils comptaient bien qu'un jour la piété et la gloire viendraient chercher ces ossements sacrés. Les fossoyeurs des

catacombes travaillaient déjà pour les solennités futures.

On peut, d'après ces simples observations, apprécier à sa valeur la légèreté avec laquelle certaines personnes révoquent en doute le caractère sacré des reliques que Rome tire de ses vieux cimetières souterrains, et dont elle fait présent aux diverses parties de la chrétienté [1]. Il suffit d'avoir assisté à l'extraction de ces reliques, d'avoir visité seulement une grotte sépulcrale, pour saisir leur authenticité dans sa source. Les signes, auxquels on les reconnaît aujourd'hui, ayant été visibles dans tous les temps, ont

[1] On s'imagine aussi quelquefois que l'usage de donner des noms aux ossements des martyrs dont les tombes ne présentaient pas d'épitaphes consiste à leur imposer à faux quelques noms propres choisis arbitrairement sur la liste des saints connus. Les règles suivies à l'égard de ces reliques anonymes proscrivent sévèrement un pareil abus. Tout consiste à leur attribuer quelques-uns de ces noms ou surnoms appellatifs, qui étaient déjà en usage chez les premiers chrétiens, et qui expriment le caractère, les attributs ou l'effet de la sainteté, tels que ceux de Théophile ou *Ami de Dieu*, de *Clément*, de *Pieux*, de *Victor* ou *Vainqueur*, de Félix ou *Heureux*, etc., dénominations qui sont toujours parfaitement vraies à quelque saint qu'on les applique. « Non possunt hanc reliquiam, « cujus nomen ignorant, appellare sanctum Petrum apostolum, sanctum Laurentium martyrem, etc. Quæ essent « manifesta mendacia et pessimæ deceptiones fidelium ; sed « solum possunt nomine aliquo appellativo appellare sanctum « Felicem, sanctum Fortunatum, sanctum Adeodatum, sanctum Theophilum aut Dei amicum, et hoc modo certissimi « sunt quod neque mentiuntur neque decipiunt, cùm omnes « sancti sint verè felices, et verè fortunati, et à Deo dati, et « Theophili et amici Dei. » *Baldel. Theol. mor.*, t. II, disput. 16.

toujours fourni une règle sûre quand il s'est agi de transporter du fond des catacombes dans les églises et les sacristies de la ville quelque corps saint isolé, ou une collection d'ossements vénérés. A certaines époques, ces extractions ont eu lieu en masse. Lorsque, dans les premières années du septième siècle, le pape Boniface IV consacra le Panthéon à tous les martyrs, il voulut doter cette Église conformément à son titre. Baronius, qui en avait compulsé les anciennes archives, dit y avoir lu qu'il avait fallu employer trente-deux chariots pour y transporter avec solennité les ossements des martyrs que l'on avait extraits de diverses catacombes [1]. De longs convois du même genre ont eu lieu au huitième siècle, sous Paul Ier, et au neuvième, sous Pascal Ier, qui a fait transporter deux mille trois cents corps saints dans la seule église de Sainte-Praxède. Lors même que dans ces grands remuements de cercueils, on aurait pris quelquefois par mégarde les ossements d'un martyr pour ceux d'un autre, la piété qui les honore se méprendrait sans s'égarer : l'universalité des saints ne forme-t-elle pas comme seul corps identique dont le Christ est le chef [2] ? Du reste, il existe un monument remar-

[1] Legi in ejus ecclesiæ codice manuscripto templum illud dicatum in honorem Dei Genitricis Mariæ, omnium sanctorum martyrum et confessorum, illataque illùc esse reperi duode triginta curribus ossa sanctorum martyrum è diversis urbis cœmeteriis effossa, solemniterque comportata, ac decentissimè collocata. *Not. ad Martyrolog. rom.*, die 13 martii.

[2] Cùm enim Dominus de eis dicat : at sint unum sicut et nos sumus, cùm ipsorum universitas sub capite Christo sit quasi quædam identitas corporis et unus cum Deo sit spiritus

quable de la circonspection avec laquelle le pape avait procédé à cette revue des vieux tombeaux : c'est une ancienne pierre un peu rougeâtre, qu'on voit encore incrustée dans un des piliers de Sainte-Praxède, et sur laquelle fut gravé le catalogue des reliques qui venaient d'être recueillies dans cette Église. La liste nominative des martyrs y est interrompue, à plusieurs reprises, par les indications suivantes : *Plus, huit cents dont le Tout-Puissant connaît les noms, — plus, LXI autres, — plus, LXVI autres, et aussi mille cent vingt-quatre, dont les noms sont écrits dans le livre de vie, — plus, LXII autres, — plus, deux, — plus, XL* [1]. Ce qui montre l'exactitude avec laquelle les corps avaient été comptés, et le soin qu'on avait mis à distinguer ceux dont on avait lu les noms sur leurs pierres sépulcrales, de ceux dont les tombeaux avaient offert seulement la fiole de sang ou quelque autre signe du martyre. Plus tard, Léon IV et Etienne VI, dans le neuvième siècle aussi, Grégoire V dans le dixième, Sylvestre II dans le onzième, Pascal II, Gélase II,

ipsi adhærentes, inter ossa eorum, qui sancti sunt, non est error si alia pro aliis excolantur, qui commembres in sui auctoris capite dignoscuntur. *Guibert., abbas, de pignor. S. S.*, lib. I, c. IV.

[1] Ac sanctorum octingentorum quorum nomina scit Omnipotens, — et aliorum LXI, — et aliorum duorum, — et aliorum LXVI, simulque et aliorum mille centum viginti quatuor, quorum nomina sunt in libro vitæ, — et aliorum LXII, — et aliorum duorum, — et aliorum XL martyrum... Hos omnes Dei electos frequentius deprecamur ut per eorum valeamus preces post funera carnis ad cœli conscendere culmen. Amen. Sunt autem insimul omnes sancti duo mille ccc.

Honorius II, Anastase IV dans le douzième, et Martin V dans le quinzième, ont fait des extractions de reliques dans les cimetières situés sur les voies Lavicane, Latine, Appienne, Flaminienne, Ardéatine, Salare et Cornélienne. Des processions triomphales, avec leurs cantiques et leurs croix brillantes, ramenèrent dans Rome, sur des chars neufs, les corps des martyrs, aux applaudissements de tout le peuple [1] : les chemins, alors semés de palmes, par lesquels ils repassèrent, étaient les mêmes qu'avaient suivis autrefois leurs bourreaux pour les mener au supplice, ou leurs amis pour les enterrer en secret. Dans les temps modernes, les fouilles ont été fréquentes, et elles continuent de catacombe en catacombe. La Rome souterraine a des espaces dont la limite est encore inconnue; des caveaux inexplorés s'ouvrent devant les fouilles nouvelles. On peut la comparer à ces montagnes qui fournissent aux investigations de la science ou aux besoins matériels de la vie ces énormes bancs de productions fossiles, dont on a dit qu'elles étaient les médailles du déluge. Rome a trouvé dans son sein d'immenses couches

[1] Beatissimus pontifex aggregans sacerdotes et universum populum istius Romanæ urbis..., sacrum corpus cum præfato sarcophago posito suprà plaustrum novum in ecclesiâ beati Petri apostoli cum hymnis et canticis spiritualibus... reportavit. *Anast. in vitâ Paul. I.* — Præclarus pontifex multa corpora sanctorum dirutis in cœmeteriis jacentia quærens atque inventa colligens, magno venerationis affectu in jam dictæ martyris Praxedis ecclesiâ quam mirabiliter renovans construxerat, cum omnium admiratione Romanorum, episcopis, presbyteris, diaconibus et clericis laudem Deo psallentibus, etc. *Ibid., in Vit. Paschal. I.*

d'ossements de martyrs pour les oratoires de la piété passée, présente et future. Ces reliques sont comme des médailles antiques de la persécution et de la foi, que la Providence a posées dans les fondements de la cité chrétienne.

Tant que la persécution avait duré, les chrétiens n'avaient pas été libres de donner à leur vénération pour les corps sacrés des martyrs tout l'éclat qu'ils auraient désiré. Mais sitôt que la paix eut commencé pour l'Église, ce sentiment se produisit sous les formes les plus splendides. Les espèces de procès-verbaux des donations faites par Constantin aux basiliques qu'il a fait élever à Rome sont pleins de détails sur les colonnes de porphyre, les candélabres, les vases où brûlaient des parfums, les lampes, les couronnes d'or, les dauphins symboliques et autres ornements dont on entourait ces vénérables sépultures[1]. Les corps saints étaient enveloppés dans des tissus d'or et de soie : les fidèles les visitaient solennellement, et ils arrivaient à leurs tombeaux par des avenues jonchées de rameaux verts et de fleurs : usage qui se perpétue encore à Rome aux stations du carême et du temps pascal.

Presque tous les saints connus dans les trois premiers siècles sont morts martyrs, ou du moins ont souffert pour la foi, et il n'y a pas de siècle chrétien

[1] Exornavit super columnas porphyreticas... coronam auream ante corpus, quæ est pharus cantharus, cum delphinis quingentis; pensantem libras triginta quinque..., pharos argenteos triginta..., ipsum altare ex auro et argento, clausum cum gemmis prasinis et hyacinthis... Thymiamaterium cum gemmis undique exornatum, etc. *Anast. Bibliot. in Sylvest.*

qui n'ait continué à son tour, avec la tradition de la vérité, celle du sang versé pour elle. Lorsque d'autres saints ont paru, semblables en tout aux martyrs, excepté la mort, la piété des fidèles a mis le même empressement à soigner leurs tombeaux. Leurs corps ont été la partie la plus précieuse du trésor de chaque église, une espèce de majorat pieux substitué de génération en génération, qui ne devait changer de lieu que pour des raisons graves, et, dans ce cas, les précautions prises pour la translation des reliques, la solennité qu'on lui donnait lorsque cela était possible, perpétuaient les garanties de leur authenticité. Deux causes ont principalement concouru à ces translations, la guerre et la charité. Tantôt on a transporté des corps saints dans des pays moins exposés aux ravages de la guerre civile ou étrangère : Rome en a reçu un certain nombre, soit par les Orientaux et les Grecs qui cherchèrent dans l'Occident un abri contre les persécutions des Vandales et des Iconoclastes, soit par les chrétiens qui s'enfuirent de la Syrie et de l'Égypte envahies par les Sarrasins, soit par divers évêques et abbés de monastères, qui, dans les troubles du moyen âge, se réfugiaient sous la protection du tombeau de saint Pierre. Tantôt l'esprit de charité qui fait que les diverses églises s'aiment comme des sœurs, les a engagées à se céder réciproquement quelques parties de ces propriétés saintes. Ces donations durent être plus nombreuses envers l'Église romaine, qui n'est pas seulement la sœur, qui est surtout la mère des autres églises. Toutes les parties de la chrétienté se sont fait un devoir d'offrir à la métropole universelle une espèce de dîme de ces

richesses de la tombe, qui sont, aux yeux de la foi, des semences d'immortalité et des fruits de vie, comme les hameaux d'un village suspendent aux piliers de leur église paroissiale quelques grappes de leurs vendanges.

Il est résulté de tous ces faits que Rome est l'ossuaire sacré du christianisme le plus complet qui existe. Ce que les caveaux de Saint-Denis furent pour les races royales de la France, les temples de Rome le sont pour une grande partie de cette dynastie de saints qui se sont transmis, de siècle en siècle, la couronne d'épines et de charité du Fils de l'homme. Le lundi de Pâques on montre au peuple, du haut d'une tribune intérieure de Saint-Pierre, les reliques des saints que les sacristies de cette Église renferment, avec d'autres reliques encore plus augustes dont je ne parle pas en ce moment. C'est une heureuse idée que d'avoir fixé au lendemain de la fête de la résurrection du Sauveur, cette espèce d'ovation décernée aux restes de ceux qui ont été les membres *du premier né d'entre les morts*. Pendant qu'un prélat présente successivement ces reliques à la vénération des fidèles, un chantre, debout à côté de lui, proclame, sur un ton de récitatif d'une simplicité antique, les noms des saints auxquels elles appartiennent. Cette litanie de la résurrection future est longue, et elle peut se continuer, en nombreux versets, de basilique en basilique. Si vous allez dans des temples moins considérables, à Saint-Marc, par exemple, le jour où sont exposés, au milieu d'une illumination symbolique, les reliquaires de cette seule église, vous serez ébloui de ce luxe mortuaire.

Chaque sanctuaire de Rome, si peu apparent qu'il soit, recèle une collection souvent très-variée de reliques anciennes et modernes, soit indigènes, soit apportées de divers pays. On dirait que de presque toutes les régions où l'Évangile a été prêché, des montagnes de l'Arménie jusqu'aux forêts de l'Amérique, des grèves de l'Angleterre jusqu'aux cavernes du Japon, la plupart de ces hommes qui ont été martyrs par le sang ou par la charité, ont voulu que quelque chose d'eux-mêmes allât rejoindre le grand *concile* des catacombes [1]. J'ai fait un relevé des pays et des villes qui ont été le berceau, la résidence ou la tombe des saints dont il y a des reliques à Rome : ce tableau géographique est en quelque sorte la mappemonde funèbre de l'univers chrétien. Quel vaste champ de méditations ! Que de secrets divins cette poussière nous révèlerait, si nous pouvions la sonder d'un regard ! On se plaît quelquefois à rêver sur les ruines d'un temple antique ou d'un amphithéâtre de gladiateurs ; il semble que, toute idée de culte mise à part, l'imagination et le cœur devraient être bien plus vivement frappés à la vue de cet immense amas de débris, qui furent autrefois les temples vivants de l'amour divin et les théâtres des plus beaux triom-

[1] Les anciens chrétiens désignaient quelquefois les cimetières des martyrs sous le nom de *concile*. — Nemesius autem gratiâ Christi roboratus circuibat cryptas et *concilia* martyrum. *Act. S. Steph.* Basilicas ecclesiæ et martyrum *conciliabula* diversis floribus et arborum comis vitiumque pampinis adumbravit. *S. Hieron. epitaph. Nepotian.* Hic multa corpora S. S. martyrum requisivit, quorum etiam *concilia* versibus decoravit. *In vit. S. Damas. apud Anast.*

phes de l'âme : ruines prophétiques qui, au rebours de toutes les autres, font penser surtout à l'avenir, et qui parlent bien moins du néant de l'homme que de son immortalité.

Cette réunion universelle de reliques, rangées dans l'enceinte de Rome comme dans un seul sanctuaire, y réalise, dans les plus grandes proportions, cette image de Jésus-Christ, que chaque saint, suivant le mot de l'Apôtre, a portée dans son âme et dans sa chair. Elle s'est réfléchie, sous la forme la plus pure, dans la créature privilégiée, qui est *bénie entre toutes les femmes*, et que l'Église nomme le *miroir de justice.* Je parlerai ailleurs des pieuses traditions, suivant lesquelles il reste encore en ce monde, notamment à Rome, quelque chose de ce qui fut à elle. Au-dessous de la Vierge, l'image du Christ, imprimée dans la personne des saints, s'y diversifie. La charité, qui constitue l'unité fondamentale de la sainteté, produit sans doute dans tous les serviteurs de Dieu un même portrait du Sauveur. Mais, dans cette unité même, il existe divers ordres parmi les anges de la terre, comme il y a divers chœurs parmi les anges des cieux. Chacun de ces ordres retrace, d'une manière plus saillante, quelque caractère particulier de l'Homme-Dieu, de sorte que leur réunion reproduit les traits du divin modèle aussi vivement, aussi complétement qu'ils peuvent l'être dans des copies terrestres. Tous ces différents ordres de saints figurent dans le sanctuaire de Rome par leurs chefs les plus vénérés. Les patriarches qui ont salué d'avance le libérateur promis, les prophètes qui l'ont annoncé, sont représentés par des reliques de celui en qui s'est accomplie la mission de tous ceux

qui avaient été, à quelque degré, des précurseurs : la tête de saint Jean-Baptiste est conservée dans une ancienne Église, dont le nom même rappelle ce précieux dépôt. Le sénat apostolique est présent : il y a les corps des apôtres Pierre, Paul [1], Jacques-le-Mineur [2], Philippe [3], Matthias [4], Barthélemy [5], Simon et Jude [6], ainsi que des reliques considérables de chacun des autres, et des évangélistes saint Marc et saint Luc [7]. La légende, d'après laquelle tous les apôtres se seraient réunis pour assister aux derniers moments de la sainte Vierge, s'est vérifiée, à quelques égards, pour leurs restes mortels autour du tombeau de saint Pierre. Le premier concile de Jérusalem semble y être en permanence. Viennent ensuite ces trois ordres de saints que la théologie considère comme ayant une auréole particulière, les martyrs, les docteurs, les vierges. L'armée des martyrs, sans parler ici des apôtres, y compte ses héros les plus anciens ou les plus célèbres : quels noms que ceux de saint Étienne, de saint Ignace d'Antioche, de saint Sébastien, de saint Laurent, de sainte Agnès ! Le collége des docteurs y figure par les corps de saint Jus-

[1] Dans leurs basiliques.

[2] Aux Saints-Apôtres.

[3] Ibid.

[4] A Sainte-Marie-Majeure.

[5] Dans sa basilique.

[6] A Saint-Pierre.

[7] A Saint-Pierre, à Saint-Paul, à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Croix-en-Jérusalem, aux Saints-Apôtres, à Saint-Sébastien, à Saint-Sylvestre *in capite*, à Sainte-Marie *in Transtevere*, à Sainte-Cécile, à Saint-Chrysogone, à Sainte-Pudentienne, à Saint-Marc, etc.

tin, de saint Jérôme, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Chrysostome, de saint Léon, de saint Grégoire-le-Grand, ainsi que par des reliques de saint Augustin et de beaucoup d'autres Pères. Dans la vieille église des saints Nérée et Achillée, repose une Vierge du premier siècle qui appartenait à la famille de l'empereur Domitien, le continuateur de Néron, et qui reçut du pape Clément, successeur presque immédiat de saint Pierre, le voile de religieuse, qu'elle portait encore lorsqu'elle mourut pour la foi : devenue ainsi le plus ancien modèle connu de tant de femmes qui ont renoncé aux positions les plus brillantes pour se consacrer à la prière et à la charité, Domitille semble présider, à Rome, un innombrable chœur de vierges, sur les tombes desquelles le lis de la pureté se trouve souvent uni, suivant l'ancien langage, à la rose du martyre. Parcourez ensuite le cercle des vertus particulières qui vident le cœur de l'homme du faux amour ou qui le remplissent du bon; recherchez dans les annales du christianisme les noms qui sont devenus les glorieux synonymes de l'humilité, de la pauvreté volontaire, de la subjugation complète des convoitises des sens, de la mansuétude envers tous, même envers les maux de la vie, du martyre de la charité, vous trouverez ces noms inscrits en si grand nombre sur les tombeaux ou sur les châsses de Rome, que je ne puis pas même songer à en effleurer l'énumération. Les arts, dont la charité sait faire aussi des vertus, y vénèrent une réunion d'artistes qui ont obtenu la véritable couronne d'immortelles : la peinture, saint Luc; la sculpture, les martyrs Claude, Nicostrate, Symphorien, Castorius

et Simplicius; la musique, sainte Cécile; la poésie, saint Damase. Toutes les grandes fonctions, toutes les principales situations de la vie y sont représentées : qu'il suffise d'indiquer pour les pontifes, saint Léon et saint Grégoire; pour les fondateurs d'ordre, le corps de saint Ignace; pour les missionnaires évangéliques, ce bras de saint François-Xavier qui a baptisé des peuples; pour les œuvres de bienfaisance, saint Philippe de Néri, prédécesseur et modèle de notre saint Vincent-de-Paul, et saint Joseph-de-Calasanctius, fondateur de l'instruction primaire gratuite dans le seizième siècle; pour les grands, sainte Hélène; pour les pauvres, saint Alexis; pour les veuves, sainte Monique; pour la jeunesse, saint Louis-de-Gonzague et saint Stanislas de Kotska. Quelles constellations de tombeaux ! Un antiquaire a très-bien dit qu'ils forment le ciel souterrain de Rome [1].

J'ai dû me borner à indiquer quelques traits de ce tableau, mais ils peuvent suffire pour le montrer sous le point de vue très-beau et très-vrai que j'ai signalé tout-à-l'heure. Si, en effet, on rattache, par la pensée, aux diverses parties de ce reliquaire universel, les vertus que chacune d'elles représente spécialement, et dont la réunion offre la copie la moins imparfaite de la perfection de l'Homme-Dieu, on voit alors apparaître, au milieu de ce *campo santo* du monde chrétien, la plus sublime image du Sauveur qui puisse se ren-

[1] Ingredere, hospes, quid cunctaris? ad subterraneum Romæ cœlum tot sidera quot cadavera, quibus præfulget, invenies. *Arringhi, Rom. subterr.*, t. I, p. 625.

contrer sur la terre, puisqu'elle est formée, non avec des couleurs ou des morceaux de marbre, mais avec les membres de ceux qui vécurent de la vie même de Jésus-Christ : espèce de mosaïque doublement sacrée et par l'objet qu'elle représente et par les matériaux dont elle est composée, et dans laquelle chaque pièce contribue à reproduire en grand l'image dont elle porte elle-même l'empreinte. Tous les siècles chrétiens ont travaillé à cette œuvre, et Rome est le sépulcre sur lequel cette figure mystérieuse restera couchée jusqu'au dernier jour.

Abstraction faite des vues de la piété, cette universalité de reliques est un phénomène religieux qui a une signification importante aux yeux de la philosophie chrétienne. D'où vient qu'une attraction permanente a fait voler vers Rome, et concentré dans son sein cette poussière sacrée, dispersée par toute la terre? S'il existait une ville qui fût parvenue successivement à posséder les corps de Dante, de Shakspeare, de Calderon, de Corneille, une main du Pérugin et de Raphaël, le chef de Bossuet, le cœur de Fénelon, et quelques restes de presque tous leurs collègues en génie dans les différents siècles, ne serait-il pas naturel de penser qu'il doit exister dans cette ville, un principe sublime, *mens divinior*, qui a perpétué en elle, à un degré suréminent, le culte du beau? Un fait analogue s'est réalisé dans l'ordre religieux : pourquoi ne serait-on pas porté à en tirer une conclusion analogue?

Ce fait prend un caractère encore plus signifi-

catif, si l'on recherche philosophiquement l'origine du culte des reliques. On voit, en effet, que ce culte n'est pas quelque chose d'accidentel dans le christianisme, mais qu'il tient à son essence même, parce qu'il s'est produit sous l'influence combinée des principes de la révélation, et des instincts les plus élevés de notre nature. Toute famille digne de ce nom, vénère, autant qu'elle le peut, le tombeau de ses pères; toute nation honore les tombeaux de ses grands hommes : malheur à une famille, malheur à une nation, si la passion des jouissances éteignait en elle ce sentiment, si le théâtre ou la bourse leur faisait oublier les vieilles tombes! L'Église est la famille de Dieu, la nation sainte[1]; ses pères, ses aînés, ses héros sont les saints. Comme famille, comme nation, ce sentiment devra donc se manifester en elle, sous des formes analogues à celles qu'il revêt dans une nation ou dans une famille : mais comme famille de Dieu, comme nation sainte, il devra se développer sous des formes différentes, parce qu'il devient en elle un sentiment d'un autre ordre, parce qu'il est transporté alors dans un monde supérieur aux préoccupations terrestres, parce que la foi considère ces reliques bien moins comme de vénérables débris du temps, que comme des matériaux de l'éternité, déjà marqués du sceau de la résurrection glorieuse. L'Église donc déposera ces restes dans des tombes resplen-

[1] Cives sanctorum et domestici Dei. *Epist. S. Paul. ad Ephes.*, c. II, v. 19.

dissantes de marbre et d'or, parce qu'une famille, une nation, aiment à orner les sépultures qu'elles vénèrent, mais elle adaptera en outre ces cercueils à des autels; elle conviera les fidèles à visiter ces tombeaux, mais ces visites deviendront des processions qui marcheront sous l'étendard de la croix; elle jettera sur ces tombeaux des fleurs et des couronnes, mais elle y joindra l'encens; elle célèbrera la gloire de ces tombeaux, mais ses paroles seront des hymnes. D'une part, en effet, comment pourrait-elle repousser les formes et les emblèmes qui, dans toute société, sont l'expression naturelle du sentiment dans cet ordre de choses? Elle méconnaîtrait la nature humaine. D'autre part, comment la société religieuse pourrait-elle se servir de ces emblèmes et de ces formes sans les convertir en hommages religieux, pour exprimer les sentiments que ces tombes lui inspirent? Elle ferait violence à sa propre nature. Il faut donc à la fois qu'elle les adopte et qu'elle leur imprime son propre caractère; et dès lors, la vénération pour les tombeaux, réalisée dans la sphère de la sainteté, produit nécessairement le culte des reliques. C'est donc un spectacle empreint d'une beauté chrétienne, que celui de l'Église catholique s'agenouillant, en tout lieu, à la sépulture de ses pères partout présente : c'est une institution profondément morale que cette communion journalière aux souvenirs, aux leçons, aux bénédictions de cette tombe universelle. Que certains esprits, atteints d'une frivolité incurable, n'entendent rien, sous ce rapport, à la signification de Rome, cela est dans l'ordre : pour comprendre tout ce qui tou-

che à la mort, en deçà et au delà, il faut du sérieux dans la tête et surtout dans le cœur. Mais quiconque voudra y réfléchir, je ne dis pas avec les sentiments de la piété, mais avec les simples données de la philosophie chrétienne, reconnaîtra, je crois, qu'un des caractères de Rome, éminemment favorable aux bonnes impressions qui entretiennent la vie de l'âme, est attaché au privilége qu'elle a d'être la grande nécropole, où les tombeaux héroïques du christianisme sont, non-seulement le plus nombreux, mais aussi le plus honorés.

Cette multiplicité de reliques a concouru en effet, avec d'autres causes qui tiennent à la destination essentielle de Rome, à produire les églises qui la décorent. Elles donnent à cette ville une signification non moins frappante que celle qui ressort de l'universalité de ses tombeaux sacrés. Le nombre de ces églises, l'antiquité de leur série, qui a commencé avec le christianisme, leur correspondance aux diversités nationales de l'univers chrétien, tous ces traits impriment à l'ensemble de ces monuments religieux un caractère qu'aucune autre ville chrétienne ne peut présenter.

Leur nombre n'est pas moindre que celui des jours de l'année [1]. La piété a autant de stations

[1] Tel est l'adage vulgaire qui semble renfermer une assez forte exagération, lorsqu'on voit que les listes les plus étendues ne portent qu'environ trois cent trente églises. Mais il faut remarquer, 1° que ces listes ne comptent qu'une église là où il y en a deux, l'une supérieure, l'autre inférieure ou souterraine, comme à Saint-Pierre, à Sainte-Marie *in via*

dans Rome que le soleil en a dans le ciel. Chacune d'elles étant l'expression monumentale de quelque mystère de la foi, ou de quelques grands exemples de vertu tirés de la vie des saints, il en résulte que, si on pouvait les embrasser d'un coup d'œil en les classant par la pensée suivant les diverses parties de la théologie dogmatique et morale auxquelles elles correspondent, on aurait sous les yeux le plan de la religion tout entière en relief. Quels que soient, sous le rapport de l'art, les défauts qu'on peut y remarquer, leur ensemble, comme mouvement du monde invisible, est le plus complet que l'architecture chrétienne ait produit.

La fécondité de Rome en édifices sacrés n'est pas particulière aux derniers siècles; elle caractérise à divers degrés toutes les époques de cette ville. On conçoit qu'à travers les vicissitudes que Rome chrétienne a subies depuis son origine, beaucoup d'églises, soit attenantes à des monastères, soit

lata, à Saint-Sébastien, à Sainte-Agnès de la place Navone, à Sainte-Marie *in Cosmedin*, etc. : il y en a trois à Saint-Martin-des-Monts; 2° que ces listes ne font pas figurer certains monuments, qui ne sont pourtant pas des oratoires privés, et qui sont assez nombreux, tels que les chapelles Sixtine et Pauline au Vatican, celles du Quirinal, du Capitole, du château Saint-Ange, le petit temple de Bramante à Saint-Pierre *in Montorio*, etc., etc.; 3° qu'elles laissent complétement de côté les chapelles qui existent dans un certain nombre de catacombes; les premiers chrétiens y célébraient les saints mystères, et rien ne leur a ôté leur caractère sacré. Si l'on tient compte de toutes ces omissions, on ne sera pas tenté de chicaner l'opinion populaire, qui est à la fois très-vraie, très-pieuse et très-poétique.

isolées, aient été détruites, et que diverses circonstances aient empêché de les rebâtir : les pages de l'histoire ont en effet conservé les traces d'un assez grand nombre de pieux monuments, dont le sol n'offre plus, depuis longtemps, aucun vestige. Ces indications, ajoutées à la liste de ceux qui ont survécu, donnent un résultat remarquable. « En parcourant avec une grande attention, disait déjà,
« il y a trois cents ans, Onuphre Panvini, les
« anciens écrivains ecclésiastiques, et les documents
« authentiques de l'Église Romaine, j'ai trouvé que
« le nombre des temples, monastères ou hôpitaux,
« construits à Rome en divers temps, s'élève au
« nombre de mille [1]. » Dans ce calcul ne sont pas comprises les reconstructions de fond en comble qui pourraient être assimilées pourtant à des constructions nouvelles, il s'agit de fondations distinctes, ayant chacune sa destination spéciale. Si l'on retranche du nombre indiqué quarante et quelques églises, qui appartenaient, comme nous le verrons, aux trois premiers siècles, il reste plus de neuf cent cinquante édifices religieux, qui ont dû être bâtis depuis le commencement du quatrième siècle jusqu'à la seconde moitié du seizième, époque à laquelle Panvini écrivait. Le terme moyen étant de quatre-vingts à peu près par centaine d'années, il en résulte que la fertilité de Rome en ce genre est équi-

[1] Quum enim accuratè veterum scriptorum ecclesiasticorum et S. R. E. monumenta evolverem, ad mille templa vel monasteria vel Xenodochia, diversis tamen temporibus, in urbe fuisse adinveni. *De Basilicis urbis Romæ*, p. 4.

valente à une puissance de production, qui ferait sortir de terre un édifice sacré tous les quinze mois, pendant douze cents ans consécutifs.

Le nombre des églises n'est pas, sans doute, partout et toujours, la mesure exacte des sentiments religieux, mais on peut dire qu'il en est de la physionomie qu'elles donnent à une ville comme du bon teint en fait de santé. Quoiqu'il soit compatible quelquefois avec l'état de maladie, il n'en est pas moins généralement considéré comme le signe d'une santé bonne, parce qu'on sait que lorsqu'il est un signe menteur, il y a des symptômes qui en avertissent. Si la piété de la population n'est pas en rapport avec la multiplicité de ses églises, leur oisiveté, leur stérilité en œuvres de bienfaisance, ou leur état de dégradation matérielle, accusent clairement cette situation. Aucun de ces signes ne se produit à Rome. Toutes les églises y sont décemment ornées, et une grande partie magnifiquement. Les beaux pavés en mosaïque, les plafonds à caissons dorés, les colonnes de jaune, de vert et de rouge antique, les décorations en lapis-lazuli, les incrustations de pierreries dans les ornements de l'autel, les tableaux, les statues, les bas-reliefs, les monuments funèbres, si nombreux dans ces temples, et si intéressants aux yeux de l'histoire et de l'art, sont en général entretenus et au besoin restaurés avec une piété intelligente qui ne vieillit pas.

La décence, la splendeur des formes matérielles de ces églises sont un emblème de l'esprit chrétien dont elles sont animées. Les voyageurs qui les visi-

tent le plus souvent dans la partie de la journée où les exercices du culte n'ont pas lieu, les trouvent inoccupées, sans songer que la prière a d'autres heures que celles de la curiosité. Il y en a quelques-unes, il est vrai, où le service divin n'est célébré qu'à certains jours de l'année, soit à raison de leur situation solitaire, soit parce qu'on les conserve plutôt comme des monuments antiques et vénérés que pour les besoins actuels du culte, comme Sainte-Bibiane, par exemple, et Saint-Georges en Vélabre. On compte aussi un certain nombre de petites églises ou chapelles qui ne s'ouvrent que pour les réunions des confréries auxquelles elles sont spécialement destinées. Mais à ces exceptions près, si l'on prend soin de connaître l'ordre et la succession des cérémonies, des offices, des instructions pour les différentes classes du peuple, si l'on suit, en un mot, ce qu'on pourrait appeler la rotation du culte et de la piété romaine, on voit que ces églises, si nombreuses qu'elles soient, fournissent chacune un tribut de prières et de travail à l'édification commune, et qu'elles pourraient, comme les étoiles de Job, répondre avec confiance à l'appel de Dieu, *me voilà!* Il y a, dans beaucoup de ces églises, le matin ou vers la fin du jour, sous diverses formes, des exercices pieux qu'on est étonné de voir si fréquentés, si l'on songe combien ils sont multipliés à ces mêmes heures dans tous les quartiers de Rome. Souvent de petites processions prolongent, dans les rues et sur les places publiques, les prières du soir qui viennent de finir dans les temples, en récitant le rosaire, en chantant des cantiques, que d'autres redi-

sent agenouillés, au coin d'une borne, devant l'image de la Madone. Le paganisme avait, à certains jours de l'année, une fête où l'on se passait de main en main des flambeaux symboliques : le christianisme entretient, surtout à Rome, une fête éternelle où d'innombrables chœurs d'âmes se remettent l'un à l'autre, pour la reprendre bientôt après, la lampe mystérieuse où brûlent ces parfums qui sont, dit l'Apocalypse, les oraisons des saints. Le Saint-Sacrement est exposé chaque jour dans quelque église, où les actes de piété se succèdent à cette occasion du matin au soir : des membres d'une confrérie, instituée dans ce but, les y prolongent pendant toute la nuit, en même temps qu'un grand nombre de religieux et de religieuses se lèvent, dans les divers quartiers de la ville, pour chanter l'office : Rome est donc, à la lettre, un temple d'adoration perpétuelle. Les louanges de Dieu y sont, comme le temps, sans interruption et sans vide. Cet usage de la prière permanente, observé de nos jours dans cette métropole de la piété chrétienne, y a existé, sous d'autres combinaisons, dans le moyen âge qui l'avait reçu lui-même de l'Église primitive, où les veilles nocturnes près des tombeaux des martyrs unissaient les prières du jour qui venait de finir à celles du lendemain : on peut dire que le cantique du ciel, *Saint, Saint, Saint*, ne s'est pas tû, à Rome, pendant une seule minute de ces dix-huit siècles [1].

[1] Requiem non habebant die ac nocte dicentia : sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus omnipotens, qui erat, et qui est, et qui venturus est. *Apocal.*, c. IV, v. 8.

Ses églises remplissent aussi, avec la plus louable régularité, une autre fonction essentielle, la prédication. Elle y occupe, dans l'organisation du culte, une place beaucoup plus grande que ne l'imaginent quelques étrangers peu soigneux d'avoir eux-mêmes une place au sermon. Un ordre plein de sagesse préside à la distribution de la parole de Dieu : il y a les instructions annuelles, d'autres qui reviennent trois ou quatre fois par an, d'autres mensuelles, hebdomadaires et quotidiennes. Il faut y joindre les exercices nocturnes, parmi lesquels se placent, au premier rang, les Oratorio institués par saint Philippe de Néri, académies populaires de morale et de musique. Des exercices de retraite, appropriés aux diverses classes de la société, et plus fréquemment répétés aux approches du temps pascal, complètent le système de la prédication romaine.

Nous verrons, du reste, dans un des chapitres suivants, que la charité y fleurit comme le culte, et que ces églises abritent, sous leur ombre, une foule d'institutions de bienfaisance dont la plupart, peu connues des étrangers, sont à la fois actives comme le zèle et modestes comme la prière.

En résumé, les églises de Rome sont ornées, occupées, charitables : les signes négatifs, qui ôteraient à la multiplicité des édifices religieux sa vraie signification, y sont remplacés par les signes contraires, et dès lors, soit que l'on considère le nombre des églises proportionnellement à la population, soit qu'on le prenne d'une manière absolue, la supériorité incontestée que Rome a, sous ces deux rapports, sur toutes les autres villes, reste un des faits importants

que la géographie religieuse fournit à la philosophie. Que sont les églises? les produits séculaires de ce qu'on pourrait appeler la végétation naturelle de toute terre chrétienne : espèces de palmiers divins qui ont leurs racines dans des tombes, leurs branches vers Dieu, et à l'ombre desquels les oiseaux du ciel, la piété, le repentir, l'espérance, viennent se rafraîchir et se ranimer. Si le Christianisme a un centre, ce point du globe, plus particulièrement fécondé par les rayons de la foi, doit produire ces arbres sacrés avec plus de puissance et de fertilité qu'aucun autre lieu. C'est dans les régions voisines de l'équateur que les grands végétaux sont le plus accumulés : à ce signe, un voyageur naturaliste aurait bien vite reconnu, à moins d'indices contraires, qu'il a mis le pied sur un pays où les rayons du soleil tombent d'aplomb sur la terre.

Au caractère qui résulte du nombre se joint, dans les églises de Rome, le caractère de l'antiquité. Cette longue file de monuments remonte, par plusieurs d'entre eux, jusqu'à la première prédication de l'Évangile. D'après les inductions que fournissent d'anciens récits dont nous parlerons plus tard, il est vraisemblable que saint Pierre a officié dans ces mêmes grottes où il a été inhumé et qui forment aujourd'hui l'église souterraine de la basilique Vaticane. Il est certain d'ailleurs que ce lieu devint, sitôt après sa mort, un lieu de prière [1].

[1] Voyez dans le chapitre sur les catacombes le texte relatif aux constructions faites sur le tombeau de saint Pierre, dans le premier siècle ; ci-après, p. 162-164.

L'église qui fut érigée en l'honneur de sainte Pudentienne, entre le mont Viminal et le mont Esquilin, par le pape saint Pie Ier [1], vers l'année 145, avait une origine antérieure. Pourvue à cette époque d'un titre fixe, le titre du *Pasteur* qui était le nom du frère de saint Pie, aux soins duquel elle fut confiée, cette église ne fut en quelque sorte que la prise de possession définitive par laquelle le souverain pontife consacrait au culte, à perpétuité, l'oratoire primitif établi par saint Pierre dans la maison de Pudens [2]. Il serait intéressant de connaître par quelle voie les relations de l'apôtre avec ce sénateur ont commencé. Une seule circonstance fournit quelque lumière sur ce point. On sait, par le témoignage de Juvénal, que les étrangers, qui venaient en foule de l'Orient à Rome, logeaient ordinairement sur les monts Viminal et Esquilin [3]. Il est à croire que l'apôtre n'a pas tardé à se mettre en rapport avec ces Orientaux, qui pouvaient avoir déjà eu connaissance de la prédication évangélique, et dont plusieurs étaient peut-être chrétiens. En fréquentant leur quartier, il se sera trouvé habituellement dans le voisinage du sénateur Pudens, qui demeurait dans cette partie de Rome, et par là même était à portée d'entendre parler de lui. Celui-ci, après sa conversion, a dû presser

[1] *S. Damas., vit. S. Pii I.*

[2] Act. S. Pudentian.

[3] Hic altâ Sycione, ast hic Amydone relictâ
Hic Andro, ille Samo, hic Trallibus aut Alabandis,
Esquilias, dictumque petunt à vimine Collem,
Viscera magnarum domuum, dominique futuri.

Satyr. III, v. 69.

saint Pierre d'accepter dans son palais une retraite plus sûre; les réunions des chrétiens y donnaient moins d'ombrage, à raison du grand nombre de clients et d'étrangers qui se rendaient pour leurs affaires dans les palais des sénateurs. Quoi qu'il en soit, la tradition la plus constante nous apprend que la maison de Pudens a été la demeure de saint Pierre, le lieu où s'est formé le noyau primitif de l'Église romaine, où les chrétiens ont commencé à se réunir pour participer aux saints mystères [1]. Le temple de l'ancienne loi était encore debout à Jérusalem, lorsque le pêcheur du lac de Génézareth a fondé dans l'enceinte de Rome ce premier sanctuaire de la loi nouvelle.

On doit encore placer en première ligne la partie actuellement souterraine de l'église de Sainte-Marie *in Via Lata,* dont je ne parle aussi en ce moment que sous le rapport de l'antiquité; elle a été la demeure de saint Paul. L'Apôtre n'était pas arrivé à Rome en secret; il venait plaider sa cause, comme citoyen romain, devant l'Empereur. Rien ne l'obligeait donc à chercher une retraite dans quelque quartier obscur et isolé. Il lui convenait que son habitation ne fût pas trop retirée, puisqu'il avait l'intention, comme la suite l'a montré, d'y attirer un grand nombre de visiteurs pour répandre la parole divine, en attendant qu'il eût la liberté de sortir. Il satisfai-

[1] Majorum firmâ traditione præscriptum est domum Pudentis Romæ fuisse primum hospitium S. Petri principis apostolorum, illicque primùm christianos convenisse ad Synaxim, coactam ecclesiam, vetustissimumque omnium titulum Pudentis nomine appellatum. *Baron., Annal. Eccles.* ad annum 57.

sait à cette convenance en louant un logement dans une auberge de la *Via Lata* : cette rue, qui partait du Capitole, à l'endroit appelé aujourd'hui *Macello de' Corvi*, et conduisait au Champ-de-Mars, était un passage très-fréquenté. Saint Paul s'y trouvait d'ailleurs à portée des tribunaux devant lesquels il devait comparaître. Panciroli et quelques autres antiquaires ont conjecturé en outre que la cohorte appelée *Auguste*, à laquelle appartenait le centurion Jules [1], qui conduisit saint Paul à Rome, était ce même corps d'*Augustains*, *Augustani*, que Néron avait organisé pour l'attacher spécialement à son service [2], et il semble probable que ce corps devait avoir son quartier assez près de la résidence impériale. Cette particularité indiquerait peut-être une des raisons pour lesquelles le logement où l'Apôtre a été mis aux arrêts forcés sous la garde d'un soldat, s'est trouvé dans l'endroit que la tradition assigne ; mais je crains que la conjecture dont il s'agit ne soit sujette à quelque difficulté qui ne permette guère de l'alléguer sans réserve. Des observations accessoires ne sont, du reste, nullement nécessaires pour appuyer la tradition relative à la résidence de saint Paul. Elle n'est combattue par aucune objection plausible ; elle est d'origine immémoriale ; elle a l'autorité que comportent les tradi-

[1] Centurioni nomine Julio cohortis Augustæ. *Act. Apost.*, c. XXVII, *v.* 1.

[2] Tuncque primùm conscripti sunt equites Romani, cognomento Augustanorum, ætate ac robore conspicui. *Tacit.*, *Annal.*, lib. XIV, cap. XV. — Suivant Dion Cassius, ces Αυγουστειοι étaient au nombre de cinq mille. *Hist. Rom.*, lib. LXI, in an. Ner. IV.

tions de ce genre, lesquelles ont à Rome, ainsi que je l'ai fait remarquer précédemment, une consistance particulière, lorsqu'elles sont relatives aux traces qu'ont laissées les deux fondateurs de l'Église romaine. Saint Jérôme, qui connaissait les monuments chrétiens de cette ville, où il a fait un assez long séjour, peut être invoqué comme un témoin de l'antiquité de cette tradition. Il dit d'abord que saint Paul, lorsqu'il arrivait dans une ville où il se proposait de prêcher l'Évangile à beaucoup de monde, devait loger dans un quartier très-connu et très-fréquenté[1]: ce premier trait convient, comme nous venons de le voir, à l'endroit en question. Le saint docteur remarque ensuite que le logement de l'Apôtre, bien que situé dans une des principales rues, ne devait pas toutefois se trouver dans le centre des jeux, des spectacles, des pompes de l'idolâtrie [2]. Une auberge, placée vers le milieu de la Via Lata, remplissait cette condition : ce n'est pas, en effet, entre le Capitole et le Champ-de Mars, mais de l'autre côté du Capitole que la demeure de saint Paul eût été particulièrement exposée à toutes les importunités de ce voisinage odieux. Enfin un dernier trait, marqué par saint Jérôme, achève de caractériser cette résidence : il convenait,

[1] Venturus ad novam civitatem, prædicaturus Crucifixum et inaudita dogmata delaturus, sciebat ad se plurimos concursuros, et necesse erat primùm ut domus in celebri esset urbis loco, ad quam facile convenirent. *Comm. in Epist. ad Philem.*, n° 22.

[2] Deinde ab omni importunitate vacua et ampla, quæ plurimos caperet audientium, nec proxima spectaculorum jocis nec turpi vicinia detestabilis. *Ibid.*

dit-il, qu'elle fût plutôt de plain pied que dans le Cénacle [1]. Si cet appartement se trouve aujourd'hui au-dessous du niveau de la rue, cela n'a rien d'étonnant, d'après tout ce qu'on sait de l'exhaussement du sol, dont il existe des preuves si palpables dans les divers quartiers de Rome. Il est vrai que saint Jérôme ne nomme point la Via Lata dans le passage qui vient d'être cité. A propos d'un mot de saint Paul relatif à une habitation qui devait lui être préparée dans une autre ville, il détermine les conditions que la demeure de l'Apôtre devait réunir pour satisfaire aux convenances de son ministère; mais toutes les particularités qu'il indique concordent si bien avec le local dont nous parlons, qu'il est à peu près évident que le docte commentateur a fait bien moins la théorie de ce qui devait être que la description de ce qu'il avait vu. « Je crois, dit-il en « finissant, que c'est aussi pour ces raisons que saint « Paul a gardé à Rome, pendant deux ans, l'apparte- « ment qu'il avait loué [2]. » On voit par là qu'au quatrième siècle, alors que les chrétiens recueillaient avec empressement les souvenirs intéressants que l'époque des persécutions venait de leur transmettre, il existait déjà une tradition qui signalait cette demeure de saint Paul à la vénération des fidèles. Cette tradition a passé plus tard dans un office qui se chantait autrefois dans l'église de Sainte-Marie *in Via Lata,* le

[1] Postremò ut in plano potiùs esset ita quam in cœnaculo. *Ibid.*

[2] Quam ob causam eum existimo etiam Romæ biennium in conducto mansisse. *Ibid.*

jour de la fête patronale, et qui depuis a été consigné dans les archives de cette ancienne diaconie [1].

Ce lieu, où saint Paul a été détenu pendant deux ans, est un des sanctuaires primitifs de Rome, puisqu'il est certain que l'Apôtre a dû y célébrer le service divin, durant cet espace de temps, avec les chrétiens qui y demeuraient près de lui, ou qui avaient la liberté de le visiter. C'est là « qu'il a reçu tous ceux « qui venaient à lui, leur prêchant le règne de Dieu « et leur enseignant ce qui est du Seigneur Jésus- « Christ, avec toute confiance, sans prohibition [2]. » C'est là que « Dieu s'est tenu près de lui et l'a con- « forté [3]. » C'est là qu'il a écrit les Épîtres aux Éphésiens, aux Philippiens, la seconde à Timothée, celle à Philémon et celle aux Hébreux. C'est là aussi que saint Luc, son fidèle compagnon pendant cette cap-

[1] Paulus doctor veritatis,
Una cum discipulis,
Habitavit, et ditavit
Locum magnis gratiis,
Quem ipsum post honoravit
Aquis affluentibus.

Linus, Clemens atque Cletus
Timotheus et Novatus,
Recipit hos locus lætus :
Pauli fit discipulatus,
Concurrebat omnis cœtus,
Pauli fit adornatus.

Hymn. in Laudibus.

[2] Mansit autem biennio toto in suo conducto, et suscipiebat omnes qui ingrediebantur ad eum, prædicans regnum Dei, et docens quæ sunt de Domino Jesu Christo, cum omni fiduciâ, sine prohibitione. *Act. Apost.*, c. XXVIII, v. 30 et 31.

[3] Dominus autem mihi astitit et confortavit me. *Epist. Secund. ad Timoth.*, c. IV, v. 17.

tivité, a composé, ou tout au moins achevé les *Actes des Apôtres :* la rédaction définitive de ce livre n'a eu lieu ni avant ni après cette époque, puisque le récit se termine avec la seconde année de la détention de saint Paul.

Il est bien intéressant de relire entre les quatre murs, encore subsistants, du lieu où elles ont été écrites, diverses parties de ces livres sacrés, notamment les passages des Épîtres de saint Paul qui font allusion à sa captivité. En demandant, dans son épître à Philémon, que les chaînes de l'esclavage fussent changées, pour son cher disciple Onésime, en des liens de fraternité chrétienne, il rappelle ces autres chaînes qu'il portait lui-même pour l'amour de Dieu et de ses frères. « C'est moi, le vieux Paul, mainte-« nant le captif de Jésus-Christ, qui vous conjure en « faveur de mon fils, que j'ai engendré dans les fers, « d'Onésime, qui vous a été autrefois inutile, et qui « est utile maintenant à moi et à vous : je vous l'ai « renvoyé, recevez-le comme mes entrailles[1]. » A la fin de la seconde épître à Timothée, on voit qu'il se consolait de la prison où son corps était retenu, en pensant que ce corps était lui-même une prison qui s'ouvrirait bientôt, et qu'il y avait un autre juge que César. « Pour moi, je m'en vais, et le temps de ma dé-« composition approche. J'ai combattu un bon com-« bat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé la foi : il

[1] Paulus senex, nunc autem et vinctus Jesu Christi, obsecro te pro meo filio, quem genui in vinculis, Onesimo, qui tibi aliquando inutilis fuit, nunc autem et mihi et tibi utilis quem remisi tibi. Tu autem illum, ut mea viscera, suscipe. *V.* 9 *et seq.*

« me reste à recevoir la couronne de justice que me « rendra en ce jour le Seigneur, le juste juge, non- « seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui chéris- « sent son avénement[1]. »

Le prisonnier de Néron ne regardait que la couronne invisible qui lui était promise, mais le juste Juge voulait aussi qu'il reçût un jour, à quelques pas de la maison où il a écrit ces paroles, une couronne terrestre, pâle et glorieux symbole de l'autre. La *Via Lata* aboutissait, du côté du Champ-de-Mars, à un lieu de réunion où se rendaient les tribus du peuple romain pour voter dans l'élection des nouveaux magistrats. C'est là que le sénat a fait ériger, en l'honneur de l'empereur Marc-Aurèle, cette superbe colonne appelée Antonine, qui est encore debout à la même place, dans le voisinage de la demeure de saint Paul. Cette proximité a été une des raisons qui ont engagé Sixte-Quint à choisir ce monument pour le lui dédier : il a donné une consécration nouvelle à l'ancienne tradition, en voulant que la statue de l'Apôtre s'élevât dans les airs, au sommet d'une colonne triomphale, tout près du lieu qui avait été son auberge et sa prison.

L'église de Sainte-Praxède, selon plusieurs antiquaires, fut probablement consacrée peu de temps après celle de sa sœur Pudentienne, vers le milieu

[1] Ego enim jam delibor et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illâ die justus judex, non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus. *C.* IV, v. 6 *et seq.*

du second siècle[1]. Au commencement du troisième appartient Sainte-Marie, au delà du Tibre. Dédiée, suivant son titre primitif, à l'*Enfantement de la Vierge*, elle eut, par la place même qu'elle occupa, une touchante analogie d'humilité avec la crèche du Sauveur. Il y avait eu en cet endroit un hospice de soldats invalides, qu'on avait abandonné et laissé tomber en ruines. Des cabaretiers d'une part, des chrétiens de l'autre, se disputaient ces masures : leur emploi restait indécis entre la table des ivrognes et le banquet de l'hostie sans tache. L'empereur Alexandre Sévère les adjugea aux chrétiens, disant qu'il valait mieux y laisser honorer Dieu d'une manière quelconque, que d'en faire un cabaret[2]. La première église destinée à figurer spécialement le berceau du Sauveur fut construite dans l'emplacement d'une vile taverne, comme ce berceau lui-même avait été déposé dans une pauvre étable. Elle vit naître plusieurs

[1] Si elle ne remonte pas jusqu'à cette époque, elle est du moins très-ancienne. On la trouve déjà existante, et pourvue d'un titre, dans les premières années du quatrième siècle. Antonius Sylvanus était cardinal du titre de Sainte-Praxède, en 318. (Voyez, sur les anciens cardinaux titulaires de cette église, la chronique manuscrite de Corelli, ainsi que celle d'Ambrogio Candido, conservée à la bibliothèque Vaticane, et l'histoire de cette église par Davanzati.) Il est extrêmement vraisemblable, d'après les usages des premiers chrétiens, que la maison de sainte Praxède, située dans l'endroit qu'occupe actuellement son église, a dû être convertie en oratoire peu de temps après son martyre.

[2] Cùm christiani quemdam locum, qui publicus fuerat, occupassent, contrà popinarii dicerent sibi eum deberi, rescripsit meliùs esse ut quomodocumque illic Deus colatur, quàm popinariis dedatur. *Lamprid. in Alex. imper.*

autres églises du même siècle, celle de Saint-Urbain, aujourd'hui souterraine, celles qui ont reçu plus tard les noms de Saint-Sylvestre *in Capite* et de Sainte-Marie *in Cosmedin*, et en dernier lieu Sainte-Suzanne : les pape Calixte I[er], Urbain I[er] et Denis I[er] furent les fondateurs de presque toutes ces églises.

Le nombre des lieux consacrés au culte pendant le cours de cette première époque ne se bornait pas à ceux que j'ai nommés. Suivant Optat de Milève, Rome comptait plus de quarante basiliques chrétiennes, avant l'édit de Dioclétien qui défendit d'en bâtir de nouvelles [1]. On conçoit d'ailleurs qu'outre les églises établies avec un titre fixe, les chrétiens aient improvisé des retraites pour leurs assemblées religieuses, tantôt dans un quartier de la ville, tantôt dans un autre, selon les nécessités de ces temps critiques. Celles de ces églises provisoires auxquelles se rattachait quelque grand souvenir ont sans doute été érigées plus tard en églises définitives : l'usage des autres cessa d'être nécessaire lorsque les chrétiens, libres de multiplier leurs temples, ne furent plus condamnés à la prudence dans le choix de leur emplacement.

A la suite de ces premiers temples, Rome compte environ vingt-cinq églises qu'on sait avoir été fondées dans le quatrième siècle, quatorze dans le cinquième et neuf dans le sixième. Je m'arrête, dans ce dénombrement, à l'époque où commencent, pour tant d'autres pays, la plupart des vieilles fondations

[1] Inter quadraginta et quod excurrit in urbe fuisse ad christianorum usus Basilicas excitatas... Lib. 1, *contr. Parmen.*

qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Les églises nées dans le septième et le huitième siècle, qui paraissent ailleurs être si reculées dans l'histoire, semblent à Rome incliner un peu vers le moderne : ayant derrière elles plusieurs étages d'antiquités plus hautes, leur ancienneté s'abaisse, à peu près comme les montagnes du Jura ressemblent à des collines, lorsqu'on découvre au delà les sommets des Alpes.

On ne saurait faire un tableau chronologique à peu près complet des églises de Rome, parce qu'il y en a plus de quatre-vingts sur l'origine desquelles on n'a pas des renseignements assez précis. Plusieurs de celles-ci, nommées dans l'*Ordo romanus* de Cencius Camerarius, sont incontestablement antérieures au treizième siècle; des indications, fournies en grande partie par Anastase le bibliothécaire, prouvent que beaucoup d'autres appartiennent à l'intervalle de temps qui commence au quatrième siècle et finit au neuvième. Les dates de leur reconstruction, soit ancienne, soit moderne, sont connues, mais celles de leur fondation se perdent dans un nuage. Cette incertitude dérobe à l'histoire de la religion, de la civilisation et de l'architecture une donnée assez importante, en ne me permettant pas de déterminer exactement, qu'on me passe cette expression, le mouvement de la population des églises de Rome siècle par siècle. Toutefois, sauf les rectifications qu'exigeraient les renseignements qui nous manquent, l'érection successive des églises qui figurent aujourd'hui dans la statistique religieuse de cette ville, et dont on sait l'origine, au moins d'une manière probable, présente

deux périodes dont chacune a ses phases de croissance et de décroissance.

L'une de ces périodes s'étend du premier siècle à la fin du dixième. Pendant la durée des persécutions, les édifices consacrés au culte vont se multipliant petit à petit, jusqu'au quatrième siècle, où la paix et la liberté en font éclore subitement un nombre considérable. Mais, à partir de cette époque, commence un mouvement de décroissance numérique. Les églises déjà existantes correspondaient aux besoins religieux de la population à un degré suffisant pour que des constructions nouvelles ne fussent pas d'une nécessité urgente : toutefois cette diminution progressive tient aussi à des circonstances particulières. Si, pendant les deux cents ans qui suivent, le chiffre des fondations va en s'abaissant de moitié par siècle, il faut se souvenir que Rome, saccagée plusieurs fois durant ce laps de temps, avait tant de ruines à réparer! Dans le septième et le huitième, elle continue de produire des églises nouvelles ; mais leur nombre s'abaisse encore, quoiqu'il se relève un peu vers la fin de cette époque. La ville avait été pendant longtemps frappée d'énormes contributions par les officiers impériaux, troublée par les factions, menacée d'un siége par les peuples barbares : les papes pourvurent aux nécessités les plus indispensables, en faisant réparer les murailles, les aqueducs, et une foule d'églises qui tombaient en ruines. On a conservé la liste de plus de cinquante édifices consacrés au culte, qui ont été rebâtis en tout ou en partie par Adrien Ier [1]. Son successeur,

[1] *Anast. Bibl., in vit. Hadrian.*

Léon III, exécuta aussi de très-utiles travaux du même genre; mais un autre besoin appela particulièrement son zèle, ainsi que celui de Pascal I[er], qui le suivit de très-près sur la chaire pontificale. Dépouillées ou appauvries pendant les calamités des siècles précédents, la plupart des églises avaient à regretter l'ancienne magnificence du service divin. Adrien I[er], qui avait déjà fait de grands efforts pour la reproduire surtout dans les principales basiliques, avait dû néanmoins aller d'abord au plus pressé, la reconstruction des murs et des toits : les deux autres papes complétèrent son œuvre, en s'occupant spécialement de la décoration des temples et de la splendeur du culte. Un inventaire, extrait des registres de l'Eglise romaine, par un auteur contemporain, fait voir que le nombre des calices, lampes, couronnes, canistres, canthares, mosaïques, ornements de toute espèce d'or, d'argent, de soie, de marbre, souvent garnis de pierres précieuses, dont Léon III a fait présent aux diverses basiliques, églises et diaconies de Rome, s'élève à plus de quinze cents : le catalogue des dons qu'elles ont reçus de Pascal I[er], quoique moins long, est pourtant aussi très-magnifique [1]. Ces dépenses, jointes à celles qu'avaient entraînées les grosses réparations, ayant absorbé une forte partie du trésor pontifical, le neuvième siècle, d'ailleurs si fécond, n'a créé qu'un petit nombre d'églises : le chiffre des édifices tout à fait neufs s'y abaisse encore, et il arrive enfin à l'extrême limite de sa décroissance dans les malheurs et la confusion du

[1] *Anast. Bibl., in vit. Leon. III et Pascal. I.*

dixième siècle, qui ne produit que deux ou trois églises. Bientôt recommence le mouvement ascendant. Après s'être un peu ralenti durant le séjour des papes à Avignon, il produit environ seize églises dans le quinzième siècle, et une quarantaine dans chacun des deux siècles suivants, où il atteint son apogée, sans compter les reconstructions qui furent très-nombreuses. Pendant ces trois cents ans, la multitude de confréries de charité et de piété qui s'établirent à Rome, le mouvement imprimé à la culture des arts, l'activité nouvelle qui se développait, la réaction contre le protestantisme, concoururent à multiplier les édifices sacrés. A la fin du dix-septième siècle Rome s'en trouvait très-abondamment pourvue : il n'y a pas lieu de s'étonner que les années qui se sont écoulées depuis n'aient vu naître qu'un petit nombre d'églises, dont quelques circonstances particulières, jointes à la fécondité permanente des sentiments religieux, ont provoqué la construction. Le sol de Rome, si saintement fertile, s'est reposé et se reposera quelque temps encore comme le fait un champ qui vient de donner une riche moisson, et dans ce repos même, il reproduit déjà la basilique de Saint-Paul. Mais après un temps d'arrêt plus ou moins prolongé, on verra sans doute l'architecture sacrée reprendre l'activité la plus heureuse, si ceux qui croient qu'il se prépare pour l'art chrétien une grande époque ne sont pas séduits par des signes trompeurs. Quoi qu'il en soit, il est bien remarquable qu'au temps même des catastrophes qui ont entassé tant de ruines dans son enceinte, Rome ait toujours fait sortir de ces décombres, non pas seulement

de vieux monuments reconstruits, mais des monuments tout nouveaux. La bénédiction divine qui multiplie les générations des temples comme celles des hommes, a constamment plané sur cette ville patriarcale du monde chrétien. Semblable à ces arbres de l'Orient qui fleurissent, dit-on, tous les cent ans, quelle que soit l'intempérie des saisons, elle n'a jamais manqué, dans les siècles les plus ingrats, de produire, comme des fleurs de la prière, quelques églises toutes fraîches de jeunesse et de beauté. Elle enseignait ainsi aux cités chrétiennes qu'elles doivent à Dieu leur offrande de chaque siècle, comme les hommes lui doivent leur hommage de chaque jour.

Les principales époques de l'érection des églises sont, pour la construction, le siècle de saint Sylvestre et de Constantin ; pour la reconstruction, celui d'Adrien I[er] et de Charlemagne ; pour la construction et pour la reconstruction, ceux de Léon X et de Paul V. Chose singulière en apparence! parmi les églises de la première de ces époques, on en compte, toutes proportions gardées, un plus grand nombre qui ont conservé leurs formes primitives, qu'il n'y en a parmi celles qui ne datent que du moyen âge. L'état de conservation de ces monuments a été, sous ce rapport, en raison inverse de leur âge. Ce fait s'explique aisément. D'une part, le respect particulier que l'on avait pour ces églises antiques qui étaient comme les sœurs aînées de toutes les autres, commandait de n'y toucher que lorsque les motifs les plus impérieux l'exigeaient. D'un autre côté, les systèmes sur l'art qui prévalurent vers le seizième siècle, sympathisant beaucoup plus avec l'ar-

chitecture gréco-romaine des anciennes églises qu'avec celles du moyen âge, on n'attachait pas à la conservation de celles-ci l'intérêt que nous y mettrions aujourd'hui. Dans d'autres pays où les mêmes systèmes ont régné vers la même époque, ou quelque temps après, bien des églises des onzième, douzième et treizième siècles sont restées intactes, non parce qu'on savait les apprécier comme monuments, mais parce qu'il ne se trouvait pas un grand nombre de personnages qui fussent disposés à dépenser des trésors pour les démolir et pour en construire de nouvelles à leur place dans le goût moderne. Ce glorieux et redoutable phénomène se rencontra durant cette époque, à Rome : de riches cardinaux, éblouis comme leur siècle par les prestiges de l'art grec et romain ressuscité, permirent à la baguette de ce nouvel enchanteur d'abattre dédaigneusement des antiquités du moyen âge, qui n'offraient point d'ailleurs la beauté de nos monuments gothiques, et dont plusieurs, il faut le dire, tombaient déjà sous les coups du temps. Mais ils se sont montrés nobles amis des arts jusque dans les ruines même qu'ils ont laissées, ne détruisant que pour créer, ils n'ont commis du moins que des démolitions généreuses. Malheureusement, quelque riches qu'ils fussent, il n'était pas en leur pouvoir de se faire reconstructeurs à la manière de Jules II, Léon X et Paul III, qui avaient compris qu'il fallait étonner le monde par un monument prodigieux, pour faire pardonner à la nouvelle basilique de Saint-Pierre la destruction de la basilique constantinienne, et qui avaient voulu étouffer les regrets dans l'admiration. Du reste, on a souvent adapté à la

reconstruction d'une église ce que l'on pouvait conserver du vieil édifice. Les absides, les mosaïques, les anciennes colonnes ont été l'objet de soins particuliers. Souvent aussi des monuments détachés, des images, des statues, des inscriptions, des tombeaux, légués par le temple démoli à celui qui est sorti de ses ruines, forment le lien qui les unit. Quelquefois la partie inférieure du premier, religieusement conservée, est devenue, comme à Saint-Pierre, l'église souterraine, le plan de la nouvelle basilique n'ayant pas permis de laisser subsister une plus grande partie des constructions antérieures. D'autres fois, comme cela est arrivé pour Saint-Jean-de-Latran, les colonnes, ruinées par les siècles ou par des incendies, ont été enfermées dans les jeunes pilastres du nouveau temple. Si cet arrangement produit des parties trop massives, il est vrai de dire aussi que cette espèce d'ensevelissement d'un édifice dans un autre plaît au sentiment et à l'imagination. Il était beau de rendre en quelque sorte les derniers devoirs aux choses antiques et sacrées qui avaient fait leur temps, comme si on avait voulu que ces vieilles églises, qui avaient donné l'hospitalité à tant de tombes, eussent elles-mêmes un tombeau. Beaucoup de monuments ou de parties de monuments ont été soignés, dans leur décrépitude, avec une vénération pieuse, si bien caractérisée par cette inscription que le cardinal Baronius a fait graver dans la tribune de l'église des saints Nérée et Achillée, dont il était titulaire: *Qui que vous soyez, cardinal mon successeur, je vous en supplie par la gloire de Dieu et par les mérites de ces saints martyrs, ne retranchez rien, n'ôtez rien, ne changez rien: con-*

servez l'antiquité pieusement restituée, et qu'ainsi, par les prières des saints, Dieu vous soit en aide[1]. Bénis soient les pays où l'on demande la conservation des anciens monuments, non-seulement au nom de la gloire nationale et de l'intérêt des arts, mais aussi au nom de la gloire de Dieu et des mérites des saints ! Cette sauvegarde protége souvent ce qui est menacé par les vicissitudes du goût et des mœurs : si elle ne conserve pas tous les vieux débris, elle en sauve beaucoup, et elle ne laisse pas du moins pénétrer dans l'esprit public ce mépris impie du passé, qui ne fait tant de destructions parmi les monuments que parce qu'il fait dans les cœurs des ruines encore plus tristes.

Il résulte de ces diverses circonstances, que la plupart de ces temples reconstruits restent, de plusieurs manières, anciens en renaissant. Ils ressemblent à un chêne dont le tronc a été abattu, mais dont la souche est toute vive : le rejeton nouveau est antique par ses racines, et il a aussi de la vieille séve dans ses branches. Lorsqu'une église a gardé immuablement la place dont elle avait pris possession à son origine, lorsque son titre, ses souvenirs, ses traditions, se sont perpétués, lorsqu'elle montre, avec le nom de son patron primitif inscrit sur son frontispice, la grotte ou la tombe de son martyr, ou quelque partie des murs, des colonnes, du pavé des anciens jours, elle

[1] QUISQUIS ES FUTURUS CARDINALIS SUCCESSOR,
OBSECRO TE PER GLORIAM DEI ET MERITA
SANCTORUM MARTYRUM, NIL MINUITO,
NIL DEMITO, NIL MUTATO, ANTIQUITATEM
PIÈ RESTITUTAM SERVATO, ET SIC TE
DEUS ADJUVET PER ORATIONES SANCTORUM.

a gardé, à travers le renouvellement de ses formes et de ses pierres, une identité réelle. Comme objet d'études pour l'histoire de l'art, c'est une autre église; comme monument du culte, ce n'est que la même église transformée, ayant toujours droit de compter ses années du jour de sa consécration originaire, et de rappeler la longue suite de générations qui sont venues prier à son autel immobile. Plusieurs églises anciennes n'ont d'ailleurs jamais été reconstruites, ou n'ont eu à supporter que des réparations qui ont laissé subsister leur architecture primitive, telles que Saint-Étienne-le-Rond, Sainte-Constance, Sainte-Agnès, Saint-Clément, Sainte-Marie-des-Martyrs : d'autres, rebâties dans le moyen âge, ont conservé les formes qu'il leur a données et leurs clochers bysantins. Mais quelques changements que les édifices sacrés de Rome aient sofferts par les vicissitudes des temps, l'époque de leur fondation étant certaine pour la plupart, leur calendrier séculaire échelonne, pour ainsi dire, ses dates sur toute la route que l'ère chrétienne a parcourue. N'est-ce pas une chose admirable que, de même qu'on remonte, par une succession non interrompue, de Grégoire XVI jusqu'à saint Pierre, on puisse, en partant de la petite église gothique que l'on construit dans le quartier de la Lungara, en 1842, remonter, d'église en église, jusqu'à l'oratoire, fondé par l'apôtre vers l'an 45, au pied du Viminal, de sorte que les deux extrémités des siècles chrétiens communiquent l'une avec l'autre par une double généalogie de pontifes et de temples?

Si l'ensemble des églises de Rome représente les différentes périodes du christianisme, il correspond

en même temps aux diversités nationales du monde chrétien. Non-seulement chaque pays y trouve une église où l'on vénère quelque saint dont il a été la patrie de naissance ou d'adoption, mais encore chaque peuple y a construit ou acquis un édifice sacré particulièrement destiné à son service et lié à ses souvenirs. Les Grecs y ont eu, à diverses époques, leurs monuments spéciaux : je nomme ici seulement l'église de Sainte-Marie, près la fontaine de Trévi, église très-ancienne qui fut fondée ou reconstruite au sixième siècle, par Bélisaire; l'église de Saint-Sylvestre *in Capite*, à laquelle Paul Ier, qui la reconstruisit vers le milieu du huitième siècle, adjoignit un monastère de moines grecs en leur ordonnant de conserver avec soin le chant consacré par leur liturgie[1]; l'église de Saint-Athanase des Grecs, fondée dans le seizième siècle sous Grégoire XIII, en même temps que le collége des Grecs-unis. Rome a vu successivement bâtir des hôpitaux et des églises nationales pour les Napolitains, les Florentins, les Lombards, les Vénitiens, les Bergamasques, les Lucquois, les Espagnols, notamment les Aragonais, Catalans, Valenciens, Majorquins et Sardes, les Français, les Bourguignons, les Bretons, les Anglais, les Écossais, les Flamands, les Germains, les Hongrois, les Bohémiens, les Goths, Suédois et Vandales, les Slaves et Illyriens, les Polonais, les Arméniens, les Abyssiniens et les Indiens. La métropole catholique touche, par la diversité de ses églises, à tous les points

[1] Monachorum conjugationem constituens græcæ modulationis psalmodiam esse decrevit. *Anast. Bibl. vit. Paul. I.*

de la géographie du monde chrétien, comme elle touche, par leur suite, à tous les points de sa chronologie.

Telles sont les observations que suggère un premier coup d'œil sur l'ensemble de ces édifices sacrés. La majesté de Rome, sous ce rapport, reposant sur la triple base de la supériorité numérique, de l'antiquité et de l'universalité, n'a rien qui puisse lui être comparé dans aucune autre ville du monde chrétien. A ceux qui nous demandent, qu'est-ce que la ville du pape? les catholiques ont une belle réponse à faire : C'est le plus grand temple de Dieu.

Un autre fait très-digne de remarque, qui constitue aussi un des traits caractéristiques de cette ville, montre qu'elle renferme la chaire pastorale la plus éminente, la seule chaire vers laquelle des regards de vénération filiale se tournent de tous les lieux où l'Évangile a des disciples. On y voit réunis, autour du Saint-Siége, divers ministres des vieux rites chrétiens. Quelques réflexions me paraissent ici nécessaires, pour faire ressortir sous ce rapport, aux yeux d'un certain nombre de lecteurs, la signification de Rome.

Les rites principaux sont, comme on le sait, le syriaque et le grec avec le latin, qu'on peut placer en première ligne, quand ce ne serait que parce qu'il est suivi par un plus grand nombre de fidèles : ils correspondent aux trois langues qui furent consacrées sur le Calvaire par l'inscription attachée à la croix. Rome tient tellement à honorer le rit grec, que dans les messes pontificales, un diacre de ce rit officie à côté du diacre latin, et chante l'Évangile dans

la langue de saint Luc. Un archevêque grec y assiste, ainsi qu'un archevêque de l'église arménienne, dont la liturgie se compose de prières qui lui sont propres, et d'autres prières traduites littéralement ou substantiellement de la liturgie dite de saint Chrysostome. Celle de l'église syriaque a aussi ses ministres auprès du Saint-Siége. La présence de ces évêques et de ces prêtres de différents rites n'est pas un spectacle d'apparat qui ne serait soutenu par aucune réalité : ils sont les représentants de populations fidèles, disséminées dans l'Orient.

Sous cette réunion variée de cérémonies, de costumes sacerdotaux et de chants sacrés, une vérité importante est facile à découvrir. Le patriarche Photien de Constantinople ne songe pas à faire représenter, auprès de lui, dans ses messes solennelles, le rit latin, quand ce ne serait que par un diacre postiche. Les dissidences dogmatiques ne lui permettent pas d'ouvrir ses temples aux Nestoriens de l'Asie Ottomane et de l'Inde, aux Eutychiens, soit coptes, soit jacobites, aux Arméniens schismatiques. Ces différentes fractions du Christianisme, opposées entre elles, comme elles le sont à l'Église catholique, ne peuvent non plus s'unir aux pieds du même autel. Chacune des églises non catholiques, antérieures au schisme de Photius ou se rattachant à ce schisme, est emprisonnée en quelque sorte dans les limites de son rituel particulier. D'un autre côté, un phénomène diamétralement contraire a lieu parmi les églises protestantes : elles fraternisent sans qu'aucune d'elles renonce à ses cérémonies. Elles conservent leur rituel, en transigeant sur les doctrines. Si

l'on rapproche ces deux faits de ce qui se passe dans l'Église catholique, on obtient ce résultat remarquable : toute église séparée de Rome, qui tient à des dogmes fixes, ne renferme que des chrétiens d'un seul rit; toute église séparée de Rome, qui admet des chrétiens de plusieurs rites, ne le fait qu'en variant dans ses dogmes. L'Église catholique, seule, concilie l'immutabilité des dogmes avec la multiplicité des rites. Ce caractère, se résumant à Rome dans une espèce de concile permanent des liturgies et de leurs ministres, y est écrit en lettres vivantes qui se font entendre aux yeux.

Si ces anciens rites sont des monuments contre les divisions passées, ils sont aussi, on peut le croire, des pierres d'attente pour les réunions futures. Il semble que leur conservation a un but providentiel, que Dieu avait placé dans un avenir lointain, à peu près comme il avait ajourné aussi, pour bien des siècles, la mission qu'il prépare aux évêchés *in partibus.* Une grande partie des villes, dont ils conservent les noms, ne sont plus que des ruines habitées par des chacals et des serpents : Rome ne s'en est pas moins divinement obstinée à éterniser les titres de ces diocèses sans fidèles, non-seulement par respect pour la mémoire de ces églises mortes, mais encore par cette admirable foi, que le jour viendrait, où de jeunes colonies chrétiennes planteraient leurs tentes sur ces vieux tombeaux de martyrs et d'évêques, et y recommenceraient les antiques métropoles. Il y avait bien longtemps que l'on donnait à un évêque le droit de gouverner des chrétiens qui n'existaient pas encore à Hippone qui n'existait plus : cette fic-

tion était une prophétie qui s'accomplit de nos jours. Pourquoi ne penserions-nous pas aussi que Dieu a tenu en réserve pour des desseins longtemps cachés et aujourd'hui assez visibles, ces rites dont il a voulu que l'Église conservât le dépôt? Les montagnes de l'Arménie, le Kurdistan, les rivages du Nil, les vallées de l'Abyssinie avec leurs églises creusées dans des rochers par des hommes blancs, suivant la tradition du pays, renferment de vieilles tribus chrétiennes, plutôt séparées de Rome qu'insurgées contre son autorité, parce qu'à raison de l'éloignement et de l'ignorance, elles sont plus encore des enfants que des vieillards. La civilisation chrétienne qui pénètre si rapidement à travers les barrières qui la séparaient de ces populations, qui a déjà ses vedettes aux portes de leurs demeures, établira des communications actives avec elles. Alors commencera, ce semble, la mission nouvelle des anciens rites, qui attendent, au pied de la chaire de saint Pierre, le signal de la Providence. Ils sont vraisemblablement destinés à être, dans beaucoup de circonstances, les commissionnaires de la foi auprès de ces tribus chrétiennes, afin que la conversion de ces grands enfants soit plus facile, s'ils voient qu'en rentrant dans l'unité Catholique, ils n'y retrouveront pas seulement des frères, mais des frères parlant la même langue, et habillés comme eux à l'autel. Aux jubilés futurs arriveront de temps en temps des caravanes de ces pèlerins inconnus : en leur montrant les basiliques destinées aux patriarcats d'Antioche et d'Alexandrie, on leur dira qu'elles les attendaient depuis longtemps.

Ces pensées, ces espérances se réveillent à la vue de tous ces rites, surtout pendant la solennité de l'Épiphanie. Ils se rassemblent le jour de la fête dans la chapelle du séminaire de la Propagande. C'est un beau et pieux sujet de méditation que toutes ces messes célébrées à la même heure, dans une même église, où se pressent de jeunes lévites venus de tous les pays et qui doivent y retourner tous comme apôtres et plusieurs comme martyrs. Pendant l'octave, chaque rit va faire à son tour une station et offrir le saint sacrifice dans une église, qui devient par là un symbole particulier de la Crèche du Sauveur visitée par les mages : on y assiste aussi de temps en temps aux messes de prêtres africains de la race nègre. Ces cérémonies perdent beaucoup de leur intérêt, si l'on n'a pas soin de se procurer d'avance une traduction de chaque liturgie; mais, en prenant cette précaution, vous pouvez aisément en quelques jours étudier, comme dans un livre qui déploie lui-même successivement ses feuillets sous vos yeux, le sens intime de chaque liturgie ainsi que les accessoires qui s'y rattachent. Le chant de la messe syriaque est comme un gémissement continuel qui rappelle certaines parties de nos offices de la semaine sainte. Quelle que soit la raison de cette tristesse, qui tient peut-être au caractère généralement mélancolique des chants orientaux, cette psalmodie plaintive sied bien à cette église qui est prosternée depuis dix-huit cents ans sur le Calvaire, et qui, de toutes les églises opprimées par les Musulmans, est celle qui a le plus longtemps

et le plus durement souffert. L'Église grecque a conservé, à quelques égards, la tradition du rhythme joyeux et triomphant de ses anciens jours. Diverses parties de sa musique sacrée actuelle n'ont pas toutefois le caractère antique; mais on fait aujourd'hui des recherches dans les archives du Vatican, pour y retrouver des morceaux de vieux chants grecs, qui seront réintroduits dans le culte. La liturgie arménienne chante pendant l'offertoire aux principales fêtes de l'année, des versets appelés *mélodies*, dont plusieurs sont d'une poésie très-belle. La mélodie du jour de Pâques annonce en ces termes la résurrection de Jésus-Christ. « Je fais retentir dans mes chants le rugissement du lion « qui a crié du haut de l'arbre aux quatre ailes (la « croix); sa voix a pénétré en menaçant jusque « dans les lieux souterrains. » A la fête de la Transfiguration du Sauveur, type et présage de la transfiguration de tous les justes, la mélodie salue d'abord une fleur unique, puis d'autres fleurs semblables où la beauté de la première se reproduit : « la rose gracieuse flamboie à travers ses feuilles « de diverses couleurs : sous leur mille et mille « feuilles ondoient les roses tremblantes. » Dans tous les temps et dans tous les rites, la poésie s'est unie à la prière; alliance bien naturelle, puisque la poésie, qui, par son essence même, s'efforce de figurer quelque chose de plus parfait que ce qu'elle trouve dans les réalités terrestres, n'est, au fond, qu'un élan instinctif de l'âme vers un monde supérieur.

L'intérêt que présente, à ces divers égards, la

célébration simultanée de ces liturgies, n'est pourtant que secondaire auprès de celui qu'elles ont comme monument de la perpétuité et de l'unité de la foi. Le spectacle religieux qui se renouvelle chaque année pour la fête de l'Épiphanie, est une chose très-heureuse, surtout depuis qu'une si grande foule d'étrangers, appartenant à différentes communions chrétiennes non catholiques, vient passer l'hiver à Rome. Si, au lieu d'en faire un simple objet de curiosité, ils cherchaient à pénétrer la signification de ce qu'ils ont sous les yeux, cela leur donnerait à penser. Pourquoi les liturgies qui remontent aux premiers siècles s'accordent-elles toutes, malgré leurs diversités d'origine et de forme, à exprimer de la manière la plus positive la foi à la présence réelle et à la transsubstantiation, si cette foi n'est pas un dogme originaire du christianisme? voilà ce que ces vieux témoins diraient aux protestants. Ils diraient aux Grecs séparés : Lorsque l'Église de Bysance a rompu avec Rome, d'où vient qu'elle n'a été suivie par aucune Église d'un autre rit que le sien, tandis que vous retrouvez tous les rites rassemblés dans l'Église catholique? D'où vient qu'ils se sont rangés, non pas du côté vers lequel le voisinage, les relations habituelles des populations, la ressemblance des cérémonies devaient les porter, mais du côté où rien ne pouvait les fixer, si ce n'est la force de l'unité première? Lorsqu'on voit réunis dans une même Église et dans elle seule ces antiques rejetons de la prédication évangélique, il y a grande apparence que le tronc du christianisme est là.

Cette réunion des rites complète le caractère que

donnent à la capitale du catholicisme la multitude de ses églises de toute époque et l'universalité de ses tombeaux sacrés. La centralisation de ces trois grands faits religieux dans une même ville est un phénomène bien remarquable. Il serait inutile de chercher un terme de comparaison dans aucune ville protestante, puisque le protestantisme n'aspire à aucun caractère central. Il ne saurait d'ailleurs présenter, dans le morcellement infini de ses opinions, le spectacle instructif de liturgies dissemblables par la forme et identiques par la foi, ni se constituer le gardien pieux des saintes nécropoles, puisqu'il a oublié les saints, ni multiplier généreusement, parmi les habitations des hommes, les maisons de Dieu, parce que la plupart de ces temples ne seraient, pour son culte peu occupé, que des solitudes coûteuses. Quant à l'Église russe, elle donne lieu, sous le point de vue dont il s'agit ici, à une remarque assez curieuse. Kiew fut le premier centre religieux et politique de la Russie : ses catacombes renferment des tombeaux vénérés. Quand le pouvoir politique se déplaça, et que les princes de Moscovie eurent trouvé une occasion favorable pour l'établissement d'un nouveau centre spirituel, la primauté religieuse fut instituée, sous le titre de patriarche, à Moscou, que le grand nombre de ses églises a fait nommer par les Russes la ville sainte. Lorsqu'à son tour la ville de Pierre Ier eut détrôné le vieux Kremlin, les églises de Moscou restèrent à Moscou, mais le pouvoir spirituel voyagea encore sur les traces du souverain, et vint se poser sur les rives de la Newa, où le synode administratif, qui a remplacé le patriarchat, est installé sous le trône. Il est résulté

de ces changements que Kiew est la ville des reliques, Moscou la ville des églises, Pétersbourg la ville de l'autorité pastorale. Les trois principaux foyers du culte ne sont pas réunis, mais disloqués : à chaque bond du char de ses maîtres, l'Église russe a ressenti les effets d'un tremblement de terre.

Ces comparaisons ou plutôt cette difficulté de trouver des termes de comparaison font mieux ressortir la signification de Rome dans le point de vue où nous venons de nous placer. Si l'aspect monumental d'une cité chrétienne peut aider à reconnaître le lieu où les forces vitales du christianisme sont concentrées au plus haut degré, il ne serait guère possible de trouver à cet égard un caractère plus frappant que celui d'une ville qui est visiblement, par ses diverses liturgies la plus grande chaire pastorale, par ses reliques le plus grand tombeau chrétien, par ses églises le plus grand temple.

Les observations générales qui composent ce chapitre renferment implicitement une foule de particularités qui se produiront plus tard dans tout le cours de cet ouvrage; car dans tous les ordres de choses, ce qui est centre se manifeste comme tel, de mille manières : tout révèle l'unité, parce que tout tient à elle. Nous devons maintenant arrêter nos regards sur les monuments de Rome où se reflètent particulièrement la perpétuité et l'universalité religieuse. Les faits qui servent à mettre en évidence l'un de ces caractères faisant souvent partie de ceux qui expriment l'autre, je m'abstiendrai, pour éviter d'inutiles répétitions, de ranger ces monuments en deux catégories successives; je les présenterai, lorsqu'il y aura lieu,

sous ces deux aspects simultanément, laissant à l'attention du lecteur le facile travail de réunir, s'il le veut, sous chacun de ces points de vue, les remarques qui lui correspondent spécialement. Je demande pardon d'entremêler à une esquisse de Rome chrétienne cet énoncé d'une méthode presque scolastique; mais des observations de ce genre sont de temps en temps nécessaires pour s'orienter plus sûrement dans ce labyrinthe de grandeurs. Il me semble aussi convenable d'ajouter un autre avertisssement qui tend au même but. Comme chacun des monuments que nous allons passer en revue ne fournit, pris à part, qu'un trait du caractère de perpétuité ou d'universalité qui ne se manifeste que dans leur réunion, il est à propos, pour bien saisir à cet égard la perspective morale de Rome, d'imiter ce qu'on fait pour certaines perspectives physiques. Le voyageur, qui vient de mesurer de près les pierres et les gradins des Pyramides, se retire ensuite à quelque distance, s'il veut contempler avec leurs grandes lignes la majesté avec laquelle elles s'élèvent entre le désert et le ciel. Les idées générales, que des monuments concourent à mettre en relief, sont, aux yeux de l'intelligence, les grandes lignes qu'il importe d'y observer : après les avoir considérés l'un après l'autre, il faut que la pensée, s'éloignant un peu de tous leurs détails, ne regarde ces œuvres des siècles que dans leur rapport avec la vérité dont chacun d'eux est l'expression partielle : on découvre alors, dans le point de vue de l'ensemble, la signification qui leur assure, en dépit de tous les accidents matériels, une inaltérable beauté.

Chapitre troisième.

Des hommes persécutés, dont le monde n'était pas digne, erraient dans les solitudes, les grottes et les cavernes souterraines.

Ep. de saint Paul aux Hébr., c. XI, v. 37 et 38.

CATACOMBES.

Les églises de Rome, si rapprochées les unes des autres, peuvent être considérées comme formant une seule et immense basilique, où chaque époque a construit sa nef, ses colonnes ou ses chapelles latérales. A partir des deux oratoires, fondés par saint Pierre et saint Paul, dont nous avons parlé précédemment, et qui sont comme les deux premiers sanctuaires de ce temple, toute l'histoire du Christianisme est écrite là siècle par siècle, et presque année par année. Si l'on me permettait, à propos de ces choses antiques, une allusion plus que moderne, je comparerais cette empreinte des siècles à l'effet que les rayons du soleil, grâce à une découverte récente, produisent sur ces

feuilles de métal, où ils impriment eux-mêmes les images des objets qu'ils éclairent. En poursuivant son cours d'âge en âge, l'astre du Christianisme a peint, sur cette longue série de monuments, sur leurs murs pieux, et en quelque sorte sensitifs, les principaux traits et les majestueux reflets de son histoire.

Comme les origines de toutes les grandes choses sont humbles, la plupart des plus anciennes chapelles de cette basilique sont ses chapelles souterraines, les Catacombes. Depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, un certain nombre de souterrains sacrés de Rome ont été toujours connus et visités, sauf à certaines époques, troublées par des circonstances extraordinaires. Les annales du quatrième siècle nous apprennent avec quel respect joyeux les chrétiens redescendaient, rassurés et libres, dans ces grottes, qui portaient encore l'empreinte si vive des persécutions. On aime toujours à relire ces paroles de saint Jérôme : « Pendant que je demeurais, « dans mon enfance, à Rome, où je recevais une in- « struction libérale, j'avais coutume de visiter, cha- « que dimanche, avec des condisciples de mon âge, « les sépulcres des apôtres et des martyrs : nous en- « trions souvent dans les cryptes, creusées dans les « profondeurs de la terre, et dont les murs sont gar- « nis de sépultures à droite et à gauche. L'obscurité « est si grande, qu'il semble, en y pénétrant, qu'on y « pourrait s'appliquer à soi-même ce mot du pro- « phète : *qu'ils descendent tout vivants dans les abîmes.* « De temps en temps, un peu de jour qui tombe « d'en haut y tempère l'horreur des ténèbres. Vous « ne pouvez pas dire que vous voyez des fenêtres,

« mais plutôt des trous à lumière. Puis on continue « à marcher pas à pas; dans la nuit dont ces souter- « rains vous entourent, vous vous rappelez ce vers « de Virgile : ici tout fait frissonner, et le silence « même y est plein d'épouvante [1]. » Dans les deux siècles suivants, nous voyons, entre autres, le pape Célestin I[er] orner de peintures les catacombes de Sainte-Priscille [2], et Jean I[er] prendre soin de plusieurs anciens cimetières [3]. Après les dégâts commis par les Barbares, les papes, notamment Jean VII [4], Grégoire III [5], Paul I[er], y font diverses réparations, et

[1] Dum essem Romæ puer et liberalibus studiis erudirer, solebam cum cæteris ejusdem ætatis et propositi diebus dominicis sepulchra apostolorum et martyrum circumire, crebròque cryptas ingredi, quæ, in terrarum profundo defossæ, ex utraque parte ingredientium per parietes habent corpora sepultorum : et ita obscura sunt omnia, ut propemodùm illud propheticum compleatur ; *descendant in infernum viventes*, et raró desuper lumen admissum horrorem temperet tenebrarum, ut non tam fenestram quam foramen demissi luminis putes ; rursùmque pedetentìm acceditur, et cavâ nocte circumdatis illud Virgilianum proponitur :

Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.

In Ezechiel, c. XL.

[2] Iterum de sancto tertio concilio sanctus Celestinus papa proprium suum cœmeterium picturis decoravit. *Hadrian. pap. epist. ad Carol. Magn.* Les catacombes de Sainte-Priscille ont été désignées quelquefois sous le nom de ce pape.

[3] Hic papa Johannes refecit cœmeterium beatorum martyrum Nerei et Achillei viâ ardeatinâ. Item renovavit cœmeterium sanctorum Felicis et Adati. Item renovavit cœmeterium Priscillæ. *Anast. Bibl. in vit. Johann. prim.*

[4] *Ibid., in vit. Johan. VII.*

[5] Disposuit ut in cœmeteriis circumquàque positis Romæ in diebus natalitiorum eorum luminaria ad vigilias faciendas, et

recommandent ces lieux à la vénération des chrétiens. Il y a, dans un diplôme de Paul Ier, un mot qui montre à quel point cette campagne avait été désolée : les paysans avaient été réduits à faire des étables pour les animaux dans quelques-unes des catacombes [1]. Léon III comprit aussi les cryptes des martyrs dans ses plans de restauration. Quelque désastreuse qu'ait été, à plusieurs égards, l'époque suivante, il ne paraît pas qu'on les ait oubliées. Pierre Mallius, au douzième siècle, marque dix-neuf cimetières souterrains dans le catalogue qu'il nous en a laissé. L'auteur du livre intitulé : *les Merveilles de la ville de Rome*, qui appartient au treizième siècle, suivant le Père Montfaucon [2], fait aussi l'énumération de ceux qu'on y connaissait de son temps : il en compte vingt et un. La manière dont il s'exprime prouve qu'on ne les confondait pas avec les cimetières ordinaires, et qu'on savait toujours quelle avait été leur destination primitive. « Ces cimetières souterrains, dit-il, « avaient quelquefois trois milles d'étendue : c'est là « que les saints martyrs étaient cachés [3]. » Mais, pendant la résidence des papes à Avignon, la mémoire des catacombes semble s'éclipser. Il faut ex-

oblationes de patriarchio deportentur ad celebrandas missas. *Ibid., in vit. Greg. III.*

[1] Nam et (quod dici nefas est) etiam et diversa animalia in aliquantis eisdem sanctorum cœmeteriis aditum habentia : illic etenim eorum existebant septa animalium. *Diplom. ad Iconium, abbat. monast. SS. Steph. et Sylvest.*

[2] *Diarium Italic.*, p. 282.

[3] Ista cœmeteria erant subterranea, quæ quandoque distendebantur per tria milliaria, ubi sancti martyres abscondebantur. *Mirab. Rom.*

cepter les Grottes vaticanes qui ont été perpétuellement visitées par des chrétiens de tous les pays, et les catacombes de Saint-Sébastien, dont l'église souterraine a toujours attiré les fidèles. A ces exceptions près, et quelques autres aussi peut-être, il n'est plus question de ces cimetières. Ce silence ne prouverait pas qu'on les eût négligés, s'il s'agissait d'une de ces époques du moyen âge, qui nous ont laissé peu de documents historiques. Mais on écrivait déjà beaucoup dans le quatorzième siècle : si les catacombes eussent été fréquentées, il en resterait quelques traces dans les nombreux récits de ce temps. L'oubli dans lequel elles tombèrent tient aux circonstances malheureuses où se trouvait Rome. Ses rues étaient trop livrées aux troubles politiques, pour s'intéresser à ces galeries funèbres, si étrangères, dans leur profonde paix, à toutes les agitations de ce monde : les factions ne s'occupent guère des cimetières qu'elles ne font pas. Durant tout ce temps, la Rome souterraine disparaît de l'histoire, comme si elle eût été couverte d'un voile, et qu'elle eût dû marquer ainsi l'absence de la papauté et le deuil des monuments chrétiens. Cet oubli continua pendant les derniers troubles du schisme d'Occident et longtemps après. Cependant quelques visiteurs pénétraient dans les catacombes. On a trouvé, dans une chambre du cimetière de Prétextat, sur la voie Appienne, les noms d'un abbé de Saint-Hermès de Pise et de ses compagnons, écrits avec du charbon sur le mur, avec cette date : M CCCC LXII. Dans une chambre voisine, de grandes lettres, tracées aussi avec du charbon, formaient les mots suivants : 1490. *Ici est venu Ray-*

natius Farnèse avec ses amis [1]. Mais ces visites, entreprises par des motifs de piété ou de curiosité, n'avaient pas trait à une investigation scientifique. L'idée de ce nouveau genre d'études eût probablement percé sous Léon X, si les savants et les artistes n'en eussent pas été détournés par les distractions brillantes que leur procurait leur préoccupation de l'antiquité grecque et latine. C'est vers l'époque de Sixte-Quint, que l'attention commence à se reporter sur les catacombes oubliées. L'homme de génie, qui relevait sur les places de Rome les vieux obélisques païens pour les consacrer à la gloire du Christianisme, devait embrasser, dans sa sollicitude pour les monuments, les antiquités chrétiennes cachées dans les rues de la Rome souterraine. Il dirigea sur elle ses regards perçants, mais son règne fut trop court. Toutefois, vers cette époque, Panvini faisait un relevé des catacombes : il en portait le nombre à trente-neuf, ayant des noms distincts [2], c'est-à-dire dix-huit de plus que n'en avait comptées, au treizième siècle, l'auteur du livre sur les *Merveilles de Rome* : des artistes dessinèrent quelques-unes de leurs anciennes peintures. Ces essais furent les faibles préludes de l'admirable travail que Bosio entreprit vers la fin du même siècle. Il ouvrit à la science, il creusa lui-même une mine féconde, qu'après lui, et en suivant le chemin qu'il avait frayé, Severani, Aringhi, Boldetti surtout, Lupi, Marangoni, Bottari, Buonarruoti et plusieurs autres, ont successivement

[1] *Marang. Append. De cœmeter. SS. Thrason. et Saturn.*

[2] Onuphr. Panvin., *De cœmeter. urbis.* Apud *Itiner. Ital.;* F. Schott., p. 331, Antuerp., 1665.

exploitée ou agrandie dans diverses directions. La théologie, la chronologie, l'histoire, l'érudition lapidaire, la numismatique, la philosophie des arts, se sont occupées de ces monuments, et à la suite de ce collége des sciences austères, la poésie est venue à son tour : les catacombes, célébrées autrefois par Prudence, le chantre des Martyrs au quatrième siècle, ont retrouvé de nos jours un autre chantre des *Martyrs*, qui représente lui seul tout un chœur de poëtes.

Ces souterrains ont toujours été employés à quelque chose de grand dans les deux périodes de leur existence. Avant de protéger les tombeaux de la Rome chrétienne primitive, ils avaient servi à bâtir les édifices de l'ancienne Rome. La plupart des catacombes furent originairement contiguës à des souterrains destinés à l'extraction de la pouzzolane [1], espèce de terre volcanique très-bonne pour la maçonnerie. Il n'est pas vraisemblable que ces vastes carrières remontent aux premiers siècles de Rome. Elles n'ont pu être nécessaires que lorsque la cité a pris de grands développements matériels et qu'on y a construit une multitude d'édifices. L'espace qu'elles occupent est si étendu qu'il serait même difficile de concevoir à quel usage on a fait servir l'énorme quantité des matériaux qu'ils ont fournis, s'il n'y avait lieu de croire qu'il se faisait à cette époque, comme aujourd'hui, un commerce considérable de pouzzolane, et qu'on en expédiait déjà des chargements

[1] Ce nom est ou l'origine ou une dérivation du nom de la ville de Pouzzoles, près de Naples, renommée par de semblables carrières, *puteoli*, qui datent d'une époque très-ancienne.

sur des vaisseaux pour les pays étrangers. Des esclaves, des prisonniers, des malheureux de toute espèce travaillaient dans ces carrières. Le Christianisme, qui se recrutait surtout parmi les classes pauvres, dut compter, dès les premiers temps, parmi ses disciples un certain nombre de ces ouvriers. Ils ne manquaient pas de faire connaître aux autres chrétiens les ouvertures par lesquelles on pénétrait dans ces grottes, et leurs sinuosités profondes qui pouvaient fournir des retraites en cas de besoin : les travaux d'exploitation ne se continuant que sur certains points de distance en distance, une partie de ces grandes cavernes restait souvent infréquentée. Les chrétiens en profitèrent pour y creuser leurs cimetières, et, dans les endroits où la qualité du terrain permettait de faire les plus larges excavations, ils construisirent, pour les cérémonies du culte, des espèces de salles de diverses formes, notamment dans les cimetières de Saint-Calixte, de Saint-Prétextat, des Saints-Marcellin et Pierre, de Sainte-Agnès et de Sainte-Priscille. C'est dans ces deux dernières catacombes qu'ont été creusées les chapelles les plus spacieuses, que l'on peut considérer comme le berceau de l'architecture chrétienne [1].

[1] Les passages de ce chapitre, où il est question de catacombes comme carrières de pouzzolane, doivent être entendus en ce sens que les chrétiens se servirent de ces carrières soit pour en façonner une partie à leur usage, suivant l'opinion de Bosio, de Boldetti et de tant d'autres, soit pour creuser, dans une espèce de tuf, leurs galeries sépulcrales sous les carrières, selon le sentiment du P. Marchi, lequel a examiné avec plus de soin que ne l'avaient fait ses prédécesseurs la diversité des couches de terrain et les particularités de con-

Les ouvriers employés dans les catacombes formaient une corporation qui faisait partie du clergé. La structure des tombes, des chambres sépulcrales, prouve que plusieurs d'entre eux avaient des notions d'architecture. Une équerre, un compas, un triangle avec un plomb, une mesure linéaire, marquant des degrés, et quelques instruments analogues, étaient très-distinctivement gravés sur une des pierres trouvées dans ces souterrains. D'autres pierres tumulaires représentaient seulement des outils semblables à nos bêches et à nos pioches, dont on se servait pour les excavations. Le Christianisme avait anobli cette humble profession par les idées très-hautes qu'il y avait attachées. Les fossoyeurs étaient considérés comme les successeurs de Tobie, qui, en prenant soin des choses visibles de la mort, se hâtaient vers les invisibles : ils devaient travailler en vue de la résurection future des corps, et se souvenir que chaque coup de bêche qu'ils donnaient en faveur de ces semences confiées à la terre, leur serait compté quand le jour de la grande moisson serait venu [1]. On a découvert, sur quelques tombes, des portraits de ces ouvriers : un des plus remarquables est celui qui se trouvait sur un sépulcre du cimetière de Calixte. Le fos-

struction qui établissent une différence notable entre les catacombes et les carrières.

[1] Primus in clericis fossariorum ordo est, qui in similitudinem Tobiæ sancti sepelire mortuos admonentur, ut exhibentes visibilium rerum curam ad invisibilium festinent, et resurrectionem carnis credentes in Domino, totum quod faciunt Deo se præstare, non mortuis cognoscant. *De sept. gradib. Eccles. inter opera S. Hieronym.* — Voyez *Boldetti, Osservaz. sopra i cimeter. de' SS. mart.*, lib. I, c. xv. — *Gloss. de Ducange.* — *Hierolexicon des frères Macri.*

soyeur y est debout : il a une robe qui descend jusqu'aux genoux, et des sandales aux pieds. Sur son épaule gauche, pend un morceau d'étoffe velue, que peut-être il arrangeait en plusieurs plis pour porter les paniers de terre.: c'était peut-être aussi une prolongation de l'amphiballe ou d'un capuchon. De petits signes en forme de croix sont tracés sur ses vêtements à l'épaule droite et près des genoux. Il tient de la main droite une pioche, et, de la gauche, une lanterne allumée, qui est suspendue à une petite chaîne. Des outils de son métier sont gisants à côté de lui. Au-dessus de sa tête, on lit cette épitaphe : *Diogène fossoyeur, en paix, déposé le huitième jour des calendes d'octobre* [1]. Il n'était pas d'usage, chez les Romains, de nommer dans des inscriptions une profession plébéienne : le Christianisme avait d'autres règles. Il conférait les honneurs de la noblesse aux tombes de ses ouvriers : il y écrivait le titre de fossoyeur aussi naturellement qu'on gravait, sur d'autres monuments, les noms d'empereur et de consul. D'autres tableaux sont consacrés à la mémoire de ces mineurs du Christianisme. Ils y sont représentés au moment du travail, soit isolés, soit réunis : dans l'une de ces peintures, on voit un fossoyeur armé d'une bêche, un autre, d'une pioche, et, entre eux, un troisième qui les éclaire avec une lampe. Dans un autre cadre, il y a des ouvriers surchargés de gros sacs de terre au pied d'une échelle. Il est probable que ces derniers sont, non pas

[1] Diogenes . fossor. in pace
depositus
octavo . kalendas octobris .

Voir *Boldetti*, lib. I, c. 15.

des travailleurs volontaires, mais quelques chrétiens condamnés, à raison de leur foi, comme cela est arrivé à plusieurs reprises, aux travaux forcés dans les carrières. Ces divers petits tableaux contribuent à donner un caractère singulier aux débuts de l'art chrétien : en mettant à part les peintures très-nombreuses qui se rapportent à des sujets bibliques, vous n'apercevez, sauf quelques exceptions, à l'origine de cette immense famille de tableaux, qu'il a produits de siècle en siècle jusqu'à nous, que deux figures qui soient plusieurs fois répétées, le Fossoyeur et l'Orante, le travail et la contemplation, l'espérance debout à côté de la tombe. C'est sans doute par un sentiment de confraternité chrétienne, que les peintres, qui ornaient les catacombes, n'ont pas oublié les ouvriers qui les creusaient. Mais il est vrai de dire aussi qu'il y a entre ces deux genres d'œuvres, d'ailleurs si disparates, une certaine analogie de fonction et de but par rapport à l'avenir. Dans la plupart de ses créations, le pinceau de l'artiste ne travaille, comme l'instrument du fossoyeur, qu'à cause de la mort : ils pourvoient, comme ils peuvent, à la conservation, l'un, de la poussière des hommes, l'autre de leur mémoire, qui n'est souvent qu'une poussière moins durable.

Il y a toujours eu des employés chargés de prendre soin d'un certain nombre de ces souterrains ou du moins de quelques-unes de leurs parties, pendant tous les siècles où ces lieux ont été fréquentés par les fidèles ; mais les vrais successeurs des fossoyeurs anciens, ce sont les ouvriers auxquels sont confiés les travaux nécessaires pour l'extraction des reliques. Ils travaillent, il est vrai, en sens inverse

de leurs devanciers, ils ouvrent les tombes que ceux-là fermaient, mais c'est pour donner à l'œuvre des premiers son dernier complément, c'est pour faire passer les restes des martyrs de leurs sépulcres de pouzzolane sous le marbre des autels, transposition qui est l'emblème de leur transfiguration future. Ces employés ne sont pas des ouvriers ordinaires, mais choisis et affidés, formant une compagnie soumise à des règlements spéciaux : par une singularité ou un à-propos, qui a été déjà remarqué, les gages de ces fossoyeurs des vieilles sépultures sont pris sur le produit des dispenses de mariage, qui présagent de nouveaux baptêmes. Autant que j'ai pu en juger, cette classe d'ouvriers semble offrir un type qui lui est propre : le caractère imposant et mystérieux des lieux où ils travaillent et de leurs travaux eux-mêmes, exercent une influence assez reconnaissable sur la tournure d'esprit et l'imagination de ces braves gens, déjà disposés aux pensées graves par leur vive foi, et possédant d'ailleurs un certain sentiment des choses antiques, qui distingue le paysan romain, familiarisé avec elles depuis l'enfance. Ils servent aussi de guides aux visiteurs, dans la plupart des catacombes, qui n'ont pas de gardiens spéciaux ; ils en connaissent les bonnes voies et les cavités dangereuses, comme le berger des Alpes sait les sentiers de la montagne et les crevasses des glaciers. Vous pouvez être sûr que les petits flambeaux qu'ils vous remettent en entrant ne seront pas consumés, avant que cette espèce de crépuscule, qui annonce la proximité de la sortie, ne vous avertisse que vous pouvez les éteindre.

On a souvent essayé de décrire les catacombes; elles ont inspiré de belles pages au génie et à la piété, laquelle a un secret qui n'est qu'à elle pour parler de ces choses qu'il vaut encore mieux sentir que peindre. Ceux qui n'en auraient encore aucune idée, peuvent se représenter vaguement des labyrinthes souterrains, presque indescriptibles, dans lesquels cent chemins droits, obliques, brisés, sinueux, serpentent, se coupent ou s'entrelacent à l'infini, les uns impénétrables aujourd'hui, parce qu'à l'extrémité qui aboutit au sentier que vous parcourez, ils sont fermés par des murs ou par des monceaux de terre; les autres vous ouvrant, à droite et à gauche, des profondeurs inconnues, où les pas des visiteurs n'osent point se hasarder : tout cela plein de tombeaux, de la poussière des vieux siècles, de recoins étranges, d'histoires tragiques, de sorte que ces lieux, avec les mille plis et replis de leurs sentiers et de leurs mystères, conviennent très-bien pour être des palais de la mort, qui est si pleine elle-même de surprises, de secrets terribles, et qui suit souvent, pour frapper ses coups, des routes aussi tortueuses. De chaque côté de ces corridors, on a pratiqué, dans le mur, pour y déposer les cadavres, des espèces de niches oblongues, placées horizontalement; elles sont superposées les unes aux autres, de manière à former deux ou trois rangs de sépulcres, parfois six ou sept, et même jusqu'à douze dans les endroits où l'on travaille dans le tuf. On dirait les rayons d'une bibliothèque où la mort rangeait ses œuvres. Lorsqu'un corps avait été confié à une de ces niches, on la fermait avec des briques, des pierres ou des pla-

ques de marbre. Assez souvent les ouvriers fermaient l'entrée d'un corridor tout entier, en même temps qu'ils en creusaient d'autres : la terre provenant des nouvelles galeries, servait à clore quelques-unes de celles où les morts étaient au complet, comme on ferme la porte d'un grenier où l'on a entassé autant d'épis qu'il peut en contenir. Plusieurs ont été bouchées beaucoup plus tard, soit par des éboulements, soit à dessein, par mesure de prudence ou de nécessité. Lorsqu'on ouvre un corridor qui n'a pas encore été exploré, on reporte quelquefois les déblais à l'entrée de ceux d'où l'on a retiré les saintes reliques, de sorte que ceux-ci, après avoir été fermés autrefois, parce qu'ils étaient pleins, sont fermés de nouveau parce qu'ils sont vides. Ces galeries mortuaires sont en général étroites, l'air y est épais et lourd, et le terrain presque partout exempt d'humidité. De temps en temps l'espace s'élargit, et vous respirez plus à l'aise en arrivant à des chambres sépulcrales, à des chapelles qui conservent encore des peintures antiques, et quelquefois à un baptistère. Dans plusieurs de ces cimetières, il y avait de distance en distance des soupiraux carrés qui faisaient pénétrer un peu de lumière dans quelques chambres de la Rome souterraine [1]. On rencontre aussi un puits par lequel les chrétiens descendaient d'une carrière dans le cimetière creusé au-dessous. De ces demeures funèbres, la plus riche en souvenirs est celle qui se trouve près de la basilique de Saint-Sébastien ; mais

[1] Occurrunt cæsis immissa foramina tectis,
Quæ jaciunt claros antra super radios.
Prudent., hymn. XI.

elle n'a plus guère que des tombeaux vides, dans la partie que l'on fait parcourir aux visiteurs : comme elle est ouverte depuis longtemps à tout le monde, et qu'un immense public moderne a passé par là , elle semble avoir perdu, par ce frottement continuel, quelque chose de son lustre d'antiquité. Elle n'offre pas, sous ce rapport, autant de charmes que d'autres souterrains moins fréquentés. Vous retrouvez dans ceux-ci un certain nombre de tombeaux fermés et pleins : dans des niches ouvertes, de vieux ossements se laissent toucher; çà et là quelques fragments antiques de verre ou de marbre. Ces catacombes sont plus fraîches de vétusté, et font mieux sentir les temps primitifs. On ne les visite ordinairement que lorsqu'une société assez nombreuse est réunie. Ces caravanes funèbres sont souvent composées de personnes appartenant à diverses nations, qui s'entrevoient un instant dans un cimetière souterrain , à la lueur d'une torche, pour ne plus se revoir sous le soleil; malheureusement tous n'y apportent pas ces dispositions religieuses, ou du moins ce sentiment des convenances que de pareils lieux devraient inspirer. Le recueillement, avec lequel on aimerait goûter toutes leurs impressions, est maintefois troublé par les bavardages les plus déplacés, par une gaîté insolente pour les vivants et pour les morts. Malgré cela, une visite aux catacombes fait un effet solennel et profond. On ne peut rencontrer nulle part une aussi vive apparition des premiers âges du Christianisme. La source d'eau de l'antique baptistère, préservée de tout usage profane, coule toujours pure comme la grâce dont elle est l'emblème. Cette longue file de

flambeaux, portés par les visiteurs qui, dans ces étroites galeries, marchent à la suite l'un de l'autre, figure assez bien les processions qu'y faisaient les premiers chrétiens, lorsqu'ils y rapportaient le corps d'un martyr, ou qu'ils y célébraient quelque autre fête; et les quinze siècles de silence, qui planent sous ces voûtes, permettent presque d'entendre encore les pas des générations héroïques. Durant ces siècles immobiles, nul bruit du monde, excepté à l'époque des incursions de quelques hordes Lombardes, n'a eu d'écho dans ces lieux, nulle poussière nouvelle n'y a recouvert les chemins, nulle révolution politique n'est venue y laisser quelque trace des agitations des hommes, qui mesurent pour nous la durée. Le temps y est comme un désert : les époques lointaines s'y rapprochent de vous, comme les distances se raccourcissent, par l'absence d'objets intermédiaires, dans la solitude de l'Océan.

Les observations qui précèdent sont communes à la plupart des catacombes. Quant aux différences notables qu'on y remarque, elles sont de plusieurs sortes. Outre les souterrains qui ont été creusés pour l'extraction de la pouzzolane, il y en a, le cimetière Pontien par exemple, qui ont été des carrières de sable. Les catacombes diffèrent aussi par leurs dimensions. Les unes n'occupent qu'un petit espace, les autres embrassent plusieurs milles. Quoique leur plan ne présente, en général, qu'un croisement confus de lignes, il y en a où l'irrégularité est moins grande : on y a trouvé des voies plus larges, destinées à servir de passages, auxquelles s'ajustent des galeries transversales, très-

étroites, et garnies de tombeaux. Quelques-uns des souterrains ont deux ou même quatre étages. D'autres différences résultent des époques diverses de la fondation des cimetières. Sans parler des cryptes où furent déposés les corps de saint Pierre et de saint Paul, plusieurs appartiennent au premier siècle de l'ère chrétienne, notamment ceux des saints Processus et Martinien, de sainte Pétronille, de sainte Priscille; on peut y joindre un cimetière que Bosio a découvert sur la voie latine, et qui remonte à peu près à cette époque, si c'est effectivement, comme divers indices peuvent le faire croire, celui dans lequel ont été enterrés Simplicius et Servilianus, martyrisés sous le règne de Trajan. Plusieurs souterrains ou parties de souterrains sont, comme nous l'avons dit, d'origine chrétienne: ils ont été, non pas seulement arrangés, mais construits entièrement par les fidèles: certaines particularités de leur structure font reconnaître qu'ils ont été originairement creusés dans un autre but que celui d'une simple carrière. Enfin, le contenu des catacombes, en fait d'inscriptions, de peintures, de chapelles, établit entre elles une dernière différence: les unes n'en ont point fourni, ou très-peu: d'autres ont été des mines plus riches.

La plupart de ces cimetières furent établis hors des murs, de distance en distance. Il n'y en a, comparativement, qu'un petit nombre sur la rive droite du Tibre, dans les flancs du mont Janicule et dans les campagnes voisines. Ils sont plus multipliés de l'autre côté de Rome, sous les champs et les mamelons de cette belle plaine qui s'étend entre les rem-

parts et les montagnes. Comme ils sont assez souvent très-rapprochés les uns des autres, et presque contigus sur plusieurs points, on dirait, en les prenant dans leur ensemble, qu'ils formèrent comme une grande ligne de circonvallation souterraine, dans laquelle le Christianisme enfermait Rome pour l'assiéger. Ces cimetières, en effet, étaient aussi des retranchements, au fond desquels les soldats du Christ, qui s'y retiraient souvent avec leurs chefs, se préparaient par la prière, par les exhortations courageuses, par les sacrements, aux assauts qu'ils auraient à livrer eux-mêmes au paganisme, en mourant martyrs à leur tour. Chacun de ces premiers retranchements chrétiens se trouvait opposé, face à face, à quelques monuments païens, qui étaient situés près des remparts, et qui semblaient être les bastions avancés de l'idolâtrie. Si l'on a soin de faire ce rapprochement, en parcourant la ligne que les catacombes traçaient autour de Rome, on se forme une vive image de ce siége, unique en son genre. En suivant cette ligne, nous nous arrêterons successivement auprès des principaux cimetières, pour recueillir des souvenirs qui s'y rattachent et des pensées qu'ils inspirent.

Cette revue doit naturellement commencer par les grottes du Vatican, soit parce que le corps de saint Pierre y a été déposé, soit parce qu'étant incontestablement un des plus anciens cimetières chrétiens de Rome, elles sont vraisemblablement le premier où l'on ait réuni un nombre considérable de sépultures. Il est très-probable que son origine est antérieure à la mort de saint Pierre, et qu'elle

remonte jusqu'à cette extermination des chrétiens, ordonnée par Néron, « le premier, dit Tertullien, « qui ait ensanglanté la foi naissante. » Ses jardins, situés dans les champs vaticans, furent le principal théâtre du massacre. Quelque connu que soit le passage de Tacite à ce sujet, il est impossible de ne pas le citer. « On se saisit d'abord de ceux qui avouaient « être chrétiens, et ensuite, sur leur déposition, d'une « multitude immense, moins convaincue du crime « d'avoir incendié Rome que de la haine du genre hu- « main. A leur supplice on ajoutait la dérision : les uns « étaient couverts de peaux de bêtes, pour être dévorés « par la dent des chiens, d'autres attachés à une croix, « d'autres destinés à être brûlés, lorsque la nuit serait « venue, en guise de flambeaux nocturnes. Néron « avait offert ses jardins pour ce spectacle, durant « lequel il se livrait aux jeux du cirque, en habit de « cocher, se mêlant à la populace, ou conduisant son « char [1]. » Lorsqu'à la suite de cette boucherie, les chrétiens vinrent, durant la nuit, recueillir les cadavres et les cendres de leurs frères, ils ne purent pas songer à les transporter bien loin, soit à cause de leur grande quantité, soit pour n'être pas surpris pendant le convoi. Il existait déjà tout auprès, et, suivant toute apparence, dans les flancs même du mont Vatican, des carrières qui avaient été creusées pour alimenter des fabriques de poterie, situées dans les environs [2]. Nous en voyons encore aujourd'hui dans ce

[1] *Tacit. Annal.*, lib. XV, c. XLIV.

[2] Juvénal, *Satir.* VI, v. 344. — Martial, *Epigramm.*, lib. I, épigr. 19.

même quartier, dont le sol continue de fournir une terre argileuse. Ces grottes durent naturellement être choisies pour ces nombreuses sépultures. Peu de temps après, le corps de saint Pierre fut inhumé au Vatican : les documents les plus anciens et les plus précis sont unanimes sur ce point [1]. Rapprochement singulier! le disciple qui livra son maître et qui se pendit de désespoir à un arbre, posséda pour prix de son iniquité, le champ d'un potier à Jérusalem [2] : l'apôtre, un moment infidèle, qui mourut par amour sur la croix, comme son maître, fut enterré à Rome dans une crypte, qui était vraisemblablement la grotte d'un potier. Plusieurs raisons ont pu engager les chrétiens à y déposer la dépouille mortelle du prince des apôtres. Il est à croire, d'après ce que nous avons dit, que ce lieu était déjà vénérable par la sépulture d'un grand nombre de martyrs qui avaient été disciples de saint Pierre et qui semblaient l'attendre. Il était bien convenable que celui qui avait régi l'église des vivants, vînt présider cette première église des morts. D'ailleurs, il paraît qu'il avait aimé et fréquenté le mont Vatican, lieu écarté, habituellement solitaire, où l'on craignait de bâtir des maisons à cause de son insalubrité [3], et par là même opportun pour les assemblées qui devaient éviter les regards de Rome [4].

[1] Ces textes se trouveront dans l'*Appendice.*

[2] Possedit agrum de mercede iniquitatis. *Act.*, I, 18.

[3] Postremò ne salutis quidem curâ infamibus Vaticanis locis magna pars militum tetendit; unde crebræ in vulgus mortes. *Tacit., Hist.,* l. II, c. XCVI.

[4] Ingredientes verò Romam invenerunt apostolum in loco qui dicitur Vaticanus, docentem multas populorum turbas. *Act. S. Martial.*

Comme les chrétiens ont eu de bonne heure l'habitude de se réunir dans les souterrains pour célébrer les saints mystères, il est probable que l'apôtre, pendant ses stations ou son séjour au Vatican, avait élevé un autel dans ces lieux mêmes où on lui a fait un tombeau : telle a été du moins la tradition ou l'opinion populaire [1]. Ces raisons de convenance s'accordaient avec la disposition des lieux. Si saint Pierre a été martyrisé sur la pente du Janicule, à l'endroit où se trouve située l'église de Montorio, les carrières du Vatican, qui renfermaient déjà, très-vraisemblablement, le premier cimetière chrétien, n'étaient pas loin du théâtre de son supplice, et il était facile d'y transporter son corps par des chemins peu fréquentés. Si c'est au contraire au Vatican même qu'il a été crucifié, une de ces grottes s'offrait d'elle-même pour sa sépulture. Immédiatement après sa mort, quelques constructions faites par un de ses disciples, qui devint plus tard son second successeur, donnèrent à cette crypte un caractère monumental, et la rendirent matériellement propre à servir d'oratoire, suivant la coutume primitive de prier sur les tombeaux des martyrs. Un chrétien ne peut lire, sans un intérêt presque solennel, dans un des fragments les plus antiques des fastes de l'Église romaine, cet humble procès-verbal du monument par lequel le Christianisme a pris possession du sol de la Rome impériale : « Ana-« clet, qui était prêtre, et qui avait été ordonné par le

[1] Sub eâ angusta ædicula est ubi loci D. Petrum celebrasse sacrum missæ officium vulgò ferunt. *Herric. in Mercur. Ital., de Basil. Vat.*, cité par *Torrig., Sacr. trof. Rom.*, c. II.

« bienheureux Pierre, *construisit sa mémoire*, avec « d'autres places pour l'inhumation des évêques : il « y a été lui-même enseveli à côté du corps du bien- « heureux Pierre[1]. » Comme cette grotte était à la fois un tombeau, un oratoire et une dépendance de la chaire pastorale, puisqu'elle était destinée à la sépulture des pontifes, nous y voyons réunis dès lors les trois foyers de la vie religieuse, que nous avons considérés précédemment dans l'ensemble de la métropole catholique, telle qu'elle existe de nos jours. Toute la Rome que le Christianisme devait bâtir existait déjà en germe, avec ses linéaments principaux, dans ce petit monument, sur lequel planait aussi le souvenir des premiers temps de la Rome antique; car la tombe de saint Pierre se trouvait près d'un chêne, réputé plus ancien que la ville de Romulus. Il portait une inscription de bronze en caractères étrusques : ce qui prouvait, suivant Pline, qu'à l'époque où les Étrusques occupaient encore la rive droite du Tibre, cet arbre était déjà l'objet d'une vénération religieuse[2]. Par une de ces coïncidences que la Providence permet quelquefois en faveur de certains lieux privilégiés, le passé de la ville éternelle, représenté par ce vieux témoin de toute son histoire, projetait, pour ainsi dire, son ombre sur ce tombeau qui en contenait tout l'avenir.

[1] Hic memoriam B. Petri construxit et composuit, dum presbyter factus fuisset à B. Petro, seu alia loca ubi episcopi reconderentur, sepulturæ; ubi autem et ipse sepultus est juxtà corpus B. Petri. *Lib. de Rom. Pont.*

[2] Vetustior Urbe in Vaticano ilex, in quâ titulus æreis lit-

En partant du Vatican, on rencontrait près la voie Aurélienne un autre cimetière, qui est aussi un des plus anciens : c'est là que furent inhumés Processus et Martinien, geôliers de saint Pierre dans sa prison Mamertine et convertis par lui. La fondation et la place de ce cimetière sont déterminées d'une manière assez précise dans ce vieux récit, qui semble être une première et fraîche émanation du style évangélique. « Processus et Martinien furent conduits « hors des murs de Rome, sur la voie qui est appelée « Aurélienne, et ils y eurent la tête tranchée. Or, la « bienheureuse Lucine, voyant ce qui se préparait, « les avait suivis avec sa famille jusqu'à ce qu'ils « fussent parvenus auprès de l'aqueduc où ils furent « décollés, et les troncs de leurs corps laissés à « terre pour être dévorés par les chiens. Alors la « très-sainte Lucine recueillit ces corps, les em-« bauma avec des aromates précieux, et les ensevelit « dans une carrière de sable appartenant à un do-« maine qu'elle possédait à côté de l'endroit où ils « furent décollés le sixième jour des nones de « juillet [1]. »

Depuis cette époque, le souvenir de ces deux saints a constamment suivi celui de saint Pierre, leur

teris etruscis religione arborem jam tum dignam fuisse significat. *Plin.*, lib. XVI, c. LXXXVII (ou XLIV).

[1] Ducti foras muros Romæ in viâ quæ Aurelia nuncupatur, ubi gladio capita eorum sunt amputata. Beata autem Lucina cùm hoc videret sequebatur eos usque dùm pervenirent ad *formam* aquæductus, ubi etiam et decollati sunt, etc. Sepelivit in prædio suo arenario, etc. *Act. SS. Process. et Martinian.*

maître, leur ami, comme l'ombre suit le corps. Martyrisés la même année que lui, ils furent inhumés dans une région de la voie Aurélienne voisine du Vatican. L'antique statue de saint Pierre, qu'on vénère maintenant dans la basilique, était autrefois placée dans un monastère [1], qui posséda aussi le cimetière où ces deux martyrs reposaient [2]. Elle eut ensuite pour demeure l'oratoire que Pascal Ier avait érigé en leur honneur dans l'ancienne basilique vaticane, lorsqu'il y avait fait transporter leurs reliques [3]. Dans la basilique moderne, une chapelle construite sur leur sépulture, tout près de la Confession de l'Apôtre, a consacré de nouveau l'antique et mutuelle attraction de ces monuments. Les cendres de deux geôliers de saint Pierre ont, en quelque sorte, toujours gravité autour de lui, jusqu'à ce que, placés à ses côtés, ils fussent devenus pour toujours ses acolytes dans son caveau splendide, comme ils avaient été ses gardiens dans le noir cachot du Capitole. C'est quelque chose de touchant et de mystérieux que cette espèce de fraternité dans la mort, qui fait que certains tombeaux se recherchent, s'attirent, se fréquentent comme les cœurs l'avaient fait. Le monde, avec ses amitiés qui vivent rarement l'espace d'une

[1] Celui de Saint-Martin, qui était contigu à l'église de Saint-Pierre.

[2] *Bulle de Léon IV, citée par Bosio, Rom. sotter.*, lib. II, c. XII.

[3] Paschalis primus detulit corpora sanctorum Processi et Martiniani de cœmeterio sanctæ Agathæ in ecclesiam beati Petri, in quorum honorem construxit oratorium summæ pulchritudinis. *Pet. Manlius.*

vie, ferait douter si ce sentiment a ses racines dans le vrai, dans ce qui ne meurt pas : la religion nous met d'autres idées dans le cœur. Ces symboles d'un attachement immuable, qui renouvelle de distance en distance dans le cours des âges les signes de sa perpétuité, aident à croire, parmi les inconstances du temps, à l'immortalité des amitiés saintes.

A quelque distance du cimetière des saints Processus et Martinien se trouvait, sur la voie Aurélienne, celui du martyr Calepodius, dont le corps fut retiré du Tibre pour être inhumé dans cet endroit par les soins du pape saint Callixte, son ami, sous le règne d'Alexandre-Sévère [1]. Là aussi fut enterré saint Pancrace, qui a souffert sous Dioclétien. Dans l'église que le pape saint Symmaque a fondée en ce lieu [2], ou, suivant plusieurs auteurs, a restaurée au commencement du sixième siècle, une inscription indique l'endroit où le martyr a consommé son sacrifice. Elle est tracée sur une vieille pierre qu'on voit dans le mur lorsqu'on a descendu quelques degrés de l'escalier qui conduit de l'intérieur de l'église dans le souterrain. La partie de ce cimetière que l'on visite actuellement a, dans quelques endroits, deux ou trois étages de galeries. Dans une chapelle ou chambre sépulcrale, vous découvrez au centre de la voûte peu élevée une image antique, qui semble être celle d'un enfant ou d'un petit ange; cette gracieuse figure, la seule que j'aie aperçue en parcourant ces lieux, fait un heureux effet dans des catacombes qui

[1] *Act. S. Calep.*
[2] *Anast. Bibl. in vit. Symmach.*

ont été, pour la vie éternelle, le berceau d'un jeune martyr de quatorze ans.

Cette partie des retranchements chrétiens n'était pas loin du quartier de Rome où se trouvaient le pont d'Horatius Coclès et le monument d'Hercule couché. Les travaux du vieux dompteur des monstres et le dévouement de l'intrépide Romain commençaient à pâlir parmi les spectacles sans cesse renouvelés d'un héroïsme qui ne ressemblait à rien de ce qu'on avait vu. Un jour, sur cette voie Aurélienne, on conduisait au supplice le geôlier Artemius, Candide sa femme et leur fille Pauline; tout à coup un grand attroupement parut : c'était une foule de chrétiens ayant à leur tête le prêtre Marcellin. Les gardes intimidés s'enfuirent. Les plus jeunes des chrétiens coururent après eux et se mirent à les exhorter à la foi avec de douces paroles; ils les entretinrent assez longtemps, de sorte que Marcellin put célébrer la messe dans la crypte où les trois martyrs attendaient la mort. Dès que le saint sacrifice fut terminé, tout le peuple de Dieu se retira sur l'ordre du prêtre, et, le silence s'étant rétabli, Marcellin et son compagnon Pierre l'exorciste, debout en face des bourreaux, leur dirent : « Voilà qu'il a été en notre pouvoir de vous « tuer, nous ne l'avons pas fait. Il a été en notre pou- « voir de vous enlever Artemius, et Candide et leur « vierge, nous ne l'avons pas fait; mais il est encore « en notre pouvoir de nous retirer par la grâce de « Dieu, nous ne le faisons pas. Et vous, que voulez- « vous faire? » A ce discours, les bourreaux frémirent contre ces hommes de Dieu : ils tuèrent aussitôt Artemius avec le glaive, Candide et la vierge Pau-

line furent précipitées par l'ouverture de la crypte et écrasées à coups de pierres [1].

Il existait à quelque distance, sur la voie Cornélienne, une forêt qui avait déjà été teinte du sang des chrétiens, Marcellin et Pierre y furent conduits; ils s'y montrèrent si doux envers la mort, qu'ils débarrassèrent de leurs propres mains la place où leurs têtes allaient tomber, des épines qui la couvraient [2]. Les chrétiens abolirent l'ancien nom de cette partie de la campagne romaine: elle s'appelait la forêt Noire, ils la nommèrent la forêt Blanche. Elle fut, en effet, le cimetière de beaucoup de martyrs: ce qui la rendit si vénérable, que ce terrain, planté d'arbres et de tombeaux, devint le siége d'un des principaux évêchés suburbicaires : le cardinal-évêque de la *forêt Blanche* avait autrefois juridiction sur la basilique de Saint-Pierre.

A trois milles au delà, une famille de pèlerins persans reposait bien loin de son pays natal : Marius, Marthe, sa femme, et leurs fils Audifax et Abachum [3] étaient venus à Rome du fond de l'Asie pour y prier [4], ou, suivant l'expression du texte grec, pour accomplir un vœu [5]: c'était sous le règne de Claude-le-Go-

[1] *Act. SS. Marcell. et Petri.*

[2] Locum suæ passioni largiorem faciunt,
Nam et spinas atque vepres evellebant manibus,
Ipsa suis ut purgando terram puram redderent.
Act. Metr. Eginardo tribut.

[3] *Martyrol. die 19 januar.*

[4] Ad orationem.

[5] Πρὸς τὴν εὐχήν. *Act. hor. martyr.* Voyez sur ces Actes la Dissertation de Simon de Magistris, *de Persecutione in Christianam ecclesiam sub Claudio Gothico*, cap. VII.

thique, dans le troisième siècle. Nous trouvons vers la même époque un autre exemple de pèlerinage à Rome : Maure, qui fut martyrisé sous l'empereur Numérien, était parti de l'Afrique pour visiter les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul [1]. Cette dévotion, *inventée* au gré de quelques écrivains dans les sacristies du moyen âge, avait déjà commencé, comme on le voit, d'assez bonne heure, jusque sous les tentes de la Numidie ou de l'Égypte, et au delà de Babylone sous les palmiers de l'Orient.

Quelques années auparavant, d'autres martyrs, qui étaient aussi des enfants de la Perse, avaient été mis à mort devant une statue du soleil dont ils avaient renié le culte. Leurs corps, après avoir été cachés pendant assez longtemps dans la maison d'un sous-diacre qui les avait recueillis sur le lieu de leur supplice, furent transportés, au quatrième siècle, dans les grottes de Pontien, ainsi appelées probablement parce qu'un chrétien de ce nom, dont il est fait plusieurs fois mention dans les Actes des martyrs, avait possédé une maison en cet endroit [2]. Ce souterrain si renommé avait néanmoins disparu : les antiquaires du seizième siècle n'en connaissaient plus l'entrée. Cette perte était d'autant plus à regretter que, suivant toute apparence, il renfermait des monuments très-intéressants, et qu'il avait dû être orné de peintures, au moins à l'époque où l'on y avait transféré solennellement les

[1] Ex Africâ veniens ad sepulcra apostolorum sub Numeriano imperatore et Eclerino urbis præfecto agonizavit. *Martyrol. Rom.*, die 22 *nov.*, *et apud Usuard. et Bed.*

[2] Trans Tiberim in domo Pontiani juxtà urbem Ravennatum. *Act. S. Callixt. Pap.*

corps des deux martyrs orientaux. On savait qu'il était situé dans les environs de la voie Portueuse, près du Tibre : il y existait des excavations anciennes, mais nul indice n'annonçait qu'elles eussent fait partie du célèbre cimetière. Heureusement vivait alors un homme dont le nom restera toujours cher aux amis des antiquités chrétiennes, et qui marchait, souvent au péril de sa vie, à la découverte des souterrains sacrés, comme d'autres à la recherche des îles lointaines. Antoine Bosio, ce Christophe Colomb des catacombes, entreprit de retrouver le cimetière Pontien. Il nous a laissé le récit de cette perquisition : je le citerai, parce qu'il donne une idée de ces expéditions sous terre. D'après les informations que lui avaient fournies de vieux vignerons qui pratiquaient ces lieux depuis longtemps, Bosio avait d'abord pénétré dans des grottes sépulcrales, dont quelques particularités lui avaient paru être de favorable augure. « Je me sentis alors, ajoute-t-il, un plus vif « désir de poursuivre mes recherches avec la plus « grande diligence, dans l'espoir de trouver d'autres « indices qui me fourniraient plus de lumières. Cependant, comme l'heure était déjà très-avancée et « que nous n'avions pas de flambeaux, nous fûmes « forcés de rétrograder, et de remettre nos investigations à un moment plus opportun. Je retournai le « dimanche suivant, le 29 juillet de l'an 1618, deux « heures avant le jour, menant avec moi mon peintre « et mon sculpteur pour copier les images que j'avais « aperçues et celles que je pourrais découvrir encore; « je me fis accompagner aussi par deux ouvriers avec « des pioches et des pics, pour me frayer la route

« dans les endroits où elle serait encombrée. Étant
« entré dans le souterrain, j'allai directement au
« lieu où j'avais déjà rencontré de saintes images,
« parce que je jugeais qu'à l'endroit où était l'image de
« saint Pigmenius, devait se trouver le lieu de sa sépul-
« ture, comme semblait me l'indiquer la petite fe-
« nêtre qui était placée au-dessous de son portrait.
« Je pensai qu'on devait nécessairement retrouver
« aussi tout auprès quelque trace des sépultures des
« saints martyrs Abdon et Sennen, puisque, d'après
« les témoignages d'Adon, de Bède et des actes ma-
« nuscrits de saint Pigmenius que j'ai cités tout-à-
« l'heure, celui-ci avait été inhumé assez près des
« deux martyrs persans. Explorant donc avec une di-
« ligence et un intérêt extraordinaires tous les souter-
« rains qui étaient près de ces peintures, j'ouvrais avec
« la pioche les sentiers encombrés, et, après trois
« heures d'un travail continu, il plut au Seigneur
« de me consoler. J'avais serpenté pendant quelque
« temps, en rampant, le ventre contre terre, dans
« un chemin extrêmement étroit, lorsque tout à
« coup il s'offrit à moi un espace assez grand, dans
« lequel il me fut possible de me tenir debout. J'y re-
« connus une des anciennes entrées de ce saint cime-
« tière, et peut-être la principale. On y remarque
« une grande ouverture, aujourd'hui fermée avec de
« la terre et des pierres; il n'est pas possible de voir ni
« de comprendre où elle peut aboutir en dehors. De
« cette ouverture on descend dans le cimetière, et,
« autant que je puis le conjecturer, il devait y avoir
« là un escalier, la pente étant très-rapide; mais au-
« jourd'hui tout est couvert de terre et de pierres. La

« voûte et la descente sont recrépies et blanchies; « on voit qu'en certains endroits elles étaient peintes. « Quelques-unes de ces peintures ont été tellement « endommagées par l'humidité, qu'il est impossible « de distinguer ce qu'elles représentent. Il y a, au « milieu de la voûte de cette descente, une grande « tête du Rédempteur, si bien peinte qu'elle donne « moult dévotion et vénération à qui la regarde. En « descendant, vous voyez sur la gauche les trois en- « fants hébreux dans la fournaise, et, au bout de la « descente, vous vous trouvez en face d'une petite « chapelle arquée de la hauteur de six palmes et d'une « largeur égale, sur une profondeur de trois palmes. « Dans la façade intérieure est peinte une croix or- « née de pierreries, qui, de chaque côté, produit des « roses; au-dessous de cette croix est l'autel où l'on a « dû célébrer les saints mystères. Sur la façade exté- « rieure, au-dessus de l'arc de la petite chapelle, un « tableau représente le baptême de Notre-Seigneur « par saint Jean-Baptiste dans le Jourdain. A la droite « de ce tableau, sur l'autre façade du mur que l'on « trouve à gauche en descendant, nous vîmes avec « un transport de joie, la tombe tant désirée par « nous, où furent déposés les corps des glorieux mar- « tyrs Abdon et Sennen. Elle est formée par un mo- « nument en maçonnerie qui a sept palmes et demie « de longueur, quatre de hauteur et preque autant « de profondeur. Sur sa face antérieure, le Sauveur « est représenté au milieu d'un nuage; il couronne « saint Abdon de la main droite et saint Sennen « de la gauche. Ces martyrs sont debout; ils ont sur « la tête, outre le diadème, un bonnet persan en

« forme de capuchon. Il y a aux deux extrémités deux « autres figures, saint Milix, près de saint Abdon, et « en habit séculier, et saint Vincent, en habit ecclé- « siastique, près de saint Sennen. Le long de ce mo- « nument, on reconnaît les vestiges d'une inscription « coloriée, tracée sur le mur même; mais elle est tel- « lement gâtée que, malgré la plus grande diligence, « je ne pus y découvrir aucun sens et pas même un « mot entier. »

C'est ainsi qu'a reparu cet ancien cimetière. On ne doit pas quitter Rome sans l'avoir visité. Vous y retrouverez des peintures que Bosio a décrites : la tête du Sauveur, placée à l'ancienne entrée de ces grottes, *rend encore moult dévotion et vénération à qui la regarde :* son souvenir ne s'efface pas, non plus que celui du baptistère, où l'on boit quelques gouttes d'eau dans le creux de la main. Cette source qui jaillit parmi des tombeaux, ce réservoir d'eau sainte, près duquel étaient rangés des vases funéraires qui étaient des réservoirs du sang des martyrs, rappellent ces vers que le poëte chrétien du quatrième siècle avait composés pour un baptistère, construit à l'endroit où deux confesseurs de la foi avaient été immolés.

« Le Christ a choisi ce lieu, pour y faire monter « au ciel par la voie du sang les cœurs éprouvés, ou « pour les purifier par l'eau.

« L'esprit, accoutumé à y descendre du sein de « l'éternité, y accorde le pardon, comme il y donna « la palme.

« Le ruisseau qui sort de la fontaine, et ces autres « flots, qui sont sortis des blessures des martyrs, y « répandent sur la terre une rosée sainte.

« C'est vraiment le lieu du Seigneur, dont le « flanc, percé par une lance, laissa couler le sang et « l'eau [1]. »

Dans une des chambres sépulcrales de ces catacombes, la vue est tout à coup réjouie par un emblème gracieux que Bosio nous a déjà signalé, et qui subsiste encore. Au-dessous d'un autel est représentée une croix : des pierres précieuses, alternativement ovales et carrées, sont figurées dans toute sa longueur et sur les deux bras de la traverse. Ceux-ci supportent chacun un candélabre qui répand la lumière. De l'arbre de la Croix, à partir de sa racine, sortent à droite et à gauche des branches de rosier, avec leurs feuilles et leurs fleurs, qu'il semble produire comme ses propres rejetons. Elles montent jusqu'à ce qu'elles rejoignent deux petites chaînes, qui paraissent descendre des candélabres, et qui se terminent par l'alpha et l'oméga, symbole chrétien de la Divinité. Il n'est pas probable que cette peinture soit antérieure au cinquième ou sixième siècle : un tableau du baptême du Sauveur, qui se trouve tout à côté, est d'un style qui ne permet guère de le classer parmi les œuvres de l'âge précédent. Cette croix parée est toutefois le monument d'un usage plus ancien : le quatrième siècle en fournit plus d'un exem-

[1] Ecce'us Christo locus est, ubi corda probata
Provehat ad cœlum sanguine, purget aquâ...
Spiritus æterno solitus descendere lapsu,
Ut dederat palmam, sic tribuit veniam.
Haurit terra sacros aut fonte aut sanguine rores...
Ipse loci est Dominus, laterum cui vulnere utroque
Hinc cruor effusus fluxit, et inde latex.

Aurel. Prudent., hymn. VIII.

ple [1]. Celle dont nous parlons est remarquable par la combinaison de trois emblèmes, qui doivent être effectivement réunis, pour symboliser complétement le caractère du signe de la rédemption. La croix, réservée au châtiment des esclaves, était, aux yeux des infidèles, le comble de la bassesse et de l'ignominie : les chrétiens la couvraient de pierreries, emblèmes de la puissance, de la richesse, de la gloire. Elle était un scandale pour la sagesse mondaine, un mystère d'absurdité et de folie : les chrétiens la représentaient répandant la lumière, qui figure la vérité et l'intelligence. La croix n'était, pour les hommes charnels, qu'un horrible signe de douleur et de mort : les chrétiens lui faisaient produire des roses, dont les couleurs et les parfums symbolisent les joies de l'amour divin. Ces trois attributs donnés à la croix, signifient donc la puissance, la sagesse et la grâce, source de vie et de bonheur [2]. Ce petit tableau est remarquable aussi sous un autre point de vue. Quoiqu'il soit quelque chose de bien simple quant à l'exécution, il n'en est pas moins l'indice d'un nouvel horizon que le Christianisme avait ouvert à la peinture et aux arts qui s'y rapportent. L'art païen avait su

[1] La croix que Constantin avait fait représenter sur le fronton de son palais était formée de pierres précieuses, entremêlées d'or. *Euseb. in Vit. Const.*, liv. III. — Quant aux fleurs, il suffit de citer ce vers de saint Paulin :

Ardua *floriferæ* crux cingitur orbe coronæ.
Ep. 12.

[2] Christum *crucifixum*..... Dei *virtutem* et Dei *sapientiam*. *Epist. Paul. I ad Corinth.*, c. I, v. 23, 24. — Christo confixus sum *cruci* : *vivo* autem jam non ego, *vivit* verò in me Christus. *Ad Galat.*, c. II, v. 19, 20.

exprimer la joie et la douleur; mais le mystère de joie et de gloire, caché dans la souffrance, et que Dieu en fait éclore, est une idée exclusivement propre à l'art chrétien. Nous ne la trouvons pas exprimée, il est vrai, dans les traits des saints personnages, que les artistes des premiers siècles ont peints sur les murs des souterrains sacrés. On ne peut toutefois affirmer qu'ils n'aient jamais songé à obtenir cet effet, car nous avons perdu un grand nombre de leurs œuvres. Mais, lors même qu'il en aurait été ainsi, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. L'expression des sentiments de l'âme par les nuances de la physionomie est souvent nulle ou imparfaite dans leurs tableaux, parce que l'enfance de la peinture chrétienne a concouru avec l'époque de la décadence de l'art antique. En outre, les peintres des catacombes travaillaient dans des conditions matérielles très-défavorables, à la lueur d'une lampe, loin de cette lumière du jour si nécessaire, si propice à tout ce qui exige une grande délicatesse d'exécution. Ils s'occupaient donc bien moins de caractériser des émotions que de représenter à grands traits des scènes, qui d'elles-mêmes parlaient à l'imagination des spectateurs. Lorsque les chrétiens furent libres au quatrième siècle, la décadence de l'art, étant beaucoup plus avancée, permettait encore moins de penser à un progrès aussi hardi que celui qui aurait eu pour but d'exprimer, dans une même physionomie, la souffrance et la joie tout ensemble. Cette idée ne s'est donc produite, d'abord, si l'on en juge d'après les monuments existants, que sous une forme hiéroglyphique, appliquée, comme nous venons de le voir, au signe même

de la rédemption. Elle a trouvé plus tard son expression naturelle, sa forme humaine, dans des tableaux qui sont venus successivement se ranger sous les voûtes des églises chrétiennes : chaîne merveilleuse que l'avenir déroulera encore. Mais son premier anneau se rattache, en ce qui concerne l'idée exprimée, à ces croix diamantées et fleuries, dont un spécimen, conservé dans les grottes de Pontien, fait encore, par son heureux symbolisme et ses vives couleurs, un très-bel effet sur les sombres murs de ces catacombes.

Si, au sortir de ce cimetière, dont l'entrée actuelle est vers le haut d'une colline, on vous montre un terrain au-dessous de vous, près du Tibre, en vous disant que les jardins de C. César étaient là, cela vous touche peu : les sites pittoresques, qui s'offrent de plusieurs côtés à vos yeux, font moins d'effet que le paysage funèbre dont votre âme vient de jouir. En nous rappelant, comme la foi nous l'apprend, que les corps des justes, déposés dans la terre, sont une semence qui doit fleurir un jour, pourquoi ne dirions-nous pas, conformément aux images que la Bible a consacrées, et suivant la vision d'une sainte [1], que le sol des catacombes est un jardin sublime, déjà très-beau à voir, quoique son hiver dure encore?

Après être descendu des grottes Pontiennes, et avoir passé le Tibre, on arrive dans les environs de la porte d'Ostie. Les premiers chrétiens s'étaient ménagé plusieurs retraites dans cette région. Les cime-

[1] *Sicut locus ille diligenter excolitur ubi rosæ et plantæ seminandæ sunt*, sic iste locus ad cathacumbas diù antea præparabatur, etc. *Revel. S. Brigittæ*, lib. IV, c. CVII.

tières des saints Félix et Adauctus, de saint Cyriaque, de saint Timothée d'Antioche, et de saint Zénon, formaient comme un cortége de catacombes, autour du lieu où le corps de saint Paul avait été déposé. Le cimetière de Lucine, qui gardait ce corps et qui était gardé par lui, fut un des principaux retranchements de la Rome souterraine, très-connu et très-fréquenté par les chrétiens dès le temps même des persécutions[1]. Du fond de ces catacombes, le tombeau, ou, comme on disait alors, le trophée du grand apôtre, semblait menacer trois monuments du culte sensuel du paganisme, qui étaient situés dans les environs, le mausolée de Caïus Cestius, pontife des jeux et des festins, le temple de la Vénus des myrtes, et un repaire de la *bonne déesse* sur le mont Aventin. Les deux derniers ont disparu, la pyramide funèbre de Cestius s'élève encore sur la route qui conduit à la basilique de Saint-Paul, et c'est très-heureux, non-seulement parce que c'est un monument remarquable d'architecture égyptienne, mais encore parce qu'il en résulte un effet moralement beau. La foule qui va prier, à quelques pas de là, sur les reliques du prêtre de la pénitence et de la charité, regarde, en passant, le tombeau désert du prêtre des plaisirs : ces deux sépulcres, en face l'un de l'autre, sont très-bien placés pour figurer ces deux lois opposées de l'esprit et de la chair, dont saint Paul a tant parlé.

Les souterrains dont nous venons de nous occuper forment une ligne qui s'étend du tombeau de

[1] Voyez le texte de Caïus, cité dans une des premières notes du chapitre v.

saint Pierre à celui de saint Paul, et qui enferme presque la moitié de Rome. Faisons ici une station, pour commencer à méditer sur les spectacles que les catacombes nous présentent. Comme tombeaux, elles nous font toucher le néant de cette vie; comme tombeaux sacrés, elles nous parlent de la vie future. Quand nous aurons fini de les parcourir, nous écouterons ce qu'elles nous disent de la partie immortelle de notre être : dans cette première station, nous regarderons en elles ce qui nous retrace, d'une manière singulièrement expressive, le sort de sa partie périssable.

Les cimetières qui recouvrent ce qui se passe dans le sépulcre, les nécropoles de l'Égypte, qui dissimulent, par leurs momies, l'inévitable décomposition de la matière humaine, certaines grottes de la Sicile, qui ont la propriété de conserver les corps, les souterrains du Paris moderne, où des murailles d'ossements font voir en bloc ce que chacun a vu en détail, ne permettent point d'observer, comme on peut le faire dans les catacombes, le travail, je ne dis pas de la mort, mais de ce qui est au delà de la mort. En parcourant celles-ci, vous passez en revue les phases de la destruction, comme on observe, dans un jardin botanique, les développements de la végétation, depuis la fleur imperceptible, jusqu'aux grands arbres pleins de séve et couronnés de larges fleurs. Dans un certain nombre de niches sépulcrales qui ont été ouvertes à diverses époques, on peut suivre, en quelque sorte, pas à pas, les formes successives, de plus en plus éloignées de la vie, par lesquelles ce qui est là arrive à toucher, d'aussi près qu'il est possible, au pur néant. Regardez d'abord ce squelette;

s'il est bien conservé, malgré tous ses siècles, c'est probablement parce que la niche, où il a été mis, est creusée dans un terrain qui n'est pas sec. L'humidité, qui dissout tant d'autres choses, durcit ces ossements en les recouvrant d'une croûte qui leur donne plus de consistance qu'ils n'en avaient lorsqu'ils étaient les membres d'un corps vivant. Mais cette consistance n'en est pas moins un progrès de la destruction : ces ossements d'homme tournent à la pierre. Un peu plus loin, voici une tombe dans laquelle il y a une lutte entre la force qui fait le squelette et la force qui fait la poussière : la première se défend, la seconde gagne, mais lentement. Le combat qui existe en vous et en moi entre la mort et la vie sera fini, que ce combat entre une mort et une mort durera encore longtemps. Dans le sépulcre voisin, tout ce qui fut un corps humain n'est déjà plus, excepté une seule partie, qu'une espèce de nappe de poussière, un peu chiffonnée, et déployée comme un petit suaire blanchâtre, d'où sort une tête. Regardez enfin dans cette autre niche : là, il n'y a décidément plus rien que de la pure poussière, dont la couleur même est un peu douteuse, à raison d'une légère teinte de roussseur. Voilà donc, dites-vous, la destruction consommée! pas encore. En y regardant bien, vous reconnaîtrez des contours humains : ce petit tas, qui touche à une des extrémités longitudinales de la niche, c'est la tête; ces deux autres tas, plus petits encore et plus déprimés, placés parallèlement un peu au-dessous, à droite et à gauche du premier, ce sont les épaules; ces deux autres, les genoux. Les longs ossements sont représentés par ces faibles traînées,

dans lesquelles vous remarquez quelques interruptions. Ce dernier calque de l'homme, cette forme si vague, si effacée, à peine empreinte sur une poussière à peu près impalpable, volatile, presque transparente, d'un blanc mat et incertain, est ce qui donne le mieux quelque idée de ce que les anciens appelaient une ombre. Si vous introduisez votre tête dans ce sépulcre pour mieux voir, prenez garde : ne remuez plus, ne parlez pas, retenez votre respiration. Cette forme est plus frêle que l'aile d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la goutte de rosée supendue à un brin d'herbe au soleil; un peu d'air agité par votre main, un souffle, un son deviennent ici des agents puissants qui peuvent anéantir en une seconde ce que dix-sept siècles, peut-être, de destruction ont épargné. Voyez, vous venez de respirer, et la forme a disparu. Voilà la fin de l'histoire de l'homme en ce monde.

Ce n'est point pour satisfaire une triste curiosité qu'on se plaît à un pareil spectacle. Quelque pénible que soit l'impression qu'il fait ressentir instinctivement, la réflexion la fait aboutir à un sentiment profondément doux. Plus l'âme observe, dans leurs détails les plus rebutants, les lois de la décomposition du corps, mieux elle comprend que les lois de la vérité, du devoir, de l'amour, du sacrifice, de la sainteté, qui forment le monde qui lui est propre, son vrai monde, sont d'un autre ordre, invulnérable à tout principe de destruction. En scrutant ainsi la poussière des catacombes, elle n'en sent que plus vivement qu'il n'y a pas de catacombes pour elle. C'est avec cette pensée que nous reprendrons notre pèlerinage.

En partant de nouveau du Vatican, nous retrouvons une autre ligne de cimetières antiques, qui forme, du côté opposé à celui que nous venons de parcourir, un grand demi-cercle autour de Rome. Sur la voie Flaminienne, qui s'ouvrait à une petite distance du mausolée d'Auguste, un monticule recélait la grotte sépulcrale du martyr Valentin. Les alentours de cette route n'ont fourni qu'une partie peu considérable de la Rome souterraine; mais un peu plus loin, sur la voie Salare, les cimetières abondent. Les célèbres catacombes de Sainte-Priscille sont un centre auquel aboutissent plusieurs autres grottes, qui ont reçu des noms divers, mais qui ne forment avec elles qu'un seul et immense groupe de galeries funèbres. L'admiration de Rome fut grande, lorsque ce souterrain, dont l'entrée ou les avenues avaient été obstruées par des décombres, fut de nouveau découvert au seizième siècle : « Nous « avons souvent visité, dit Baronius, le cimetière de « Priscille, assez récemment retrouvé et déblayé, si- « tué sur la voie Salare, à trois jets de pierre de la « ville. Il est si vaste, et ses voies sont si nombreuses, « si variées, que je ne puis mieux le caractériser « qu'en l'appelant une cité souterraine : à l'entrée, « s'ouvre comme une grande rue, plus large que les « autres, à laquelle correspondent, à droite et à gauche, « une multitude d'autres chemins, lesquels, à leur « tour, se divisent en divers quartiers; de même que « dans les villes, il s'y trouve, en certains endroits, « des espèces de forum, des cavités plus spacieuses, « qui servaient aux assemblées des fidèles, et qui sont « décorées par les images des saints. On y remarque

« aussi des ouvertures actuellement bouchées, par « lesquelles descendait la lumière. Rome s'émerveilla « lorsqu'elle apprit qu'elle avait à ses portes des villes « cachées, autrefois colonies des chrétiens dans le « temps des persécutions, aujourd'hui peuplées seu- « lement par des tombes [1], et elle comprit mieux ce « qu'elle lisait dans les anciens écrits, et ce qu'elle « voyait dans d'autres cimetières, dont quelques par- « ties seulement étaient accessibles. »

Le cimetière de Sainte-Priscille est un des grands monuments originaires de l'Église romaine. L'histoire signale trois illustres chrétiennes de ce nom, dans les premiers temps de cette église [2] : la première, femme d'Aquila et disciple de saint Paul, les Épîtres de ce dernier et les Actes des Apôtres parlent d'elle [3]; la seconde, femme de Punicus Pudens, qui donna l'hospitalité à saint Pierre [4]; la troisième, contemporaine du pape saint Marcel, au commencement du quatrième siècle [5]. Si celle-ci a fait travailler à l'agrandissement de ce cimetière, comme cela est probable, elle n'en fut pourtant pas la fondatrice, car les actes de sainte Pudentienne et de sainte Praxède font mention d'inhumations chrétiennes qui avaient eu lieu dans les catacombes de Priscille,

[1] Obstupuit Urbs, cùm in suis suburbiis abditas se novit habere civitates, christianorum tempore persecutionis olim colonias, modo autem sepulcris tantum refertas. *Ann. Eccl. ad an.* 130.

[2] Bar. in *not. Martyrol.*, die 17 januar.

[3] *Epist. 1 ad Corinth.*, c. XVI, 19.—*Act. Apost.*, c. XVIII, 26.

[4] *Act. SS. Pudentian. et Praxed.*

[5] *Lib. de Rom. Pont. in Marcel.*

au moins un siècle et demi auparavant. La fondatrice fut donc une des deux autres Priscille, et dès lors l'origine de ce cimetière remonte à l'âge apostolique. Il est vraisemblable qu'il faut l'attribuer à la seconde : la raison qui autorise à le penser, répand, comme nous allons le voir, un intérêt tout particulier sur ces catacombes.

La plus petite tribu de sauvages, cachée dans les forêts de l'Amérique, ne s'approcherait qu'avec émotion, si elle venait à le retrouver, du tertre où fut la sépulture de la première famille de leur race, qui ait eu une cabane dans l'endroit où leur village s'est formé. Cette tribu universelle, non pas d'individus, mais de peuples chrétiens, qui voient dans Rome leur maison paternelle, qui la plupart ont reçu originairement la foi par les missionnaires qu'elle leur a envoyés, y retrouve, à bien des égards, ses plus anciennes origines; mais elle doit réserver, dans ce qui forme sa piété envers ses ancêtres, un de ses sentiments les plus purs pour le lieu qui renferme le caveau de la première famille chrétienne de Rome, de celle du moins qui nous apparaît, comme telle, dans l'histoire. Nous connaissons les noms de ses membres et ses trois premières générations : elle se composait du sénateur Punicus Pudens, de Priscille sa femme, de leur fils et belle-fille Pudens jeune et Sabinella, des enfants de ceux-ci, Timothée et Novatus, Pudentienne et Praxède[1] : famille heureuse

[1] Nous suivons le sentiment des historiens et des critiques, qui distinguent deux Pudens. Ce sentiment est le seul qui se concilie avec les anciens documents. Voyez entre autres les

jusque dans ses noms, qui rappellent des idées de pudeur, de crainte de Dieu, d'antiquité et de renouvellement. Cette famille est la première dans laquelle se soit effectuée la transition des idées hautaines sur lesquelles reposait le patriciat antique aux sentiments de la fraternité humaine qui constituent l'égalité chrétienne. Elle ouvrit sa demeure sénatoriale à ces assemblées des fidèles, où l'esclave, employé dans les carrières, prenait place au banquet eucharistique, à côté des grands; car c'est là, comme nous l'avons déjà rappelé ailleurs, c'est chez Pudens que les chrétiens de Rome se sont d'abord réunis pour assister aux saints mystères, pour y recevoir la communion de la main de saint Pierre, qui résidait chez lui : ce qui suffirait pour conférer à cette famille, aux yeux de la piété, une incomparable noblesse. L'hospitalité qu'elle avait donnée à l'apôtre, elle la continua envers beaucoup de serviteurs de Dieu : Justin le philosophe, entre autres, demeura, pendant ses deux séjours à Rome, dans les Thermes de Timothée, qui ont porté aussi le nom de Novatus, autre petit-fils de Pudens : c'était là que ce philosophe chrétien « communiquait à ceux qui ve-« naient le voir la doctrine de vérité [1]. » Des chambres antiques, qui paraissent, d'après leur structure,

Bollandistes sur les actes relatifs aux saintes Pudentienne et Praxède, et à leurs parents.

[2] Ego autem prope domum Martii cujusdam ad balneum cognomento Timothinum hactenùs mansi. Veni autem in urbem Romam secundò, neque alium quempiam locum, nisi quem dixi cognosco. Ac si quis ad me venire voluit, communicavi cum illo veritatis doctrinam. *Act. S. Justin.*

être un reste de la partie inférieure de cet édifice, ont reparu dans les temps modernes [1]. Ces ruines aujourd'hui souterraines se trouvent sous le sol de l'église de Sainte-Pudentienne. Il paraît que cette famille avait établi en ces lieux un cimetière provisoire, dans lequel elle entreposait les corps des martyrs, en attendant qu'on pût les transporter secrètement dans le grand cimetière établi sur la voie Salare. Un puits, au fond duquel gisent quelques ossements, se voit encore dans l'église. Lorsque le pape Pascal Ier fit rapporter dans l'enceinte de Rome les corps de Pudentienne et de Praxède, on retrouva, avec leurs reliques, des vases qui avaient été renfermés dans leurs tombes : les *actes* relatifs à ces deux sœurs nous en expliquent l'usage, en nous parlant du soin avec lequel elles recueillaient le sang des martyrs. Ces vases sont placés aujourd'hui sous l'autel de l'église, construite dans la maison de Pudens. Si l'on voulait résumer les nobles souvenirs de cette famille dans quelque image sensible, on pourrait choisir trois coupes : la coupe d'un calice, rappelant les premières messes célébrées sous son toit; une autre coupe, emblème de son hospitalité; une troisième coupe enfin, figurant celles où elle renfermait le sang versé pour Dieu. Nous avons déjà plus d'une fois parlé d'elle; nous la retrouverons plus d'une fois encore : elle a le

[1] In ipso titulo pastoris ubi erant thermæ Novati, quæ et Timothinæ dictæ, ipsæ balnei inferiores cellæ instar porticuum sibi concameratione conjunctæ, quæ usque in hodiernum diem cernuntur penè integræ, cœmeterii loco ad sepeliendos sublatos occultè martyres inserviisse creduntur. *Baron. not. ad Martyrol. Rom. die* 15 *januar.*

privilége d'être glorieusement inévitable parmi les origines de la prédication évangélique. Il vous est impossible de faire quelques pas dans cette étude, sans rencontrer sur votre chemin, sans voir paraître, à plusieurs reprises, ces vénérables figures à la tête de toutes les saintes familles des premiers temps, sur lesquelles l'histoire nous a conservé quelques détails. C'est là ce qui donne à la famille de Pudens et de Priscille une place, une illustration à part : elle est vraiment la famille patricienne de la chrétienté. Parmi les choses qui nous font plus ou moins directement penser à elle, et qui sont réunies dans son église, on lit sur une pierre antique, trouvée dans le cimetière des martyrs, et aujourd'hui incrustée dans le mur, l'épitaphe de Cornélie Pudentianète : au-dessous des mots, une petite figure, qui est sans doute son portrait, est taillée au ciseau [1]. Cette pierre conserve, je crois, la seule inscription des premiers siècles qui ait quelque rapport à la mémoire de la famille dont nous parlons : mais, pour compenser le peu d'éclat de ce fragment lapidaire, le nom de Pudens, qu'il rappelle, se trouve très-heureusement rattaché à un des monuments les plus apparents et les plus célèbres, quoiqu'on oublie souvent de remarquer cette liaison : c'est la colonne Trajane, surmontée de la statue de saint Pierre. La place où elle est toujours restée debout n'est pas loin du mont Viminal, au pied duquel est située l'église, autrefois la maison de

[1] CORN. PVDENTIANETI
BENE. M. Q VIXIT AN XLVII
DIVAL. PETRONIVS MAT
DULC. IN PACE.

Pudens, la résidence de l'apôtre. Cette proximité est une des raisons qui ont déterminé Sixte-Quint à choisir cette colonne pour la donner à saint Pierre, comme il a donné la colonne Antonine à saint Paul, pour une raison du même genre, ainsi que nous l'avons remarqué précédemment. De cette manière, le plus triomphal des monuments de l'ancienne Rome s'est trouvé chargé de rappeler le souvenir de la première famille de Rome chrétienne.

Or Pudens, sa femme, ses enfants avaient leur caveau de famille dans les catacombes de Priscille sur la voie Salare. L'usage, adopté par eux, de faire porter dans ce cimetière les corps des martyrs qu'ils avaient recueillis, serait déjà un indice presque suffisant: mais on a en outre des renseignements plus directs, suivant lesquels plusieurs membres de cette famille furent inhumés, l'un à côté de l'autre, dans ces catacombes [1]. Ce qui a fait dire à Boldetti : « Il « est manifeste que Priscille ou Pudens s'y était ré« servé une place particulière pour eux, leurs enfants « et petits enfants [2]. » Il est bien à regretter qu'à l'époque de la translation de leurs reliques dans l'inté-

[1] Cujus (Pudentianæ) corpus... posuerunt juxtà patrem suum in cœmeterio Priscillæ viâ Salariâ quarto decimo kalendas januarias... — Praxedes migravit ad Dominum virgo sacrata duodecimo kalendas augusti. Cujus corpus ego pastor presbyter sepelivi juxtà patrem suum in cœmeterio Priscillæ viâ Salariâ. *Act. S. Pudentian. et S. Praxed.*

[2] E manifesto che nel cimitero o della prima fondatrice o da S. Pudente si fosse reserbata una parte o ramo di esso per sè, e per li suoi figliuoli e nipoti. *Osserv. sop. cimit.*, lib. I, c. XIV.

rieur de Rome, qui a eu lieu au huitième siècle, on n'ait pas marqué, par une inscription, ou du moins dans quelque document historique, l'endroit précis qu'occupait cette sépulture de famille dans le labyrinthe de ces catacombes. Cette indication fournirait peut-être des éclaircissements sur quelques unes des orantes, ou femmes en prières, peintes dans les diverses grottes, qui étaient des parties ou des dépendances de ce vaste souterrain. Il est vraisemblable que sainte Priscille y est représentée. D'Agincourt signale à notre attention une de ces figures, qui est en effet très-remarquable. Son riche costume contraste avec l'habillement simple de la plupart des orantes. Il y en a qui se distinguent déjà par quelques ornements : mais celle-ci est en première ligne. Son étole, garnie d'une frange en festons, est parsemée, de haut en bas, de grains qui paraissent être des pierreries ou des perles. Son collier est à triple rang : les perles sont petites dans le premier, alternativement petites et grosses dans celui du milieu, et grosses dans le dernier : ses pendants d'oreilles, formés aussi d'une matière précieuse, se composent de grains taillés en forme de grenades. Les larges boucles de sa chevelure, à la nazaréenne, soignée sans apprêt, s'encadrent dans un voile, dont les longs plis descendent jusque près des genoux. Il est fixé au sommet de la tête par une petite bande d'étoffe ou par une lame, qui se rabat par devant, et sur laquelle brillent deux ornements pareils à ceux du collier. Ce voile est ouvert, comme celui de toutes les orantes : dans la physionomie de celle-ci, dans ses grands yeux, sont exprimées, non pas, il est vrai,

les émotions de la prière, mais du moins la dignité, la sérénité sérieuse, la préoccupation calme, qui conviennent à la femme forte de l'Évangile. Cette figure est debout près de trois tombes placées les unes au-dessus des autres, et creusées dans le mur. De l'autre coté de ces tombes est une seconde orante, dont l'habillement, très-ordinaire, semble annoncer qu'elle a été la suivante de la première pendant la vie, comme elle est sa compagne dans le tombeau. Parmi les ornements des sépulcres on voit une tête de femme avec des oiseaux et des fleurs. Suivant d'Agincourt, il y a lieu de croire que la figure dont nous venons de donner la description, est le portrait ou de la Priscille qui a restauré ce cimetière et qui était aussi une grande dame romaine, ou de l'autre Priscille, femme du sénateur Pudens, qui l'a fondé dans le premier siècle. Il y a aussi d'autres peintures dans lesquelles on a cru la retrouver; mais ce ne sont toujours que des conjectures. Sans pouvoir attacher sa mémoire à quelques portraits certains, bornons-nous donc à l'honorer dans ses œuvres. Son image la plus sûre, celle qui est la meilleure expression de son âme, c'est le cimetière même qu'elle a créé. Pendant trois siècles, les corps des martyrs y sont arrivés en foule: Priscille, qui avait donné aux confesseurs de la foi un asile dans sa maison, a préparé et fourni, dans ses catacombes, la dernière demeure à leurs générations successives, comme si la charité hospitalière, qui avait fait palpiter son cœur, était venue animer sa tombe.

Les chemins qui aboutissaient dans les environs de ce souterrain, furent, durant ce laps de temps,

bien fréquemment sillonnés par ces chariots à deux roues, nommés pour cela *Birotes*, sur lesquels les chrétiens conduisaient ordinairement les corps des martyrs aux cimetières[1]. Ce moyen de transport favorisait le secret des convois, pendant les persécutions. C'était celui dont les gens de la campagne se servaient pour apporter à Rome toute espèce de denrée, et pour remporter chez eux des provisions. Il était bien aisé d'y cacher les corps et les linceuls sous des sacs, sous des couvertures, sous un peu de foin pour le cheval, sans éveiller de soupçons. La rencontre de ces charrettes dans les alentours de la ville, même à une heure avancée de la nuit, n'étonnait personne. Les passants disaient peut-être : Voilà un paysan bien attardé, et le glorieux mort s'en allait tranquille. Dans les cas d'urgence, si l'on n'avait pas pu se procurer tout de suite le petit équipage, il fallait porter les corps sur un brancard, à la faveur des ténèbres : assez souvent le trajet n'était pas long. Les catacombes de sainte Priscille, entre autres, sont à proximité de la ville. Lorsque des chrétiens allaient inhumer leurs morts dans ce cimetière, ils passaient près d'un temple païen, qui avait été consacré à l'honneur, parce qu'on avait trouvé à cette même place une lame de métal sur laquelle ces mots : *la maîtresse de l'honneur,* avaient été gravés par une main inconnue. Plus d'une fois probablement les corps

[1] Sanctus autem Nicomedes presbyter in speluncâ degens, clam abstulit corpus ejus (Feliculæ), noctu *Biroto* vehens illud ad casulam suam. *Act. SS. Nerei et Achillei.*

des martyrs furent déposés pendant quelques instants, dans l'obscurité de la nuit, sur le seuil de ce temple. Les porteurs fatigués s'y asseyaient pour s'essuyer le front, en pensant aux grands contrastes de ce monde. Ils disaient entre eux que les vrais temples de l'honneur étaient pourtant ces cadavres proscrits qu'ils allaient enterrer furtivement, et ils reprenaient avec une sainte fierté le chemin des catacombes.

L'intérêt, qu'inspiraient à nos pères les souterrains de sainte Priscille, si souvent nommés dans les récits des premiers siècles, survit pour nous dans les monuments que les siècles modernes y ont retrouvés. Ce cimetière et ses dépendances doivent être comptés, avec ceux de saint Calixte, de sainte Agnès, des saints Marcellin et Pierre, parmi les principaux musées primitifs de l'art chrétien, à raison de la quantité de peintures qu'il a fournies: il a été aussi comme un grand dépôt d'archives, par la multitude d'inscriptions funèbres qu'il a dû renfermer et dont on a recueilli un certain nombre. En attendant que nous considérions ces antiquités, et particulièrement les épitaphes sous un point de vue dogmatique, c'est-à-dire par rapport aux croyances religieuses qu'ils énoncent ou supposent, nous ferons ici, en passant, une observation relative aux sentiments qu'ils expriment. Les épitaphes, trouvées dans les catacombes, réfutent ce rigorisme d'origine janséniste, qui voudrait effacer dans les inscriptions tumulaires, l'éloge des morts et la tendresse des vivants. Les mots *douce âme, très-chéri, âme innocente, très-fidèle serviteur*

de Dieu, et d'autres expressions équivalentes, sont fréquemment répétés dans ces inscriptions. Nous en choisirons seulement sept ou huit, qui ont quelque chose de plus caractéristique, que les formules ordinaires.

 Le cinquième des calendes de novembre
ici a été posé
pour dormir Gorgonius
ami à tous et ennemi
de personne [1].

A Claudius bien méritant et dévoué,
qui m'a aimé: il a vécu XXV ans environ :
qu'il soit en paix [2].

A Januarius, doux et bon
fils que tous honoraient beaucoup et
appréciaient qui a vécu
XXIII ans, V mois, XXII jours
ses parents [3].

---

1 E ΚΑΛΑΝ ΝΟΕΝΒ. ΕΚΟΙΜΗΘΗ
ΓΟΡΓΟΝΙC ΠΑCΙΦΙΛΟC ΚΥ
ΟΥΔΕΝΙ ΕΧΘΡΟC.
E. Cœmet. Callist.

2 CLAVDIO BENE MERENTI STVDIOSO
QVI AMABIT ME. VIXIT. AN. P. M XXV
IN. P.
Tab. VIII, *sculpt. d'Agin.*

3 IANVARIO DVLCI ET BONO
FILIO OMNIBVS
HONORIFICENTISSIMO ET
IDONEO QVI VIXIT
ANNIS. XXIII M. V. D XXII.
PARETES.
E. Cœmet. Priscill.

Laurinie plus douce que le miel
repose en paix [1].

A Simplicius de bonne mémoire qui a vécu
XXIII ans XLIII jours.
En paix ses frères
lui ont fait (ce monument) [2].

Et cette autre, composée sans doute par un père ou par une mère :

Tu es tombée trop tôt
Constantia admirable (modèle)
de beauté et
de grâce laquelle a vécu
XVIII ans VI mois XVI jours
Constantia en paix [3].

Près de cette épitaphe se trouvait la petite fiole de sang. Il fallait que la douleur qui a dicté cette inscription fût bien vive, pour faire graver ce mot de

---

1 LAVRINIA MELLE DVLCIOR
QVIESC. IN PACE.
E. Cœmet. Thrason.

2 SIMPLICIO BONE MEMORIA. Q. V.
ANNOS XXIIII D XLIII
IN PACE FECERVNT
FRATRES.
E. Cœmet. Priscill.

3 NIMIVM CITO DECIDISTI
CONSTANTIA MIRVM
PVLCHRITVDINIS ATQUE
IDONITATI QVÆ VIXIT ANNIS
XVIII. MEN. VI. DIE XVI
CONSTANTIA IN PACE.
E. Cœmet. Callist.

trop tôt sur la tombe bienheureuse de la jeune martyre. Mais voici une autre inscription, qui lui fait une digne réponse. Celle-ci est des plus anciennes : elle appartient à la première moitié du second siècle, de l'année 117 à l'année 137 :

Au temps d'Adrien
empereur
Marius adolescent chef
de soldats qui a vécu assez
puisqu'il a consumé pour le Christ ☧
sa vie avec son sang en paix
enfin il s'est reposé (ses parents ou amis) ont fait leur devoir
en lui élevant ce monument dans les larmes et dans la crainte
le sixième des ides [1].

En parcourant les épitaphes extraites des catacombes de Rome, je désirais en rencontrer une qui se rapportât à un de nos ancêtres, à quelque Gaulois ou du moins à quelque Gallo-Romain. Une pierre sépulcrale, trouvée dans le cimetière de Sainte-Agnès, a fourni l'inscription suivante. Elle est écrite en caractères barbares, mais elle est belle, et elle se termine par une longue palme :

---

[1] TEMPORE ADRIANI
IMPERATORIS
MARIVS ADOLESCENS DVX
MILITVM QVI SATIS VIXIT
DVM VITAM PRO CHO CVM SAN
GVINE CONSVNSIT IN PACE
TANDEM QVIEVIT BENEMERENTES
CVM LACRIMIS ET METV POSVERVNT.
ID. VI.
E. Cœmet. Callist.

Ici Gordianus nonce de la Gaule
égorgé pour la foi avec toute sa famille
repose en paix
Théophila servante a fait (ce monument) [1].

Ce nonce de la Gaule s'était-il rendu dans la capitale de l'empire pour y traiter des intérêts temporels de son pays, ou bien pour y obtenir un peu de répit en faveur de ses compatriotes chrétiens placés sous le coup d'une persécution ? Dieu le sait. Mais telle qu'elle est, cette inscription est une de nos précieuses antiquités nationales [2]. Rome nous offre beaucoup de monuments chrétiens de différents siècles qui ont trait à notre pays : leur longue série ne pouvait guère commencer plus glorieusement que par le

---

1 ΘΗC ΓωΡδΗΑΝΥC ΓΑΛΛΗΕ ΝΥΝCΗΥC ΗΥΓΥ
λΑΤΥC ΠΡω ΦΗδΕ CΥΜ ΦΑΜΗΛΗΑ ΤωΤΑ
QΥΗΕCCΥΝΤ ΗΝ ΠΑΚΕ
ΥΘΦΗΛΑ ΑΝCΗΛΛΑ ΦΕCΗΤ. (Ici une palme.)

Cette inscription, composée de mots latins, mais écrite en mauvaises lettres grecques, fournit un indice sur l'ancienne prononciation de la seconde de ces langues. L'*i* des Latins y est remplacé par l'Η.

2 D'après les antiquaires romains, une partie de cette pierre sépulcrale est restée à Rome, et l'autre partie, sur laquelle se trouve l'inscription, a été portée en France avec les reliques de Gordien. J'ignore où elle est, et si elle subsiste encore. Divers fragments intéressants, qui appartenaient à des églises et à des monastères actuellement démolis ou transformés en manufactures, gisent souvent dans des recoins ignorés. La *commission des monuments historiques* ferait bien de pourvoir, s'il y a lieu, à la conservation ou à la recherche de l'inscription funèbre de ce martyr, qui est, je crois, le plus ancien ambassadeur de notre pays dont on ait conservé l'épitaphe.

guère commencer plus glorieusement que par le sépulcre et la palme de ce représentant de nos pères, qui est venu avec sa famille sceller à Rome, par l'effusion de tout son sang, l'union de notre patrie avec le centre du Christianisme. La servante Théophila, dont la reconnaissance pour ses bons maîtres s'est trouvée réduite à ne pouvoir plus leur rendre d'autre service que celui d'un tombeau, a été heureusement inspirée en leur faisant ou faisant faire cette épitaphe, qui est remarquable aussi sous le rapport de l'expression. Il y a un sentiment profond dans ces mots : *Egorgé pour la foi avec toute sa famille,* écrits tout simplement, sans addition, sans étalage de regrets, au nom d'une pauvre femme, devenue tout à coup, vraisemblablement loin de son pays, la survivante solitaire de la famille à laquelle elle s'était dévouée.

En général, si l'on étudie le caractère des anciennes épitaphes, en choisissant celles de ces inscriptions qui ne se bornent pas à des noms, à des dates ou à des formules ordinaires, on y sent, parmi les symboles de l'espérance chrétienne, la présence d'une douleur tendre, mais ferme et soutenue. Ceux qui se reposaient là, en attendant leurs frères, ne leur demandaient pas plus des larmes immodérées qu'un oubli injurieux, suivant le sentiment exprimé avec tant de force dans cette épitaphe romaine, qui appartient au commencement du seizième siècle, mais qui ne serait pas désavouée par celles des catacombes :

« Celui qui est ici prie tous les mortels de ne pas « troubler son repos ; car les morts peuvent être

« troublés par des injures ou par des larmes, puis-
« qu'avant le dernier jour ils ne peuvent répondre
« ni aux unes ni aux autres[1]. »

Quoiqu'un sentiment triste soit presque toujours inséparable du spectacle de la mort et de ses œuvres, car ce *n'est pas Dieu qui a fait la mort,* il y a néanmoins certains tombeaux sur lesquels la Providence a réuni des images, des idées gracieuses avec tant de profusion, qu'elles en voilent entièrement le côté sombre : pareilles à des palmes verdoyantes qui seraient accumulées sur les coins noirs d'un drap mortuaire, de manière à ne laisser paraître que la croix blanche du milieu. Nous rencontrons un de ces tombeaux, lorsqu'après avoir quitté la voie Salare, nous arrivons sur la voie Nomentane. Là, parmi ces riants coteaux célébrés par Martial et par Pline, fut inhumée, assez près d'un temple de Diane, une jeune martyre de la foi et de la pudicité, qui a purifié pour toujours, par sa présence de quelques instants, les murs du lieu infâme où elle avait été renfermée. Ces murs, encore subsistants, forment la chapelle souterraine de l'église dédiée en son honneur à la place Navone. Immédiatement après sa mort[2], le corps de sainte Agnès fut transporté par ses parents dans un domaine qu'ils possédaient près de la voie Nomen-

[1] Mortales omnes orat ne quietem ejus turbare velint. Turbantur enim manes injuriis et *lacrimis*, cum *alterutris ante* novissimum diem *respondere* nequeant. Voyez l'*épitaphe de Paul Mellini, à Saint-Jean-de-Latran.*

[2] Parentes vero ejus cum omni gaudio abstulerunt corpus ejus et posuerunt illud in prædio suo, non longe ab Urbe, in viâ quæ dicitur Nomentana. *Act. S. Agn.*

tane [1]. Le caveau où il fut déposé ne resta pas long temps solitaire; il fut bientôt entouré de nouvelles chambres sépulcrales ornées de peintures : les tombes les plus distinguées s'empressèrent de se réfugier autour du puissant cercueil de cet enfant. Constance, fille de Constantin, s'était fait enterrer près d'elle, et, peu de temps après, deux autres filles du même empereur, Hélène, femme de Julien, et Constantine, femme de Gallus, décédées, l'une à Vienne, dans les Gaules, l'autre au fond de la Bithynie, vinrent, de l'Occident et de l'Orient, rejoindre leur sœur endormie à l'ombre de la jeune sainte. L'église que Constantin avait fait élever quelques années auparavant sur la grotte d'Agnès, conserve encore son architecture primitive, et elle semble, avec ses formes pleines de pureté, n'être que l'épanouissement de la tombe virginale exhaussée et agrandie. Il n'y a peut-être pas de lieu dans la campagne romaine où l'âme recueille plus d'impressions d'innocence et de sérénité, surtout lorsqu'on rattache certains souvenirs et certains usages qui se sont perpétués en cet

[1] La grotte sépulcrale de sainte Agnès se trouve dans le voisinage de catacombes plus anciennes, auxquelles elle a donné son nom. Elles ont été visitées par Bosio, qui en a laissé une description détaillée ; mais le R. P. Marchi, les examinant avec plus d'attention, y a fait récemment des découvertes qui avaient échappé à la sagacité de son illustre devancier. Il publiera prochainement le résultat de ses recherches dans le savant travail qu'il prépare sur les anciens monuments de Rome. Nous aurons, dans un des chapitres suivants, l'occasion de citer plusieurs des observations archéologiques qui ont été faites précédemment sur cette partie de Rome souterraine.

endroit à un récit conservé par les actes du martyre de sainte Agnès. Ses parents étaient à veiller dans la grotte de son sépulcre : tout à coup, dans le silence de la nuit, ils voient une armée de vierges, qui, revêtues de cyclades tissues d'or, passaient à travers une grande lumière, et, au milieu d'elles, la bienheureuse vierge Agnès, parée aussi de cette robe éblouissante, et à sa droite un agneau plus blanc que la neige [1]. Absorbés par ce spectacle, ils sont frappés de stupeur, ainsi que tous ceux qui étaient avec eux. Agnès prie les vierges saintes de s'arrêter un peu, et, debout devant ses parents, elle leur dit : Vous voyez que vous ne devez pas me pleurer comme une morte ; mais réjouissons-nous ensemble et félicitez-moi, parce que j'ai été reçue avec ces compagnes dans les demeures lumineuses, et que je suis unie dans les cieux à celui que j'ai aimé sur la terre de toute ma puissance d'aimer. Et, ayant dit ces choses, elle passa. Cette vision, semblable à plusieurs autres récits de la même époque, a ici un charme particulier, parce qu'à la scène céleste qu'elle retrace correspond une scène terrestre, qui semble être l'image de la première. L'empressement avec lequel les vierges du ciel se réunissaient autour de l'âme de sainte Agnès se répéta bientôt après, parmi les vierges de la terre, autour de son tombeau. C'est là en effet que, dès l'aurore de la paix de l'Église, Constance Auguste, la fille de

[1] Vident in medio noctis silentio vigilantes exercitum virginum, etc. Inter quas vident etiam beatissimam virginem Agnetem simili veste fulgentem, et ad dexteram ejus Agnum nive candidiorem. *Act. S. Agn.*

Constantin dont nous avons parlé, a fondé le premier monastère de femmes qui ait eu une existence assurée[1]. Beaucoup de vierges romaines y ont suivi la fille de l'empereur, pour s'y revêtir de l'habit des religieuses, en attendant ces cyclades d'or qui avaient été vues dans la cellule mortuaire de la sainte. Quelques débris du vieux monastère se sont conservés jusqu'aux temps modernes, particulièrement l'entrée de l'escalier par lequel les religieuses descendaient dans le souterrain que leurs célestes sœurs avaient visité. Un autre trait de la vision, l'agneau plus blanc que la neige, semble s'être incorporé dans une cérémonie qui subsiste encore aujourd'hui. Tous les ans, le jour de la fête de sainte Agnès, on bénit dans son église, pendant le service divin, de petits agneaux parés de fleurs et de rubans, dont la laine sert à faire les pallium que le pape envoie aux archevêques. La vision racontée par ses parents n'ayant pas été sans influence sur la liturgie de sa fête, puisqu'elle a donné lieu, suivant Durand, à l'institution d'une seconde solennité en son honneur, il est vraisemblable que la bénédiction d'agneaux blancs, analogue d'ailleurs au nom de la sainte, s'est rapportée originairement à la partie de la légende qui lui correspond, comme l'ancien monastère de religieuses correspond au cortége des vierges qui accompagnaient la jeune martyre. Cette apparition des choses d'en haut semble donc

[1] Perseveravit autem Constantia Augusti filia in virginitate, per quam multæ virgines nobiles et illustres et mediocres sacra velamina susceperunt... Multæ virgines romanæ ad Agnetem beatissimam, quasi in corpore manentem, attendunt. *Act. S. Agn.*

avoir laissé dans ce bas monde, autour du tombeau qu'elle avait éclairé, une double empreinte d'elle-même sous des formes terrestres, comme on voit un vase de fleurs, placé près du tabernacle, au sommet de l'autel, dans la plus vive lumière des cierges, projeter son ombre et dessiner ses contours sur le pavé de la chapelle. Tout est si candide dans ce qui a formé comme une prolongation de la légende primitive de sainte-Agnès, qu'il semble que le temps, loin d'en affaiblir l'impression, ait continuellement rajeuni cet hommage que lui adressait, dans un hymne presque contemporain, la vieille poésie chrétienne.

« O vierge heureuse! ô gloire nouvelle! noble ha-
« bitante du céleste séjour, inclinez vers nos demeu-
« res souillées cette tête ornée de deux diadèmes,
« qui, par un don de Dieu, a eu le privilége de ren-
« dre chaste le repaire abominable où elle est ap-
« parue.

« La lumière qui sort de votre bouche, nous fera
« sentir sa bienfaisante pureté, si vous remplissez en
« même temps nos cœurs : car il n'y a rien que de
« pudique dans tout ce que vous daignez honorer de
« vos regards, ou toucher seulement de votre pied
« sacré [1]. »

Plusieurs autres cimetières, qui offrent des détails intéressants, mais dont l'énumération serait ici trop

[1] O virgo Felix, ô nova gloria,
Cœlestis arcis nobilis incola,
Intende nostris colluvionibus
Vultum gemello cum diademate :
Cui posse soli cunctiparens dedit
Castum vel ipsum reddere lupanar.

longue, étaient dispersés le long des routes qui partaient de Rome entre la porte Nomentane et la porte Capène. Sur la voie Tiburtine, le tombeau de saint Laurent, renfermé aujourd'hui dans l'ancienne basilique bâtie en cet endroit, n'a eu originairement pour demeure qu'une crypte appartenant à sainte Cyriaque : le nom de cette illustre veuve, qui a eu aussi sa sépulture dans ce même lieu, est celui sous lequel on désigne ordinairement les souterrains qui s'y trouvent. Une visite que j'ai faite dans une partie de ces catacombes, située un peu au-delà de la basilique, m'a laissé un genre d'impression très-simple, mais dont on se souvient toujours. Quelques ouvriers, qui y faisaient en ce moment des travaux préliminaires à l'extraction des reliques, me servirent de guides : j'aurais désiré qu'ils me fissent pénétrer dans des profondeurs plus reculées, où l'on avait retrouvé autrefois de beaux restes d'antiquités chrétiennes; mais cela n'était pas possible, soit parce que les voies n'étaient pas encore déblayées, soit parce qu'ils craignaient quelque accident. Les étroits corridors que je parcourais, si peu élevés en quelques endroits, qu'il fallait se courber pour passer outre, et, du reste, semblables à beaucoup d'autres, n'avaient de remarquable qu'un certain nombre de tombeaux intacts et pleins, dans toute leur intégrité primitive; mais je ne voyais pas d'inscriptions, excepté une ou deux qu'il était difficile de lire; je ne rencontrais ni pein-

Purgabor oris propitiabilis
Fulgore, nostrum si jecur impleas.
Nil non pudicum est, quod pia visere
Dignaris, albo vel pede tangere.
Aurel. Prudent., hymn. XIV.

ture, ni chapelle, rien en un mot de ce qui ajoute tant d'intérêt aux catacombes, et qu'on serait toujours heureux d'y trouver. C'est toutefois ce manque d'intérêt spécial qui me rendait une autre impression que j'étais content de recueillir pure et entière. En préoccupant l'attention, en fixant sa partie la plus vive sur des détails, les monuments que l'on rencontre de distance en distance dans les cimetières sacrés, affaiblissent, à quelque degré, un certain effet de l'ensemble. Lorsqu'aucune pensée particulière d'art, de science ou d'histoire ne vient vous y donner de distractions, pas même des distractions funèbres; lorsque ces lieux, dépourvus de tout accessoire et de toute variété, se montrent à vous dans leur majesté nue et muette, qui est la majesté propre de la mort, la solitude, la nuit, le silence vous semblent plus profonds : vous comprenez mieux ce caractère de la ville souterraine, qui consiste à vous isoler du monde aussi complétement que si le monde lui-même n'était plus, et à faire pénétrer, au fond de l'âme, un sentiment plus vif de la séparation finale et universelle, que ne pourraient le faire des années de retraite au fond de quelque désert inconnu.

En sortant de ces catacombes, arrêtez-vous un instant pour considérer leur emplacement et leurs alentours, en vous rappelant certaines particularités locales que l'histoire nous a transmises : vous pourrez vous représenter un rapprochement ou plutôt un contraste, qui a dû frapper bien souvent les vieux chrétiens de Rome, lorsqu'ils allaient visiter la crypte de saint Laurent. Ce martyr, qui avait été le grand serviteur des pauvres, qui, interrogé en quels lieux

il avait caché les trésors de l'Église, avait montré les pauvres rassemblés autour de lui; qui avait été inhumé la tête enveloppée des linges dont il s'était servi pour essuyer les pieds des pauvres, avait son sépulcre dans le voisinage de deux monuments païens, l'un de la richesse, l'autre de la misère romaine. D'un côté, le tombeau fastueux de Pallas, ce vil ministre de Claude, dont l'opulence avait scandalisé la corruption même de Rome, ce qui n'avait pas empêché le sénat de lui voter les honneurs d'un mausolée: de l'autre côté, vers la voie Labicane, l'emplacement *des Puticoles* ou pourrissoirs, qui avaient servi de sépulture aux cadavres des esclaves et des pauvres, qu'on y précipitait pêle-mêle [1]. Le cimetière de Sainte-Cyriaque et de Saint-Laurent, le mausolée de Pallas, les Puticoles offraient, dans un petit espace, la représentation matérielle de l'esprit des deux cultes : dans les sépultures chrétiennes, le mendiant avait une place décente, et les saints avaient les plus belles tombes.

Les indications historiques concernant les Puticoles ont concouru, avec d'autres renseignements, à établir une vérité importante relativement aux cimetières chrétiens. Quelques vieux protestants français, allemands, anglais, avaient trouvé bon de soutenir que les tombeaux païens étaient mêlés dans les catacombes aux sépultures des fidèles : opinion qui reparaît de temps en temps, comme un signe d'érudition à effet, dans les élégantes brochures des touristes. J'en demande pardon à quelques dames anglicanes, et aussi à quelques-unes de mes compatriotes : mais il est de fait qu'aujourd'hui

[1] A l'époque dont nous parlons, ces trous étaient fermés depuis assez longtemps, mais leur place était connue. Plusieurs antiquaires ont d'ailleurs pensé qu'on leur en avait substitué d'autres dans les environs.

encore, à Rome même, jusque sur le seuil des catacombes, on rencontre parfois des étrangers, très-persuadés qu'ils se donnent les airs d'un doute savant, en se faisant les échos d'une opinion plus que surannée. Je crois donc, bien que la vérité dont il s'agit ait été placée au-dessus de toute contestation sérieuse, ne pas faire une chose entièrement inutile, en résumant ici quelques-unes des principales raisons qui la constatent. Nous parlerons d'abord des faits généraux : nous apprécierons ensuite la portée des exceptions réelles ou hypothétiques que l'on pourrait alléguer[1].

Les faits généraux constituent cinq ordres de preuves, dont la force va en se multipliant. Il faut d'abord tenir compte des renseignements sur les localités destinées aux sépultures païennes. On sait que, sauf le privilége, très-rarement accordé, d'avoir un mausolée dans l'enceinte de la ville, les familles distinguées établissaient leurs monuments funèbres, hors des murs, soit dans leurs villa, soit dans des propriétés anciennement possédées par elles ou acquises à cet effet, particulièrement sur les bords des grandes routes. De là cette foule de tombeaux et de débris de tombeaux, qui ont été retrouvés notamment sur les voies Appienne, Ostiense, Aurélienne, Flaminienne, Salare, Tiburtine, Prénestine, Lavicane et Latine. En voyant encore aujourd'hui ces mo-

[1] Nous ne raisonnerons ici que dans la supposition admise par un si grand nombre d'antiquaires, suivant laquelle une partie des cimetières chrétiens aurait été établie dans les galeries même des anciennes carrières. Si, au contraire, il est certain, comme le P. Marchi doit le prouver dans son ouvrage, que toutes les galeries sépulcrales ont été non pas seulement façonnées, mais entièrement construites par les chrétiens, tous les autres raisonnements deviennent superflus, et l'erreur que nous allons réfuter tombe d'elle-même.

numents, quelques-uns bien conservés, la plupart ruinés, d'autres enfin réduits à quelques pierres, se dresser de distance en distance, et mesurer à divers degrés les ravages des siècles, le long des mélancoliques avenues de la campagne romaine, on dirait des bornes milliaires tout à la fois de l'espace et du temps. Plusieurs de ces tombeaux consistaient en des chambres souterraines, mais beaucoup d'autres s'élevaient pompeusement au-dessus du sol, quelques-uns en forme de pyramides, quelques autres en forme de tours. L'aristocratie se plaisait à déployer un grand luxe dans la décoration de ces sépultures. On plantait à côté d'elles des bosquets, à l'ombre desquels se célébraient les repas funèbres. C'est à travers les doubles rangs de ces sépulcres que l'on arrivait aux portes de la ville. En préférant les bords des routes les plus fréquentées pour y faire figurer leurs mausolées, les familles patriciennes y avaient vu un moyen de donner une haute idée de leur grandeur aux passants et aux étrangers : il est à croire qu'elles avaient été plus sensibles à ce motif qu'au simple désir d'ajouter à la majesté de Rome.

A l'autre extrémité de ce qu'on pourrait appeler l'échelle sociale des sépultures, se trouvait le genre d'inhumation le plus ignoble, pour les dernières classes de la population. C'étaient les trous pratiqués dans les champs Esquilins. Ælius Gallus, Varron, Festus, ont marqué très-expressément leur nom, leur situation et leur usage. « Le nom de *puticoles* « (*puticolæ*) peut venir, dit Varron, de celui de « puits, parce que les corps y étaient jetés, à moins « que l'on ne préfère, ajoute-t-il, l'étymologie don-

« née par Ælius, suivant lequel ce nom dérivait « des mots qui expriment la putréfaction : ce lieu, « situé au-delà du mont Esquilin, était en effet un « *pourrissoir public*[1]. » Ce terme suppose évidemment que les corps étaient jetés dans ces puits sans avoir été brûlés auparavant. Cet usage a-t-il cessé plus tard pour cette *misérable plèbe,* comme l'appelle Horace ? Lorsque Auguste eut fait fermer les anciens puticoles, pour les remplacer par la villa de Mécènes, en a-t-on ouvert d'autres, à quelque distance, soit dans cette même partie de la campagne, comme l'ont pensé plusieurs antiquaires, soit sur d'autres points ? Ou bien les cadavres des pauvres ont-ils reçu, à partir de cette époque, les honneurs du bûcher ? Nous n'avons nul besoin d'examiner cette question. Dans le premier cas, les nouveaux puticoles, quelque part qu'ils eussent été situés, auraient toujours été essentiellement distincts des catacombes chrétiennes, qui renfermaient des galeries de tombes, et qui n'ont jamais été des pourrissoirs, où les corps étaient précipités et entassés. Dans le second cas, le nouveau mode de sépultures, adopté pour la dernière classe de la population, rentrerait dans celui dont nous allons parler.

[1] A puteis Puticulæ quod ibi in puteis obruebantur homines ; nisi potiùs, ut Ælius sentit, Puticulæ quod putrescebant ibi cadavera projecta, qui locus publicus ultrà Exquilias. *Varr.,* lib. I, *de Ling. lat.* — Qualis fuerit locus quo nunc cadavera projici solent extra porta Exquilinam, quæ quod ibi putrescerent, inde potiùs appellatos existimat Puticulos Ælius Gallus, qui ait antiqui moris fuisse ut patres familias in locum publicum extrà oppidum mancipia vilia projicerent. *Sex. Pomp. Fest. de verb. signif.* dans *Auct. Ling. lat.* M. DCII.

La plus grande partie du peuple avait adopté, comme les grands, l'usage de brûler les corps. Il y avait, pour les bûchers plébéiens, des lieux appelés ustrines [1], où ce dernier devoir s'accomplissait sans l'appareil et sans les frais des bûchers aristocratiques. Comme cette population n'était pas assez riche pour se procurer des sépultures séparées, dans quelque villa ou quelque propriété particulière, les restes des morts étaient enfouis dans des fossés communs [2]. Aucun document n'indique les carrières, *Arenariæ*, comme ayant été, pour les sépultures, une dépendance des Ustrines.

Quant aux enfants, ceux qui étaient transportés hors des murs suivaient naturellement la condition de la sépulture de leurs parents. Mais il n'était pas défendu de leur donner une tombe, sous le toit domestique, dans l'intérieur de la ville. La loi n'avait pas vu de graves inconvénients dans cette indulgence. La petitesse de ces cadavres leur avait fait accorder le privilége que de hauts personnages, en des cas très-rares, devaient à la grandeur de leur fortune.

Voilà donc quatre espèces de localités bien dis-

[1] *Bustum* propriè dicitur locus in quo mortuus est combustus et sepultus; diciturque Bustum quasi benè ustum. Ubi verò combustus quis tantummodò, alibi vero est sepultus, is locus ab urendo *ustrina* vocatur. Sed modo Bustum eò quod sepelitur, sepulchra vocamus. *Sex. Pomp. Fest. de verb. signific.* Le mot *ustrina* était aussi employé pour exprimer la cérémonie funèbre elle-même : *applicare ustrinam.*

[2] Il y avait un *vicus ustrinus* dans la cinquième région, hors de la porte Esquiline, et par conséquent dans la région même des Puticoles. Voir *Boldet.*, lib. I.

tinctes qui forment en quelque sorte le plan des sépultures romaines. Il ne renferme pas, comme on le voit, les catacombes.

Ces observations sont fortifiées et complétées par d'autres considérations que fournit l'histoire des rits funèbres chez les Romains : nous pouvons distinguer ici deux périodes.

La première, qui remonte à l'époque des rois, comprend tout l'espace de temps pendant lequel l'inhumation, loin d'être un usage exceptionnel, a été une pratique commune ou suivie par une partie considérable de la population [1]. Il serait trop déraisonnable de supposer que les sépultures chrétiennes ont pu être mêlées dans les catacombes à des tombeaux païens de cette période. Nous n'allèguerons point ici les raisons qui ont persuadé à de savants antiquaires romains que ces grandes carrières n'existaient pas encore à cette époque. Nous ne dirons point non plus que si la coutume d'enterrer dans les catacombes eût dès lors été établie, elle se fût vraisemblablement perpétuée parmi les dernières classes auxquelles ces corridors souterrains eussent offert une sépulture plus décente que celle à laquelle elles ont été réduites. Nous nous bornons à des preuves plus frappantes. Elles résultent d'abord du silence absolu que toute l'antiquité a gardé sur ces cimetières dans les catacombes, qui auraient été pourtant un des faits les plus remarquables dans l'histoire des sépultures romaines. Jalouse de posséder

[1] Ipsum cremare apud Romanos non fuit veteris instituti ; terrâ condebantur. *Plin., Hist. natur.*, lib. VII, c. 55, 1.

tous les genres de grandeurs, Rome eût pu se glorifier d'avoir, comme les villes de l'Égypte, sa cité souterraine. Il serait moralement impossible que ces cimetières n'eussent pas laissé le plus vague souvenir dans les traditions populaires, qu'aucun historien, orateur ou poëte n'eût jamais fait la plus petite allusion à cette nécropole antique, qu'elle eût été complétement oubliée par ceux-mêmes qui nous ont transmis des renseignements d'un moindre intérêt, non pas seulement sur les usages qui existaient de leur temps, mais sur les vieilles coutumes romaines, relatives aux sépultures. En outre, les Ediles, les Quadrumvirs, chargés de l'administration matérielle, eussent dû s'occuper des cimetières souterrains. Il eût fallu veiller aux précautions à prendre contre les éboulements; des excavations, imprudemment faites, eussent pu compromettre la sûreté des voies publiques et des parties de la campagne romaine sous lesquelles ces souterrains étaient creusés. Ces graves raisons, jointes au respect des Romains pour les tombeaux, eussent fait ranger la police de ces lieux parmi les attributions les plus importantes de ces magistrats. Nous y voyons figurer les édifices, les eaux, les routes, jamais les catacombes.

En second lieu, il faudrait admettre, ou que ces rangées d'anciens sépulcres ont été détruites par les chrétiens, ou qu'elles ont été conservées par eux. La première supposition n'a pas la moindre apparence de probabilité : les documents des premiers siècles du Christianisme ne laissent pas entrevoir que les chrétiens aient eu à procéder à de semblables démolitions de cimetières; mais toute invraisemblable

qu'elle est, acceptons un instant cette hypothèse : que s'ensuivrait-il? il s'ensuivrait précisément que les chrétiens n'ont pas voulu mêler leurs tombeaux aux sépultures païennes. Si, au contraire, ils les avaient laissées intactes, elles seraient demeurées à leur place. On ne dira pas qu'il n'en est point resté de traces, parce qu'elles ont dû être détruites par les dégâts des Lombards. Ceux-ci ont saccagé beaucoup de tombeaux chrétiens, ce qui n'a pas empêché qu'un grand nombre de ces tombeaux ne soit arrivé jusqu'à nous : la même chose aurait eu lieu pour les tombes païennes creusées dans les murs des catacombes. Ces cimetières offriraient, dans plusieurs de leurs parties, des indices qui feraient discerner ces tombes, comme on a discerné tant de sépultures païennes. Quelques inscriptions au moins décèleraient leur origine antérieure à celle des cimetières chrétiens. Toutes les inscriptions portant, selon l'usage de Rome, une date consulaire, qui ont été recueillies dans les catacombes, sont postérieures à l'établissement du Christianisme, bien postérieures par conséquent à l'époque où l'inhumation était encore une pratique assez commune.

Mais un autre usage, celui de brûler les corps, avait commencé de bonne heure; on le voit poindre dès les premiers jours de Rome [1]. Nous savons aussi, d'après des articles de la loi des douze Tables, qu'à l'époque où elle a été promulguée, il existait concur-

[1] Ovide, liv. IV, *des Fastes*, parle du bûcher de Rémus. Pline, *Hist. natur.*, liv. XIV, c. 14, 1, rappelle la défense faite par Numa d'arroser les bûchers avec du vin.

remment avec l'autre [1]. Il finit par prévaloir généralement [2]; ce qui constitue une seconde période; toutefois quelques familles aristocratiques avaient refusé d'adopter le rit des bûchers funèbres; Cicéron n'en cite que trois. Celle des Scipions s'était particulièrement distinguée par sa fidélité à l'ancienne religion des tombeaux. Mais Sylla avait renoncé, sous ce rapport, comme sous tant d'autres, aux coutumes de ses ancêtres. Les exceptions au nouvel usage ont-elles été nombreuses? Certains monuments dans lesquels on a retrouvé les deux genres de sépultures, les sarcophages et les urnes cinéraires, sont-ils l'indice, non d'une transition de l'ancien rit au nouveau, mais d'un retour à l'ancien? Est-il constaté que, sous les Antonins, l'aristocratie soit revenue à l'usage de l'inhumation? Ce sont là encore des questions dans lesquelles nous pouvons parfaitement nous dispenser d'entrer; car ceux qui les décident dans le sens affirmatif conviennent eux-mêmes que l'autre rit était suivi par la grande masse de la population. Ce serait donc dans le cercle des hautes classes que la restauration de la coutume ancienne se serait opérée à quelque degré. Or, les familles aristocratiques se construisaient, comme nous l'avons déjà dit, des mausolées à part, décorés avec soin, souvent avec luxe; elles y plaçaient des ornements, des emblèmes usités chez les Romains; elles y gravaient des inscriptions. La présence de pa-

[1] Fori *bustive* æterna auctoritas esto. — *Rogum* ascia ne posito. — Hominem mortuum in urbe ne sepelito, neve *urito*. *V. Leggi delle dodici Tavole, da Lod. Valeriani, Firenze*, 1839.

[2] Ægyptii quoque condientes sepeliunt corpora, Romani vero incendunt. *Diog. Laert. in Pyrron.*

reils monuments dans les catacombes serait très-reconnaissable, et ce n'est pas dans les catacombes qu'on les a retrouvés.

Il ne reste donc qu'à examiner si ces lieux ont pu être à cette époque des cimetières païens, destinés à recevoir les sépultures effectuées suivant le rit généralement suivi. Le silence de tous les documents, l'absence de tout vestige de ces sépultures, les raisons, en un mot, que nous avons fait valoir pour l'époque des inhumations, se reproduisent pour celle des bûchers avec une plus grande force; car, d'une part, il serait encore plus inconcevable que cette ville souterraine, d'origine plus récente, eût échappé à tous les regards et à tous les souvenirs de l'histoire; et, d'autre part, ces tombeaux auraient été retrouvés avec des marques encore plus significatives. Les antiquaires y auraient recueilli des vases contenant les cendres appelées pour cette raison *cineraria,* et d'autres *vases, ossuaria,* où l'on plaçait les débris d'ossements que le feu n'avait pas réduits en poudre. Lorsque ces ossements n'auraient pas été renfermés dans ces vases, les tombes nous les auraient offerts en petits tas, et non pas régulièrement disposés comme ils le sont dans toutes les tombes où la décomposition s'opère naturellement. Ils auraient présenté les traces, non de la dissolution simple, mais de la calcination. Voilà ce qui aurait dû se vérifier, et c'est ce qui a été démenti par les faits. On a trouvé, il est vrai, dans quelques sépulcres, les restes de cadavres brûlés; mais ces sépulcres portaient précisément les signes du christianisme, et l'on sait que plusieurs martyrs ont péri par le supplice du feu. Quand le tombeau de saint Lau-

rent a été ouvert, des cendres, des os calcinés ont rendu un dernier témoignage à l'antique récit de sa mort. Mais, dans presque toutes les tombes, les squelettes, les ossements, leur transformation graduelle en poussière ont fait voir les indices de la décomposition naturelle. Tel est le fait général, manifestement inconciliable avec l'erreur que nous réfutons en ce moment.

Ce n'est pas tout : l'opposition qui existait, sous un autre rapport, entre l'ordre établi pour les sépultures chrétiennes et le système des sépultures païennes, fournit une autre preuve très-remarquable. Les familles riches de Rome païenne ayant des monuments séparés, renfermés dans des propriétés particulières, repoussaient ainsi toute communauté de sépultures. Pour les pauvres, au contraire, il n'y avait pas seulement communauté, mais promiscuité dans les fosses publiques. L'Église réglait les sépultures d'après d'autres principes. Les personnages illustres étaient inhumés dans des lieux destinés aussi à d'autres cercueils. Leurs tombeaux pouvaient recevoir certaines marques de distinction, mais on ne leur ménageait point celle d'une orgueilleuse solitude : ils reposaient parmi d'autres tombes déjà réunies, ou, du moins, elles ne tardaient pas à les entourer. L'Église, dont le nom signifie assemblée, existait aussi pour les morts. Les catacombes, notamment celles de Saint-Sébastien, où l'on voit des tombeaux distingués, placés de distance en distance parmi les sépultures ordinaires, nous offrent encore aujourd'hui les preuves matérielles de ce fait, confirmées d'ailleurs par tous les renseignements histori-

ques. Mais en même temps les chrétiens tenaient à procurer à chaque dépôt mortuaire une place qui lui fût propre. On inhumait de temps en temps les enfants à côté de leur père ou de leur mère : il y avait des sépulcres *bisomes, trisomes,* c'est-à-dire à deux corps, à trois corps, dans lesquels on réunissait des époux, des parents. C'était toujours des places distinctes, de même, par exemple, que dans plusieurs de nos églises de France, outre les chaises, qui servent à chaque individu, il y a des bancs réservés à certaines familles et formant par là même des places distinctes, bien qu'ils soient communs à plusieurs personnes. Quelquefois, pourtant, les restes de plusieurs martyrs étaient entassés dans un même endroit; mais cela n'arrivait que lorsqu'il n'était pas possible de faire autrement, lorsqu'il fallait inhumer à la hâte quelque nouvelle et subite recrue de morts, sans qu'on eût des places préparées en nombre suffisant. Dans ces réceptacles communs, on a trouvé des corps sans leurs têtes, et des têtes sans leurs corps, signes manifestes d'inhumation contrariée et inusitée. Tel était donc le double contraste marqué sur les sépultures des deux religions. Chez les païens, séparation, isolement aristocratique pour les grands; chez les chrétiens, cimetières communs. Chez les païens, promiscuité pour les pauvres; chez les chrétiens, places distinctes pour chacun, pauvre ou riche. Si les sépulcres païens et chrétiens eussent été mêlés, les catacombes nous présenteraient au moins à quelques égards les traces matérielles de deux systèmes de sépultures; elles n'en montrent qu'un, qui n'a rien de plus visible que sa vénérable unité.

Aux observations matérielles viennent se joindre les preuves morales. Les catacombes chrétiennes n'étaient pas des lieux simplement secrets, mais triplement secrets. Il fallait le secret pour les tombeaux, dont un bon nombre portait des marques distinctives du christianisme, et qui n'auraient pu être découverts par les persécuteurs sans être exposés aux profanations les plus impies, comme cela est arrivé quelquefois. Il fallait le secret pour les pontifes, les prêtres, les fidèles qui cherchaient un asile dans ces souterrains pendant les persécutions. Il fallait le secret pour les assemblées religieuses, les saints mystères qui s'y célébraient sur les tombeaux des martyrs. Comment supposer que les chrétiens eussent choisi des cimetières païens pour leur confier ce triple secret qui n'aurait pu manquer d'y être souvent compromis, souvent même impossible? Cette observation serait moins concluante, s'il s'agissait d'anciens cimetières, depuis longtemps infréquentés, que les chrétiens auraient découverts et occupés; supposition insoutenable que nous avons précédemment écartée. Mais cet argument est très-fort pour établir qu'ils ont choisi d'autres lieux que ceux qui servaient de leur temps aux sépultures des Romains.

Enfin, et cette dernière raison, qui s'applique à tous les temps, suffirait à elle seule, les sentiments réciproques des chrétiens et des païens repoussaient la pensée même de sépultures communes. D'abord ces deux sociétés étaient séparées l'une de l'autre par un fleuve de sang. Les bourreaux des chrétiens n'étaient pas seulement ceux qui leur donnaient le coup de la mort, c'étaient tous ceux qui voulaient leur

mort. Quand le Colysée se remplissait de spectateurs avides de les voir déchirer par les bêtes, et applaudissant aux lions qui s'étaient le plus distingués, il y avait là, sur ces gradins, cent mille égorgeurs à la fois. Les païens et les chrétiens formaient donc deux peuples, l'un de bourreaux, l'autre de victimes. Mais, lors même que cette situation n'aurait pas mis obstacle au mélange des tombes, les croyances religieuses qui le proscrivaient n'auraient pas permis d'y songer. On connaît les idées des anciens Romains sur les sépultures profanes. Nous voyons aussi l'Église des premiers siècles défendre aux fidèles la fréquentation des cimetières établis ou envahis par les hérétiques [1]; à combien plus forte raison ne devait-elle pas interdire la communauté des cimetières avec les païens? Si elle n'a pas fait à cet égard des règlements particuliers, c'est qu'ils étaient inutiles. Dans l'une et l'autre société, les sépultures faisaient partie du culte. Aux yeux des païens, les tombes chrétiennes étaient maudites par les dieux et de funeste augure pour les hommes; leur contact souillait [2]. Les tombeaux qui portaient l'empreinte de l'idolâtrie étaient, pour les chrétiens, des monuments impies qui s'avançaient jusque sur les limites de l'éternité. Ces deux classes de sépultures étaient réciproquement aussi antipathiques que les veilles sacrées des fidèles étaient opposées aux orgies de Bacchus, les chapelles de catacombes au Pan-

[1] *Concil. Laod.*, can. 9. — *Coteler. Menol. Eccl. græc. de Nicephor.*, t. III.

[2] Abominandum scelus vos putantes, si ad eorum busta propiùs accedatis. *Theodor. Ciren. de græc. affect.*, lib. I.

théon. La séparation des tombeaux n'était donc que le dernier prolongement de ce mur qui s'élevait entre les deux sociétés, sur tous les points de leur existence. C'est ce qui a fait dire à Mabillon[1] : « Leur horreur « mutuelle, qui n'aurait pas souffert la société des « tombes, nous garantit que les catacombes sont des « cimetières exclusivement chrétiens. »

Nous venons de rappeler les faits généraux : disons un mot des exceptions réelles ou supposées par lesquelles on pourrait chercher à en éluder, à quelques degrés, les conséquences. Dira-t-on que, bien que les catacombes n'aient pas été des cimetières païens, il est toutefois possible que les chrétiens y aient trouvé quelques anciennes tombes qui auraient été établies dans ces lieux contrairement à l'usage commun? Dira-t-on que quelques familles romaines, après avoir embrassé la foi, ont pu continuer de placer leurs tombeaux dans l'endroit qu'elles avaient antérieurement choisi pour leur sépulture, et que cet endroit a pu devenir successivement un cimetière chrétien, à mesure que d'autres tombes sont venues se réunir à cette première tombe? Alléguera-t-on, à l'appui des suppositions auxquelles on peut se livrer, certaines pierres ou fragments de pierres qui ont servi à clore des sépulcres chrétiens, mais sur lesquelles on remarque des signes qui indiquent ou semblent indiquer qu'elles avaient servi précé-

[1] Nullos porro alios quam christianos in his cœmeteriis humatos fuisse fidem facit mutuum fideles inter ac paganos odium, mutuus horror, quorum neutri mortuos suos aliis consepeliri passuri fuissent. *Epist. ad Euseb. Rom.*

demment à des tombeaux du paganisme? Sans entrer ici, quant à ce dernier point, dans des détails auxquels le plan de ce livre réserve une autre place, nous nous bornerons à deux observations : premièrement, rien ne prouve que ces pierres aient été trouvées par les chrétiens dans les catacombes. Comme ils avaient besoin d'une grande quantité de matériaux, ils ont très-bien pu les prendre à quelques tombeaux ruinés, situés dans les environs, surtout à partir de l'époque où le paganisme a commencé à s'écrouler avec ses temples et ses monuments. En second lieu, si quelques-unes de ces pierres sépulcrales avaient été trouvées par les fossoyeurs chrétiens dans les catacombes, il en résulterait qu'ils ont détruit les sépulcres auxquels elles appartenaient pour leur substituer des tombeaux chrétiens, tant ils étaient éloignés de tolérer un pêle-mêle profane! Mais tous ces raisonnements particuliers sont superflus : quelques suppositions que l'on fasse, soit celles dont nous venons de parler, soit toute autre hypothèse analogue, l'aversion des chrétiens pour le mélange des tombes, aversion essentiellement liée, comme nous l'avons vu, à l'horreur même pour l'idolâtrie, nous garantit que dans des cas semblables ils ont dû prendre, d'une manière ou d'une autre, des mesures pour empêcher que des monuments du paganisme, conservant leur destination primitive, ne profanassent les catacombes, doublement sacrées comme cimetières et comme temples. Cette vérité, qui n'avait pas besoin de confirmation, s'est produite, pour ainsi dire, en relief dans une particularité remarquable, qui a frappé, il n'y a pas très-long-

temps, l'attention d'un observateur fort exact des monuments anciens. « Dans une chambre séparée des « catacombes de Sainte-Pricille, qui était un colombaire [1] (lieu destiné à recevoir des urnes cinéraires, « suivant l'usage des païens). On voyait clairement, « d'après les débris d'un mur que j'ai pu encore observer, que cette chambre avait été séparée lors« que la famille païenne à laquelle elle appartenait, « ou quelques-uns de ses membres avaient été ap« pelés à la foi du Christ : ce qui sert à fortifier les « preuves, rapportées par Arringhi, et particulière« ment par Boldetti, de la répugnance réciproque « des chrétiens et des gentils pour le mélange de « leurs sépultures [2]. »

En résumé, les renseignements sur les lieux de sépulture des Romains, l'absence de tout vestige des cimetières païens dans les catacombes, et de toute mention à ce sujet dans l'histoire, le contraste qui existait sous plusieurs rapports entre les deux systèmes de sépultures, les motifs impérieux de prudence qui obligeaient les chrétiens à ne pas compromettre le secret de leurs tombeaux et de leurs retraites, l'aversion des chrétiens et des païens pour le mélange des tombes ; toutes ces raisons réunies forment un faisceau très-serré et très-fort. Pour peu qu'on veuille y regarder de près, on verra

[1] On sait que ce nom a été donné à ce genre de chambres sépulcrales, parce qu'elles ressemblent à des colombiers, les urnes y étant placées deux à deux dans de petites niches, qui garnissent l'intérieur du monument.

[2] *Storia dell' arte*, t. IV, p. 74, par d'Agincourt ; traduction italienne.

qu'elles s'ajustent et s'entrelacent de telle sorte que s'il y en a qui laissent, pour ainsi dire, un petit vide par lequel les objections pourraient pénétrer, ce vide est rempli par quelque partie des autres preuves.

On demandera peut-être pourquoi les antiquaires chrétiens ont attaché tant d'importance à établir la vérité dont nous venons de nous occuper sommairement, et d'autres personnes répondront qu'elle est le préliminaire indispensablement requis pour écarter les doutes sur l'authenticité des reliques que Rome tire de ces souterrains. Nullement; cette vérité est utile à cet égard, mais elle n'est pas nécessaire. Je sais bien que les écrivains protestants, qui ont voulu obscurcir le caractère chrétien des catacombes, ont pour but de rendre suspect le culte des reliques, mais ils se trompent sur la portée de ce genre d'attaques. Lors même qu'il serait douteux si les tombes, qui n'offrent aucun signe particulier, sont chrétiennes ou païennes, cette incertitude ne saurait atteindre celles d'où l'on tire les corps saints; car elles portent les signes, non-seulement du christianisme, mais du martyre. Pourquoi donc tenons-nous à prouver que les catacombes sont des monuments complétement chrétiens? Cela en vaudrait bien la peine, quand ce ne serait que pour conserver, dans toute sa pureté, le charme religieux qu'elles nous font ressentir, les inspirations qu'elles nous donnent, et ce parfum de piété antique dont elles sont encore toutes pleines. Mais il est en outre très-important de constater que la structure des tombes et des chambres sépulcrales, les inscriptions, les ornements, les candélabres, les calices, les lampes, les

anneaux, en un mot, les instruments et les objets divers qu'elles nous ont rendus, nous instruisent sur la foi, les sentiments, les usages des premiers chrétiens, et qu'à mesure que la bêche des fossoyeurs sonde ces souterrains, elle en fait toujours sortir des étincelles ou des jets de lumière qui éclairent l'histoire du christianisme.

Les sépultures païennes, connues sous le nom de Puticoles, qui ont occasionné la digression que nous venons de faire, se trouvaient dans les champs Esquilins, qui s'étendaient près de la voie Labicane, que nous rencontrons maintenant sur notre route. Nous avons déjà rappelé les grands souterrains des saints Marcellin et Pierre, sur cette même voie, dans un lieu nommé *aux Deux Lauriers*, et un autre cimetière des plus anciens, celui de Simplicius et de Servilianus, situé près de la voie Latine, si illustre par ses tombeaux païens. Un de ces tombeaux portait cette épitaphe : *Il n'y a ici ni mon nom, ni celui de mon père, ni d'où je suis venu, ni ce que j'ai fait : je suis muet pour l'éternité, ossements, cendre, rien : je ne suis plus, je n'avais été, je n'étais que le fils du néant. Passe, et ne me fais pas de reproches : tu seras ainsi*[1]. Cette profession de foi au néant était, il est vrai, une exception sur les tombes païennes; mais on y lisait souvent ces mots : *maison éternelle, domus æterna*. Les chrétiens disaient que de pareilles épitaphes calomniaient la mort; leurs

[1] Non nomen, non quo genitus, non undè, quid egi,
Mutus in æternum sum cinis, ossa, nihil.
Non sum, non fueram, genitus tamen è nihilo sum;
Mitte, nec exprobres singula, talis eris.

Bosio, lib. III, c. XXIV.

tombeaux protestaient contre. Sur un très-grand nombre de ceux qui ont été découverts près de cette voie Latine, était représentée, comme sur beaucoup d'autres monuments des premiers siècles, la messagère de l'espérance, l'impérissable colombe du déluge, portant le rameau d'olivier. En le posant sur le cercueil du Juste, comme sur une Arche libératrice, elle annonçait qu'au moment où le temps baisse, pareil aux flots d'une mer qui se dessèche, le sommet des collines éternelles commence à paraître.

Les emblèmes, si fréquemment reproduits sur les tombes chrétiennes des premiers siècles, y formaient une espèce d'écriture hiéroglyphique, parfaitement comprise par les fidèles; elle remplaçait les inscriptions, ou elle s'y adaptait pour les compléter et les embellir. Elle était d'autant plus utile, que la plupart des anciennes épitaphes étaient aussi courtes que beaucoup d'épitaphes modernes sont verbeuses et redondantes. Ce n'est pas sans doute l'extrême brièveté des premiers qui serait à imiter : nous devons regretter, au contraire, les renseignements dont elle nous a privés. La précipitation avec laquelle se faisaient parfois les sépultures, et d'autres circonstances qui tenaient aux temps de persécution, ont abrégé des inscriptions funèbres où quelques mots de plus seraient d'un grand prix pour l'histoire : on traçait à la hâte le nom, l'âge, le jour de la déposition, et c'était fini. Mais il y en a un certain nombre qui, sans tomber dans ce laconisme excessif, savent néanmoins rester brèves pour être expressives. On dirait qu'elles comptent les mots, parce qu'elles les pèsent : sauf les exceptions, la mort, qui sait tant de choses, doit être

comme les vieux savants qui parlent peu. Les inscriptions suppléent merveilleusement aux paroles par des caractères symboliques. La colombe, le cerf, les poissons, l'ancre, le candélabre, l'olivier, les palmes, les raisins et divers autres emblèmes étaient les mots d'une langue qui convient éminemment à la tombe. La parole, et surtout la parole immobilisée par l'écriture, en circonscrivant nettement les idées, les limite par là même : le symbole a une signification en quelque sorte expansive qui s'étend avec l'intelligence du lecteur. La parole énonce ce qui est clair : le symbole figure ce qui est mystérieux, et ce monde ici n'est lui-même tout entier qu'une figure de l'autre. Le vrai style lapidaire des tombeaux renferme donc à la fois la parole écrite et l'écriture symbolique. Pourquoi ne reprendrions-nous pas celle que les premiers chrétiens avaient adoptée? Il ne s'agit point de ces emblèmes coûteux qui font partie de certains monuments funèbres : tout homme qui fait fabriquer une pierre sépulcrale n'aurait qu'à y faire donner quelques coups de ciseau de plus. Ne serait-il pas bien d'y imprimer le monogramme du Christ, suivant sa forme antique, composé des deux premières lettres grecques de son nom? A Rome, on a conservé cette tradition lapidaire : les tombes du cimetière moderne, situé près de la basilique de Saint-Laurent, hors les murs, offrent ce même signe qu'on retrouve, à quelques pas de là, sur les murs des catacombes de sainte Cyriaque. Ne pourrions-nous pas aussi réhabiliter un symbole que nous avons laissé détourner exclusivement à un sens grotesque? Le plus brillant oiseau de nos climats, le paon, n'est plus pour nous, grâce à nos fabu-

listes, que l'emblème d'une sotte vanité. Nos pères avaient compris que la magnifique parure que Dieu lui a donnée doit avoir une autre signification. Ils le représentaient sur les tombeaux comme l'emblème de la transfiguration future. Nous pourrions également leur emprunter l'usage d'indiquer la profession du mort, en ciselant sur sa tombe quelques-uns des objets qui la caractérisent : les instruments du travail font bien sur la pierre du repos.

Ce genre d'indication est quelquefois plus développé; on voit, sur un de ces tombeaux, au-dessous de l'épitaphe, un sculpteur travaillant à un sarcophage. Enfin, la contexture des inscriptions nous présente aussi quelque chose à imiter dans ces petits signes en forme de cœurs qu'on dirait être des points. Quelle qu'ait été la raison de leur emploi, ils offrent, ils suggèrent du moins l'idée d'une ponctuation très-poétique et très-regrettable. S'il s'agissait de l'inventer entièrement, on pourrait y voir de l'affectation; mais il suffirait de modifier une pratique ancienne, en plaçant régulièrement ces signes dans les intervalles des mots, tandis que, sur les pierres sépulcrales des catacombes, ils sont de temps en temps éparpillés sans rapport avec la construction de la phrase. Si nous replacions habituellement, dans nos cimetières, les emblèmes religieux qui figuraient dans les cimetières primitifs, nous redonnerions à nos jeunes tombes un nouvel air de parenté avec les plus vieux tombeaux chrétiens. La croix, l'étendard de notre divin Chef, à l'ombre duquel tous nos cercueils reposent, ne saurait avoir un entourage plus convenable. Nous reprenons le goût de nos antiquités nationales : il faut revenir aussi à nos

antiquités chrétiennes, dans ce qu'elles ont d'applicable à tous les temps. Ne songeons pas seulement à décorer les tombeaux des riches, occupons-nous des tombes populaires. Rien ne serait plus aisé aux curés de village que de faire adopter, petit à petit, par ceux de leurs paroissiens qui placent des pierres sépulcrales, ces emblèmes simples, très-intelligibles pour le peuple et d'une exécution très-facile. Cette nouveauté antique ferait une restauration heureuse dans nos cimetières, derniers manoirs du chrétien, qui auraient recouvré les premières armoiries de ses ancêtres.

Les actes des martyrs sont d'un grand secours pour expliquer complétement la signification, souvent multiple, de ces anciens symboles funèbres. Nous lisons, par exemple, dans les actes de sainte Eugénie, un passage qui peut servir à déterminer un des sens que les chrétiens donnaient aux grappes de raisin et aux ceps de vigne, qu'on remarque dans plusieurs peintures des catacombes. Elle dit à ses compagnes : « Voici le temps de la vendange où les « bons raisins seront récoltés avec la serpe et séparés « du pampre frivole pour que leur jus soit exprimé « dans les breuvages célestes [1]. » Son martyre ne tarda pas à vérifier ce symbole. Sa dépouille mortelle, transportée au neuvième siècle dans la basilique des Saints-Apôtres, avait été primitivement déposée dans une crypte de la voie Latine, dont la place précise n'est pas, que je sache, bien connue. Mais il reste

[1] Ecce vindemiæ tempus, in quo uvæ fertiles succidentur, ut à pampineis levitatibus separatæ, poculis cœlestibus exprimantur. *Act. S. Eugen.*

toujours le céleste souvenir que la légende fait planer sur ce cimetière invisible. Il y est parlé, comme dans celle d'Agnès, d'une apparition de la sainte à sa mère, qui priait avec ferveur dans cette crypte : elle lui annonça que sa fille était heureuse, qu'elle avait revu son père dans la joie des patriarches, et que tous deux la recevraient bientôt elle-même auprès de Dieu[1]. Suivant le même récit, elle dit aussi à sa mère Claudia : « Recommandez à vos fils, mes frères, de « garder le sceau de la croix, par lequel ils mérite- « ront de participer à notre bonheur[2]. » Que l'on admette ou que l'on nie la réalité de cette vision, ces paroles, consignées dans les actes du martyre de sainte Eugénie, n'en prouvent pas moins qu'à l'époque très-ancienne où ils ont été rédigés, on croyait, comme les catholiques le croient toujours, que les bienheureux ne sont point condamnés, par leur gloire éternelle, à l'indifférence pour nos épreuves, ni à l'impuissance de nous secourir.

Au moment où j'écris à Rome cette page sur les dernières paroles de cette jeune martyre et sur la vision de sa mère auprès de son tombeau, je ne puis en séparer la pensée d'une autre tombe que je viens d'y voir s'ouvrir, sur laquelle le nom d'Eugénie sera inscrit : je pense aussi à la douleur d'une autre mère, et aux signes que le Dieu de toute consolation lui a

[1] Gaude et lætare, mater Claudia, quia et me introduxit Christus in exultatione sanctorum, et patrem meum in patriarcharum gaudium, etc. *Ibid.*

[2] Commenda ergo filiis tuis fratribus meis, ut custodiant signaculum crucis, per quod mereantur effici nostri gaudii participes. *Ibid.*

donnés pour lui faire croire qu'un père, récemment admis *dans la joie des patriarches,* avait rappelé sa fille vers lui. La plupart de mes lecteurs, indifférents à ce qui leur est inconnu, ne me blâmeront pas, je l'espère, de mêler ce sentiment personnel et ce souvenir sans nom aux grandes images funèbres de Rome. Le peu que j'en dirai n'est pas de moi, et il est d'une bonne et douce lecture auprès des tombeaux. Je crois que saint Jérôme n'eût pas négligé l'occasion de faire reluire aux yeux de plusieurs quelques dons cachés de Dieu, si, en feuilletant les papiers de Blésille ou de Pauline, après leur mort, il y eût trouvé enfouies quelques paroles semblables à celles que je vais transcrire sur la patrie de l'âme chrétienne, et sur la mort telle que le christianisme nous l'a faite : « Patrie, « c'est le lieu où l'on rêve, où l'on aime, où l'on voudrait être, après lequel on soupire ! La patrie ne peut « être que le ciel ! c'est vous, mon Dieu ! Et s'il faut se « choisir une patrie sur la terre, elle est dans vos « églises, dans le lieu où l'on vous adore, elle est dans « la croix qui rappelle vos souffrances pour nous ; « elle est dans la prière, elle est dans le cœur qui dé- « sire votre amour ! Oh oui, mon Dieu ! toute la terre « m'est indifférente : je peux à peine voir combien « vous l'avez faite belle. Quand on me montre une « belle vue, mes yeux malgré moi se lèvent vers le « ciel toujours plus beau que tout, et j'oublie d'admi- « rer la terre. Oh ! j'aime à regarder le ciel, à le fixer, « à m'en éblouir, à m'en épuiser les yeux. Je ne sais « pas de chagrin dont ne me consolerait pas la vue du « ciel ; car, le seul chagrin inconsolable est de vous « offenser, et même alors je regarde le ciel, car là ,

« seulement, je trouverai le pardon. Mon Dieu, soyez « seul mon rêve, ma pensée, mon amour, ma pa- « trie!....... Mon Dieu, que vous avez bien dit que « vous êtes la vie, et que vous la donnez à ceux qui la « demandent! Hier j'étais morte, puisque j'étais froide « en priant, et que la vie sans la prière est pire que « la mort. J'ai été à vous pour que vous me ranimiez : « ce matin, au moment où le prêtre me donnait « l'absolution, j'ai senti comme un feu qui entrait « dans mon cœur si refroidi. Votre grande grâce m'a « rendu le sentiment de votre amour que j'aime tou- « jours sentir. J'ai pleuré, j'ai été heureuse; merci, « mon Dieu! Oh! que doit donc être l'amour des « saints et des anges dans le ciel, puisque déjà celui « que j'éprouve, qui ne doit être que l'ombre, l'om- « bre de l'amour divin, me remplit, me brûle le « cœur! et je sens que s'il durait toujours, comme « dans les courts moments où vous me bénissez, je ne « pourrais pas vivre. Je comprends comme cela que « l'excès d'amour doit être la fin de tout. Quand on est « arrivé à ce point où rien ne distrait de la contempla- « tion, de l'adoration, alors on est trop près de vous « pour rester sur la terre. On est ange, il faut mou- « rir. Voilà comme cela a été pour vos saints! »

Si ces paroles ne nous donnent pas la vision d'une âme reçue dans le ciel, comme celle qu'a eue la mère de sainte Eugénie, elles sont du moins l'apparition d'une âme qui se hâtait d'y arriver. Je comparais tout à l'heure des inscriptions de tombeaux païens aux symboles de l'espérance chrétienne : je voudrais bien savoir aussi quel système rationaliste de nos jours saurait inspirer les senti-

ments que nous venons de recueillir. Ils font entendre aux plus charnels qu'il est impérissable dans l'Église de Dieu ce goût du ciel, cet enthousiasme de la patrie dont les martyrs nous ont légué l'exemple. Cette page, j'ai presque dit le testament de cette âme, nous ramène ainsi tout naturellement à eux : en nous arrêtant pour le lire, nous ne sommes guère écartés de la route qu'il nous reste à faire pour achever la visite de leurs catacombes.

Les deux grandes lignes de cimetières souterrains que nous venons de parcourir, et qui entourent chacune à peu près une moitié de Rome, à partir du Vatican, se rejoignent vers le sud-est de la ville, où elles aboutissent à cette célèbre voie Appienne, surnommée la Reine des routes. Là se trouvaient les sépultures des Collatins, des Servilius, des Metellus, des Marcellus, des Scipions, et de tant d'autres. C'est dans ces lieux aussi que le christianisme avait établi, qu'on me permette ce mot, le quartier général de ses tombeaux. Ce nom convient au cimetière dit de Saint-Callixte situé en cet endroit. Agrandi ou restauré au commencement du troisième siècle par le pape dont il porte le nom, il existait déjà vers le milieu du second, et il y a quelque raison de croire qu'il avait été commencé, dans le premier, par la même Lucine, qui avait pourvu, sur la voie d'Ostie, à la sépulture de saint Paul [1]. On fait monter jusqu'à cent soixante-quatorze mille le nombre des martyrs dont les corps y ont été successivement déposés. Il était en effet assez vaste pour en recevoir

[1] *V. Bosio, Rom. sotterr.*, lib. III, c. XII.

une aussi grande multitude et même une plus grande. La partie dont on a levé le plan contient à elle seule plus de trois cents corridors ou embranchements, auxquels correspondent, sur divers points, d'autres galeries qui se prolongent et s'enfoncent dans des souterrains aujourd'hui inaccessibles.

A côté de ce cimetière, et à peu près au même niveau, se trouve un souterrain semi-circulaire, qui était originairement le seul endroit auquel on donnât le nom de *catatombes, lieu près des tombeaux*, ou celui de *catacombes*, *lieu cave et profond*, que nous attribuons maintenant à tous ces cimetières.

Pour bien comprendre le caractère propre de ces catacombes, il faut se rappeler qu'elles ont été, pendant un temps assez considérable, l'église et le palais des papes à l'époque des persécutions. Si, en visitant ces lieux, vous coordonnez à cette idée leurs monuments et leurs souvenirs, tous les détails se rassemblent et s'ajustent comme le feraient les lignes d'un seul et même dessin ; une création singulière se dégage peu à peu, à vos yeux, des ombres lointaines des premiers siècles, et vous y fait apparaître, avec toutes ses parties principales, la sombre et imposante image d'un vatican souterrain.

On ne peut former que des conjectures sur les motifs qui avaient déterminé les papes à préférer cet asile à plusieurs autres qu'ils auraient pu se procurer dans les divers cimetières. Quelques auteurs ont pensé que ce souterrain semi-circulaire était un monument primitivement païen, qui avait été ensuite abandonné. Les papes y trouvaient une église matériellement toute faite, et beaucoup plus spacieuse que

la plupart des chapelles que l'on pouvait creuser dans les carrières de la campagne romaine. La situation près de la voie Appienne était favorable. Les chrétiens qui fréquentaient ces catacombes avaient plus de facilité qu'ils n'en auraient eu sur plusieurs autres points pour écarter les soupçons que ces excursions souvent répétées risquaient d'éveiller. Leurs allées et venues pouvaient aisément se confondre, aux yeux du public, avec celles des visiteurs que des motifs de curiosité ou d'affection amenaient auprès des tombeaux si nombreux et si renommés qui bordaient les deux côtés de la voie Appienne. Le souterrain dont il s'agit avait d'ailleurs un attrait particulier pour la piété. Nous verrons bientôt que deux corps saints, les plus vénérables de tous ceux que Rome chrétienne possède, y avaient été entreposés dans le premier siècle, suivant la tradition la plus accréditée. Cette circonstance n'a pas été sans influence, peut-être, sur le choix que les papes ont fait de cet asile. Quoi qu'il en soit, il a été souvent, dans le cours du second et du troisième siècle, leur cathédrale, et le centre du gouvernement de l'Église.

Il paraît que l'on plaçait, dans le voisinage, au moins de temps en temps, des espèces de sentinelles pour prévenir les surprises. On sait, par l'histoire de cette époque, que les chrétiens avaient organisé un système de précautions secrètes, plus ou moins analogues à celles qui ont été prises de nos jours par les chrétiens français, durant le règne de la terreur. La résidence pontificale ne dut pas être négligée à cet égard; mais les gardes, qui veillaient autour de ce

vatican souterrain, ne ressemblaient guère à ceux dont Michel-Ange a dessiné le costume; ils ne portaient que l'uniforme de la pauvreté. C'étaient, à ce qu'il paraît, des mendiants qui se tenaient sur la voie Appienne pour faire le guet, et qui avaient aussi un espèce de mot d'ordre; on s'adressait quelquefois à eux pour être introduit dans la demeure du Pontife. Lorsque sainte Cécile envoya son époux Valérien, converti par elle, auprès du pape Urbain, qui était alors caché dans ce même cimetière de Callixte, elle lui dit : « Allez au troisième mille de la voie Appienne, « vous y trouverez des pauvres qui demandent l'au- « mône aux passants. J'ai toujours eu soin d'eux, et « *ils connaissent mon secret*. Quand vous les aurez ren- « contrés, donnez-leur la bénédiction, et dites-leur : « Cécile m'a envoyé vers vous, pour que vous me « fassiez voir le saint vieillard Urbain ; elle m'a chargé « d'une commission secrète que je dois lui faire[1]. » Ces gardes étaient donc postés entre la porte Appienne et les Catacombes. Il n'est pas probable que leur station ait été assez rapprochée des remparts, pour leur faire perdre de vue le lieu dont ils étaient chargés de surveiller les approches. L'indication milliaire, déterminée dans le passage qui vient d'être cité, écarte d'ailleurs cette supposition. D'un autre côté, ils ne

[1] Vade in tertium milliarium ab urbe viâ, quæ Appia nuncupatur : illic invenies pauperes à transeuntibus alimoniæ petentes auxilium. De his enim mihi semper cura fuit, et optimè hujus mei secreti sunt conscii. Hos tu dùm videris, dabis eis benedictionem, dicens : Cæcilia misit me ad vos, ut ostendatis mihi sanctum senem Urbanum, quoniam ad ipsum habeo ejus secreta mandata quæ perferam. *Acta S. Cæcil.*

devaient pas non plus se fixer habituellement à l'entrée même des catacombes ; car, alors, dans le cas où quelque troupe de païens serait survenue pour faire des perquisitions, ces sentinelles chrétiennes n'auraient pu avoir connaissance du danger que lorsqu'il eût été trop tard pour en avertir. On doit croire aussi qu'ils ne restaient pas dans les parties creuses de la route, mais sur quelque point élevé, pour voir de loin. En réunissant ces observations, il semble que l'endroit le plus convenable devait se trouver sur le monticule qui s'élève entre la petite église *Domine, quo vadis,* et la basilique de Saint-Sébastien.

L'église des Papes avait auprès d'elle, comme aujourd'hui la basilique de Saint-Pierre, un emplacement et des constructions très-vastes qui en étaient les dépendances. Mais, au lieu d'une superbe place, c'était un cimetière ; au lieu de la colonnade avec sa couronne de statues, au lieu des grands escaliers et des corridors du Vatican, l'architecture des catacombes avait enfermé cette église dans un labyrinthe de tombeaux. Plusieurs de ces galeries furent une espèce de musée sacré, ainsi que l'atteste cette multitude de tableaux qui ont été retrouvés sur leurs murs; on en a aussi retiré des sarcophages travaillés par la sculpture chrétienne, et l'ancienne poésie a fourni elle-même son tribut dans quelques inscriptions en vers de saint Damase. Les arceaux de ces catacombes ont vu, comme le portique de Saint-Pierre, défiler de longues processions chantant des hymnes : si ces chants n'ont pas laissé de traces, on ne peut toutefois visiter ces lieux sans que la pensée s'y élève vers l'harmonie céleste, à l'aspect de l'endroit, très-distinctement

marqué, où fut déposé le corps de sainte Cécile immédiatement après son martyre[1]. Il y a quelque charme à rencontrer le premier tombeau de cette patronne de la musique, précisément dans ces mêmes galeries où les autres arts chrétiens ont rassemblé leurs produits en si grand nombre. On dirait qu'ils se sont plu, dès cette époque, à se placer sous le patronage de la résidence des papes, et c'est la gloire des uns et des autres que de ne s'être pas découragés, alors qu'ils ne pouvaient avoir pour musée qu'une sublime caverne.

C'est au niveau de ces catacombes que se trouve le souterrain semi-circulaire, qui avait été transformé en basilique pontificale. On y arrivait, comme aujourd'hui, par deux rampes : l'une était du côté de la voie Appienne, l'autre du côté de la voie Ardeatine. Il y a maintenant dans un corridor attenant à la partie supérieure du souterrain, une embrasure qui forme une espèce de loge, d'où le regard plonge dans l'intérieur. Cette loge, comme le portique de Saint-Pierre, a ses inscriptions qui sont très-belles. Celle qui est incrustée dans le mur, à gauche, est tirée des révélations de sainte Brigitte. Elle est relative à l'époque où les corps de saint Pierre et de saint

[1] † *Hic quondam reconditum fuit corpus beatæ Cæciliæ virginis et martyris.* Cette inscription, qui n'est pas antique, a été mise en cet endroit à l'époque où un archevêque de Bourges, qui vivait au commencement du quinzième siècle, fit faire des travaux dans ces catacombes, ainsi que l'indiquent les mots qui suivent : *Hoc opus fecit fieri reverendissimus pater Dominus Gulielmus archiepus Bituricensis anno Domini* M CCCC *nono.* Cet archevêque a placé une autre inscription, dans le même cimetière, sur le sépulcre de sainte Lucine.

Paul furent entreposés dans un puits de ce souterrain, suivant une tradition très-ancienne. Cette inscription, dans laquelle c'est le Christ qui parle, rappelle à quelques égards le langage des anciens prophètes : « Israël est demeuré longtemps dans le désert, parce « que la malice des nations, dont il devait posséder « les terres, n'était pas encore consommée. Il en a été « ainsi de mes Apôtres. Le temps de grâce où leurs « corps seraient glorifiés n'était pas encore venu : il a « dû y avoir d'abord le temps de l'épreuve et ensuite « celui du couronnement, et ils n'étaient pas encore « nés ceux auxquels était réservé l'honneur de glori-« fier ces corps. Maintenant tu peux demander si ces « corps bienheureux jouissaient de quelques hon-« neurs pendant qu'ils étaient gisant dans le puits. Je « te réponds que mes anges les gardaient et les hono-« raient. De même qu'on cultive avec soin le lieu où « des roses et des plantes doivent être semées, de « même ce lieu, appelé Catacombes, était honoré et « préparé longtemps d'avance pour devenir la joie « des anges et des hommes. Je te déclare donc qu'il y « a dans le monde beaucoup de lieux où les corps des « saints reposent, mais ils ne sont pas semblables à « celui-ci. Si l'on pouvait compter les saints dont les « corps y ont été déposés, on le croirait à peine. C'est « pourquoi, de même que l'homme infirme est ré-« conforté par les parfums et par la nourriture, ainsi, « ceux qui viennent ici avec une âme sincère sont spi-« rituellement ranimés; ils reçoivent une vraie rémis-« sion de leurs péchés, chacun selon sa vie et sa foi[1]. »

[1] Israel diu stetit in eremo quia malitia gentium, quarum

L'autre inscription, placée à droite, est purement historique. Les paroles dont elle se compose, quoique extraites de Baronius, ne sont pas modernes, car cet historien les a empruntées aux anciennes Annales des martyrs : « Dans le cimetière de Callixte, pendant la « persécution de Valérien, saint Étienne, pape et « martyr, offrait le sacrifice de la messe, lorsque des « soldats survinrent : il demeura intrépide et immo- « bile devant l'autel, continuant les saints mystères « qu'il avait commencés, et il fut décollé sur son « siége[1]. » Si on lisait ces mots sur la tombe de ce pape, ils seraient déjà d'un admirable effet; mais ils font une impression bien plus vive, étant tracés tout près de la place même où il tomba, entre cette chaire pastorale baignée de son sang, et cet autel où il venait d'offrir le sang du Christ.

On comprend encore mieux la beauté des deux inscriptions, placées sur ce qui est en quelque sorte le péristyle de cette basilique souterraine, lorsqu'on les rapproche des inscriptions gravées sur le vestibule du plus illustre des temples que le soleil éclaire. Quelques vers, composés par Charlemagne, ou en son nom, par Alcuin, sur la mort du pape Adrien Ier, sont incrustés parmi les marbres du portique de Saint-

terras possessioni erant, nondùm completa fuit... Angeli mei custodiebant corpora illa beata... Si sancti numerarentur quorum corpora reposita hic fuerunt, vix crederetur, etc. (Le texte entier dans les notes, à la fin du livre.) *Revel. S. Brigittæ*, lib. IV, c. CVII.

[1] In cœmeterio Callisti, S. Stephanus papa et martyr, in persecutione Valeriani, dùm missæ sacrificium perageret, supervenientibus militibus ante altare intrepidus et immobilis cœpta mysteria perficiens, in sede suâ decollatus est.

Pierre; c'est une élégie pompeuse et tendre, à laquelle des souvenirs brillants se rattachent, mais elle ne fait pas oublier le sombre éclat qui caractérise la courte oraison funèbre du pape saint Étienne, que je viens de citer. Le portique de Saint-Pierre conserve aussi, sur un vieux marbre, une ordonnance de Grégoire II, relative à ces lampes perpétuelles que les papes entretiennent, comme un emblème de la piété de tous les siècles, autour du magnifique tombeau qui recouvre les ossements de l'Apôtre : l'inscription des catacombes, extraite de sainte Brigitte, redit les hommages que ces mêmes ossements recevaient lorsqu'ils étaient gardés par les anges au fond du puits dans lequel on les avait cachés. En lisant, sous le portique de Saint-Pierre, la bulle pour l'institution du jubilé, nous nous rappelons cette longue file de pèlerins qui sont venus vénérer les reliques des deux fondateurs de Rome chrétienne : le texte de sainte Brigitte parle d'une autre convocation que la Providence a faite dans les catacombes, la convocation de cette foule innombrable de corps saints qui se sont rangés autour du lieu où les corps des Apôtres ont reposé. Quand vous visiterez le portique de Saint-Pierre, pensez aux inscriptions des catacombes ; quand vous serez dans la loge des catacombes, pensez aux inscriptions du portique de Saint-Pierre.

Lorsqu'après avoir quitté cette loge, vous descendez vers le souterrain par la rampe qui se trouve du côté de la voie Appienne, une chambre antique vous arrête pour quelques instants : c'était, dit-on, celle des papes. Ils ont dû, en effet, avoir à côté de leur église un petit appartement pour y placer leur lit de

repos et leur table de travail. Un peu plus bas s'ouvre la porte de la basilique souterraine. Cet édifice recevait autrefois le jour par quatre soupiraux longs et étroits. Douze tombeaux arqués, creusés dans le mur, et placés sur une même ligne horizontale dans le pourtour intérieur, en forment comme la ceinture. Il y en avait jadis quatorze. Près d'un coin de cette église s'élevait la chaire pontificale, en marbre, qui, suivant la tradition, était la même sur laquelle siégeait le pape saint Étienne Ier, lorsqu'il fut martyrisé, et qui, d'après les *Actes* de son martyre[1], avait été renfermée dans sa tombe. Il n'en reste plus en cet endroit que la place assez reconnaissable. Le grand-duc de Toscane, Cosme III, a eu la malheureuse dévotion de demander et le fatal pouvoir d'obtenir cette chaire; il l'a transportée dans l'église des Chevaliers-de-Saint-Étienne à Pise, où elle est privée de son entourage naturel, au lieu de la laisser là où elle semblait fixée pour toujours sous le triple sceau de l'antiquité, du sang et d'un grand souvenir. Un banc de marbre, qui était vraisemblablement destiné aux prêtres, est inhérent aux murs et forme un demi-cercle parallèle à celui des monuments arqués, placés au-dessus : les prêtres, qui s'asseyaient là, appuyaient leur tête à des tombeaux. Au centre de l'édifice est un autel antique, superposé à un puits, dont on peut apercevoir l'orifice en regardant par une ouverture pratiquée à la base même de l'autel.

[1] Sepelierunt corpus ejus *cum ipsâ sede* sanguine ejus aspersâ *in eâdem cryptâ*, in loco qui dicitur cœmeterium Callisti. *Act. S. Steph.*

La vieille tradition, relative à ce puits, forme un dernier trait qui complète le caractère de cette église. Le souterrain dont il fait partie avait reçu, dès les premiers temps, une visite qu'il n'attendait pas. Quelques hommes y étaient entrés mystérieusement, portant deux cadavres auxquels ils donnaient des marques extraordinaires de respect. Ils les firent descendre avec précaution dans un puits creusé au centre. Ces corps ne présentaient pas les traces d'un supplice tout à fait récent. C'étaient des morts déjà un peu vieux qui avaient dû quitter leurs premiers tombeaux. On raconte que l'empereur Héliogabale, ayant voulu agrandir son cirque du Vatican, pour que ses éléphants pussent y courir plus à l'aise, les chrétiens avaient appréhendé que le lieu où saint Pierre reposait ne fût envahi et profané ; et, comme quelque nouveau caprice du fou couronné pouvait menacer aussi le cimetière de Lucine, qui possédait les reliques de saint Paul, ils avaient transporté secrètement les corps des deux Apôtres dans les catacombes. Suivant une autre version, mieux fondée et adoptée par saint Grégoire, il advint, dans le premier siècle même, que des chrétiens orientaux les enlevèrent furtivement, comme un bien qui leur appartenait, parce que ces Apôtres étaient leurs compatriotes et qu'ils voulaient les rendre à leur pays. Craignant d'être découverts, ils les avaient cachés provisoirement dans ce souterrain. Au moment où ils se disposaient à les en retirer pour continuer leur route, un orage, qui survint comme une menace du ciel, les effraya, et des chrétiens romains, qui avaient été avertis à temps, reprirent ces

deux corps[1]. L'inscription que le pape saint Damase, au quatrième siècle, a fait graver sur une pierre de ces catacombes, confirme ce récit : « Vous qui cher-« chez les noms de Pierre et de Paul, vous devez sa-« voir que ces saints ont anciennement demeuré ici. « Ils sont, nous l'avouons volontiers, les enfants de « l'Orient qui nous les a envoyés : à la suite du Christ, « et par le mérite de leur martyre, ils sont arrivés au « port céleste et dans le royaume des Justes. *Mais « Rome a dû défendre* ceux qui étaient devenus ses « concitoyens[2]. » Par la double allusion qu'elle fait à la jalousie des Orientaux et au devoir qu'avait Rome de garder ses Apôtres, cette inscription s'adapte clairement à la tradition consignée dans les œuvres de saint Grégoire. D'après cette tradition, les corps des Apôtres ont été reportés tout de suite dans leur première demeure : suivant l'autre légende, ces reliques seraient restées dans les catacombes pendant une trentaine d'années environ, depuis le règne d'Héliogabale jusqu'au temps du pape saint Corneille, qui les aurait réintégrés dans leurs tombeaux. Deux tableaux très-anciens, placés dans le portique de la ba-

[1] Constat quia eo tempore quo passi sunt, ex Oriente fideles venerunt qui eorum corpora sicuti civium suorum repeterent. Quæ ducta usque ad locum, qui dicitur ad catacumbas, collocata sunt, etc. *Greg. ad Constantinam August.*, *Epistol.*, lib. IV.

[2] Hic habitasse priùs sanctos cognoscere debes,
Nomina quisque Petri pariter Paulique requiris.
Discipulos Oriens misit, quod spontè fatemur :
Sanguinis ob meritum Christumque per astra secuti,
Æthereos petiere sinus et regna piorum.
Roma suos potiùs meruit defendere cives.
Hæc Damasus vestras referat nova sidera laudes.

silique vaticane, construite par Constantin, représentaient le double événement de la déposition de ces corps dans les catacombes, et de leur extraction [1]. Le second de ces tableaux offre une particularité qui n'est pas exactement marquée dans le premier, et qui s'accorde du reste avec une ancienne tradition historique et artistique, dont nous parlerons ailleurs : l'un des Apôtres, qui doit être saint Pierre, a la tête garnie de cheveux et la barbe crépue; le front de saint Paul est chauve et sa barbe pendante. On peut y remarquer aussi qu'outre le flambeau portatif que tient un des assistants, trois lampes, suspendues par des chaînes ou des courroies, sont réunies et fixées au-dessus du puits, conformément à l'antique usage d'entretenir, autant que possible, quelques luminaires dans les lieux où reposaient des reliques vénérées.

En rassemblant les divers traits que nous venons de signaler, on voit que le cimetière de Callixte, son temple, son puits, furent pour le christianisme persécuté, ce que la basilique vaticane, avec ses fêtes et sa coupole, est pour le christianisme libre et paisible. Tout a contribué à leur donner ce caractère distinctif : la grandeur de ce souterrain, la multitude de ses tombeaux sacrés, les peintures qui en décoraient les murs et les chapelles, la résidence des papes, les solennités qu'ils y célébraient, la sépulture qu'ils y ont reçue, l'affluence des fidèles qui s'y réunissaient, et enfin la présence momentanée de saint Pierre et de saint Paul, comme

[1] L'ancien calendrier romain, publié par Bucher, fait mention, au 29 de juin, de la fête *des apôtres aux catacombes*.

si rien n'avait dû manquer à ce lieu de ce qui pouvait en faire la métropole de la Rome souterraine. Quelques auteurs lui ont donné aussi le nom de Capitole des Chrétiens, parce que les plus nombreux trophées des martyrs y étaient rassemblés. Dans le quartier de Rome, voisin de la route qui menait à ces catacombes, s'élevait l'autre Capitole, et il regardait à peu près de ce côté-là.

Dans cette revue des cimetières, je n'ai choisi que quelques-uns des principaux ou des plus anciens. Leur nombre est beaucoup plus considérable. Il y en a plus de soixante avec des noms distincts. Les premiers fidèles avaient besoin d'avoir des catacombes sur beaucoup de points de la campagne romaine, non-seulement pour pouvoir effectuer les convois avec plus de facilité et de secret, mais encore pour n'être pas pris au dépourvu, lorsque quelques-unes de leurs retraites souterraines étaient découvertes et envahies ; ce qui arrivait de temps en temps. L'empereur Numérien, ayant appris qu'une grande multitude d'hommes, de femmes, de jeunes filles, d'enfants, tous chrétiens, s'était réunie dans le cimetière de Saint-Chrysante et de Sainte-Daria, sur la voie Salare, fit boucher l'entrée de la crypte avec du sable et des quartiers de rocher. D'autres fois les païens faisaient une descente dans les catacombes et y commettaient d'horribles profanations. Une inscription, trouvée sur une pierre tumulaire, dans un des souterrains de la voie Appienne, a perpétué jusqu'à nous le cri lamentable que ces irruptions arrachaient aux chrétiens :

« O temps désastreux, durant lesquels nous ne

« pouvons pas même nous sauver dans les cavernes, « parmi les sacrifices et les prières! Quoi de plus misérable que la vie! et aussi, quoi de plus misérable « dans la mort que de ne pouvoir être enseveli par ses « parents et par ses amis[1]! »

La Providence s'est chargée d'apaiser ces plaintes. Ce pauvre chrétien, qui craignait de ne pas jouir d'un trou dans une caverne de la campagne romaine, est peut-être un de ceux dont les restes ont été enchâssés dans l'autel du Capitole.

Tels étaient donc les retranchements du fond desquels le christianisme, à force de vertus, de prières et de tombeaux, faisait le siége de la capitale du paganisme. Ces expressions militaires sont conformes au langage des premiers chrétiens : en désignant, sous le nom de *stations,* leurs assemblées près des tombes des martyrs, ils avaient emprunté ce mot au vocabulaire des camps[2]. Les divers accessoires, contenus dans les catacombes, s'accordaient aussi très-bien avec cette idée. On plaçait, dans les sépulcres des héros chrétiens, les instruments de leur victoire, les chaînes, les clous, les croix, les tenailles. Ces différents objets ont été recueillis dans les fouilles. Parmi les reliques qui sont conservées dans une sacristie de Saint-Pierre, contiguë à la chapelle de la Pitié, il y a un

[1] O tempora infausta quibus inter sacra et vota ne in cavernis quidem salvari possumus! Quid miseriùs vitâ, sed quid miseriùs in morte, cùm ab amicis et parentibus sepeliri nequeant!

[2] Si statio de militari exemplo nomen accepit, nam et militia Dei sumus, utique nulla lætitia sive tristitia obveniens castris stationes militum rescindit. *Tertul., de Orat.*

énorme échantillon de l'instrument de torture appelé ongles de fer. On voit dans la basilique de Sainte-Marie, au-delà du Tibre, dans l'église de Saint-Martin-des-Monts, et dans d'autres encore, quelques-unes de ces pierres qui ont été attachées aux corps de ceux qu'on noyait. L'usage de déposer, quand on le pouvait, dans les tombeaux des martyrs, quelques objets qui avaient servi à leur supplice, n'était pas propre aux chrétiens de Rome. Les actes du pape saint Clément disaient que les bourreaux avaient lié à son cou une ancre, pour le précipiter dans la mer. Cette ancre a reparu, lorsqu'on a retrouvé son tombeau sur les rivages de la Chersonèse, où il avait été exilé. Quelquefois des instruments d'un autre genre étaient cachés dans les tombes. La robe tissue d'or, avec laquelle sainte Cécile fut inhumée, recouvrait un cilice. Saint Laurent fut enseveli avec les linges dont il s'était servi pour essuyer les pieds des pauvres.

Outre les fioles contenant du sang, dont nous avons déjà parlé, les catacombes ont fourni un certain nombre de ces vases antiques, connus sous le nom de lacrymatoires. Parmi les sépultures païennes, ils étaient en effet destinés ordinairement à contenir des larmes, et ils donnaient un sens matériellement vrai à cette locution souvent usitée dans les épitaphes : *cum lacrymis posuêre.* Mais leur présence près des tombeaux chrétiens a embarrassé les antiquaires. Quelques-uns ont conjecturé qu'ils avaient servi à conserver de l'eau bénite, dont l'usage remonte, comme on le sait, aux premiers temps du christianisme. On a demandé comment ils auraient pu être adoptés par les chrétiens en guise de lacrymatoires,

s'il est vrai, suivant l'opinion de plusieurs savants, que les petits vases renfermant des larmes étaient considérés par les païens, qui ne croyaient pas à la résurrection des corps, comme des emblèmes d'une perte irréparable. Toutefois les chrétiens n'auraient-ils pas pu les placer près des tombeaux comme des symboles d'une autre douleur qui ressent la séparation tout en attendant le revoir? Les récits primitifs nous apprennent que les fidèles pleuraient aux funérailles des martyrs, en même temps qu'ils se réjouissaient de leurs triomphes : le christianisme ne refuse de bénir que les larmes perdues qui tombent dans le vide, au lieu de se répandre dans le sein de Dieu. Mais, d'un autre côté, si l'usage des lacrymatoires avait été reçu chez les chrétiens, il en resterait quelques indices dans les écrits des premiers siècles, qui nous ont transmis beaucoup de détails sur les aromates, les linceuls neufs, les feuilles de lierre ou de laurier, les couronnes de fleurs sur la tête des vierges, en un mot sur les divers rits des funérailles chrétiennes. On aurait d'ailleurs retrouvé ces vases en grand nombre et adhérents aux tombeaux, tandis qu'ils étaient au contraire peu nombreux, et dispersés, de distance en distance, dans les voies sépulcrales. Il paraît qu'il faut chercher ailleurs le mot de cette énigme archéologique. Suivant Boldetti, qui les a examinés attentivement, ils offraient des traces que n'y auraient pas laissées les larmes, qui sèchent presque aussi vite dans les lacrymatoires que dans les yeux des hommes. La nature de ces traces, leur couleur, indiquaient qu'on y renfermait, non les pleurs des vivants, mais le sang des morts. Le sang des martyrs, qui a décidé de

tant de choses, semble avoir aussi tranché, à cet égard, les disputes de la science.

L'aspect de tant de monuments de courage entretenait la patience et l'ardeur de la milice chrétienne, qui s'inspirait aussi à la vue des peintures, tracées sur les murs et sur les tombeaux par des artistes dont les anges savent les noms. L'histoire ne nous a légué aucun détail biographique sur ces patriarches de l'art chrétien. Ils ne songeaient guère à leur renommée : des cavernes étaient leurs galeries d'exposition. N'ayant pour but de leurs travaux que la gloire de Dieu et l'édification de leurs frères, l'art n'était pour eux qu'une belle forme de la charité; et, dans leur vie de dévouement, il y eut moins de place pour les grands tableaux que pour les grands sacrifices. Tous les arts chrétiens, la peinture, l'architecture avec ses premières chapelles taillées dans ces grottes par des mains qui furent souvent garrottées par les bourreaux, la musique et la poésie avec leurs premiers hymnes, sont nées au sein des catacombes, dans la nuit, parmi les malédictions du monde, et cette naissance leur a été bonne. Corrompu et corrupteur sous l'influence du paganisme, l'art avait été un orgueilleux sensualiste, qui devait être régénéré par ce baptême sévère, et passer ensuite par une nouvelle enfance pour reprendre possession de la vie. L'obscurité complète, qui a dérobé les noms de ces premiers artistes chrétiens à tout hommage de la postérité, faisait sans doute partie de cette expiation, qui devait s'accomplir par l'humilité comme par la souffrance.

Malheureusement beaucoup de leurs tableaux ont péri, non-seulement par le travail destructeur des

siècles qui use tout, même les tombeaux, mais encore parce qu'ils ont eu à subir d'autres ravages que ceux du temps. Lorsque l'armée des Lombards, conduite par Astolphe, campa sous les murs de Rome, quelques hordes pénétrèrent dans plusieurs cimetières et y commirent de grandes dévastations, soit par la fureur de détruire, soit par l'effet de cette cupidité soupçonneuse qui rêve toujours des trésors dans les tombeaux. Il paraît aussi que ces lieux ont souffert, à des époques inconnues, des profanations furtives plus ou moins multipliées : la bêche de quelques extracteurs de pouzzolane, rivalisant avec le marteau des barbares, brisa des tombes, des chambres sépulcrales, pour retirer, de la maison des morts, quelques charretées de sable pour les maisons des vivants. Vanité de tout ce qui est l'ouvrage de l'homme! Ces souterrains, protégés à la fois par la majesté de leurs tombes et par l'obscurité de leurs labyrinthes, ont été dévastés par des soldats maraudeurs et par des manœuvres qui y cherchaient les uns un peu d'or, les autres un peu de terre.

Malgré ces ravages, un nombre assez considérable de ces premières créations de l'art chrétien s'est perpétué jusqu'à nous, les unes encore visibles sur les murs même des catacombes, les autres reproduites par la gravure. Nous en parlerons dans d'autres parties de ce livre, lorsqu'il sera question du caractère dogmatique des anciens monuments, et aussi lorsque nous aurons à traiter du symbolisme chrétien. Nous ne les rappellerons ici que comme un accessoire des catacombes. Ces tableaux, qui exprimaient sous des formes variées deux idées principales, celle de la lutte

et celle de la délivrance, étaient, pour les soldats du Christ, ce que sont les chants de guerre avec lesquels on conduit une armée au combat. Les peintres étaient à leur manière des Tyrthées chrétiens : ce chœur d'artistes formait une troupe d'utiles auxiliaires dans le siége que le christianisme livrait à la métropole païenne, du fond de ces retranchements souterrains.

Récapitulons maintenant les principales circonstances qui peuvent nous fournir un aperçu, en quelque sorte pittoresque, de ce siége unique en son genre. Les catacombes traçaient autour de Rome deux lignes qui allaient du nord au sud, l'une par l'Occident, l'autre par l'Orient. Dans la première, le tombeau de saint Pierre faisait face au cirque de Néron; le cimetière des martyrs Pancrace et Calepodius, au Champ-de-Mars d'un côté, et au pont d'Horatius Coclès de l'autre; les grottes Pontiennes à des jardins voluptueux qui bordaient le Tibre; la crypte de Saint-Paul à la pyramide de Cestius. Dans l'autre ligne, au mausolée d'Auguste, était opposé le petit cimetière de Saint-Valentin; au temple de l'Honneur le camp souterrain qui portait le nom de Sainte-Priscille; au temple de Diane, le caveau de Sainte-Agnès; à la chaussée de Tullius, à l'amphithéâtre Castrense, à la région du Colysée, les cimetières des voies Tiburtine, Prénestine, Labicane et Latine; enfin à la porte Capène, au palais des Césars, au Capitole, les grandes Catacombes. Les retranchements des assiégeants et ceux des assiégés offraient aussi, sous d'autres rapports, les plus vifs contrastes. Les assiégés traçaient sur les murs de leurs casernes et sur leurs étendards, les portraits de leurs généraux ; les assiégeants dessinaient, dans leurs

galeries souterraines, quelques placides figures de justes souffrants et de femmes en prière. D'un côté, l'aigle des légions, de l'autre, la colombe du Jourdain; d'un côté, la louve romaine, de l'autre, l'agneau. Sur les monuments, sur les tombeaux païens, étaient placés des trophées, les images, les dépouilles des nations vaincues : les chrétiens renfermaient dans les tombeaux de leurs soldats des tenailles et des clous teints de leur sang, et quelquefois d'autres objets, humbles instruments de leur charité envers les pauvres. Dans leurs évolutions, les troupes païennes passaient sous des arcs de triomphe, la milice chrétienne entrait ou sortait par les trous des carrières. Quelquefois les païens faisaient irruption dans les retranchements des catacombes, et ils ravageaient : d'autres fois les chrétiens s'avançaient, tête haute, sur les places publiques, et ils mouraient. Mais, plus ils avaient de morts, plus nombreuses étaient les recrues qui arrivaient pour miner la citadelle de l'idolâtrie : leurs rangs étaient d'autant plus pressés que les cimetières s'élargissaient. Ces assauts présentent le spectacle inverse de celui que Le Tasse décrit, lorsqu'il nous montre au-dessus des bataillons des croisés les légions des anges combattant dans les plaines du ciel pour prendre Jérusalem : dans le siége de Rome, l'armée de Dieu était sous terre. Les travaux de ce siége avaient duré trois siècles, et la sape avançait toujours : sous Constantin, un grand ébranlement se fit entendre, une partie de la Rome païenne s'abattit, l'autre chancela. Il y eut encore, quelque temps après, une lutte, jusqu'à ce que le vieil autel de la victoire eût été renversé pour toujours. Alors les restes de la Rome

païenne tombèrent, et lorsque la poussière de leur chute fut dissipée, voici ce qu'on vit : la Rome souterraine était devenue la Rome publique, elle avait passé des catacombes sur les sept collines.

Tel est un des points de vue sous lesquels on peut envisager ces monuments. Plusieurs circonstances qui se sont présentées à nous comme accessoires et en quelque sorte sur le second plan, apparaissent, comme faits principaux, lorsqu'on se place dans d'autres points de vue. En général, les catacombes peuvent être considérées sous quatre aspects. Comme cimetière, c'est le plus illustre de la chrétienté; comme retraite pour les chrétiens, elles furent les retranchements du siége dont nous venons de parler; comme dépôts d'objets intéressants pour les arts et pour l'archéologie, elles sont ou elles ont été un musée sacré; comme lieu de prière, elles possèdent un recueillement infini. L'enfant le plus dissipé se recueille lorsqu'on le mène prier sur les tombeaux de sa famille; les catacombes sont, pour la famille des chrétiens, le caveau des ancêtres, visiblement situé, non pas simplement sur les limites des deux mondes, mais aux portes même du ciel. Toute pensée y devient presque forcément ou un grand souvenir ou une grande espérance.

Pour mieux goûter les émotions que cette Rome souterraine inspire, on n'a qu'à les rapprocher de celles que font éprouver les ruines de Pompeï. Rien de plus désespéré que l'aspect de cette ville morte, sortant à demi de son tombeau, non pour ressusciter en se repeuplant, mais pour se donner à quelque égard un faux air de vie, pour que les brises de la

mer, les parfums du printemps, les émanations de la belle nature environnante s'égarent sans but dans ces rues qu'éclaire un soleil inutile. Les ténèbres des catacombes produisent dans l'âme l'effet contraire à celui du soleil de Pompeï; car le grand charme de ces lieux tient, en partie, au contraste qui existe entre la nuit physique qui y règne, et le jour spirituel qui éclairait leurs habitants. Pompeï, à peu d'exceptions près, ne nous rappelle guère que la vie matérielle de ses habitants, leurs agitations, leurs plaisirs, tout ce qui passe; aucun lieu ne semble plus convenable pour les cérémonies de l'Église, qui retracent particulièrement le néant de la terre. Lorsqu'au commencement du carême, un prêtre y donne les cendres aux ouvriers de ces ruines, entre les murs délabrés d'une maison antique transformée en chapelle, cette parole : *O homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière,* ne saurait rencontrer un écho mieux fait pour elle. Dans les cimetières souterrains de Rome, tout cimetières qu'ils sont, la pensée de la mort n'est pourtant qu'accessoire; le sentiment dominant est celui de l'immortalité. Si la foi à la vie future pouvait se perdre sur la terre, on la retrouverait dans les catacombes des martyrs. L'immense amour de la vérité et de la justice, qui a consacré ces lieux, a dû aboutir ailleurs qu'à un trou éternel dans une carrière de pouzzolane; le monument de cet amour ne saurait être le vestibule du néant. Le matérialiste le plus endurci serait ébranlé, je crois, après une demi-heure de méditation dans les catacombes.

Les âmes pieuses y éprouvent, non pas de simples

sentiments, mais, pour ainsi dire, des sensations de foi, comme si elles entendaient, derrière ces murs de tombes, des voix qui leur parlent, et qui les appellent. Elles sentent qu'avec plus de foi encore, plus de prières, plus d'amour surtout, elles pourraient y espérer une de ces illuminations que saint Philippe de Néri y a reçues. Pendant dix ans, étant encore dans la vigueur de l'âge, il vint habituellement passer les nuits en oraison dans les catacombes de Saint-Sébastien : on y montre encore le caveau où il aimait à se retirer. C'est dans la Rome souterraine qu'il alimentait la source de cette charité inépuisable qu'il a répandue sur la Rome des vivants. Dans le fond de cet abîme, il se sentait plus près du ciel [1] ; et, à cette hauteur, la face prosternée contre terre, il demanda plusieurs fois à Dieu de modérer les consolations et les grâces dont il était inondé. « Son cœur, dit une femme « poëte, était une urne trop petite sans doute pour « contenir cet océan, et c'est pourtant de cette urne « que mille fleuves sont sortis [2]. »

La source des sentiments pieux que les catacombes ont inspirés à leurs pélerins des temps passés coule toujours avec la même abondance, semblable au baptistère des grottes Pontiennes qui n'a jamais tari. Les cœurs chrétiens la retrouvent bien vite à leur entrée dans ces lieux, et, lorsqu'après les avoir visités,

[1] Mundo ignotus, cœlo propior innotesceret. *Arringh.*

[2] Non capit oceanum hunc pectoris urna mei,
. . . .
Parva satis, nimiùmque licet sit pectoris urna,
Hâc tamen ex urnâ flumina mille fluent.
Martha Marchina.

ils confient au papier les émotions qu'ils y ont puisées, il arrive souvent que ces bonnes pensées deviennent tout naturellement de belles choses. Ce caractère me semble admirablement empreint dans les lignes que je vais citer, écrites, au sortir des catacombes de Saint-Sébastien, par une jeune chrétienne de vingt ans. Je les ai insérées dans un recueil périodique, il y a quelques années, mais il me semble que c'est ici leur place: je me plais à terminer le chapitre sur les vieux cimetières des martyrs par une page qui rattache si bien la piété du temps présent à celle des anciens jours : «J'ai vu les catacombes, et l'impression que j'y ai reçue et que j'en conserve est, grâce au ciel, plus vive et plus profonde qu'aucune de celles que m'ont laissées les monuments et les ruines que j'ai contemplés à Rome avec le plus d'admiration. Je sens maintenant avec reconnaissance que mes émotions les plus fortes sont causées par ce qu'il y a de meilleur en moi, et je remercie Dieu d'avoir créé mon cœur capable de sentir ce que jamais mon imagination ne m'a fait éprouver. Je n'avais qu'une idée vague de l'effet que ce lieu produirait sur moi. Je n'y avais pas beaucoup pensé d'avance, et j'y suis arrivée sans avoir prévu de quelle nature seraient les sensations qui devaient y remplir mon âme. Peut-être cette circonstance les a-t-elle rendues plus vives. Je puis croire du moins qu'aucune préparation n'aurait pu les augmenter, comme nulle expression ne peut les rendre. En entrant dans cette sombre caverne, je me suis d'abord sentie saisie d'un respect et d'un recueillement si profond, que je n'aurais pu proférer une parole, même pour prier, et cependant je ne

sentais pas bien distinctement encore quels souvenirs ce lieu réveillait en moi. J'étais touchée avant de me rappeler pourquoi, et ce n'est que lorsque mon cœur était déjà attendri et bien disposé à la recevoir, que la pensée des *chrétiens*, des *martyrs* est venue le remplir d'une émotion si violente, que je ne me rappelle pas d'avoir rien éprouvé de semblable dans toute ma vie. J'étais près de l'autel où la messe s'était célébrée pendant le temps des persécutions. Je regardais cette pierre sur laquelle s'étaient attachés les yeux de ceux qui, à cette même place où j'étais, ont articulé ces prières sublimes et touchantes plus qu'aucune de celles qui ont jamais été adressées à Dieu. J'aurais bien voulu me mettre à genoux et prier aussi, aucun lieu de ce monde n'en peut inspirer un plus juste désir, mais je n'ai pas osé, je n'étais pas seule, et j'ai suivi ceux qui marchaient devant moi, sans rien dire, essayant de ne pas me laisser distraire des sentiments que je ne pouvais exprimer. En avançant cependant dans ces étroits détours, une émotion plus forte encore s'est emparée de moi. Devant l'autel, je ne pensais qu'à leurs prières et j'oubliais leurs souffrances; mais ces tombeaux, entre lesquels il reste à peine assez de place pour les morts, plus grande que celle qui restait aux vivants, m'ont rappelé ce qui avait été souffert par ceux qui, debout sur cette terre où j'avais mes pieds, attendaient l'instant où ils seraient aussi couchés à côté de leurs frères. Pendant un instant je me figurais la douleur, les angoisses de ceux qui attendaient longtemps la mort, j'oubliais qu'ils étaient chrétiens! j'oubliais qu'une espérance plus forte que

toutes les douleurs en avait banni la plainte et l'horreur, et qu'au milieu de cette affreuse caverne on n'avait entendu retentir que des chants d'espoir et d'allégresse; j'oubliais que le seul sentiment qui ait jamais fait battre de regret leurs cœurs héroïques était celui de n'avoir pas encore versé leur sang comme ceux qui, plus heureux, les avaient devancés dans le ciel, et leur seule crainte, celle de mourir sans avoir confessé leur foi. Tous ces souvenirs me sont revenus, et j'ai eu honte d'avoir éprouvé autre chose que de l'envie pour ceux qui ont habité ce sombre séjour. J'ai pensé alors à moi-même avec confusion; j'ai rougi en songeant que j'étais chrétienne, comme celles qui, jeunes et faibles comme moi, oubliant qu'il y avait du bonheur sur la terre, n'ont dans ce lieu demandé à Dieu que la gloire d'y mourir pour lui. J'ai comparé mes prières avec les leurs et je les ai trouvées bien indignes. Dans ce moment j'ai désiré partager leur sort, j'ai dit du moins sincèrement dans mon cœur que j'achèterais volontiers une partie de leurs vertus au prix de tout mon bonheur dans ce monde, et j'ai demandé à Dieu que cette prière ne fût point l'effet d'un enthousiasme passager, mais qu'il la rendît sincère et durable. Nous sommes sortis des catacombes par l'escalier qui y conduisait les chrétiens, et c'est en y arrivant que j'ai senti à la fois dans mon âme toutes les impressions différentes que je venais d'éprouver successivement. Les marches sont les mêmes que leurs pas ont touchées en allant au supplice. J'aurais voulu me prosterner et en baiser l'empreinte! J'aurais voulu ne pas quitter cette place et y

pleurer sans contrainte; je sens que *là* j'aurais pu exprimer les sentiments qui remplissaient mon cœur. Je pensais alors que les jeunes filles qui ont monté ces degrés pour aller mourir héroïquement, me voyaient du haut du ciel et priaient pour moi qui leur ressemble si peu. J'aimais à songer qu'elles voyaient dans mon cœur ce que je ne pouvais articuler et qu'elles protégeaient ma prière. Je me sentais indigne de mettre les pieds où s'étaient posés les leurs, et cependant c'est avec un sentiment d'une douceur inexprimable que j'ai monté ces marches qu'elles ont gravies avec autant de calme et plus de bonheur que moi, quand la mort les attendait en haut.

« Trop de pensées inondaient mon âme, je n'ai pu résister au besoin d'embrasser avec ardeur cette pierre sacrée avant de rentrer dans l'église. En y revenant, je m'y suis mise à genoux; j'aurais voulu y rester bien longtemps. Je venais de ressentir des transports qu'aucun moment de ma vie ne m'avait fait comprendre. Je les devais à la religion dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître, et j'avais besoin d'en remercier Dieu et de lui demander que toute ma vie fût l'expression de ma reconnaissance et de mon amour pour lui! »

Chapitre quatrième.

> Ceux qui doivent construire tes murs sont venus : tes persécuteurs vont se retirer...
>
> Isaïe, c. xlix, v. 17.

BASILIQUES CONSTANTINIENNES.

Le sang chrétien ne fut versé nulle part avec autant de profusion qu'à Rome. Durant toute l'époque dont je viens de parler, elle reproduisit l'image des souffrances du Sauveur plus vivement et à plus grands traits que cela ne s'est vu en aucun autre lieu [1]. Ces trois siècles furent comme les trois jours de la passion : chacune des sept collines offrit une imitation du prétoire ou du calvaire, et les catacombes des martyrs furent le tombeau, placé aussi comme celui de Jésus-Christ hors des murs de la

[1] Una Roma mactandis Christi ovibus generale quasi macellum erat... Nec usquam orbis terrarum christianus sanguis uberiùs effusus est quàm in unâ urbe Româ. *Stapletonius, de Magnitud. Rom. Eccl.*

ville. Mais le jour arriva où les cavernes sépulcrales s'ouvrirent, et les basiliques constantiniennes, sortant de terre, firent rayonner dans les airs le signe du Christ vainqueur de l'idolâtrie et de la mort.

Avant de nous occuper de ces basiliques, transportons-nous d'abord à l'endroit où fut proclamée la révolution spirituelle qui allait donner une physionomie toute nouvelle à la Rome monumentale.

En visitant aujourd'hui la place Trajane et ses antiquités, la plupart des voyageurs n'y cherchent que les souvenirs de ses grandeurs païennes. Dans l'espace occupé actuellement par un des quartiers voisins, leur imagination fait reparaître le forum de Trajan, ses trophées, son arc de triomphe. Avec les débris qu'on voit au milieu de la place, ils reconstruisent la célèbre basilique Ulpienne, ils relèvent, à côté de la colonne, les deux bibliothèques, asiles des travaux de la paix, situés à l'ombre du monument de la guerre. Mais on oublie trop qu'un grand souvenir de l'histoire du christianisme est attaché à cette place. C'est en effet dans cette même basilique Ulpienne que Constantin convoqua une assemblée du peuple romain. L'empereur se plaça dans l'abside, ou plutôt, puisqu'il y en avait deux, dans celle où se trouvait le siége du magistrat. Il serait bien à désirer que l'on pût déterminer, au moins approximativement et avec quelque vraisemblance, la situation de cette abside, car c'est de là que s'est fait entendre une des proclamations les plus solennelles dont l'histoire ait conservé le texte, celle qui annonça officiellement les funérailles du monde païen, et le couronnement

chrétien du monde nouveau. Du haut de cette tribune, Constantin adressa ces paroles à l'assemblée [1] :

« Les funestes divisions des esprits ne peuvent « avoir une heureuse fin, tant que nul rayon de la « pure lumière de la vérité n'a éclairé ceux qu'en« veloppe les ténèbres d'une ignorance profonde. Il « faut donc ouvrir les yeux des âmes.... C'est de « cette manière que doit mourir l'erreur de l'ido« lâtrie [2]. Renonçons à cette superstition, que l'igno« rance a enfantée et que la déraison a nourrie. Que « le Seigneur, unique et vrai qui règne dans les cieux, « soit seul adoré....

« Quant à nous, qu'il soit connu de tous que « nous avons déjà abjuré cette erreur moyennant « le secours du Christ notre Dieu. Du reste, « pour ne pas vous retenir par un trop long dis« cours, nous allons déclarer brièvement ce que nous « croyons devoir ordonner. Nous voulons que les « églises soient ouvertes aux Chrétiens, de telle sorte « que les pontifes de la loi chrétienne jouissent « des privilèges qui ont été conférés aux prêtres « des temples [3].

[1] Nous prenons cette scène dans les *Actes latins* de saint Sylvestre, lesquels, d'après un témoignage du cinquième siècle, le témoignage du pape saint Gélase Ier, étaient déjà répandus parmi les catholiques de Rome et dans quelques autres églises (*De lib. auth. et apocryph.*). Les raisons sur lesquelles on s'appuie pour établir qu'ils ont été altérés en quelques endroits, ne paraissent pas s'appliquer à l'événement dont nous parlons.

[2] Aperiendi sunt oculi animarum; et diligenti est examine tenendum istos Deos nec dici debere nec credi. *Act. Sylvest.*

[3] Patere volumus christianis ecclesias, ita ut privilegia,

« Pour faire connaître à tout l'univers romain « que nous baissons la tête devant le vrai Dieu, « devant le Christ, nous avons entrepris de bâtir « en son honneur une église dans l'enceinte de « notre palais[1]. Il sera prouvé ainsi au monde entier « qu'aucun vestige de doute ou de notre erreur « passée ne reste au fond de notre cœur. »

Le spectacle que présenta la basilique Ulpienne pendant ce discours se devine aisément. Dans l'abside ou dans les environs, étaient placés les sénateurs, qui presque tous étaient encore attachés à la vieille religion de l'empire. Constantin n'apercevait à ses côtés que des attitudes mornes, des fronts couverts d'un nuage, comme si la colonne Trajane fût tombée pendant qu'il parlait. Il y avait aussi un certain nombre de païens dans la foule qui remplissait l'intérieur et les avenues de la basilique. Mais l'immense majorité était chrétienne, et elle soutenait de ses regards chacune des paroles de son auguste tribun. A peine eut-il prononcé le dernier mot de sa harangue, que la voix du peuple éclata, et fit entendre, durant l'espace de presque deux heures, ces acclamations[2] :

« Malheur à ceux qui nient le Christ! le Dieu des

quæ sacerdotes templorum habuisse noscuntur antistites christianæ legis assumant. *Ibid.*

[1] Intra Palatium nostrum Ecclesiam Christo arripui construendam ut universitas hominum comprobet nullum dubietatis in corde nostro vel præteriti erroris remansisse vestigium.

[2] Cumque in isto verbo finisset eloquium, vox populorum per duarum fermè horarum spatium hæc fuit.

« Chrétiens est le seul Dieu! Que les temples soient « fermés et que les églises s'ouvrent. »

Pendant que le peuple proférait ces cris, son émotion croissait comme une marée montante, et les acclamations prenaient un caractère de plus en plus menaçant pour les païens.

« Ceux qui n'honorent pas le Christ sont en- « nemis des Augustes! Ceux qui n'honorent pas « le Christ sont ennemis des Romains! Celui qui « a sauvé l'empereur est le vrai Dieu!

« Celui qui honore le Christ triomphera tou- « jours de ses ennemis. »

Ces exclamations retombaient particulièrement sur la tête des sénateurs, que le peuple voyait face à face de lui, revêtus des insignes d'une autorité qui s'obstinait à être païenne, et qui pouvait redevenir persécutrice. Leur tristesse hostile, qui se plaçait entre la piété de l'empereur et la joie des chrétiens, n'était pas propre à calmer les esprits. Le flot de l'effervescence populaire monta encore. Aux imputations générales succéda la demande formelle de proscriptions.

« Que les prêtres des temples soient chassés de « Rome! Que ceux qui font encore des sacrifices « soient chassés de Rome! Ordonnez qu'ils soient « chassés de Rome aujourd'hui même[1]! »

De pareilles menaces servaient et dépassaient les

[1] Sacerdotes templorum urbe pellantur ; dictum est tricies. Item : qui adhuc sacrificant urbe pellantur ; dictum est terdecies. Item : jubete ut hodiè urbe pellantur ; dictum est quadragies.

intentions de Constantin. Il était bien aise que l'opposition antichrétienne, représentée par le sénat, fût intimidée par quelque démonstration formidable, mais il ne voulait nullement se prêter aux mesures rigoureuses réclamées par les derniers cris qui venaient de faire trembler les voûtes de la basilique Ulpienne. Dès qu'il les eut entendus, il demanda le silence et reprit la parole en ces termes :

« Il y a cette différence entre le service de Dieu et « le service des hommes, que le second est forcé, et « le premier est volontaire. Dieu étant honoré par « l'intelligence et par une sincère affection, son culte « doit être spontané [1].

« Ce n'est point par la crainte du pouvoir humain « qu'il faut être poussé au culte de Dieu ; mais il « faut, après de sages réflexions, demander de son « propre mouvement à être admis dans les rangs « des Chrétiens par ceux qui sont les ministres de « leur très-sainte loi. Ne pas accorder cette admis- « sion à ceux qui la demandent, ce serait cou- « pable; l'imposer à ceux qui ne la demandent pas, « ce serait inique ; telle est pour nous la règle de « vérité et de justice. Que ceux qui refuseraient de « devenir Chrétiens ne craignent pas de perdre pour « cela nos bonnes grâces [2]. Si nous désirons qu'ils « nous imitent dans notre pieuse démarche, c'est

[1] Inter divina et humana servitia hoc interest, quod humana servitia coacta sint, divina autem voluntaria comprobentur.

[2] Sed nec hos aliqui metuant quod à gratiâ nostrâ divellantur si christiani esse noluerint.

« un désir plein de douceur. Mais nous déclarons « aussi que nous serons unis par une étroite amitié « à tous ceux qui embrasseront spontanément le « christianisme. »

En prononçant ce discours, Constantin fut assurément une des figures les plus imposantes que l'histoire puisse peindre. L'expression de calme et de sérénité que sa physionomie dut prendre contrastait à la fois avec le silence morne des sénateurs, et l'allégresse ardente du peuple. Mais ses paroles encourageaient les espérances des vainqueurs, tout en rassurant les vaincus. Leur effet fut subit et universel. Chrétiens et païens se mirent à louer les sages résolutions de l'empereur, lui souhaitèrent une longue vie, et l'assemblée se sépara pacifiquement. Il retourna à son palais de Latran, suivi d'un nombreux cortége, comme c'était l'usage dans les circonstances solennelles, où l'enthousiasme populaire était excité : le chemin qui conduisait de la basilique Ulpienne à la résidence impériale, passait entre le Colysée et les thermes de Titus, et il était à peu près le même que celui que nous suivons aujourd'hui. Les rues furent illuminées; toute la ville, disent les anciens récits, eut une couronne de cierges et de lampes [1].

Telle est la scène dont la basilique Ulpienne fut témoin, et qui redonne à la place Trajane un autre

[1] Tunc omnibus christianis et infidelibus hanc legem laudantibus et vitam Augusto optantibus, finis ejus rei factus est. Et revertente Augusto ad palatium, tota civitas cereis lampadibusque repleta coronata est.

intérêt que celui qu'on y cherche ordinairement. Depuis que j'ai rattaché les détails de cette scène à l'ensemble de cette place, ce lieu a pris pour moi un nouvel aspect. La statue de saint Pierre, placée par Sixte-Quint sur la colonne, n'est pas solitaire ; les débris de la basilique, gisant ou relevés autour d'elle, sont aussi, par le souvenir qu'ils retracent, un monument chrétien.

Après nous être arrêtés quelques instants sur le lieu où Constantin donna le signal de l'érection des grandes basiliques chrétiennes, passons maintenant à ces basiliques elles-mêmes. Les trois principales sont celles de Latran, de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Si j'écrivais pour une classe de lecteurs qui s'intéressât spécialement à l'histoire de l'architecture, je devrais reproduire ici, d'une manière détaillée, la configuration intérieure et extérieure de chacune de ces églises avant leur destruction et leur renouvellement. Mais, comme leur architecture fut semblable sous beaucoup de rapports, je craindrais que cette triple description n'eût l'inconvénient d'entraîner des répétitions peu attrayantes pour la plupart des personnes auxquelles cet ouvrage est adressé. Condamné par l'étendue du sujet et les proportions du livre, à élaguer et à choisir, j'ai cru qu'il valait mieux considérer chacun de ces monuments sous un point de vue particulier. Dans la basilique de Latran, nous noterons surtout ce qui constitue, pour ainsi dire, son être moral, c'est-à-dire ce qui se rapporte à sa prééminence hiérarchique et à ses anciens usages. Nous remarquerons dans celle de Saint-Pierre sa forme matérielle, parce que l'archi-

tecture y avait reçu de plus grands développements que dans les deux autres basiliques. Nous interrogerons aussi la réunion des monuments qui s'étaient, de siècle en siècle, rassemblés sous ses voûtes. Dans la vieille église de Saint-Paul, une œuvre équivalente à une multitude d'œuvres et unique en son genre, qui était à la fois immobile comme la pierre et progressive comme l'histoire, fixera particulièrement notre attention.

Nous venons de voir que Constantin avait annoncé, dans son discours à l'assemblée de la basilique Ulpienne, qu'il construisait une église dans sa propre résidence. Son palais faisait partie d'une propriété située sur le mont Cœlius, qui avait été réunie au domaine impérial sous le règne de Néron, parce que le personnage auquel elle appartenait avait été mis à mort pour avoir trempé dans la conspiration de Pison contre la vie de cet empereur. Ce Plautius Lateranus, qui fut obscurément égorgé par un tribun dans un réduit réservé pour le châtiment des esclaves, et qui mourut, dit Tacite, plein d'un invincible silence [1], ne se doutait guère que son nom, répété de siècle en siècle et en toute langue avec celui de la basilique de Latran, deviendrait un des noms les plus connus de toute la terre.

L'emplacement de cette basilique se trouva être très-bien choisi. De l'éminence où elle s'élevait, d'un côté elle dominait une grande partie de la

[1] Raptus in locum servilibus pœnis sepositum, manu Statii tribuni trucidatur, plenus constantis silentii, nec tribuno objiciens eamdem conscientiam. *Ann.*, XV, c. 60.

campagne romaine; de l'autre, elle voyait, à une distance peu considérable, les trois monuments païens au-dessus desquels le christianisme désirait le plus arborer la croix : sur le Capitole, le temple de Jupiter, métropole de l'idolâtrie; sur le mont Palatin, le palais des vieux Césars, du fond duquel étaient sortis tant de décrets sanguinaires contre les chrétiens; et plus près encore, le Colysée où ils avaient tant souffert. A la beauté de la situation s'unirent, dès l'origine, dans l'église de Latran, les richesses et les décorations de l'art. Elle fut saluée du nom de *Basilique d'or,* par une sorte d'acclamation populaire, à la vue de ses ornements splendides, qui contrastaient si fort avec les sombres arceaux et les autels nus des catacombes.

Les textes les plus anciens qui fassent mention de ce qui se passait dans cette église, sont quelques vers de Prudence, et une phrase de saint Jérôme. « Combien sont-ils, dit le premier dans son poëme contre « Symmaque, ceux qui ne méprisent pas l'autel de « Jupiter, souillé de sang? la foule se dirige vers le « mont Vatican pour y honorer le tombeau qui « renferme les cendres de son père, auxquelles « Rome est si heureuse de donner l'hospitalité, « ou bien le peuple accourt en troupes nombreuses « vers la demeure de Latran, pour remporter avec « lui le caractère sacré que lui imprime l'onction « royale [1]. »

[1] Post hinc ad populum converte oculos : quota pars est
Quæ Jovis infectam sanie non despuit aram?...
Aut Vaticano tumulum sub monte frequentat.
Quo cinis ille latet genitoris amabilis hospes,

Voilà ce que dit le poëte de cette époque ; écoutons maintenant l'anachorète. « Après la mort de « son second mari, dit saint Jérôme dans l'éloge fu- « nèbre de Fabiola, elle revint à elle-même. Loin « d'imiter les veuves négligentes, qui, ayant secoué « le joug, ont coutume de se comporter plus libre- « ment, de fréquenter les bains, de voltiger sur les « places publiques et d'étaler partout une figure où « la pudeur est effacée, elle se revêtit d'un sac pour « confesser publiquement ses erreurs. Aux approches « du jour de Pâques, dans la basilique qui porte « le nom de ce Latran, égorgé jadis par le glaive « des Césars, elle se tint debout, dans les rangs des « pénitents, en présence de l'évêque, des prêtres « et de tout le peuple qui pleuraient ensemble, hum- « ble, suppliante, les cheveux épars, la face blême, « le cou et les mains noirs de poussière, sous les re- « gards de toute la ville de Rome[1]. »

La basilique de Latran a eu, dès sa naissance, une prééminence qu'elle n'a jamais perdue. Pen-

Cœtibus aut magnis Laterani accurrit ad ædes,
Undè sacrum referat regali chrismate signum.
Contr. Symmach., lib. I, 579.

[1] Quis hoc crederet, ut post mortem secundi viri in semetipsam reversa, quo tempore solent viduæ negligentes, jugo servitutis excusso, agere se liberiùs, adire balneas, volitare per plateas, vultus circumferre meretricios, saccum indueret, ut errorem publicè fateretur, et, totâ urbe spectante Romanâ, ante diem Paschæ in basilicâ quondam Laterani, qui Cæsariano truncatus est gladio, staret in ordine pœnitentium, et episcopo, presbyteris, et omni populo collacrymantibus, sparsum crinem, ora lurida, squalidas manus, sordida colla submitteret. *Epist.* 30.

dant les trois siècles précédents, les persécutions n'avaient pas permis aux papes de posséder un édifice religieux qui pût être, d'une manière fixe, leur église épiscopale. Saint Sylvestre investit de ce titre la basilique de Latran, parce qu'elle était contiguë au palais que Constantin lui avait donné, et que d'ailleurs elle était le monument le plus significatif du triomphe du christianisme; ce choix fut confirmé par ses successeurs. Nous lisons, dans un très-ancien registre de l'Église romaine, écrit dans le quatrième siècle, que le prêtre Damase ayant été élu pape dans une église dite *in Lucinis*, fut néanmoins consacré dans la basilique de Latran [1]. C'est là en effet que les papes ont continué, jusqu'à nos jours, de prendre possession de leur siége. Comme l'autorité de chef suprême de l'Église universelle est attachée à la qualité de successeur de saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ, et premier évêque de Rome, l'église épiscopale de Rome est par là même la première de toutes les églises. Cette prééminence invariablement maintenue se fait remarquer dans les grandes réunions du clergé romain. Ce n'est pas toutefois à la procession générale de la Saint-Marc qu'elle est le plus visible. Il est vrai que les chanoines de Saint-Pierre, qui restent assis près de la porte de leur église pendant que cette procession défile dans la nef, se lèvent et se tiennent debout lorsque le chapitre de Latran

[1] Liberio Papa mortuo, cleri et populi pars Ursicinum diaconum in basilicâ Julii elegit et consecrari fecit; pars verò in Lucinis Damasum presbyterum renuntiaverunt, qui die ab electione septimo in basilicâ Lateranensi episcopus est consecratus. *Regist. S. R. E.*

passe devant eux : *quando procedebam ad portas civitatis.... senes assurgentes stabant*[1]. Ils se retirent ensuite, le laissant présider à la cérémonie qui va s'achever autour du grand autel. Toutefois, comme l'instant où ils commencent à se lever de leurs siéges est celui où le chapitre de Sainte-Marie-Majeure fait son entrée dans l'église, ce témoignage de respect n'est point par lui-même la marque de leur infériorité hiérarchique. C'est dans la procession générale de la Fête-Dieu que les rangs sont très-visiblement marqués. Le clergé de Saint-Pierre n'y occupe que la seconde place, quoique cette procession ait lieu sous le portique et dans la nef de sa propre basilique. Il avait cependant vivement contesté cette prééminence, après l'incendie de Latran, pendant le séjour des papes à Avignon, et depuis leur retour à Rome, lorsqu'ils eurent fixé leur résidence habituelle au Vatican. Mais, malgré ces réclamations plusieurs fois renouvelées, les souverains pontifes, respectant les droits de leur vieille église épiscopale, ont déclaré sa primauté immuable. Les bulles de Grégoire XI[2] et de Pie V[3], qui la constatent, sont gravées sur des tables de marbre dans le portique septentrio-

[1] *Job*, c. XXIX.

[2] Decernimus ac etiam definimus sacrosanctam Lateranensem ecclesiam præcipuam sedem nostram inter omnes alias urbis et orbis ecclesias ac basilicas, etiam super ecclesiam seu basilicam principis apostolorum de urbe supremum locum tenere. Datum Avenione, decimo quinto kal. decembris, pontificatus nostri anno II. (23 jun. 1372.)

[3] Cette bulle, qui est de l'année 1569, confirme celle de Grégoire XI, et une décision du pape Pie IV relative au même objet.

nal de Saint-Jean-de-Latran. Qu'est devenu, dans la hiérarchie politique, le rang du château de Versailles ou de l'Escurial, depuis qu'ils ne sont plus habités par les souverains? La dignité des églises ne varie pas comme celle des palais. C'est au Vatican, demeure actuelle des papes, qu'est le foyer de l'administration ecclésiastique et de la cour romaine; c'est là qu'ont lieu habituellement les grandes pompes religieuses, dans le plus beau des temples, au milieu des magnificences des arts; c'est là que va la foule; mais la basilique de Latran, dans sa majesté solitaire, n'en fait pas moins lire sur ses murs les inscriptions qui attestent qu'elle est toujours, de droit et de fait, *le chef et la mère de toutes les églises de la ville et du monde*[1].

La primauté de la basilique de Latran s'est réfléchie très-anciennement dans certains usages particuliers, relatifs, les uns aux prières qu'elle offre à Dieu, les autres à ses fonctions de miséricorde envers les hommes.

Comme église mère et maîtresse de toutes les

[1] Dogmate papali datur ac simul imperiali
Quod sim cunctarum mater caput Ecclesiarum...

Cette inscription, en vers léonins, qui est incrustée dans la façade de l'église, faisait partie de l'ancien portique restauré par Nicolas IV et par Eugène IV. Quelques personnes trouvent singulier qu'elle invoque l'assentiment impérial pour constater la prééminence de la basilique de Latran. Mais elles oublient que, dans l'organisation du saint empire romain, de grands priviléges étaient attachés à cette prééminence : c'est en faveur de ces prérogatives, et non pour sa primauté spirituelle, qu'il était important de rappeler le droit public de l'empire, *dogma imperiale*.

autres, elle crut devoir conserver, avec une fidélité scrupuleuse, diverses particularités de l'ancienne liturgie, qui avaient été modifiées dans les autres églises. Abailard en fait la remarque dans une lettre à saint Bernard : « Une seule église, dit-il au sujet « de certaines pratiques, l'église de Latran, mère « de toutes les autres, retient l'ancien office, et elle « n'est suivie en cela par aucune de ses filles, pas « même par l'église du palais romain [1]. » Mabillon fait observer à ce sujet que tous ceux qui s'occupent de recherches sur les anciens rits de l'Église romaine, doivent étudier, avec une grande attention, tout ce qui concerne la basilique de Latran [2]. Il existe un livre, composé sur cette basilique par le diacre Jean, dans le treizième siècle, d'après les archives et les anciens actes des pontifes romains, ainsi que l'indique le titre même de cet ouvrage [3]. On y voit que l'église de Latran ne se servait, dans ses offices, que de l'oraison dominicale, à l'exception de quelques oraisons des anciens sacramentaires qui étaient récitées aux matines ou aux vêpres par le pape seul ou par un des sept évêques collatéraux. Il

[1] Antiquam certe romanæ sedis consuetudinem nec ipsa civitas tenet, sed sola Lateranensis ecclesia, quæ mater est omnium, antiquum tenet officium, nullâ filiarum suarum in hoc eam sequente, nec ipsâ etiam romani palatii ecclesiâ. *Epist. V. ad Bernard.*

[2] Quisquis veteres romanæ Ecclesiæ ritus accuratè indagare cupit, studiosiùs ea legere debet quæ pertinent ad ecclesiam Lateranensem. *In ord. rom. comment.*

[3] Incipit scriptum de supremæ sanctuario sanctæ Dei romanæ, id est, Lateranensis ecclesiæ compositum de archivis et antiquis pontificum romanorum gestis.

convenait, suivant la remarque de cet auteur, que l'Église suprême n'employât habituellement que la suprême prière [1]. Il rapporte aussi que dans la liturgie qui lui était propre, on n'ajoutait pas ces mots : *donnez-nous la paix*, au troisième verset de l'*Agnus Dei* à la messe. Cette omission symbolique, suivant lui, donnait à entendre que ce temple était, plus particulièrement que tous les autres, la figure du temple invisible et éternel, où l'on n'a plus besoin de demander la paix [2].

L'église de Latran présenta, dès son origine, une autre marque distinctive, qui n'était pas seulement l'emblème, mais aussi le moyen d'une fonction miséricordieuse dont elle était investie. Elle n'avait pas de portes fermantes ; à leur place étaient suspendues de simples toiles, afin qu'on pût se réfugier dans cette église à toutes les heures du jour et de la nuit. Le christianisme ne dut pas répudier cette partie de la législation romaine, qui attachait

[1] Apostolicam institutionem non nisi Dominicâ in officiis utitur oratione, quoniam aliæ orationes posteà sunt super additæ, et congruum atque conveniens est ut prima et summa omnium aliarum ecclesiarum primam et summam aliarum orationem frequentet, et quæ Salvatoris vocabulo consecrata est Salvatoris orationem quam discipulos suos orare docuit præ cæteris præcipuam semper habeat. Sunt prætereà aliquæ collectæ ad matutinas vel vesperas constitutæ, et ab ejus septem collateralibus episcopis tantum et non ab aliis penitùs in ipsâ ecclesiâ dici possunt. *Ibid.*

[2] Inde est quod ea non cantatur ad missas : *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem;* quoniam ibi summa pax justorum Christi erit ubi perfecta, et consummata in electis nec portatione opus erit nec augmento. *Ibid.*

le droit d'asile à certains temples, et qui sauvait plus d'esclaves maltraités et dignes d'indulgence qu'elle ne protégeait de grands coupables. Mais en accueillant ce droit, le christianisme le transforma. Il s'en servit, non seulement comme d'un correctif à la peine de mort, mais aussi comme d'un moyen de réforme morale : ceux qui trouvaient la vie ou la liberté au pied des autels étaient soumis, d'une manière particulière, à l'influence de l'Église leur libératrice; ils étaient les prisonniers de la pénitence et de la charité, et ce droit d'asile qui a été plus abusif que bienfaisant dans d'autres organisations sociales, faisait partie du système pénitentiaire de l'époque. Cette institution, chez les peuples chrétiens, date de la fondation de la basilique de Latran. L'Église qui avait reçu originairement le nom de *Palais de Dieu*, fut aussi appelée l'*asile de la miséricorde* [1].

En consacrant cette cathédrale des papes, saint Sylvestre la dédia au Sauveur. Ce n'est que longtemps après, sous Lucius II, qu'elle a été placée additionnellement sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste. Il semble, au premier abord, que ce mot : *Salvatori*, ferait un effet plus beau, s'il était inscrit seul sur le portique du temple le plus éminent de la chrétienté; mais la réflexion ramène vite à une autre idée. Le Dieu fait homme, le Dieu avec nous, ne se montre pas à nos regards

[1] Aulæ etiam Dei nomen obtinuit quod typum et similitudinem præ se ferat cœlestis aulæ. *Rasponi, de Basilic. Lateran.*, lib. I, p. 11.

dans l'isolement, il nous apparaît entouré de son immortelle famille, composée de tous les justes, avant et après son avénement terrestre. Saint Jean-Baptiste, qui, comme son précurseur immédiat, résume en lui tous les anciens prophètes depuis Adam, est par là même le représentant des siècles qui ont précédé; saint Jean l'Évangéliste, l'apôtre de la charité, représente les siècles qui suivront jusqu'à la consommation des temps, parce que le christianisme est la loi de grâce et d'amour, et que la charité est la consommation de la loi et de toutes choses. En plaçant sous le nom du Sauveur les noms de ces deux Saints, la piété de Lucius II a donc développé, par une inspiration très-heureuse, la dédicace primitive faite par saint Sylvestre. Il serait difficile de trouver, pour le chef-lieu des temples chrétiens, une inscription qui résumât avec autant de grandeur et de simplicité l'ensemble du christianisme.

Nous ne quittons en ce moment cette vénérable mère de toutes les églises que pour la retrouver plus tard sous d'autres points de vue [1]. Nous devons maintenant nous occuper ici d'une autre basilique fondée aussi par Constantin à la même époque. Les champs Vaticans furent alors témoins d'un beau spectacle. Une grande foule venait de traverser la porte triomphale qui se trouvait à l'entrée de ces lieux, près du mausolée d'Adrien. En s'avançant parmi les tombeaux assez nombreux situés dans les

[1] Voyez dans le chap. v quelques détails sur son architecture.

environs, elle avait passé à côté du cirque de Néron et de son obélisque; elle ne s'était arrêtée ni devant le temple de Mars, dont le vestibule portait le nom de Vatican, ni devant le temple d'Apollon, qui ressemblait au Panthéon par sa forme sphérique, par les colonnes de son portique et par l'ouverture ronde pratiquée au milieu de la voûte pour introduire la lumière et symboliser le soleil. Tout ce peuple avait fini par se ranger avec respect devant l'entrée d'une crypte, au pied d'une colline solitaire. Derrière ces rangs de têtes qu'animait l'expression d'une joie grave et solennelle, on voyait vraisemblablement, de distance en distance, quelques figures pensives et tristes, qui semblaient attendre, avec une curiosité inquiète, ce qui allait advenir dans ces lieux auxquels les païens attachaient depuis longtemps des idées mystérieuses [1]. La foule ne tarda pas à s'ouvrir pour faire passage à une procession d'hommes vénérables, revêtus d'habits et d'orne-

[1] Suivant plusieurs auteurs anciens, le nom de Vatican vient des *oracles, Vaticinia,* qui étaient rendus dans ce lieu, ou qui avaient poussé les Romains à s'en rendre maîtres. « Agrum Vaticanum et ejusdem agri Deum præsidem appellatum acceperamus à vaticiniis, quæ vi atque instinctu « ejusdem Dei in eo agro fieri solita essent. » *Aulugel., Noct. attic.*, lib. XVI, cap. XVII. « Vaticanus collis appellatus « est, quod eo potitus sit populus romanus vatum responso « expulsis Etruscis. » *Sextus Pompeius Festus, et Marc. Valer. Flac., de Verborum signific.* Varron donne une autre étymologie : « Vaticanus Deus nominatus, penès quem essent « vocis humanæ initia, quoniam pueri simul atque parti « sunt, eam primam vocem edunt quæ prima in Vaticano « syllaba est; idcircò vagire dicitur, exprimente verbo sonum « vocis recentis. » *M. Terent. Varron. fragment.*

ments qui n'avaient pas encore paru sous le soleil de Rome, et chantant des cantiques que les échos de sept collines ne connaissaient pas. C'était le pape Sylvestre, accompagné d'un grand nombre d'évêques et de tout le clergé, et tout le peuple fidèle chantait avec eux [1]. Tout à coup l'empereur Constantin parut, le front dépouillé du diadème. Il se prosterna la face contre terre, confessant qu'il avait erré et péché, qu'il était coupable d'avoir persécuté les saints, qu'il n'était pas digne de toucher le seuil de leurs tombeaux, et il disait ces choses à haute voix, avec de grands gémissements et une telle abondance de larmes amères, que tous les insignes de ses habits de pourpre en étaient inondés. Alors se dépouillant de sa chlamyde, et prenant une pioche, il ouvrit le sol, puis il porta sur ses épaules douze paniers pleins de terre en l'honneur des douze apôtres, et les jeta dans l'endroit où l'on devait placer la première pierre de la basilique du Vatican [2]. Cet acte d'expiation adoucit ses remords, et les cris de son repentir furent aussitôt couverts par les louanges de Dieu que tout le peuple fit éclater, et qui ont continué, de siècle en siècle, jusqu'à nos jours, à cette même place.

Aucun document historique ne nous a transmis quelques détails sur l'état de la grotte sépulcrale de saint Pierre à l'époque où Constantin posa les fonde-

[1] Comitantibus multis qui ibidem convenerant episcopis, quoque ac laudes Deo cantante omni clero, omnique populo fideli. *Maff. Veggius, de reb. antiq. Basilic. S. Petri, manuscript. Vatic.*, p. 8.

[2] *Act. S. Sylvest.*

ments de cette église. Il y avait sur le portique de la basilique constantinienne une très-ancienne peinture qui représentait cette grotte : on en a conservé la gravure. Les particularités les plus saillantes sont une entrée en forme d'arcade ; à droite et à gauche, une niche avec des colonnettes, et entre chaque niche et l'entrée, deux ouvertures en guise de petites fenêtres. Mais cette peinture remontait-elle au siècle de Constantin, comme l'ont pensé quelques antiquaires ? Si elle était postérieure à cette époque, n'était-ce, quant aux détails, qu'un tableau d'imagination, ou bien avait-elle été faite d'après quelques indications que l'on possédait alors ? A-t-on voulu y reproduire la grotte où était déposé le tombeau de saint Pierre telle qu'elle était avant le quatrième siècle ? On ne peut, je crois, rien affirmer de positif à ces divers égards. Mais, malgré toutes ces incertitudes, on recueille avec un vif intérêt les plus vagues lueurs sur l'architecture primitive de ce petit souterrain, lorsqu'on songe qu'il a été le berceau de cette basilique constantinienne, qui, en tombant après douze siècles d'existence, a fait sortir de ses décombres le plus grand temple de l'univers.

Lors de la fondation de cette basilique, le monument, ou, suivant le mot consacré, la *Confession*[1] de Saint-Pierre fut divisée en deux parties, en deux chambres, l'une supérieure, l'autre inférieure. La partie supérieure était toutefois au-dessous du pavé

[1] On sait que le mot *confession*, *témoignage*, *martyrium*, est employé pour désigner le lieu dans lequel est déposé le corps d'un martyr, d'un homme qui a confessé la foi avec son propre sang.

de l'église. On y descendait par quelques degrés; elle était fermée par une barrière avec des portes. L'intérieur formait une espèce de chambre arquée, soutenue par quatre colonnes. Au milieu était un autel, non pas massif, mais creux, sous lequel il y avait une petite fenêtre ou plutôt une ouverture dont le couvercle s'ouvrait et se fermait à volonté, et par lequel on pouvait regarder la partie inférieure de la confession[1]. « Ceux qui viennent prier sur le tom-« beau de saint Pierre, dit Grégoire de Tours, intro-« duisent leur tête dans cette fenêtre, et demandent « alors l'objet de leurs vœux[2]. » En se penchant sur cette ouverture, on découvrait dans un second souterrain, plus profond, un énorme monument d'airain surmonté d'une croix d'or. Nous lisons dans Anastase, que Constantin fit placer autour de la tombe « une « enveloppe d'airain de Chypre, laquelle est inébran-« lable : cinq pieds à la tête, cinq pieds aux pieds, « cinq pieds au côté droit, cinq pieds au côté gau-« che, cinq pieds dessous, cinq pieds dessus; c'est « ainsi qu'il enferma le corps du bienheureux « Pierre[3]. » Dans l'ancienne peinture, dont nous avons parlé tout à l'heure, la grotte vaticane est représentée au moment où le pape saint Sylvestre

[1] *Greg. Turonens., de Glor. Martyr.*, c. XXVIII.

[2] Hoc enim sepulchrum sub altari collocatum valdè rarum habetur. Sed qui orare desiderat, reseratis cancellis, quibus locus ille ambitur, accedit super sepulchrum, et sic fenestrellâ parvulâ patefactâ, immisso introrsùm capite, quæ necessitas promit efflagitat. *Gregor. Turonens.*, *De glor. Martyr.*, c. XXVIII.

[3] Ipsum loculum undique ex ære Cyprio conclusit quod est

dépose dans la tombe les reliques de l'apôtre. On y voit une châsse ou sarcophage ayant la forme d'un carré long, dont les parois extérieures offrent des ciselures très-simples, pareilles à celles qui se trouvent sur beaucoup de sépulcres antiques.

Vers la fin du seizième siècle, pendant que l'on travaillait au pavé de la nouvelle basilique, l'architecte rapporta au pape Clément VIII, qu'on venait de découvrir l'ouverture par laquelle on voyait le monument de saint Pierre. A cette nouvelle, le pontife, accompagné de Bellarmin et de deux autres cardinaux, descendit dans la confession, et à la lueur d'une torche, il contempla la croix d'or placée sur le tombeau, puis il ordonna de fermer cette ouverture en sa présence avec de la maçonnerie. L'antique autel demeura intact à la même place; mais le pape lui fit superposer un autel d'une plus grande dimension, qui est celui que nous voyons aujourd'hui[1].

immobile : ad caput pedes v, ad pedes pedes v, ad latus dextrum pedes v, ad latus sinistrum pedes v, subtùs pedes v, suprà pedes v, sic inclusit corpus Beati Petri. *Anast., in vit. Sylvestr.*

[1] Cum novi templi Vaticani pavimentum altiùs deduci et æquari opus esset anno MDXCIV, Jacobus à Porta celebris architectus retulit Clementi VIII detectum foramen per quod sancti Petri monumentum apparebat. Quo audito, Pontifex ipse, ductis secum Eminentissimis Cardinalibus Bellarmino, Antoniano et Sanctæ-Cæciliæ, atque admotâ ab architecto ardenti face, oculis perlustravit crucem auream sepulcro impositam, deindè jussit vetustissimam aram eodem in loco intactam relinqui, foramen se coram cœmentis oppleri, novumque posteà desuper altare atque magnificentiùs erigi amplioris formæ. *Bonan. è manuscript. Torrig.*

On reconnaît, par ces détails, que la confession de Saint-Pierre, dans son état présent, a conservé les traits fondamentaux de son ancienne configuration. Elle se divise toujours en deux étages, l'un inférieur, l'autre supérieur. Dans la partie de celui-ci, qu'on aperçoit de l'intérieur de l'église, est le coffre où sont déposés les palliums que le pape envoie aux archevêques. Sous le pavé gisent les ossements des premiers successeurs de saint Pierre. Lorsqu'on a remué une partie de ces dalles pour construire le monument de Pie VI, ces ossements ont reparu; les têtes étaient du côté du tombeau de l'apôtre. Des inscriptions, placées sur le mur sous des tableaux qu'elles expliquent, rappellent les trois principales époques des constructions qui ont été faites en ce lieu. Celle de ces inscriptions qui se rapporte à l'époque la plus récente, rappelle le pontificat de Paul V. Ce pape a voulu qu'elle gardât un humble silence sur le riche revêtement en marbre dont il avait orné l'intérieur de la confession, et qu'elle exprimât seulement les sentiments de dévotion qui l'avaient inspiré dans ses travaux. « Ainsi que nous « l'avons éprouvé et que nos ancêtres en ont fait « l'expérience, nous croyons et nous avons la con- « fiance que les prières de nos patrons spéciaux nous « seront toujours en aide pour obtenir la miséri- « corde de Dieu, à travers tous les travaux de cette « vie, afin que nous soyons autant élevés par les « mérites des apôtres, que nous sommes abaissés « sous le poids de nos propres péchés [1]. » Une

[1] Sicut et nos experti sumus, et nostri probavere majores,

autre inscription se rapporte à l'époque de la fondation de la basilique constantinienne. Elle est ainsi conçue : « Saint Sylvestre consacra un autel de « pierre sur le corps du bienheureux Pierre apô« tre[1]. » Avec la troisième inscription nous remontons jusqu'aux travaux faits en cet endroit dans le premier siècle. « Saint Anaclet, pape et martyr, « *construisit la mémoire du bienheureux Pierre appelée* « *Confession*[2]. » Les vieux souvenirs que ces inscriptions réveillent et qui sont encore rendus plus vifs par la présence de deux portraits de saint Pierre et saint Paul, extrêmement anciens, à demi effacés, semblent répandre, sur le jeune éclat des marbres modernes, une teinte de piété antique, qui est comme l'ombre des siècles écoulés.

Au-dessus de la Confession, s'élevait, dans l'ancienne basilique, comme dans celle d'aujourd'hui, le maître-autel, couronné par un baldaquin qui reposait sur quatre colonnes de porphyre. En avant de cet autel, Constantin fit placer des colonnes vitinéennes[3]. Suivant Manlius, elles étaient au nombre de douze, mais d'autres croient que Constantin n'en avait donné que six, et que les six autres ont été

credimus atque confidimus, inter omnes labores istius vitæ ad obtinendam misericordiam Dei, semper nos specialium patronorum orationibus adjuvandos, ut quantum propriis peccatis deprimimur, tantùm apostolicis meritis erigamur.

[1] Sanctus Sylvester altare lapideum supra corpus beati Petri apostoli consecravit.

[2] S. Anacletus papa et martyr memoriam beati Petri construxit confessionem appellatam.

[3] On fait dériver cette dénomination du mot latin *vitis*,

ajoutées par Grégoire III. Un passage d'Anastase semble appuyer cette opinion[1]. Dans ce cas, ces douze colonnes, gardiennes du tombeau de saint Pierre, auraient appartenu à deux grands siècles qui se ressemblent à plusieurs égards, le siècle de Constantin et celui de Charlemagne.

La Confession de saint Pierre fut pour la basilique constantinienne le point générateur de tout l'édifice. Derrière le maître-autel, était une abside haute de cent palmes, longue de quarante-quatre et large de quatre-vingts. Au fond de cet hémicycle était placée la chaire du pontife, et dans le contour, les bancs où siégeaient les cardinaux. Le même autel occupait le milieu de la nef transversale, à partir de laquelle le temple se déployait en cinq nefs, qui couvraient en longueur un espace d'environ quatre cents palmes, et, en largeur, d'environ cent quatre-vingts[2]. La nef principale avait cent soixante-dix palmes de hauteur; l'élévation des quatre autres allait en décroissant. En avant de la Confession, dans la nef du milieu, était l'arc de triomphe, s'étendant comme un pont d'un côté de la nef à l'autre. C'est là qu'on exposait, dans certains temps de l'année, ce vénérable linceul qui se conserve encore aujourd'hui et qui avait servi, dans les premiers siècles, à couvrir les corps de beaucoup de martyrs. On le déployait

vigne, ou du mot italien *vite, spirale*. La première de ces étymologies s'accorde avec les ornements de ces colonnes, la seconde avec leur forme.

[1] *Anast. Bibl., in vit. Greg. III.*

[2] La palme romaine est égale à quatre décimètres quatre centimètres.

comme un étendard sur l'arc de triomphe, qui, aux fêtes solennelles, était illuminé [1].

Cette basilique comptait une centaine de colonnes [2]. Deux d'entre elles, de marbre africain, passaient pour être, dans leur genre, les plus belles qui fussent au monde. Leur majesté les faisait considérer comme étant les emblèmes de saint Pierre et de saint Paul, colonnes de l'Église romaine [3].

Sur les deux côtés de la basilique, divers siècles avaient bâti des églises et des chapelles; quelques-unes étaient très-anciennes, particulièrement celles de saint Ambroise et de saint Thomas. Du côté droit se trouvait aussi un monastère habité par les prêtres qui chantaient chaque jour l'office divin. Sur le côté gauche, outre les chapelles, il y avait la sacristie et la bibliothèque. Les murs, de ce côté, s'étendaient dans toute leur largeur sur le terrain qu'avait occupé le côté droit du cirque de Néron. On voit aujourd'hui, vers le milieu du passage pratiqué dans cette partie des cours latérales, une inscription marquant la place où était situé l'obélisque qui était un des ornements de ce cirque. Tout près de là, l'ancienne église de Sainte-Marie-des-Fièvres s'élevait sur l'emplacement

[1] *Alfar.*, c. III et IV.

[2] Quatuor ordines columnarum valdè admirabilium numero nonaginta sex habens; habet etiam quatuor in altare quæ sunt simul centum. *Gregor. Turon., De glor. Martyr.*

[3] Le due prime vicine alle porte, le quali erano di marmo africano grosse palmi setto, le più belle in questo genere, che siano mai state viste nel mondo.... Non senza misterio poste in quel luogo, reppresentandosi in esse le due colonne di Santa Chiesa, cioè S. Pietro, e S. Paolo. *Severani, delle sette chiese,* p. 39.

de la sacristie actuelle. Elle communiquait avec celle de Sainte-Pétronille, attenant à l'extrémité gauche de la nef transversale de la basilique. Cette église reposait sur l'épine même du cirque.

Les petites églises ou chapelles latérales furent, dans les basiliques chrétiennes, une addition au plan que les anciens Romains avaient suivi dans la construction de leurs basiliques civiles. Ce développement architectural, qui offre dans l'ensemble de ces chapelles une série de compartiments dont chacun rappelle quelque mystère de la foi ou la mémoire de quelque saint, agrandit, d'une manière très-heureuse, le caractère symbolique de l'édifice sacré. Dans le temple comme dans la vie, nous rencontrons de distance en distance diverses stations de douleur, de consolation, d'espérance, en avançant vers le sanctuaire, image du ciel.

La basilique vaticane avait une façade qui se terminait par un fronton triangulaire, percé de six fenêtres carrées placées sur une même ligne, au-dessous desquelles il y en avait une de forme circulaire. Bonanni attribue à ce fronton une signification mystique : ces fenêtres introduisaient dans la profonde enceinte de l'édifice sept gerbes de lumière, image des sept rayons par lesquels l'Esprit-Saint éclaire les âmes [1].

Dans sa partie inférieure, la façade de la basilique

[1] Septem luminibus sol exoriens septemplicem Divini Spiritûs radium, quo fidelium mentes illustrarentur, clarè significans, ex orientali parte mediam basilicæ porticum perlustrans, ingenti luce totam domum replebat. *Bonan.*, *Hist. templi Vatic.*, p. 20.

avait cinq portes : celle du milieu était appelée la porte argentée. Elle avait à droite la porte *Romaine*, par laquelle entraient les habitants de la ville ; à gauche, celle qui était particulièrement fréquentée par les Transteverins, et qui avait reçu le nom de *Ravennate,* qu'on donnait anciennement à la région qu'ils habitaient ; la porte qui se trouvait à l'extrémité droite de la façade, était appelée *Guidonéenne;* des clercs, nommés *guides, guidones,* introduisaient par là les troupes de pèlerins [1]. Celle qui était située à l'extrémité gauche avait un nom solennel et funèbre, la porte du *Jugement.* C'est par elle qu'entraient et sortaient ces autres pèlerins qui avaient achevé le voyage de ce monde.

L'usage de donner cinq portes à la façade des temples se remarque, si l'on excepte l'église de Saint-Paul, dans les grandes basiliques romaines du quatrième siècle ; celles de Latran, de Saint-Pierre, de Sainte-Marie-Majeure, auxquelles on peut joindre Sainte-Marie, au delà du Tibre. Cet usage n'a pas été déterminé, comme on pourrait le croire, par le nombre des nefs de l'église ; car Sainte-Marie-Majeure, avec ses cinq portes, n'a que trois nefs, et Saint-Paul, qui a cinq nefs, n'a que trois portes. Des motifs d'utilité ont sans doute concouru à suggérer la distribution dont il s'agit. Trois portes pouvaient être trop peu commodes pour l'affluence du peuple aux fêtes

[1] Porta Guidonea, quoniam Guidones, « qui ducebant oratores venientes per porticale, quod est juxtà notarium majus frequentes per eam intrabant. Unde usque ad nostra tempora faculæ et cerei ibi vendebantur. » *Mallius, Descript. Basil.*, n° 44.

solennelles : quatre n'auraient pas permis d'avoir une porte principale et centrale ; mais il est très-possible aussi que des raisons théoriques se soient combinées avec ces convenances matérielles. Lorsqu'on songe, d'une part, avec quel soin les anciens chrétiens ont attaché des idées mystiques à l'ensemble et aux parties principales des édifices sacrés, et qu'on se rappelle, d'autre part, la place que les nombres occupent dans le symbolisme chrétien, il est difficile de ne pas conjecturer que quelque idée de ce genre n'a point été étrangère à cette disposition architecturale. Il est vrai que le nombre cinq ne se prête pas à des corrélations symboliques aussi bien que plusieurs autres nombres. Un et trois rappellent naturellement l'unité et la trinité divines, et sont très-souvent marqués dans les œuvres de la nature comme dans celles de la grâce : la dualité, sur laquelle portent tant de choses, correspond à l'union de l'infini et du fini, de la nature divine et de la nature humaine dans l'Incarnation. Le quaternaire coïncide, d'un côté, avec les points cardinaux, et d'un autre côté avec le nombre des Évangiles, qui sont comme les colonnes du temple présent, et c'est à ce rapport que fait allusion saint Paulin, lorsqu'en parlant de la fontaine située en avant du vestibule de l'ancienne basilique vaticane, il dit que le toit dont elle était couronnée reposait sur quatre colonnes qui avaient des *significations mystérieuses* [1]. Les jours de la création ont consacré solennellement le nombre six, et, par l'addition du sabbat ou jour de repos, ils forment le septenaire, qui

[1] Voyez un peu plus loin le passage de saint Paulin.

paraît aussi dans les sept colonnes du temple de la Sagesse, le chandelier à sept branches, les sept sacrements et plusieurs autres mystères de la religion, ainsi que dans les lois matérielles qui produisent les sept notes de la musique et les sept couleurs primitives. Mais le nombre cinq est moins fréquent ou plus voilé : il n'est empreint, d'une manière saillante, ni dans l'ordre surnaturel, ni dans la nature, si ce n'est dans les cinq plaies rédemptrices de l'Homme-Dieu et dans les sens dont le Créateur a doué l'homme. Les cinq sens constituent les facultés par lesquelles l'âme est directement en rapport avec ce qui est matériel et inférieur, comme ses facultés propres sont, pour parler ici la langue des mystiques, les sens spirituels qui la mettent en rapport avec ce qui est supérieur ou céleste. Dans l'organisation du temple, les fenêtres placées dans la partie supérieure de l'édifice, et particulièrement celles de la façade tournée vers l'Orient, par lesquelles la basilique recevait les rayons du soleil et le reflet des cieux, pouvaient être considérées, suivant la remarque de Bonanni, cité tout à l'heure, comme un emblême spécialement relatif aux communications de l'âme avec Dieu : elles s'adaptaient par là même à la distribution septenaire, qui est celle des dons du Saint-Esprit. Le nombre cinq convenait mieux aux portes, qui établissent les communications du temple avec les choses d'en bas, comme les cinq sens, d'après une figure souvent employée, sont les portes[1] de l'âme, ouvertes sur le monde matériel. Je ne trouve, je l'avoue, aucun texte qui justifie cet

[1] Portas fuere sensuum. *Hym. de prime, brév. de Paris.*

aperçu; mais il rentre assez, ce me semble, dans les analogies du symbolisme chrétien, pour qu'on puisse mettre en avant cette conjecture : quelque citation que j'ignore viendra peut-être jeter du jour sur cette partie du caractère emblématique de l'ancienne architecture.

La basilique constantinienne avait, à sa base et à son sommet, des débris singulièrement expressifs. De gros murs, qui ont dû appartenir au cirque de Néron, étaient enterrés parmi les fondations de l'édifice chrétien : on a revu quelques-unes de ces pierres dans des fouilles modernes; une médaille d'airain, qui portait le nom d'Agrippine, y fut trouvée[1]. D'un autre côté, le socle de la croix grecque, placé sur le point le plus élevé de sa façade, était formé, suivant Torrégius et plusieurs autres, par le fragment d'un tombeau : on pouvait y déchiffrer ces mots : *Sépulcre de Flavie Agrippine*[2]. Du reste, comme on sait que

[1] Anno 1616 dùm Scalæ Sancti Petri amoverentur, apparuerunt muri antiqui crassi, qui videbantur fuisse è ruinis circi ; ibi repertus fuit æneus nummus Agrippinæ Augustæ. *Nardin, cit. par Bonanni, Hist. templ. Vatic.*

[2] Die 8 februarii, cùm cœpisset tectum discoperiri, reverendissimus vicarius mandavit ut demitterent crucem marmoream octangularem antiquissimam, quæ extabat in fastigio frontis basilicæ, ubi musivum Gregorii IX cernitur, quam die 16 februarii deposuerunt, et ex præcepto sub novi pavimenti reposuerunt. Socculum tenens crucem sculptum erat litteris Græcis gentilium : *Sepulchrum Flaviæ Agrippinæ*, partim mutilatis. *Manusc. de Grimaldi.* — Un écrivain, qui a contesté que cette croix remonte au temps de Constantin, dit qu'il se rangerait volontiers à cet avis, si elle était ornée de pierres précieuses, conformément à l'usage de cette époque. Mais cet argument négatif est-il bien concluant? Peut-on affir-

Constantin fit servir à la construction des églises divers matériaux d'anciens édifices, il est de toute vraisemblance qu'une partie des murs de la basilique vaticane se composa des décombres du cirque voisin, où tant de chrétiens avaient été mis à mort. Leur premier persécuteur, en pourvoyant à l'entretien de ces pierres pour ses jeux, avait été, sans le savoir, le forçat de la Providence. D'après le plan tracé d'avance par cet architecte invisible, le monument triomphal, consacré à celui dont Néron avait été le meurtrier, devait être bâti avec les ruines de ses cruautés et de ses plaisirs.

La façade de la basilique était précédée d'un *atrium* ou place carrée, entourée d'un portique à colonnes. Là se trouvait cette fameuse pomme de pin, à laquelle Dante a comparé la tête d'un géant, et qu'on voit aujourd'hui dans le jardin du pape. Là aussi saint Symmaque avait construit une fontaine vers le commencement du sixième siècle : une autre y avait été placée plus anciennement, puisque saint Paulin en parle. On avait coutume d'entretenir, à l'entrée des basiliques, une ou plusieurs sources d'eau jaillissante. Elles étaient un symbole de la grâce qui purifie l'âme : les fidèles s'y lavaient les mains et la bouche avant d'assister aux saints mystères. Quoique les deux fontaines qui ornent aujourd'hui la grande place de Saint-Pierre, ne soient pas précisément au même endroit

mer que cet usage ne souffrait jamais d'exception, particulièrement lorsqu'il s'agissait d'une croix qui devait être vue de loin, à la hauteur où elle était placée? Ce monument se trouve aujourd'hui dans l'église souterraine.

que les anciennes, elles les remplacent et les rappellent : les souvenirs de l'antiquité ecclésiastique se réfléchissent jusque dans ces brillants jets d'eau, qui semblent n'être qu'un embellissement moderne.

En avant du portique carré il y avait une place où les papes recevaient les empereurs, et sur la droite de laquelle était construite la loge d'où ils donnaient la bénédiction au peuple. On arrivait à cette place par un escalier qui lui correspondait dans toute sa longueur. C'est au-dessous de cet escalier que se trouvait une troisième place, où Sixte-Quint a fait transporter l'obélisque du cirque de Néron.

Nous pouvons appliquer à l'ensemble de ces édifices la remarque que nous avons faite tout à l'heure au sujet de la Confession de saint Pierre. Le plan de la basilique actuelle ressemble, sous beaucoup plus de rapports qu'on ne le pense ordinairement, à celui de la basilique constantinienne.

La plus ancienne description où se dessine, en traits bien marqués, l'image de cette église, nous est fournie par un écrivain du quatrième siècle, saint Paulin, dans une lettre à son ami Pammachius. Celui-ci ayant perdu sa femme, Pauline, fille de sainte Paule, lui avait fait des funérailles chrétiennement pompeuses : il avait donné, dans la basilique vaticane, un repas à tous les pauvres de Rome. Saint Paulin, lui écrivant pour le consoler, rappelle cette grande agape, et c'est à cette occasion qu'il parle de la basilique. En combinant ses paroles dans un certain ordre, on peut reconstruire le plan de ce vaste édifice. Nous voyons d'abord « ces nourrissons de la divine

« charité, » comme il les appelle, se répandre, à rangs pressés [1] « sur l'escalier de la place et dans l'a-« trium éclatant, là où la fontaine, à l'ombre d'un toit « d'airain, fait jaillir ses eaux sous quatre colonnes « qui ont une signification mystérieuse [2]; puis, ils se « rangent sous le vestibule, sous la porte Royale, qui « brille au-dessous d'un fronton azuré [3]; de là dans les « flancs de la basilique, qui se développent sous un « double rang de colonnes [4], et enfin dans la nef du « milieu, si large et si longue, au fond de laquelle ceux « qui entrent dans l'église voient reluire au loin le « trône apostolique, dont la splendeur éblouit les yeux « et réjouit les cœurs [5]. » Il est glorieux pour cette basilique qu'au moment où elle se montre pour la première fois à nos regards dans une description un peu animée, elle nous apparaisse, suivant le langage de saint Paulin, comme une grande ruche de pauvres : l'histoire de son architecture commence avec celle de sa charité.

[1] Videre mihi videor.... religiosa miserandæ plebis examina, illos pietatis alumnos, tantis influere agminibus in amplissimam gloriosi Petri basilicam.....

[2] Quave pretento nitens atrio fusa vestibulo est, ubi cantharum ministra manibus et oribus fluenta ductantem, fastigiatus solido ære totus ornat et inumbrat, non sine mysticâ specie quatuor columnis aquas ambiens....

[3] Per illam venerabilem regiam (portam) cæruleâ eminenti fronte renidentem.....

[4] Vel qua sub eâdem mole tectorum geminibus utrinque porticibus latera diffundit.

[5] Vel qua sub alto sui culminis, mediis ampla laquearibus, longum patet, et apostolico eminùs solio coruscans, ingredientium lumina stringit et corda lætificat. *Epist. XIII ad Pammach.*, n° XIII.

Parmi les monuments qui ont décoré l'intérieur de l'ancienne basilique de saint Pierre, j'en choisis trois qui demandent en effet à être distingués. Non-seulement chacun d'eux est d'un grand intérêt, mais en outre, leur réunion dans un même temple est singulièrement éloquente.

Le premier de ces monuments est la *Chaire* de saint Pierre. On sait que dès l'origine les évêques eurent des siéges auxquels on donnait ce nom. C'était une marque d'honneur et un signe d'autorité que de parler assis. A leur mort on plaçait, au moins de temps en temps, leurs chaires dans leurs tombeaux : les premiers fidèles portaient un grand respect aux siéges dont les apôtres s'étaient servis pour leur enseigner la foi ou pour remplir d'autres fonctions de leur ministère. Ils durent être conservés avec soin : ce qui semble indiqué par quelques mots de Tertullien, qui représente, à cet égard, les traditions du second siècle. « Parcourez, » dit-il, dans son livre des *Prescriptions* contre les hérétiques, « parcourez les églises apostoli-« ques, dans lesquelles les chaires mêmes des apôtres « président à leur place, et où leurs épîtres authen-« tiques sont lues à haute voix. » Rigault est d'avis, dans une des notes de son édition de Tertullien, que ce mot de *chaires* doit être entendu ici dans un sens figuré; mais d'abord rien n'oblige à répudier le sens littéral, le savant annotateur n'en donne aucune raison. En second lieu, il n'est pas vraisemblable que Tertullien se soit borné à citer des monuments métaphoriques, tandis qu'il pouvait signaler des chaires réelles, comme le prouve le passage d'Eusèbe, que nous rapporterons tout à l'heure. Cela est d'autant

moins probable que cet écrivain était porté, par ses habitudes d'esprit et de style, à rattacher autant que possible ses assertions à quelques faits matériels : ses ouvrages en offrent une foule d'exemples. Le sens le plus naturel de ce passage est donc celui-ci : dans le second membre de cette phrase, Tertullien rappelle que les églises, fondées par les apôtres, pouvaient montrer les exemplaires authentiques des lettres qu'ils leur avaient adressées ; il dit, dans le premier membre, que ces églises conservaient encore les chaires sur lesquelles ils s'étaient assis : ces deux faits servent de pendant l'un à l'autre. Eusèbe nous apprend que l'on voyait de son temps, à Jérusalem, la chaire de son premier évêque, saint Jacques-le-Mineur, que les chrétiens avaient sauvée à travers tous les désastres qui avaient accablé cette ville. On sait aussi que l'église d'Alexandrie possédait celle de saint Marc, son fondateur, et qu'un jour un de ses évêques, nommé Pierre, ayant pris place aux pieds de cette même chaire dans une cérémonie publique, et tout le peuple lui ayant crié de s'y asseoir, l'évêque avait répondu qu'il n'en était pas digne [1]. L'église de Rome dut mettre au moins autant d'empressement et de soin à garder celle du prince des apôtres, d'autant plus qu'outre les motifs de piété communs à tous les chrétiens, le caractère romain était, comme on le sait, éminemment conservateur des monuments, et que les catacombes fournissaient aux premiers fidèles de Rome une grande facilité pour y cacher, en lieu sûr, un dépôt aussi précieux.

[1] *Act. S. Petr. Alexand. mart.*

Suivant une tradition d'origine immémoriale, saint Pierre s'est servi de cette chaire, qui se trouve maintenant au fond de l'église, et qui a été revêtue d'une enveloppe de bronze. Avant cette époque, elle avait été successivement placée dans d'autres parties de la basilique. Les textes que Phebei a recueillis [1], particulièrement dans les manuscrits de la Bibliothèque vaticane, nous font suivre son histoire dans ces diverses translations. Le pape Alexandre VII, qui l'a fixée à l'endroit où nous la vénérons actuellement, l'avait prise près de la chapelle qui sert aujourd'hui de baptistère, où Urbain VIII l'avait fait transporter peu de temps auparavant [2]. Elle avait été précédemment déposée dans la chapelle des Reliques de l'ancienne sacristie [3]. On sait aussi qu'elle était restée, durant quelque temps, dans un autre oratoire de cette sacristie, celui de Sainte-Anne [4], après avoir eu pour résidence la chapelle de Saint-Adrien [5], près de l'endroit où nous voyons aujourd'hui la chaire du grand Pénitencier. Adrien I[er] l'y avait fixée dans le huitième siècle [6]. Pendant toute cette période, divers passages

[1] *De Ident. Cath. B. Petr. Romæ*, 1666.

[2] *Carol. Fontana, de Basil. Vatic.*, c. XXIX.

[3] *Grimald. manus., Catal. sac. reliq. Basil. Vatican.*

[4] In hoc sacello ubi sedes seu cathedra S. Petri pulcherrima, super quam sedebat cùm munia pontificalia exercebat, honorificè conservatur. *Tib. Alfarani, manusc. Vatic.*

[5] Porrò in ipso S. Adriani factus est nunc egregiè ornatus, ubi collocata est cathedra super quam sedebat B. Petrus dùm solemnia ageret. *Maph. Veggius, de Rebus antiq. memorab. Basilic. S. Petri*, lib. IV, *manusc. Vatic.*

[6] *Grimald., Catol. sac. reliquiar. asservat. in Arch. Vatic.* Il s'appuie sur un passage de Maph. Veggius.

des anciens auteurs font mention d'elle. Nous en citerons ici plusieurs, pour marquer la suite de la tradition relative à un monument si vénérable. Il en est question dans une bulle de Nicolas III, en 1279 [1]. Pierre Benoît, chanoine de la basilique vaticane, dans le douzième siècle, a laissé un manuscrit qui contient des renseignements sur la liturgie de cette église : voici ce qu'il marque pour la fête de la chaire de saint Pierre : « L'office est celui de la fête même de l'apô« tre; seulement, à vêpres, à matines et à laudes, « on chante l'antienne *Ecce sacerdos*. Station dans sa « basilique. A la messe, le seigneur pape doit s'as« seoir sur la chaire, *in cathedrâ* [2]. » Depuis les premiers siècles, les papes étaient dans l'usage de prendre place sur un siége éminent, non pas seulement pendant la messe, mais aussi pendant les vêpres, les matines et les laudes, lorsqu'ils assistaient aux offices, ce qui arrivait plusieurs fois dans l'année, aux principales fêtes. Il est visible, d'après cela, qu'en notant, comme une rubrique particulière de la fête de la chaire de l'apôtre, que le pape devait être assis sur la chaire à la messe, l'auteur que nous venons de citer a désigné la chaire même, que la tradition considérait comme celle de saint Pierre. D'ailleurs, dans tout son livre, lorsqu'il parle seulement du siége ordinaire du pontife, il le désigne toujours sous le nom

[1] Denarii qui dantur portantibus ad altare et reportantibus cathedram sancti Petri.

[2] In cathedrâ S. Petri legitur sicut in die natali ejus. Tantùm ad Vesperas, ad Matutinum et Laudes canitur : *Ecce Sacerdos*. Statio ejus in Basilicâ. Dominus Papa sedere debet in Cathedrâ ad Missam.

de *siége élevé*, et jamais sous celui de chaire. Pierre Manlius, qui appartient à la même époque, dit avoir lu dans Jean Caballinus que, durant le siècle précédent, sous Alexandre II, la chaire de saint Pierre avait été respectée par un incendie qui avait consumé les objets environnants [1]. Nous trouvons aussi, dans un écrivain du onzième siècle, Othon de Freissingue, des passages qui font mention d'elle [2]. On voit, par des récits d'Anastase le Bibliothécaire, relatifs aux neuvième et huitième siècles [3], que le pape élu était d'abord conduit au patriarcat de Latran, où il s'asseyait sur le trône pontifical; que, le dimanche suivant, il se rendait revêtu du manteau papal et au milieu des chants sacrés, à la basilique vaticane, et que là il prenait place sur l'*apostolique et très-sainte chaire de saint Pierre;* ce sont les termes employés par Anastase [4]. Nous voilà arrivés au huitième siècle, c'est-à-dire à l'époque où le pape Adrien la fit établir, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans l'oratoire consacré au saint dont il portait le nom. Les textes d'Anastase nous font remonter encore plus haut, puisqu'en parlant de l'usage dont il vient d'être question, il l'appelle la coutume ancienne, la coutume *blanchie par le temps* [5]. Le catalogue des saintes huiles envoyées par Grégoire-le-Grand à Théodolinde, reine des Lom-

[1] *Petrus Manlius, de consuetudin. et reb. Basil. Vatic.*

[2] *Ott. Frisigens. in Freder.*

[3] *Anast., in vit. Paul. I, Serg. II.*

[4] Apostolicâ sacratissimâ Petri Cathedrâ. — Lorsque l'élection avait eu lieu dans la Basilique Vaticane, on procédait immédiatement à l'installation du pontife sur cette chaire.

[5] Cana consuetudo.

bards, fait mention de l'huile des lampes qui brû-laient devant la *chaire sur laquelle saint Pierre s'était assis* [1]. Il paraît qu'à cette époque les fidèles la rencontraient avant d'entrer dans la basilique : elle se trouvait près de la place qu'occupe aujourd'hui la Porte-Sainte [2]. Les néophytes, revêtus de la robe blanche du baptême, étaient conduits aux pieds de cette chaire pour la vénérer. En rappelant cet usage, dans son apologie pour le pape Symmaque, Ennodius désigne ce monument d'une manière fort claire. « On les mène, dit-il, près du *siége gestatoire de la* « *confession apostolique,* et, pendant qu'ils versent avec « abondance des larmes que la joie fait couler, la « bonté de Dieu double les grâces qu'ils ont reçues « de lui [3]. » Cette expression, *siége gestatoire,* caractérise exactement, comme on le verra bientôt, la forme spéciale et la destination primitive de cette chaire. Ennodius écrivait au commencement du sixième siècle. Le quatrième nous fournit un témoignage très-positif d'Optat de Milève. S'adressant à des schismatiques, qui se vantaient d'avoir des partisans à Rome, il leur fait cette interpellation : « Qu'on demande à « votre Macrobe où il siége dans cette ville; pourra- « t-il répondre : Je siége sur la chaire de Pierre? » Si cet auteur n'avait rien dit de plus, on pourrait dou-

[1] De oleo de sede ubi priùs sedit S. Petrus.

[2] *Bonan., Hist. templ. Vatic.,* c. XXIII.

[3] Ecce nunc ad gestatoriam sellam apostolicæ confessionis uda mittunt limina condidatos, et uberibus gaudio exactore fletibus collata Dei beneficia cumulantur. *Ennod. Apolog.,* p. 552. *Tornaci.*

ter qu'il ait parlé, dans ce passage, de la chaire matérielle : comme il ne faisait pas de l'histoire, mais de la polémique, il aurait très-bien pu se servir de cette expression pour signifier seulement la chaire moralement prise, ou l'autorité de saint Pierre, survivant dans ses successeurs, et méconnue par les schismatiques, contre lesquels il argumentait. Mais ce qu'il ajoute ne permet pas cette supposition. « Je ne « sais pas même, dit-il, si Macrobe a *seulement vu* « *cette chaire de ses propres yeux.* » Evidemment il a voulu désigner la chaire matérielle, ce qui est d'ailleurs confirmé par tout le reste du même passage, dans lequel il continue d'opposer aux schismatiques les monuments de saint Pierre et de saint Paul [1].

Il est donc certain que cette chaire a été exposée publiquement à la vénération des chrétiens, dans le siècle même où le christianisme a eu la liberté du culte public. Il n'est pas étonnant qu'il n'en soit point fait mention dans les documents de l'époque antérieure :

[1] Denique si Macrobio dicatur ubi illic sedeat, numquid potest dicere in cathedrâ Petri? Quam nescio si *vel oculis novit*, et ad cujus *memoriam non accedit*, quasi schismaticus contrà Apostolorum faciens, qui ait : memoriis sanctorum communicantes. Ecce præsentes sunt ibi duorum *memoriæ* Apostolorum : dicite si *ad has ingredi potest* ità ut obtulerit illic ubi sanctorum memoria esse constat. *Optat. Milevit.*, *Contr. Parm.*, lib. II.—Dans le style des premiers chrétiens, le mot *memoria* était employé pour désigner les monuments funèbres des apôtres ou des martyrs, comme nous l'avons déjà vu dans un passage cité précédemment, relatif à la construction du monument de saint Pierre (*construxit memoriam*). Ce terme a pu être ensuite appliqué aussi aux basiliques érigées sur ces tombeaux.

il serait, au contraire, étonnant qu'ils en eussent parlé. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'écrits rédigés à Rome pendant les trois premiers siècles : les actes des martyrs ne mêlent guère à leurs récits les particularités monumentales, si ce n'est qu'ils indiquent, et souvent par un seul mot, le lieu du supplice et celui de l'inhumation. Les ouvrages apologétiques et polémiques avaient à faire quelque chose de plus pressé que le soin de tenir note des meubles sacrés, ce qui eût été d'ailleurs une indiscrétion dangereuse, qui eût pu provoquer les perquisitions des païens. Quant aux livres composés à cette époque par les écrivains qui résidaient dans d'autres parties du monde romain, les mêmes observations s'y appliquent, et il est, du reste, extrêmement vraisemblable que leurs auteurs, au moins la plupart, ont ignoré l'existence de ce monument, qui devait être renfermé à Rome dans quelque lieu secret, suivant la coutume des temps de persécution. Ce n'est qu'au quatrième siècle que d'autres chaires, contemporaines de la chaire de saint Pierre, celle de saint Jacques à Jérusalem, celle de saint Marc dans l'église d'Alexandrie, reparaissent sous le soleil et dans l'histoire : les chrétiens s'empressèrent alors de vénérer, dans la lumière de leurs basiliques, les dépôts que leur avaient conservé les cryptes souterraines. Tout nous persuade que la chaire de saint Pierre avait été cachée dans le sanctuaire même de son tombeau. Un manuscrit de la bibliothèque Barberine [1], qui l'affirme positivement, a été, on peut le croire, l'écho d'un souvenir

[1] *Mich. Leonic., not. manus.*

traditionnel ou de renseignements consignés dans quelques feuilles des archives romaines, qui se sont ensuite perdues. C'est donc, suivant toute apparence, à l'époque des constructions faites par saint Sylvestre dans la confession de saint Pierre, que cette chaire a été offerte à la dévotion publique et libre du peuple qui affluait dans le temple que Constantin venait d'ériger. Sortant du tombeau, elle a pris possession de la grande basilique, elle en a visité successivement, dans le cours des âges, le vestibule, les chapelles, le chœur, pour se fixer enfin à la place radieuse qu'elle occupe aujourd'hui, éclairée d'en haut par l'auréole de la colombe qui plane sur elle, couronnée par les anges, légèrement soutenue par quatre grands docteurs du rit latin et du rit grec, saint Ambroise, saint Augustin, saint Athanase, saint Chrysostome, et suspendue au-dessus d'un autel dédié à la sainte Vierge et à tous les saints papes. Sur leurs trônes célestes, ils gardent sans doute un souvenir de cette chaire, au pied de laquelle ils se sont sanctifiés, si quelques images des monuments terrestres vont se réfléchir, comme l'ombre du temps, jusque dans les splendeurs de l'éternité.

Depuis plusieurs siècles, les papes ont cessé de s'en servir aux fêtes solennelles. Sa vétusté pouvait faire craindre que cette relique précieuse ne souffrît quelque dommage si l'on eût continué de la déplacer et de l'employer pour des fonctions du culte : le soin de sa conservation l'a rendue désormais immobile. C'est aussi pour cela qu'elle a été revêtue, sous Alexandre VII, d'une enveloppe de bronze. Du reste, tout le monde peut en voir une copie dans une des

salles de la sacristie vaticane, et l'on en conserve un *fac simile* dans les combles de l'église, près de l'endroit où sont déposés les plans en relief des divers projets qui ont été proposés dans le temps pour l'architecture de la basilique moderne.

Torrigi, qui a examiné cette chaire en 1637, et qui en a pris la mesure dans tous les sens, nous en a laissé la description suivante : « Le devant (du siége) est large de quatre palmes et haut de trois et demie; ses côtés en ont un peu plus de deux et demie en largeur; sa hauteur, en y comprenant le dos, est de six palmes. Elle est de bois avec des colonnettes et de petites arches : les colonnettes sont hautes d'une palme et deux onces [1], les petites arches de deux palmes et demie; sur le devant du siége sont ciselés dix-huit sujets en ivoire, exécutés avec une rare perfection, et entremêlés de petits ornements en laiton, d'un travail très-délicat. Il y a autour plusieurs figurines d'ivoire en bas-relief. Le dos de la chaise a quatre doigts d'épaisseur [2]. Il faut ajouter à cette description que le dos carré est terminé à son sommet par un compartiment triangulaire. Torrigi a omis aussi de noter une autre circonstance plus importante que nous rappellerons tout à l'heure, et il s'est trompé en un point : les ornements qu'il a cru être en laiton sont en or très-pur. Cette particularité, qui a été vérifiée par une commission qu'Alexandre VII a nommée à cet effet, n'est point, comme

[1] L'once, ou la douzième partie de la palme romaine, équivaut à 1 centimètre 8 millimètres.

[2] *Li sacr. trofei Roman.*, c. XXI, p. 122.

nous le verrons, indifférente pour l'explication de ce monument.

Les petites sculptures d'ivoire, qui représentent les travaux d'Hercule, prouvent qu'il est d'origine païenne. Abstraction faite de la tradition que nous avons constatée, il n'est pas possible de supposer, avec quelque apparence de raison, que cette chaire romaine ait été fabriquée dans l'intervalle de temps qui s'est écoulé depuis la chute du paganisme au cinquième siècle, jusqu'à la révolution opérée dans la sculpture vers la fin du moyen âge. On ne se fût pas permis de représenter une légende essentiellement mythologique sur un meuble aussi sacré, destiné à figurer près de l'autel pendant les saints mystères. Les monuments religieux de cette période, qui existent à Rome en grand nombre, font voir clairement, par leur sévérité chrétienne, que cette fantaisie profane y a été aussi étrangère au caractère de l'art qu'elle eût été opposée aux préoccupations dominantes : les sibylles n'ont pu être admises à figurer sur ces monuments que parce qu'elles étaient considérées, suivant l'opinion de plusieurs anciens Pères de l'Église, comme ayant prophétisé le Christ. Nous verrons d'ailleurs que le style des sculptures dont il s'agit dénote une origine bien antérieure à cette période. En remontant plus haut, nous rencontrons l'époque qui est comprise entre le triomphe du christianisme, sous Constantin, et la chute complète du paganisme. Elle est encore moins favorable à l'hypothèse de l'origine chrétienne de ce monument. Loin d'être disposés à jouer avec de pareils emblèmes, les chrétiens, qui avaient été forcés jusqu'alors

de tenir secrets les signes extérieurs de leur foi, s'empressèrent de les multiplier sous diverses formes, sur les monuments publics et privés. Restent donc les trois siècles de persécution. Dans cette période nous trouvons, il est vrai, parmi les peintures des catacombes, une figure allégorique tirée de la mythologie : le Christ, le céleste enchanteur, comme l'appelle Clément d'Alexandrie, y est représenté sous les traits d'Orphée. Toutefois les motifs qui ont fait tolérer cette exception aux règles suivies, ne s'appliquent pas aux sculptures de cette chaire. L'image symbolique d'Orphée était d'une dimension assez grande pour frapper les regards des fidèles qui se réunissaient dans les souterrains sacrés; on leur en expliquait le sens, et ce tableau devenait ainsi, comme toutes les autres peintures qui décoraient ces galeries, une prédication qui parlait aux yeux. Mais de petites figures mythologiques, sculptées dans les parois d'un meuble et qu'on pouvait à peine distinguer à deux pas, ne pouvaient remplir le même but. Ces incrustations n'eussent été qu'un caprice sans utilité comme sans convenance, et les premiers chrétiens ne faisaient fléchir leur aversion pour les allégories de la poésie païenne, que lorsque de graves raisons les y déterminaient. Dans ces mêmes catacombes qui ont fourni le tableau dont il vient d'être question, on n'a retrouvé aucun emprunt mythologique parmi les petits symboles tracés par les fidèles sur les pierres sépulcrales; ils sont tous exclusivement chrétiens. Nous sommes donc conduits à penser que ce monument a dû appartenir primitivement à un païen, et qu'on ne doit

pas lui assigner une origine postérieure aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Le caractère de ses ornements, envisagés sous un point de vue purement artistique, sert à déterminer, d'une manière plus circonscrite, la période de temps à laquelle ils remontent. Ils sont fort remarquables par la beauté, la délicatesse et le fini du travail qui décèlent une époque où la sculpture était très-florissante. Or, les historiens de l'art ont constaté, d'après l'étude comparée des monuments, que la sculpture a subi une dégénération très-prononcée à partir du commencement du troisième siècle, et comme cette décadence se fait déjà remarquer dans le second, ils attribuent en général au siècle d'Auguste les œuvres qui se distinguent par un grand mérite d'exécution.

Une autre particularité permet de resserrer encore en des limites plus étroites l'époque de ce monument. On sait que la mode des *siéges gestatoires* ou chaises à porteur a commencé parmi les principaux personnages de Rome, après l'avénement de Claude à l'empire. C'est ce qui a fait dire à Juste Lipse, après avoir examiné à ce sujet les passages des auteurs latins de cette époque : « Au temps « d'Auguste, je ne trouve pas la chaise, mais tou- « jours la litière; au contraire, depuis Claude, « très-rarement la litière et presque toujours la « chaise[1]. » Il serait bien difficile de ne pas re-

[1] Non reperio tempore Augusti sellam, semper lecticam; ast post Claudium plerumque sellam, rarâ memoriâ lecticæ. *Just. Lips., oper. omn. Lugdun.*, MDCXIII, tom. 1; *Elect.*, lib. I, cap. XIV, p. 312.

connaître une de ces chaises à porteur, *sella gestatoria*, dans le meuble dont nous nous occupons en ce moment, puisqu'on y voit de chaque côté des anneaux doubles en fer, par lesquels on devait faire passer des brancards [1]. Les grands seigneurs romains de cette époque, très-amis du luxe et de leurs aises, ne manquaient pas de garnir leurs chaises à porteur de riches et moelleux coussins; elles devaient avoir une dimension qui put se prêter à cet arrangement. La structure du meuble en question, qui est celle d'un grand et large fauteuil, s'accorde ainsi très-bien avec la destination clairement indiquée par les anneaux de fer latéraux. Il résulte de ces observations que, selon toute probabilité, son origine n'est pas antérieure au règne de Claude, et qu'elle est postérieure aux commencements de la prédication évangélique qui ont eu lieu sous le règne de Tibère.

En suivant ces divers indices, on parvient à découvrir quelle a dû être la position sociale de son premier possesseur. Les particularités qui caractérisent en elle une chaise à porteur, et par là même un genre de meuble dont les grands seuls se servaient, son ampleur, sa structure soignée, ses élégants ornements d'ivoire entrelacés de filets d'or, la perfection des sculptures, tout annonce qu'elle n'était pas un meuble ordinaire, mais un siége de distinction, une espèce de chaise curule, apparte-

[1] Ad usum gestatoriæ sellæ procul dubio affabrè facta cernitur, habens in utroque latere manubria ferrea, hastis portatilibus immittendis apposita. *Pheb.*, *de Ident. Cath.*, p. 46.

nant à quelque personnage opulent de la classe aristocratique ou sénatoriale.

Nous venons de recueillir quatre indications distinctes : 1° cette chaire a été originairement une chaise à porteur ; 2° le personnage dont elle était la propriété était païen ; 3° il faisait partie de la haute société dans la Rome impériale ; 4° le siècle d'Auguste, si l'on en retranche le premier tiers qui précède le règne de Claude, se présente comme étant l'époque à laquelle il est le plus raisonnable de faire remonter ce monument.

Confrontons maintenant ces indices avec des observations qui dérivent d'une autre source. Saint Pierre, arrivé à Rome dans le siècle d'Auguste et sous le règne de Claude, y a reçu l'hospitalité chez le sénateur Pudens, converti par lui au christianisme. C'est là que se sont tenues les premières assemblées des fidèles, c'est là que sa chaire pastorale lui a été fournie. Comme la chaire était une marque d'autorité, il est très-naturel que Pudens ait tenu à lui procurer à cet effet un meuble distingué. Le *gestatoire*, dont se servait l'empereur et les grands, était éminemment un siége d'honneur, et il n'est guère douteux que le sénateur Pudens n'ait possédé un meuble de ce genre, puisqu'il faisait partie de la classe qui avait adopté cette mode à l'exemple du souverain.

Nous avons donc deux séries d'indications : les unes se déduisent des particularités matérielles du monument ; les autres résultent des données historiques sur l'époque et la maison où saint Pierre a pris possession d'une chaire dans Rome. Ces deux

séries, quoique d'origine diverse et réciproquement indépendantes, s'ajustent l'une à l'autre sur tous les points pour concorder, d'une manière frappante, avec la tradition qui a répété de siècle en siècle que cette chaire antique est celle de saint Pierre.

On demandera sans doute si la légende mythologique, représentée par les sculptures d'ivoire, ne peut pas former une objection légitime contre l'authenticité de ce monument. Assurément il ne serait pas raisonnable de supposer qu'en faisant fabriquer une chaire apostolique, on ait exigé que ses ornements figurassent des sujets profanes; mais tel n'est point le cas présent, puisqu'il s'agit d'un siége que Pudens aurait pris parmi les meubles qu'il possédait avant sa conversion au christianisme. Il est aisé de concevoir qu'on y ait laissé subsister ces petits emblèmes en faveur du sens allégorique auxquels ils se prêtaient aussi naturellement que cette figure d'Orphée que nous avons rappelée tout à l'heure, et qui avait été tracée sur les murs des catacombes par les premiers chrétiens. Orphée, domptant les animaux par les accords de sa lyre, était une belle allégorie du Christ subjuguant les âmes rebelles par sa doctrine céleste; de même saint Pierre était le véritable Hercule qui était venu à Rome pour y terrasser l'hydre infernale de l'idolâtrie. C'eût été, je l'avoue, un symbolisme presque imperceptible à raison de l'exiguité des figures, et il n'aurait pas eu, comme je l'ai déjà dit, le genre d'utilité qu'avaient les peintures des catacombes. Mais si ce rapprochement allégorique n'explique pas pourquoi l'on aurait choisi tout exprès de pareils emblèmes pour

les incruster dans le meuble destiné à être la chaire de l'apôtre, il explique suffisamment pourquoi on a pu les laisser dans un meuble préexistant, pourquoi on n'a pas tenu à briser sur cette chaire curule du conquérant chrétien de Rome les figures en quelque sorte prophétiques dont elle se trouvait ornée. Cette explication se présente très-naturellement, supposé que ces premiers chrétiens aient attaché quelque importance à ces ornements : mais, du reste, il est très-possible et même probable qu'ils n'y ont guère pris garde. Il ne faut pas juger de ce qui a dû arriver alors d'après ce qui ce passe aujourd'hui, lorsqu'on fournit une chaire à un évêque : la chose ne s'est pas faite avec tant d'apprêt. Saint Pierre étant établi chez Pudens, des néophytes s'y sont réunis dans une salle pour l'entendre prêcher et pour recevoir de lui le sceau du baptême. On a choisi sans délai, parmi les meubles de cette maison, qui la veille était encore païenne, un siége d'honneur dont il pût se servir en présidant cette assemblée religieuse, et il a continué d'en user, sans que ni lui ni ses disciples se soient mis à éplucher les petites figures découpées entre les pieds de cette chaise, tandis qu'il s'agissait de commencer la lutte contre le grand colosse de Rome. Après la mort de l'apôtre, la vénération due à sa mémoire n'aurait pas permis, si la pensée en était venue, de mutiler la chaire sur laquelle il s'était assis, et de proscrire ce qu'il avait toléré.

Quelque supposition que l'on fasse, ces emblèmes ne sauraient donc former une objection solide; car, en matière de critique, et spécialement de critique

monumentale, il est de principe que lorsqu'une difficulté se résout par une explication plausible, elle ne peut ni infirmer les indices qui éclairent les origines d'une chose, ni à plus forte raison prévaloir contre une tradition constante. Combien n'y a-t-il pas de monuments dont on ne conteste point l'authenticité, quoiqu'ils présentent des singularités moins facilement explicables que celles dont nous venons de parler ?

Loin de porter atteinte à la tradition, cette particularité sert au contraire à l'appuyer. Si après quelques siècles on avait commencé à présenter aux respects publics une fausse chaire de saint Pierre, on n'aurait pas manqué de choisir un meuble exempt de ces images païennes qui pouvaient la rendre suspecte. La présence de pareilles sculptures sur un pareil monument semble donc prouver qu'il n'a pu être vénéré de siècle en siècle, que parce que chaque siècle a trouvé une tradition préexistante qui en garantissait l'authenticité. Ces ornements profanes, incrustés dans la première chaire de la chrétienté, ont sans doute embarrassé plus d'un savant du moyen âge qui ne pouvait pas connaître, comme nous, d'après des monuments retrouvés ou étudiés plus tard, l'indulgence des premiers fidèles envers certains emblèmes mythologiques. Mais ce qui a pu être une tentation de doute pour la simplicité de nos aïeux, n'est plus, pour les lumières archéologiques des temps modernes, que la confirmation d'une vénérable croyance.

Sous un point de vue simplement archéologique, ce serait déjà chose fort intéressante qu'une chaire,

non de marbre ou d'airain, mais de bois, appartenant au premier siècle, qui a subsisté jusqu'à nos jours pour se perpétuer bien au-delà, dans un assez bon état de conservation et presque dans son intégrité native. La vénération des reliques a contribué, par l'efficacité propre aux soins qu'elle prescrit, à conférer au siége du premier des apôtres ce privilége de durée. Mais il faut convenir qu'elle a été singulièrement favorisée à cet égard, puisque les autres chaires apostoliques n'ont point participé à cette prérogative. Elles ont péri par la main ou par la négligence des hommes; celle de saint Pierre seule a été sauvée par quelque chose qui se nomme, je crois, la Providence. Des événements féconds en destructions de tout genre, l'ont souvent menacée, comme un incendie qui éclatait autour d'elle : ce ne sont pas les dévastations qui ont manqué à Rome. D'Alaric à Totila, dans l'espace d'environ cent quarante ans, cette ville a été saccagée quatre fois. Un indigne héritier du trône de Constantin finit par se mettre à la tête des rois barbares pour la dépouiller. La dernière fois que cette souveraineté dégénérée y fit une apparition, au septième siècle, l'aigle impérial, devenu un oiseau pillard, dit adieu à Rome en emportant dans ses serres avilies une foule d'objets précieux, et jusqu'aux tuiles dorées du Panthéon. Au onzième siècle, l'empereur Henri IV venait de ravager une partie de la ville connue sous le nom de cité Léonine, qui renfermait la basilique de Saint-Pierre, lorsque l'armée de Robert Guiscard, qui arrivait pour le chasser, dévasta plus complétement encore l'autre partie. Le sac de Rome

par les bandes luthériennes du connétable de Bourbon détruisit, dans les églises et dans les sacristies, une foule d'antiquités qui avaient échappé à toutes les déprédations précédentes. A ces époques désastreuses, Rome a vu piller ses trésors sacrés, jeter aux vents des reliques saintes, abattre des colonnes de granit; la fragile planche, sur laquelle saint Pierre s'est assis, a traversé tant de siècles et tant de destructions comme un emblème perpétuel de l'indéfectibilité de la foi [1]. On pourrait lui appliquer ces mots : *tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon*, auxquels faisaient allusion les animaux symboliques sculptés sur les gradins de l'antique chaire en marbre, dont se servaient les papes dans la basilique de Latran.

La vieille basilique vaticane possédait aussi depuis son origine un autre monument plein d'intérêt. Il se composait de ces colonnes que Constantin avait fait poser devant la Confession de Saint-Pierre. Quelques auteurs ont cru qu'elles venaient d'un monument païen de la Grèce, d'autres du fameux temple de Diane à Éphèse. Mais, suivant l'opinion la plus accréditée, leur véritable origine est celle qui leur est assignée par une ancienne tradition qu'Alpharani a recueillie en ces termes : « Le très-pieux em-« pereur Constantin, ayant fait venir du temple de « Salomon douze très-belles colonnes vitinéennes en « marbre de Paros, les plaça devant l'autel majeur,

[1] Non de marmoreo, ast æterno è fragmine texta,
Durat in æternum firma cathedra diem.

ANDR. MARIANUS, lib. II, epigr. 3.

« et autour pour qu'elles formassent le sanctuaire[1]. » Des translations de ce genre n'étaient pas chose nouvelle. Les empereurs se plaisaient à décorer la ville impériale avec des monuments de divers pays. Les obélisques de l'Égypte sont encore très-nombreux à Rome. Sylla employa, dans la réédification du temple de Jupiter Capitolin, des colonnes enlevées au temple de Jupiter olympien à Athènes. Il était au moins aussi naturel que Constantin fît prendre parmi les débris du temple qui avait préfiguré l'Église chrétienne quelques colonnes pour les ériger dans la plus grande basilique de la chrétienté, et pour marquer ainsi que l'Évangile avait recueilli la succession de l'ancienne loi. La qualité du marbre dont elles sont composées, leur forme, leur élégance, ne sauraient donner lieu à une objection contre l'origine qui leur est attribuée, aux yeux même de ceux qui croiraient y reconnaître avec certitude le style grec. On sait que ce genre d'architecture s'est produit parmi les constructions faites par Hérode-Antipas, dans le temple de Jérusalem, quelques années avant la prédication du Sauveur. Flavien Josèphe, parlant des colonnes qui soutenaient les portiques, dit expressément qu'elles avaient des chapiteaux scupltés d'ordre corinthien[2] et qu'elles étaient d'une merveil-

[1] Ante altare majus Constantinus imperator piissimus duodecim columnas Vitineas è Pario marmore elegantissimas à Salomonis templo vectas, quæ altari circumirent, ac sanctuarium constituerent, posuit. *De altar. veter. Basilic.*, cap. III.

[2] Κιονοκράνων αὐτοῖς κατὰ τὸν Κορίνθιον τρόπον ἐπεξειργασμένων γλυφαῖς, etc. *Antiq. jud.*, lib. XV, c. II.

leuse beauté. Il ajoute qu'au-dessus de celles qu'Hérode avait fait placer à l'entrée du temple étaient représentés des ceps de vigne, genre d'ornement qui cadre précisément avec celui des colonnes dont nous nous occupons. Si la tradition qui leur est relative n'avait pas eu originairement un fondement réel, il serait assez difficile de concevoir comment elle aurait pu s'établir : cette transformation imaginaire de colonnes d'un temple grec et païen en colonnes hébraïques consacrées au culte du vrai Dieu, n'offrirait pas ces points de transition par lesquels l'imagination du peuple passe graduellement de la réalité qu'elle altère à la fiction qui lui plaît. Cette tradition renferme une particularité qui la confirme. Depuis un temps immémorial, une de ces colonnes est signalée comme étant celle près de laquelle se tenait habituellement le Sauveur lorsqu'il priait dans le temple de Jérusalem, ou lorsqu'il y annonçait le royaume de Dieu; l'inscription qu'elle porte exprime cette ancienne opinion [1]. D'où a pu venir cette idée, et pourquoi s'est-elle attachée exclusivement à l'une de ces colonnes plutôt qu'à une autre, si elle ne remonte pas à quelque souvenir conservé traditionnellement par les chrétiens de Jérusalem

[1] Hæc est illa columna in quâ Dominus noster Jesus-Christus appodiatus, dum populo prædicabat et Deo Patri preces effundebat, adhærendo stabat, quæ una cum aliis undecim his circumstantibus de Salomonis templo in triumphum hujus basilicæ hic locata fuit, dæmones expellit, ab immundis spiritibus vexatos liberos reddit, et multa miracula quotidiè facit : per RR. Patrem et DD. Cardinalem de Ursinis ornata anno Domini MCCCCXXXVIII.

des trois premiers siècles, qui est venu, à l'époque de la transplantation de ce monument, se greffer sur la souche des traditions romaines? Si cette tradition n'est pas certaine, n'est-ce rien du moins, pour la piété, de pouvoir penser, en s'appuyant sur une autorité respectable, que ce marbre a été consacré par le contact du Verbe incarné? Un simple *peut-être* aurait lui-même son prix. Dans les choses de Dieu et du cœur, il y a quelquefois des probabilités adorables. Les prédicateurs de la parole évangélique doivent s'approcher avec une dévotion particulière du monument qui, suivant une pieuse croyance, a répercuté les sons de la voix du Fils de l'homme lorsqu'il prêchait dans le temple. Cette colonne conservée sous un grillage de fer se trouve aujourd'hui près de la chapelle de la madone de la Pitié. La plupart des autres sont restées dans les environs du maître-autel, mais elles ne sont plus situées comme autrefois et elles ne reposent plus sur le pavé de la basilique. On les a placées à une certaine hauteur parmi les monuments qui garnissent les quatre angles formés par le croisement de la grande nef et de la nef transversale : ces débris du premier temple où l'apôtre ait annoncé la résurrection du Christ, sont fixés à perpétuité près de son tombeau.

Le troisième monument de l'ancienne basilique vaticane que je veux signaler en ce moment à l'attention du lecteur, est cette statue de saint Pierre en bronze, dont tous les fidèles, en visitant l'église, vont baiser le pied, visiblement usé par les embrassements de tant de siècles. Il existe une autre statue du même apôtre, en marbre, qui est conservée dans l'église

souterraine[1]; elle porte cette inscription : *Très-antique statue de saint Pierre, prince des apôtres, laquelle était placée entre les colonnes du portique de l'ancienne basilique au-dessus des portes d'airain* [2]. Elle est d'une plus haute antiquité que celle de bronze. Celle-ci était pourtant déjà fort vieille. Quelques auteurs ont pensé qu'elle avait été donnée par Constantin ou par quelqu'un de ses successeurs. Mais presque tous les antiquaires romains croient qu'elle a été érigée au cinquième siècle, par ordre de saint Léon, en actions de grâces de la délivrance de Rome menacée par Attila, et qu'on a fait fondre la statue de Jupiter Capitolin pour la transformer en statue de saint Pierre. Ce dernier point est admis par les deux ou trois écrivains qui lui assignent une origine beaucoup moins ancienne[3]. Le monument qui a été fixé à l'endroit où nous le voyons aujourd'hui, et qui avait occupé

[1] Duæ sunt in Vaticano templo sedentis Petri Apostoli imagines, altera æenea, quæ ad revelationem omnium mortalium haud procul arâ maximâ posita est; altera vetustior marmorea in templi cryptis... *Veter. Pat., Nova collect. ab Ang. Maï, Biblioth. Vatic. præfect.*, t. V.

[2] Sancti Petri Apostolorum Principis statua marmorea antiquissima, quæ erat inter columnas veteris Basilicæ suprà valvas æneas.

[3] Ces auteurs (Ugellius, *de Episc. Portuens.*, t. I; Fratres Sammarthani, *in Galliâ Christ.*, t. II) ont cru que cette transformation avait été faite par un cardinal qui vivait sous le pape Calixte III. Ils ont été induits en erreur par les armoiries de ce cardinal, qui se trouvaient sur le piédestal de cette statue. Mais cela prouvait seulement qu'il lui avait donné un nouveau piédestal; car un écrivain antérieur, Maphæus Veggius, dont nous citons plus bas le texte, en parle comme d'une statue déjà ancienne à l'époque où il écrivait.

précédemment d'autres places, était un des principaux monuments de l'ancienne basilique, où il était déjà entouré de la vénération universelle. Maphæus Veggius, qui a vécu sous le pontificat de Martin V, fournit à cet égard un passage remarquable. « Ce lieu, dit-il, en parlant de l'ancien oratoire « de Saint-Martin, était l'objet d'une très-grande « dévotion, surtout parce qu'il renfermait l'image « de saint Pierre en airain, qui a été transportée pos- « térieurement dans un autre oratoire, celui des saints « Processus et Martinien. A l'exception du maître- « autel, il n'y avait pas, dans toute la basilique, « un endroit qui attirât un plus grand concours de « peuple[1]. » Un autre écrivain l'appelle « la *très-* « *antique statue* de saint Pierre en airain, qui a été « autrefois celle de Jupiter Capitolin[2]. » Un vieux manuscrit qui renferme une *instruction pour les pèlerins*, rend aussi témoignage de son antiquité, en désignant divers oratoires où elle avait été située anciennement[3]. L'empereur Iconoclaste, Léon l'Isaurien écrit au pape Grégoire II, dans le huitième siècle : « J'enverrai à Rome et je briserai l'image

[1] Neque in totâ Basilicâ, post altare majus, ullus locus erat, ad quem major fieret concursus populorum. *De reb. antiq. memorab. Basil. S. Petri*, lib. IV.

[2] Æneum pervetus simulacrum D. Petri colitur, cùm Capitolini olim Jovis fuisset. *Merc. Italic., cit.* par Torrigi; *Dell' antiche statue di bronzo*, etc.; *in Append. Dei sacr. troph. Rom.*, p. 152.

[3] Statua ænea S. Petri, quæ extat sub organo, fuit olim in monasterio S. Martini ad Ferratam retrò Basilicam, in quo fuit educatus S. Leo IV, et indè translata fuit in sacellum SS. Processi et Martianini. *Inst. pro peregrin. Torrig.*, ibid.

« de saint Pierre. » Le pape lui répondit : « Si vous « faites partir des émissaires pour abattre l'image de « saint Pierre, écoutez bien : nous vous protestons « que nous sommes innocents du sang qu'ils verse- « ront; il retombera de tout son poids sur votre « tête[1]. » Le pape et l'empereur parlent d'un monument qui devait être universellement connu, puisqu'ils le désignent sous le nom d'*Image de saint Pierre* par excellence, sans spécification, sans addition, de même qu'aujourd'hui, en disant simplement l'*Église de Saint-Pierre*, nous sommes sûrs d'être compris, sans avoir besoin d'indiquer quel est l'endroit de la ville où elle est située. Ce monument ne pouvait donc être que cette même statue qui, d'après les passages cités tout à l'heure, était non-seulement très-ancienne, mais encore l'objet spécial de la dévotion des peuples, et dont les pèlerins avaient porté le renom dans tous les pays de la chrétienté. D'un autre côté, la célébrité dont nous voyons, par les paroles de l'empereur et du pape, qu'elle jouissait dans les commencements du huitième siècle, les menaces de l'empereur qui s'attaquait particulièrement à elle, parce qu'en la brisant il eût frappé le culte des images des saints dans son objet le plus révéré; l'attachement du peuple romain, disposé à répandre son sang pour la défendre, tout cela indique évidemment qu'elle était déjà en possession d'une vénération traditionnelle que le temps avait enracinée.

[1] Quod si quospiam miseris ad evertendam imaginem sancti Petri, vide, protestamur tibi, innocentes sumus à sanguine quem fusuri sunt : verùm in cervices tuas et in caput tuum ista recident. *Epist. Greg. II.*

Dans l'âge précédent, Ennodius rappelant la refonte des statues en bronze de l'ancienne Rome qui avaient servi au culte des idolâtres, parle de la transformation de celle de l'ancien maître du tonnerre, comme d'un fait contemporain [1]. Il écrivait environ quarante ans après le règne de saint Léon, qui est l'époque à laquelle remonte, suivant l'opinion commune, la statue de saint Pierre, formée avec la matière du monument de Jupiter. Des raisons spéciales provoquaient à cette époque l'érection d'un monument en l'honneur du prince des apôtres, fondateur de l'Église romaine. Saint Léon attribuait particulièrement à son intercession l'appui que Rome avait reçu du ciel contre la fureur des rois barbares. Nous voyons par un sermon de ce pape, qu'une fête avait été établie à cette occasion, et qu'elle se célébrait à un jour très-rapproché de la fête même de saint Pierre. Les chroniques nous apprennent qu'on croyait généralement qu'Attila avait vu, pendant que saint Léon lui parlait, une apparition de l'apôtre sous la forme d'un vieillard dont la physionomie auguste et le geste menaçant l'avaient intimidé. La statue érigée à saint Pierre n'était donc pas un monument ordinaire, mais un mémorial de la délivrance et de la reconnaissance de Rome. Ceci nous explique pourquoi elle

[1] Ecce jam Christo propitio ad novas fornaces simulacra redierunt. Ecce jam de obsoletâ superstitione usus vester accipit quod lætetur, dùm de *Veteri Tonante* nova meritò vascula præparantur. *Ennod. Ticinens. episc. oper.*, p. 543, *in Apolog*. Ennodius parle ici, non des monuments païens en général, mais spécialement de ceux qui étaient à Rome, puisque, dans ce passage, il s'adresse uniquement aux habitants de cette ville.

n'a pas tardé à effacer en quelque sorte l'autre statue, quoique celle-ci eût l'avantage d'être plus ancienne: ce genre de mérite, qui ajoute, comme cela est naturel, à la vénération populaire, a pâli devant l'origine éclatante du plus jeune de ces monuments.

Il est aisé de reconnaître, d'après ce qui précède, la source d'une erreur qui semblerait avoir été adoptée par quelques auteurs, s'il fallait prendre à la lettre une locution très-susceptible d'un autre sens [1]. Quoi qu'il en soit, les souvenirs du Jupiter Capitolin, se trouvant liés dans la tradition avec les souvenirs originaires du monument chrétien, ces écrivains ont pu croire que celui-ci était identiquement la statue païenne, non-seulement quant à sa matière, mais aussi quant à sa forme. Ils n'avaient pas remarqué le passage d'Ennodius, cité plus haut, et ils ne possédaient pas, d'ailleurs, en fait de critique monumentale, les données qui ont été recueillies postérieurement. Le caractère, la pose, l'attitude de la statue de saint Pierre, sont positivement en contradiction avec ce qu'on sait de celle de Jupiter Capitolin. D'un autre côté, la tête de l'apôtre ressemble à la description que Nicéphore en a donnée, d'après des portraits traditionnels qui existaient de son temps. Torrigi, qui fait cette re-

[1] Contarini, dans ses *Antiquités romaines*, se sert de cette expression : *Che prima era la statoa di Giove Capitolino*. Lucius Faunus, *de Antiquitatibus Urbis*, dit aussi : *Quam nonnulli volunt Jovis Capitolini fuisse*. Mais cette expression peut très-bien signifier que le bronze de l'ancienne statue avait été converti en statue de saint Pierre; car Torrigi emploie les mêmes termes, quoiqu'il établisse positivement la refonte. *Trof. Rom.*, p. 155.

marque, aurait pu y joindre un rapprochement encore plus décisif : c'est que la tête de saint Pierre, dans sa statue d'airain de la basilique vaticane, reproduit le même type qu'on observe dans son portrait faisant partie de la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, qui a été exécutée par ordre de Sixte III, prédécesseur immédiat de saint Léon. Du reste, si une statue du paganisme était devenue tout simplement une statue chrétienne, cela serait peu convenable sans doute sous le point de vue de l'art, mais non sous le point de vue moral. Quel mal y aurait-il eu, théologiquement parlant, à christianiser des sculptures païennes, en leur donnant des attributs évangéliques, comme on a christianisé des monuments d'architecture païenne, en y arborant les signes de la vraie religion? En quoi la statue du maître de l'Olympe élevée à l'honneur d'être celle du prince des apôtres, serait-elle plus blâmable que le panthéon de tous les dieux, devenu, par une idée sublime, l'église de tous les saints? Mais le fait est qu'il ne reste de Jupiter que son antique bronze, qui a passé par la flamme pour être jeté dans un moule chrétien : image assez juste des opérations de la grâce, qui s'empare des matériaux que lui fournit le vieil homme, y détruit, par le feu de l'amour divin, l'empreinte du péché, et les fait renaître sous une forme presque divine.

Ce monument est une œuvre tout à fait à part, singulièrement significative par les idées et les souvenirs dont ce bronze est, pour ainsi dire, tout pénétré. La statue de Jupiter, qui tonnait au Capitole, était éminemment l'emblème de la puissance de Rome guerrière, qui n'avait soumis le monde qu'en le fou-

droyant : la statue du pêcheur, qui a été élevé à la suprématie religieuse après une parole de foi et d'amour, représente bien le pouvoir de cette Rome spirituelle, dont l'empire repose sur les croyances et l'adhésion du cœur. A la toge triomphale de l'ancienne statue a été substituée la robe apostolique : les clefs ont remplacé le javelot, et au lieu de la main qui lançait la foudre, il y a une main qui s'étend pour bénir. D'un autre côté, la civilisation des peuples qui ont détruit la puissance de Rome guerrière, se rattache aussi, d'une manière très-directe, aux circonstances qui ont fait ériger ce monument : la majesté du pape saint Léon, triomphant d'Attila, a été le présage et le commencement de l'ascendant que la papauté devait exercer sur ces populations farouches pour les faire tomber aux pieds de la croix. Ainsi donc l'idée du monde romain, dans lequel la société antique s'était résumée, l'idée du monde barbare, qui est devenu la société moderne, l'idée enfin de la régénération chrétienne de l'un et de l'autre sont incorporées dans cette statue. Elle tient à l'un de ces souvenirs par sa matière, à l'autre par son origine, au troisième par sa forme. On se rappelle aussi, en la regardant, qu'elle a été respectée par Totila, vénérée par Bélisaire, que le front de Charlemagne s'est incliné sous cette main qui vous bénit, que ce pied a été baisé par des pèlerins, rois ou pauvres, venus de toutes les régions, dans tous les costumes de la terre. La piété elle-même se laisserait aisément distraire devant ce monument par mille et mille pensées, si elle ne sentait qu'un petit mouvement du cœur, en union à cette parole de saint Pierre : *Seigneur, vous savez que je vous aime !* est plus

grand que tous ces souvenirs, et plus immortel que l'histoire. Rappelons-nous cette belle inscription grecque, qui se trouvait sur l'ancien piédestal doré de cette statue, dans l'oratoire où elle avait été placée primitivement : *Regardez en moi le Verbe Dieu, la pierre divinement sculptée en or, sur laquelle je me tiens maintenant sans vaciller* [1].

Réunissons maintenant par la pensée, comme ils sont réunis dans un même lieu, les trois objets que nous venons de considérer séparément, la chaire de saint Pierre, les colonnes de la confession, l'antique statue d'airain. Nous avons vu la signification particulière de chacun d'eux pris à part : remarquons maintenant celle qui résulte de leur ensemble. S'il était vrai que les colonnes eussent appartenu originairement à un temple païen de l'Hellénie ou de l'Asie Mineure, et qu'elles fussent, sous ce rapport, un monument du même genre que la statue de Jupiter qui a fourni les matériaux de celle de saint Pierre, la chaire de l'apôtre, au milieu de ces deux débris du paganisme oriental et occidental, sanctifiés par le christianisme, fournirait déjà un emblème superbe. Mais sa signification offre encore plus de grandeur et de beauté, si l'on s'attache à l'antique tradition suivant laquelle ces mêmes colonnes ont été léguées à

[1] ΤΟΝ ΘΕΟΝ ΛΟΓΟΝ ΘΕΑCΘΕ ΧΡΥCΩ ΤΗΝ ΘΕΟΓΛΥΠΤΟΝ ΠΕΤΡΑΝ ΕΝ Η ΒΕΒΗΚΩΣ ΟΥ ΚΛΟΝΟΥΜΑΙ. — Cette inscription, qui s'était perdue avec le piédestal, a été retrouvée par Mabillon dans un manuscrit de la bibliothèque d'Ensilden, et consignée dans ses *Analectes*, t. IV, inscription 80. — Les derniers mots font allusion à la marche vacillante de saint Pierre sur les flots.

l'église chrétienne par le temple de Jérusalem, tradition très-respectable et très-accréditée, ce qui suffit au moins pour donner aux choses leur caractère symbolique. Qu'y avait-il dans l'ancien monde? le peuple des adorateurs du vrai Dieu, et le peuple de la gentilité. Le christianisme a recueilli l'héritage du judaïsme, et plusieurs des parties de la loi mosaïque sont entrées dans la constitution de l'Église. Il a purifié la gentilité, et l'a transformée en nation sainte: par ce moyen, il a fait de ces deux peuples un seul peuple: *fecit utraque unum*. Ce grand fait divin n'est-il pas bien admirablement représenté par cette chaire, base de l'unité chrétienne, ayant près d'elle des colonnes du temple qui fut autrefois le centre du vrai culte, et une statue du Jupiter Capitolin, qui fut le point culminant du paganisme, dissoute et purifiée par le feu, et transformée en statue évangélique? Ces symboles sont d'autant plus beaux, qu'ils ne sont pas le résultat artificiel d'une conception préexistante, qu'ils n'ont eu pour auteur que cette force d'attraction religieuse, qui a constamment tendu à incorporer aux monuments de Rome chrétienne des monuments de divers pays et de divers ordres, et qui produit, par leur rapprochement, des combinaisons si surprenantes et si pleines de grandes pensées: artiste divin, qui ne reçoit ses inspirations que de la Providence.

L'ensemble des différents ordres d'objets que contenait l'ancienne basilique, et dont une grande partie se trouve aujourd'hui placée dans la basilique souterraine, donne à l'église de saint Pierre un caractère qui lui est exclusivement propre. C'est la seule église qui offre une série de monuments correspondant à

toute la durée de l'ère chrétienne. Depuis la prédication de l'Évangile, cent ans, cinquante ans même ne se sont jamais écoulés, sans avoir laissé en cet endroit quelques œuvres intéressantes de métal ou de pierre, comme des alluvions précieuses apportées par le flot de chaque siècle. Je ne puis ici qu'indiquer, d'une manière abrégée, ces diverses couches de monuments encore subsistantes, en nommant seulement quelques-uns d'entre eux pour chaque époque. Si cette énumération paraît trop aride, on voudra bien me pardonner de m'être exposé à cet inconvénient, pour signaler, non par une allégation vague, mais par quelques détails positifs, un des faits les plus remarquables que présente l'histoire monumentale.

Pour les trois premiers siècles, il suffit de rappeler d'abord la chaire et le tombeau de saint Pierre, et les sépulcres de ses onze premiers successeurs, qui ont été enterrés dans la même crypte, excepté saint Clément, qui avait été exilé dans la Chersonèse, où il est mort, et saint Alexandre, dont le corps, recueilli immédiatement après son martyre, par une dame romaine, a été inhumé par elle dans une propriété qu'elle possédait sur la voie Nomentane. Quelques autres papes du second et du troisième siècle ont eu leur sépulture au Vatican. Dans une fouille faite de nos jours, on a revu une partie de ces vieux ossements, comme nous l'avons déjà dit. On a retrouvé aussi, sous le pavé de l'ancienne basilique constantinienne, des monuments sépulcraux qui renfermaient les signes du martyre. L'un de ces tombeaux avait une forme singulière: il était recouvert d'un toit à deux plans inclinés, formé de tuiles en terre cuite, ce qui

le faisait ressembler à une petite maison. Nous voyons encore, dans les souterrains du Vatican, une pierre que les païens avaient appelée la *pierre scélérate,* et que les chrétiens nommèrent la pierre *sainte.* L'inscription suivante avertit de l'usage qui en avait été fait : *Sur cette pierre les corps de beaucoup de saints martyrs ont été mis en pièces* [1].

Le quatrième siècle, qui a vu naître la basilique constantinienne, a laissé à Saint-Pierre des monuments nombreux. L'église souterraine conserve une partie des constructions et du pavé de l'ancien édifice, ainsi que différents objets contemporains de sa fondation ; d'autres ont été placés, comme nous l'avons déjà remarqué, dans l'église moderne. Outre les monuments de pierre ou de marbre, il y a, dans le trésor de cette église, la petite croix que l'impératrice Hélène avait donnée à Constantin, pour qu'il la portât sur sa poitrine dans les batailles. La fin du même siècle avait légué à cette basilique une pierre sur laquelle était écrite une lettre des empereurs Gratien, Valentinien et Théodose au consul Eucher. Dans le corridor semi-circulaire des grottes vaticanes, on voit encore un fragment de la lettre impériale, qui est relative à la conservation des biens de cette église, dont *la majesté est perpétuelle* [2].

La statue en bronze de saint Pierre, et le lieu où fut enseveli le grand pape qui arrêta la marche d'At-

[1] Super isto lapide multa corpora sanctorum martyrio cæsa sunt.

[2] *Majestate perpetuâ certum est esse venerabilem.* Cette lettre est de l'an 381.

tila, marquent le passage de saint Léon et du cinquième siècle.

On trouve, au sixième, deux inscriptions tumulaires, relatant des permissions d'être inhumé dans cette basilique, accordées, l'une par le pape Hormisdas [1], l'autre par Jean III [2]. Sous le rapport religieux, elles servent à constater qu'il fallait une autorisation spéciale du souverain pontife pour y avoir une tombe : sous le rapport civil, une d'elles nous montre que l'ancienne organisation de l'administration romaine s'était perpétuée jusque dans ses parties les moins appropriées à ce siècle de désastres, puisqu'on retrouve le titre de *tribun des plaisirs*, des jeux publics, dans le court espace de temps qui sépare la seconde occupation de Rome par Totila, des premières incursions des Lombards sous ses murs. En lisant les sermons du pape saint Grégoire, on s'étonne quelquefois de certaines expressions qu'il emploie pour engager ses auditeurs à ne pas fixer leurs espérances sur la terre, comme s'il eût parlé à un peuple heureux. Mais le monde a toujours de quoi éblouir, par quelque endroit, les yeux même qui pleurent, et la vieille passion des Romains pour les spectacles, purgés, il est vrai, des scandales païens, s'agitait toute vive parmi les ruines de Rome.

[1] Flaviano Maximo V. C. coss. concessum locum Petro Romæ ex tribuno voluptatis et conjugi ejus Joanne Papa Hormisda et Transamundo præp. Basil. Beati Petri.

[2] Locus Marcelli sub reg. sextæ concessum sibi et posteris ejus a Beatissimo Papa Joanne qui vixit ann. pl. min. LXVIII. Dep. p. Basilii, V. C., ann. XXII, ind. XI, undecimo kal. januarii.

Le commencement du septième siècle a pour monument la tombe de ce même pape, qui, s'il n'était pas un des grands saints de l'Église, resterait toujours un des plus grands hommes que la Providence ait fait surgir à l'entrée du moyen âge. Le sépulcre de saint Grégoire avait été d'abord placé sous le portique de l'ancien temple, puis transféré dans l'intérieur par Grégoire IV au neuvième siècle, puis enfin déposé, après la construction de la nouvelle basilique, sous l'autel de la chapelle grégorienne. A cette dernière époque, la conque de granit oriental noir et blanc, qui avait été faite vraisemblablement sous Grégoire IV, a reparu, et, parmi les reliques du saint, moitié ossements, moitié poussière, on a retrouvé quelques débris de la châsse en bois dans laquelle elles avaient été primitivement renfermées. Une épitaphe en vers, qui n'est pas tout à fait aussi vieille que cette châsse, mais qui est pourtant très-ancienne, puisqu'elle est citée par Jean le Diacre, avait emprunté aux souvenirs du Capitole une figure hardie, pour caractériser les conquêtes évangéliques de saint Grégoire, et la gloire céleste qu'elles lui ont méritée.

« Tu t'es dévoué pour accroître, en les offrant au « Seigneur, les prospérités de ton troupeau : *Consul* « *de Dieu*, à toi maintenant le *triomphe* [1].

L'inscription du vieux tombeau du pape Boniface IV n'a pas manqué de célébrer la régénération

[1] Hic labor, hoc studium, hæc tibi cura, hoc pastor agebas,
Ut Domino offerres plurima lucra gregis,
Hisque Dei consul factus lætare triumphis.

Rapp. par Jean le Diacre, Vie de S. Grég., liv. IV.

chrétienne d'un monument fameux du paganisme, que nous admirons encore aujourd'hui, le panthéon. « Du temps de Phocas, y est-il dit, le pontife, jetant « les yeux sur un temple de Rome, qui avait été dé- « dié à tous les démons, le purifia, et le consacra à « tous les saints [1]. » En transformant ce monument de l'enfer en une espèce de portique du paradis, la piété de ce pape réalisa, dans le monde des esprits, ce que le génie de Michel-Ange a exécuté dans le monde des corps, lorsqu'il a tracé le plan de la coupole de Saint-Pierre : architecte d'une œuvre intelligible, le pontife avait déjà *porté le panthéon* dans les cieux.

Après avoir salué, dans le même siècle, la tombe de Léon II, nous arrivons à celui de Charlemagne. La sacristie vaticane garde une tunique de Léon III [2], qui a probablement figuré le jour où le roi franc a été couronné empereur dans cette basilique. Elle est de soie bleue, avec des broderies d'or, des inscriptions grecques et des figures représentant, entre autres, la cène eucharistique, où le Sauveur cache son humanité même sous le voile d'un mystère, et dévoile sa divinité par un miracle d'amour.

Deux monuments lapidaires du même temps sont aujourd'hui placés sous le portique de Saint-Pierre.

[1] Tempore qui Phocæ cernens templum fore Romæ,
Delubra cunctorum fuerant quo dæmoniorum,
Hoc expurgavit, sanctis cunctisque dicavit.
Rapp. par Pierre Manlius.

[2] Donavit aliam vestem habentem tabulas chrysoclavas tres, et historiam dominicæ passionis legentem : hoc est corpus meum, etc. Sic hodie legitur litteris græcis cum imagine Christi communicantis apostolos, cum aliis historiis acupictis. *Grimald. apud Torrig., grott. Vatic.*, p. 485.

Lorsqu'en le visitant pour la première fois, on a entrevu qu'il renferme de longues inscriptions du huitième siècle, et qu'on s'est empressé de lire ces feuilles testamentaires d'une grande époque, on éprouve une agréable surprise, en voyant qu'un siècle si guerrier, si retentissant, a légué à ce portique deux pages pleines de suavité, une donation d'un bois d'oliviers, faite par le pape Grégoire II, pour l'entretien des lampes autour du tombeau de l'apôtre, et une élégie de Charlemagne sur la mort du pape Adrien Ier, son ami [1]. Cette pieuse et tendre poésie du redoutable chef des Francs, incrustée parmi les marbres d'un vestibule par lequel passent tous les peuples, y a pris possession d'une publicité immortelle, dont n'ont pas joui les monuments de ses victoires. Les douces paroles suivantes méritaient bien cette consécration.

« J'ai écrit ces vers, moi Charles, en pleurant
« après mon père : oui, mon père, mon doux amour,
« ces vers sont mes gémissements sur ta perte.

« Toi, souviens-toi toujours de moi, comme mon
« âme te suit toujours : réside avec le Christ dans le
« bienheureux royaume des cieux.

« Le clergé et le peuple t'ont chéri d'une grande
« affection : bon pasteur, tu n'étais pour tous qu'un
« seul amour.

« Illustre ami, je mêle ensemble nos noms et nos
« titres, Hadrien, Charles, moi roi, et toi père [2]. »

[1] Si Alcuin est l'auteur de ces vers, ils ont été faits du moins au nom de Charlemagne, et acceptés par lui comme expression de ses propres sentiments.

[2] Post patrem lacrymans Carolus hæc carmina scripsi :
Tu mihi dulcis amor, te modò plango, Pater;

En me laissant entraîner à citer d'abord les vers de Charlemagne, je n'ai point oublié la prose de Grégoire II que l'ordre chronologique m'offrait en premier lieu. Comme il s'agit, dans cette pièce, d'une cession de propriété, elle rentre, sous ce rapport, dans la classe des actes du notariat. Les mots de débiteur, de payement, de biens reçus et rendus, de recouvrement de domaines, figurent dans cet acte; il se termine par une liste des fonds de terre, dont il fixe la destination. Mais remarquez, ce qui du reste se retrouve dans beaucoup d'autres pièces analogues rédigées par le moyen âge, comment la foi et l'instinct poétique de cette époque ont transformé presque en hymne tout ce protocole de notaire. Quoiqu'il s'agisse d'une donation faite à des tombeaux, le pape en fait une vraie donation entre vifs, car il s'adresse à saint Pierre et à saint Paul, comme s'ils eussent assisté à la rédaction du contrat, et qu'ils eussent dû y apposer leur signature. Il y entremêle un tendre souvenir de sa mère, pour le reporter aussitôt sur une autre mère, l'Église romaine, dont il a, dans son enfance, sucé le lait et mangé le pain [1]. Il parle avec humilité du chétif présent qu'il fait, mais il en parle aussi avec majesté [2], parce qu'il l'offre à un cercueil

Tu memor esto mei : sequitur te mens mea semper,
Cum Christo teneas regna beata poli :
Te clerus, populus magno dilexit amore,
Omnibus unus amor, optime præsul, eras.
Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra :
Hadrianus Carolus, rex ego tuque pater.

[1] Ab uberibus matris meæ divinæ potentiæ gratiâ protegente intrà gremium Ecclesiæ vestræ aluistis.

[2] Quotiens laudi vestræ usibus servitura quædam licet parva

immortel, et qu'il sent que quelques lampes sont, après tout, une assez grande chose, lorsqu'on les destine à rester allumées jusqu'à ce que le soleil s'obscurcisse, la veille de la résurrection des morts. C'est avec ces idées qu'il faut lire cette pièce si remarquable dans sa simplicité.

Par cette bulle, Grégoire II n'a fait qu'assurer des fonds spéciaux pour la conservation d'un usage qui était déjà très-ancien. La coutume d'allumer des lampes près des tombeaux est un de ces usages, non point païens par eux-mêmes, mais existant chez les païens, que le christianisme adopta, en les dégageant de toute superstition. Cet éclairage, qui était à la fois un emblème de la lumière divine et une marque de respect, devait être particulièrement utile auprès des sépulcres des martyrs, où les premiers fidèles se réunissaient souvent pour prier [1]. On doit croire que, dès cette époque, on a entretenu habituellement des lampes dans la grotte sépulcrale de saint Pierre, non-seulement à raison de la vénération spéciale dont elle était l'objet, mais encore parce qu'elle était très-fréquemment visitée. Dans un des vieux tableaux du vestibule de la basilique constantinienne, qui représente le moment où le corps de saint Pierre fut retiré des catacombes, on voit, indépendamment d'une torche portée par un des assistants, trois lampes suspendues et fixées sous un petit baldaquin. Les mo-

conquirimus, vestra vobis reddimus, non nostra largimur... servandum sine aliquâ refragratione constituo... immutilata permanere.

[1] V. *Act. Martyr.*, passim.

numents du quatrième siècle montrent la généralité de cet usage par rapport aux tombeaux des martyrs. La liste des dons que Constantin fit à la basilique vaticane énumère les fonds de terre qu'il assigna, dans diverses provinces de l'empire, pour l'entretien du luminaire de cette église [1] : il y en avait quelques-uns, notamment en Asie et en Égypte, qui étaient spécialement destinés à fournir l'huile et les parfums. Saint Grégoire I[er] parle, dans une de ses lettres, de vases ornés de couronnes, de dauphins et de lis, dont on continuait de se servir à cet effet. A l'époque de Grégoire II, des provinces, où se trouvaient situés des biens de l'église de saint Pierre, avaient été enlevées par les barbares à l'empire romain : le mauvais vouloir de l'empereur iconoclaste Léon l'Isaurien, et l'irritation de la cour de Bysance contre Grégoire II, qui devenait souverain de Rome par la force des choses avec le consentement du sénat et du peuple, rendaient au moins très-précaires les revenus des dotations enclavées dans les provinces qui restaient soumises au sceptre impérial. Il paraît même, par quelques mots de l'acte précédemment cité, que divers particuliers avaient profité du bouleversement de l'Italie pour usurper les fonds de terre dont il exigea la restitution. Ce fut donc pour suppléer, en partie, aux anciennes ressources, que Grégoire II rendit tranquillement, au milieu des ruines de l'Italie et de Rome, sa gracieuse bulle des oliviers. Les arbres qu'il a bénis, en les destinant à cet usage, n'ont pas trahi leurs fonctions. Les lampes brûlent toujours autour du

[1] *Anast., Bibl. in S. Sylv.*

tombeau de saint Pierre, elles y continuent cette pieuse tradition de flambeaux symboliques, qui remonte jusqu'à ceux que les premiers chrétiens de Rome ont allumés à cette même place. Il est beau que la perpétuité, qui éclate de tant de manières dans cette basilique, ait été marquée aussi à travers tant de vicissitudes et de tempêtes, jusque dans ces frêles lumières qu'un souffle pourrait éteindre : familiarisés avec ce spectacle, nous ne remarquons pas assez que c'est une chose rare en ce monde qu'une illumination de dix-huit siècles.

Une superbe conque de porphyre, servant aujourd'hui de fonts baptismaux, fut le cercueil d'Othon II, au dixième siècle. Dans la mosaïque qui faisait partie de ce monument, saint Pierre est représenté avec les trois clefs. Non loin du mausolée impérial on avait placé, à la même époque, le corps de saint Alexis, qui mourut pauvre et inconnu dans la maison de son père. Une autre tombe semblait être le lien des cercueils du monarque et du mendiant. C'était celle du pape Grégoire V, qui était de la famille des Othons, et dont l'épitaphe dit que chaque samedi il donnait des vêtements à douze pauvres, en mémoire des douze apôtres [1].

Dans le onzième siècle, le pape Léon IX fut inhumé sous l'autel de saint Grégoire : un vieux tableau, que l'on voit dans les grottes vaticanes, représente l'autel dont il s'était servi lui-même. Nous rencontrons, auprès de son cercueil, un de ces souvenirs

[1] Pauperibus dives per singula sabbata vestes
Divisit, numero cautus apostolico.

intéressants et trop peu connus qui dorment dans beaucoup de monuments de l'ancienne basilique, à côté desquels la plupart des visiteurs passent avec indifférence : Léon IX, se sentant près de mourir, se fit transporter dans l'église de Saint-Pierre, et là, sur le bord de la tombe qui l'attendait, il tint un discours sur la résurrection des morts. Il dit à cette tombe : « Tu vas te refermer sur moi ; mais Dieu te « rouvrira ; » et il s'y coucha, comme un voyageur va passer une nuit dans la chambre d'une hôtellerie, après avoir annoncé, en fermant la porte, qu'il en sortira vers l'aube du jour.

Un monument qui se rapporte à la fois au onzième siècle et au commencement du douzième, est la table de marbre qui contient un fragment de la donation que la comtesse Mathilde fit de ses biens au Saint-Siége, sous Grégoire VII, et qu'elle renouvela sous Pascal II. Pour faire, en quelque sorte, le pendant de cet accroissement temporel du Saint-Siége, le même douzième siècle nous montre l'urne de granit rouge, où sont renfermées les cendres d'Adrien IV, Breakspeare, le seul pape qu'ait produit l'Angleterre, qui mendia son pain dans sa première jeunesse, augmenta, pendant son pontificat, le patrimoine de saint Pierre, et se retrouva, en mourant, dans la pauvreté de son enfance, puisqu'il dut léguer sa mère, qui vivait encore, à la charité de l'église de Cantorbéry.

Il reste un fragment de la mosaïque exécutée par ordre d'Innocent III, dans l'abside de la basilique ; elle est reproduite, à fresque, sur la voûte, dans l'hémicycle de l'église souterraine. Ce tableau

représente le Christ dans son état de victime et son état de gloire. Dans la partie supérieure est le Christ glorieux, assis sur un trône, d'où sortent les quatre fleuves du paradis terrestre, emblèmes des quatre évangélistes. Dans la partie inférieure, le Sauveur est figuré par un agneau, ayant sur la tête une croix, et devant lui un calice, dans lequel tombe le sang qui jaillit du sein de la céleste victime. Il pourrait sembler, d'après cela, que, pour bien saisir cette composition, il faudrait que les regards allassent de la partie inférieure à la partie supérieure, les souffrances du Seigneur ayant précédé sa glorification. Mais on peut aussi la prendre dans l'autre sens, si l'on considère le haut du tableau comme représentant la gloire dont le Verbe divin jouit de toute éternité, et qui a précédé son abaissement miséricordieux dans le temps. Le Christ glorieux est placé entre saint Pierre et saint Paul, tournés vers lui ; le premier tient un papier sur lequel est écrite sa profession de foi : *Vous êtes le Christ, fils de Dieu.* Un attribut semblable, sauf l'inscription, est donné au second : on y lit ces mots de saint Paul : *Le Christ est ma vie;* paroles qui expriment bien aussi, pour le remarquer en passant, l'âme du grand pontife qui a fait exécuter ce monument. Quelques palmes sont ici l'emblème spécial, non du martyre, mais de la sainteté, conformément à cette inscription biblique : *le juste fleurira comme une palme.* Ces deux saints, qui règnent dans le ciel, correspondent particulièrement au Christ glorieux. Le Christ, dans l'état de victime, a, près de lui, à droite et à gauche, deux figures qui lui correspondent aussi, comme faisant partie de l'Église qui milite et

qui souffre sur la terre: l'une est Innocent III, l'autre est l'Église romaine, représentée par une femme qui porte un étendard. Des cerfs buvant l'eau qui sort du trône du Christ, des agneaux qui sont censés partis de deux villes, de Jérusalem et de Bethléem, complètent le symbolisme de ce tableau. Ces derniers traits appartiennent aux emblèmes adoptés par la peinture religieuse, à une époque fort ancienne, puisqu'on les retrouve déjà la plupart dans une mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, faite au cinquième siècle. Le tableau, dont nous venons de parler, rentre dans ce genre de peinture qui combine les faits visibles et historiques avec les symboles du monde invisible : genre profondément chrétien, dérivant de ce mot de saint Paul : » Nous connaissons en partie, et en partie « nous prophétisons [1]. » Les divers éléments que ce système de composition associe et harmonise n'y sont pas assujettis aux exigences de la chronologie, ni à celles de la topographie : la règle de l'unité de temps et de lieu, qui convient à certains genres de tableaux, comme à certains genres de poésie, fléchit ici devant une plus haute unité, laquelle consiste à reproduire, comme la peinture peut le faire, la liaison des choses, des lieux et des temps dans le plan divin du christianisme.

Le commencement du quatorzième siècle nous offre deux monuments, qui se trouvent placés presque en regard l'un de l'autre, sous le portique de l'Église: la superbe bulle de Boniface VIII, pour l'institution du Jubilé, et la mosaïque de la *Navicella*

[1] *Epît. I aux Corinth.*, c. XIII, v. 9.

par Giotto, laquelle, suivant d'Agincourt, fixe l'époque où s'est opérée la restauration de ce genre de peinture. Ce tableau, qui représente la barque où sont les apôtres, menacée par les vagues furieuses, et saint Pierre prêt à s'enfoncer dans la mer si la parole et la main du Christ ne le soutenaient, a concouru avec l'ouverture du premier jubilé, et il a dû produire un grand effet sur les pèlerins des diverses nations chrétiennes, qui vinrent alors à Rome. Quelles idées ont déterminé cet artiste célèbre, ou le cardinal Gaëtano Stefaneschi qui lui avait demandé ce tableau, à choisir ce sujet pour le placer à l'entrée du quadriportique de l'ancien temple? A défaut de renseignements particuliers, on conçoit que les basiliques chrétiennes, ayant la forme d'une nef, d'un vaisseau, la barque et la basilique de saint Pierre sont éminemment l'emblème l'une de l'autre, comme elles sont toutes deux la figure de l'Église. Mais, outre cette corrélation, le souvenir de cette barque de Pierre, tourmentée par les vents et les flots sans être submergée, eut bientôt un à-propos plus direct et plus spécial que l'auteur du tableau ne l'avait prévu: l'apparition de ce symbole, sur le portique de la plus grande basilique de la chrétienté, au commencement du quatorzième siècle, fut comme un présage des troubles qu'allait amener le schisme d'Occident. Comme dans le tableau, le Sauveur continua d'être présent à son Église, au milieu de la tempête : le fondement de l'unité, la soumission à celui qui serait reconnu pour légitime successeur de saint Pierre, demeura intact, rien ne prévalut contre ce principe qui prévalait contre tout, et en y

adhérant, les âmes droites conservèrent, dans le tumulte des questions de fait, la paix de la foi et de la charité, pareilles à ce jeune homme qui est assis dans un coin de cette mosaïque, et qui pêche tranquillement à la ligne dans les flots troublés.

En rentrant dans la basilique souterraine, pour continuer d'en parcourir les nefs et avec elles tous les âges chrétiens, on s'arrête avec intérêt, au quinzième siècle, devant la pierre qui couvre les restes de Charlotte, reine de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie. Cette fille infortunée de Jean III de Lusignan, chassée de ses États et réduite à la misère, fut accueillie à Rome par le pape Sixte IV avec tant de magnificence et de bonté, qu'elle déclara que les forces lui manquaient pour exprimer sa reconnaissance. Ce pape a fait placer son portrait dans une des salles de l'hospice du Saint-Esprit, où il existe encore. En 1610, le sépulcre de la reine de Jérusalem fut ouvert, par suite des derniers travaux pour l'achèvement de la nouvelle basilique. Des morceaux de sa robe de soie noire, et quelques petits ornements dorés, étaient mêlés à la poussière : c'est tout ce qui restait de sa royauté et de ses malheurs [1]. Son monument funèbre repose actuellement à l'ombre d'un autel près duquel se trouve le fragment de la donation de la comtesse Mathilde dont nous avons parlé plus haut. Le testament de la princesse qui donna ses biens au Saint-Siége, et la tombe de celle qui, après avoir

[1] Repertæ fuerunt quædam frusta vestium ex serico nigro, et fibulæ quædam inauratæ, et quoddam ornamentum inauratum, etc. *Grimaldi manuscript.*

perdu les siens, reçut du Saint-Siége toutes les consolations de l'hospitalité, sont à côté l'un de l'autre, comme pour nous rappeler un fait dont l'histoire fournit plusieurs exemples. La papauté a souvent payé à de royales infortunes les intérêts des dons qu'une munificence royale lui avait faits.

Les sculptures qui restent du mausolée de Paul II, monuments de la même époque, semblent se rapporter à une conception artistique très-belle. Le commencement et la fin des temps sont figurés par Adam et Ève, et par le jugement dernier : mais qu'y a-t-il entre le commencement et la fin? Trois choses, représentées par trois statues : la Foi, assise, tenant la croix et le calice ; l'Espérance, sous les traits d'une jeune fille, les mains jointes, les yeux au ciel, avec des joyaux et des perles qui pendent à son cou ; la Charité, assise, avec un enfant dans ses bras, et une flamme ardente sur sa poitrine : en présence de Dieu et de la mort, voilà tout ce qui est digne d'être vu entre le commencement et la fin des temps.

A partir du seizième siècle où fut construite la nouvelle basilique, il serait inutile de poursuivre cette énumération. Des monuments de cette dernière période, statues, mosaïques, sépulcres, sont en vue de tous côtés, le long des murs et dans les chapelles. Arrivés aux sépultures des papes modernes, et reportant de là nos regards sur celles de leurs prédécesseurs, nous pouvons remarquer en passant les diverses évolutions, si l'on me permet ce mot, qu'a faites cette longue procession de tombeaux, en venant se ranger, de siècle en siècle, autour de celui de l'Apôtre. A l'origine, les papes furent

inhumés, autour de lui, dans la même crypte ; puis un certain nombre eurent leur sépulture dans d'autres souterrains, et surtout dans les grandes catacombes de la voie Appienne, particulièrement à l'époque où elles leur servaient de retraite pendant leur vie. Après la fondation des basiliques constantiniennes, on continua pendant quelque temps de déposer leurs restes dans diverses catacombes : saint Léon est le premier qui ait eu son tombeau sous le portique de la basilique Vaticane. Beaucoup de ses successeurs vinrent l'y rejoindre, si bien que cette partie de l'édifice fut appelée le portique des pontifes. Mais, au bout de quelques siècles, les rangs étaient pressés, et l'usage s'était introduit de placer des monuments funèbres dans l'intérieur des basiliques. Les tombeaux de la plupart des papes se sont depuis lors rapprochés successivement de la confession de saint Pierre, qui avait été leur premier gîte. Nous voyons enfin, tout à côté d'elle, au bas de l'escalier par lequel on y descend, le monument funèbre de Pie VI, le premier pape qui soit mort dans le martyre de l'exil et de la captivité, depuis la construction de la nouvelle basilique. Cette primauté justifie la place privilégiée que sa tombe a obtenue, sur les dalles même qui recouvrent les ossements des papes martyrs du second et du premier siècle.

Cette revue partielle, où j'ai laissé de côté la plus grande partie des objets qui auraient pu y figurer, suffit néanmoins pour me faire absoudre de toute exagération, lorsque je dis qu'il n'existe aucun édifice renfermant une série continue de monuments qui puisse être comparée à celle que présente la grande

basilique de Rome. On peut amonceler dans un musée des œuvres de diverses époques, comme on entasse dans un bazar des produits de divers pays; mais ce rassemblement factice est bien loin d'offrir le caractère qui se trouve dans une réunion de monuments qui sont venus d'eux-mêmes se poser successivement dans un même lieu, où une force morale les a constamment attirés. Presque tous ceux que nous voyons à Saint-Pierre y ont été placés originairement pour y rester à perpétuité; ils y ont été mis à cause du tombeau de l'Apôtre. En venant s'y ranger, chacun à son tour, ils se sont trouvés associés, par une même intention fondamentale, à ceux qui les y avaient précédés et à ceux qui devaient les suivre. De même que des pèlerins qui visitent une vieille église, y laissent, avant de lui dire adieu, leur bâton, leur chapelet, ou quelque autre pieux présent, chacun de ces dix-huit siècles, en saluant la tombe de celui sur lequel Jésus-Christ a fondé son Église, y a deposé, pèlerin centenaire, son offrande monumentale, d'antiques instruments du martyre, ou des colonnes de temples païens, ou des tombeaux de papes, de rois et de pauvres, des lettres, des élégies d'empereurs, des mosaïques, des statues. Produits par une même pensée de vénération qui se perpétue en tous, qui les a moralement unis dans le temps, comme elle les a physiquement réunis dans le même lieu, ces monuments divers forment, pour ainsi dire, un seul monument, un second tombeau toujours grandissant, qui enveloppe le tombeau primitif. La masse de bronze, dont Constantin fit entourer le cercueil de saint Pierre, est une barrière moins

majestueuse que cette enceinte où tous les siècles chrétiens, rangés autour de lui, semblent y faire la garde pour commander le respect à ceux même auxquels la piété ne l'inspirerait pas.

Avant de quitter l'ancienne basilique Vaticane, nous remarquerons, dans le développement architectural du monument de Saint-Pierre, quatre époques correspondant aux quatre principales époques de l'histoire même du christianisme. A l'origine, il n'est qu'un oratoire souterrain; sous Constantin, l'oratoire s'exhausse en une basilique à cent colonnes, qui fait briller le signe de la rédemption sur son fronton triangulaire et azuré; dans le siècle de Charlemagne, il monte encore, il s'adjoint un clocher qui surpasse tous les autres par sa beauté ou par sa hauteur[1]; enfin, au seizième siècle, au moment où tant de vieilles églises catholiques, arrachées du sein de l'unité religieuse, sont matériellement mutilées et moralement détruites, le temple central, magnifique emblème de cette unité, s'affermit dans ce bouleversement même, se creuse des fondements plus profonds, et, se couronnant d'une immense coupole, y fait monter sa croix à une hauteur où elle n'était point encore parvenue, comme, en une saison de tempêtes, un grand vaisseau, ferme sur ses ancres, place le plus haut qu'il peut le fanal qui doit rallier les navires que les vents ont dispersés.

[1] Fecit etiam (Leo IV) in ecclesiâ Sancti Petri ipsum campanile. *Anast.*, *in Leon. IV.* — Talem turrim campanariam omnium primam in orbe terrarum fuisse. *Biond.*, cit. par *Bonan.*, *Hist. templ. Vatic.*

La basilique constantinienne ne tarda pas à avoir une sœur digne d'elle, et située, comme elle, tout près du Tibre. Le temple du Vatican venait de s'élever, lorsque ce fleuve, déjà heureux, disent les poésies de cette époque, de réfléchir à son entrée dans Rome cette belle et sainte image dans ses eaux, vit paraître sur ses bords, à sa sortie de la ville, une autre basilique sur le tombeau de saint Paul. La situation de ces deux temples a donné lieu à ces deux anciens distiques, rapportés par Gruter et par Baronius :

« Pierre, le portier céleste, a fixé sa demeure sa-
« crée aux portes de Rome : disons donc que ce lieu
« est l'image du ciel. De l'autre côté, les remparts
« de la ville sont protégés par le portique de Paul :
« Rome est entre deux, donc Dieu est là [1]. »

La basilique primitive de Saint-Paul, sous Constantin, avait été construite avec une grande précipitation. Vers la fin du même siècle, les empereurs Valentinien II, Théodose et Arcadius, écrivirent une lettre à Salluste, préfet de Rome, pour lui donner l'ordre de réédifier cette église sur un plan à la fois plus beau et plus vaste. L'architecture de la nouvelle basilique, avec ses cinq nefs soutenues par une forêt de colonnes, fut en grande partie semblable à celle de Saint-Pierre. Il y avait toutefois deux différences très-notables. La basilique du Vatican n'avait qu'une nef transversale, celle de Saint-Paul en avait deux; dans la seconde de ces églises les colonnes soutenaient des

[1] Janitor ante fores fixit sacraria Petrus;
Quis neget has arces instar et esse poli ?
Parte aliâ Pauli circumdant atria muris :
Hos inter Roma est, hîc sedet ergo Deus.

arcades; dans la première il n'y avait d'une colonne à l'autre que des architraves. La réédification de la basilique de Saint-Paul, commencée par Théodose, fut achevée par Honorius, ainsi que l'indiquait cette inscription, placée dans le contour de l'arc triomphal de la principale nef :

Theodosius cœpit, perfecit Honorius aulam
Doctoris mundi sacratam corpore Pauli.

Les siècles accumulèrent aussi sous les voûtes de Saint-Paul une foule de dépôts précieux. Cette église possédait un monument incomparable en son genre : je veux parler de sa galerie de portraits des papes. Il y avait sur ses murs trois séries distinctes de ces portraits. La série inférieure avait été exécutée sous le pape Nicolas III, au treizième siècle. Celle qui se trouvait sur le mur septentrional était l'ouvrage d'artistes peu instruits, à en juger par les inexactitudes historiques qui s'y faisaient remarquer. Mais sur le mur méridional, et au-dessus de la corniche, se déroulait une autre série digne du plus haut intérêt, soit pour le soin avec lequel elle avait été travaillée, soit à raison de sa haute antiquité. On lit dans le bibliothécaire Anastase que le pape saint Symmaque, qui vivait à la fin du cinquième siècle et au commencement du sixième, orna de peintures la basilique de Saint-Paul [1]. D'après la fameuse lettre du pape Adrien Ier à Charlemagne, saint Léon-le-Grand y avait déjà fait exécuter des travaux du

[1] Confessionem (Basil. S. Pauli) picturâ ornavit. *Anast., Biblioth. in Symmach.*

même genre, qu'on avait conservés avec soin [1]. Les conjectures que ces renseignements autorisent, et qui permettent de reporter jusqu'au cinquième siècle l'origine de cette galerie, sont appuyées par un rapprochement qui leur donne le plus haut degré de vraisemblance. Près du mur où se trouvait cette série de tableaux, une grande arcade offrait une mosaïque, dont l'époque n'est pas douteuse, car on y lisait les noms de saint Léon et de Placidie Auguste [2]. Or, d'après les opinions réunies de savants et d'artistes, la galerie des papes est du même style, et doit appartenir au même temps [3].

Cette collection des portraits des papes, composée de trois séries, et continuée par Benoît XIV et Pie VII,

[1] Magis autem in Basilicâ sancti Pauli Apostoli arcum ibidem majorem faciens, et musivo depingens (Leo Papa), Salvatorem Dominum nostrum J.-C., sed viginti quatuor Seniores nomine suo versibus decoravit, et à tunc usque hactenus fideliter à nobis veneratur. — Il n'est pas étonnant qu'Adrien Ier, en parlant des peintures dont saint Léon avait orné l'église Saint-Paul, ne fasse aucune allusion aux portraits des papes. Sa lettre à Charlemagne roule sur le culte des images, et elle n'a dû alléguer que des faits relatifs à ce culte. Adrien n'aurait pu mettre en avant, sans restriction, une galerie de portraits des papes antérieurs à saint Léon, puisqu'il aurait dû faire une exception pour le pape Libère qui n'a pas été déclaré saint, et dont, par conséquent, le portrait ne pouvait être classé parmi les objets d'un culte religieux.

[2] Placidiæ pia mens operis decus omne paterni
Gaudet pontificis studio splendere Leonis.

[3] Stylus est idem ac stylus musivi arcus triumphalis eidem parieti proximi in navi medianâ in quo adhuc leguntur nomina Leonis Magni et Placidiæ Augustæ opus id perfici jubentium. *Bianch.*, *in Prolegom.*, *Anast. Biblioth.*, tom. II.

ne renfermait pas, en grande partie du moins, des tableaux de fantaisie. Une foule de médailles, de monnaies, de peintures, de sculptures sépulcrales, ont perpétué les effigies des pontifes, à partir du treizième siècle, c'est-à-dire de l'époque à laquelle appartient la série faite pour Nicolas III. Plusieurs des mêmes moyens, quoique moins multipliés, ont servi pour l'époque antérieure, en remontant jusqu'à la série exécutée sous saint Léon ou saint Symmaque. On sait, entre autres choses, que les traits d'un certain nombre de papes avaient été reproduits par des mosaïques contemporaines. Plusieurs d'entre elles ont dû périr, mais il y en a qui ont survécu jusqu'à nos jours. Le portrait d'Innocent II se trouve à Sainte-Marie-du-Tibre, ceux de Grégoire IV à Saint-Marc, de Pascal I[er] à Sainte-Praxède et à Sainte-Cécile, de Léon III dans ce qui reste de son Triclinium, près de Saint-Jean-de-Latran. Anastase parle du portrait de Jean VII, qui existait de son temps dans plusieurs églises de Rome. Ceux de Jean IV et d'Honorius I[er] ont été conservés par les mosaïques de Saint-Venant en Latran, et de Sainte-Agnès sur la voie Nomentane. Jean-le-Diacre rapporte dans la vie de saint Grégoire-le-Grand que ce pape avait fait placer son portrait dans son couvent, et qu'il y avait joint un distique qui suggérait aux religieux des pensées salutaires, lorsqu'ils portaient leurs regards sur ce tableau [1]. La mosaïque de l'Église des saints Cosme et Damien, qui appartient aussi au sixième siècle, nous

[1] Gregorius dùm adhuc viveret, suam similitudinem depingi salubriter voluit, in quâ possit, a suis monachis, non

offre l'effigie de Félix IV, fondateur de cette église. Mais ne conservait-on pas aussi des portraits des anciens papes, lorsque saint Symmaque ou saint Léon commencèrent leur galerie? Une circonstance singulière fournit à cet égard un indice qui n'est pas à dédaigner. Dans une galerie du même genre, placée par Nicolas III dans la basilique Vaticane, l'artiste, après avoir représenté avec la tonsure ecclésiastique les papes antérieurs à saint Sylvestre, avait donné à celui-ci et à ses successeurs ces grandes tiares dont l'usage n'a pourtant été adopté que plusieurs siècles après [1]. Le pape Libère seul avait la tête découverte, mais entourée de ce signe carré qui était ordinairement employé, à quelques exceptions près, pour marquer que la personne dont on faisait le portrait était vivante [2]. Il est donc à présumer que cet artiste n'avait fait cette exception à l'anachronisme dans lequel il était tombé, que parce qu'il avait eu sous les yeux quelque portrait original du pape Libère, ou du moins une vieille copie de ce portrait. Ce pape est-il le seul de cette ancienne époque dont on ait tenu à

pro elationis gloriâ sed cognitæ distinctionis cautelâ frequentius intueri, ubi hujus modi disticon ipse dictavit :

Christe potens Domine nostri largitor honoris,
Indultum officium solitâ pietate guberna.

Joan. Diac., in Vitâ sancti Gregor., lib. IV.

[1] *Bianch. Prolegom. Anastasii Biblioth., Ibid.*

[2] Quanquam enim vitâ functis id genus ornamenti adhibitum nonnunquàm fuisse paulò post demonstrabo, id tamen contigit usurpatumque rarò est ; contrà verò iis qui in vitâ essent totam ejus ritûs rationem accommodatam fuisse Joannis Diaconi et sexcentis imaginum testimoniis confirmari potest. *Ciamp. veter. monim.*

conserver la physionomie? cela n'est guère croyable, car rien ne le recommandait d'une manière spéciale à cette distinction. Est-il vraisemblable que la Rome chrétienne du quatrième siècle ne s'était donné aucun portrait du pape saint Sylvestre, par exemple, qui avait présidé à la construction de ses basiliques? Est-ce que les chrétiens des siècles de persécution n'avaient pas tenu à conserver les traits au moins de plusieurs de ces grands papes qui conduisaient l'Église au martyre? L'art de la peinture et de la sculpture, le goût des portraits étaient fort répandus. Les chrétiens comptaient parmi eux un certain nombre d'artistes, comme le prouvent les monuments des catacombes. Ils avaient donc toute facilité à cet égard, et les motifs de respect et d'affection ne leur manquaient pas non plus. Dans tous les cas, il existait d'anciens portraits de saint Pierre et de saint Paul que l'Eglise de Rome considérait comme authentiques. Saint Sylvestre les fit voir à Constantin, et il paraît que ce sont les mêmes qui ont été reproduits, à peine cent ans après, dans la mosaïque de l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure, sous Sixte III, et qui subsistent encore aujourd'hui. La description que Nicéphore nous a transmise de la physionomie des deux apôtres de Rome s'adapte très-bien à ces portraits : « Saint « Pierre n'était pas gros, mais plutôt d'une taille un « peu élancée; son visage était pâle et blanc, ses che- « veux et sa barbe, épais et crépus; ses yeux noirs « étaient comme parsemés de sang; les sourcils pres- « que arrachés, le nez long, non aquilin, mais un « peu écrasé. Saint Paul était d'une stature petite, « contractée et un peu courbée; il avait la face blan-

« che, portant les traces d'un âge avancé, la tête mé-« diocre, le regard beau, avec les sourcils tournés en « dehors, le nez grand, recourbé gracieusement, la « barbe épaisse et assez longue [1]. » Depuis le quatorzième siècle, plusieurs peintres et sculpteurs se sont malheureusement écartés du type ancien, en représentant saint Pierre chauve, et saint Paul avec une chevelure épaisse. Ne doit-on pas aussi regretter qu'on ait souvent négligé cette particularité marquée par Nicéphore, que les yeux de saint Pierre étaient comme parsemés de sang, car il avait beaucoup pleuré. Quoique cet auteur ait écrit à une époque bien postérieure à celle de saint Sylvestre, la concordance de ces détails avec les antiques images conservées dans l'Occident, prouve que les églises d'Orient vénéraient les mêmes portraits traditionnels, qui existaient à Rome dès les premiers âges du christianisme. Au second siècle, Lucien, dans un de ses dialogues, parle ironiquement de ce Galiléen qui avait le nez aquilin, le front chauve, et qui était monté au troisième ciel, où il avait appris des choses merveilleuses [2]. Eût-il pu s'exprimer ainsi, s'il n'eût pas existé dès cette époque un portrait authentique de saint Paul [3]? Eusèbe dit l'avoir vu, ainsi que celui de saint Pierre; et il ajoute qu'il est en effet vraisembla-

[1] *Niceph.*, lib. II, c. XXVII.

[2] Γαλιλαῖος ἐνέτυχεν, ἀναφαλαντίας, ἐπίῤῥινος ἐς τρίτον οὐρανὸν ἀεροβατήσας, καὶ τὰ κάλλιστα ἐκμεμαθηκώς. *Lucian.*, *in Philopatr.*

[3] Les auteurs qui ont prétendu que ce dialogue est d'un écrivain antérieur à Lucien, ont allégué, pour motiver leur opinion, que celui-ci, ayant vécu dans le second siècle, n'a pas pu décrire la physionomie de saint Paul, dont il n'avait

ble que les premiers chrétiens, imitant sous ce rapport, autant que possible, les usages des gentils, avaient eu soin de conserver les traits de ceux qui leur avaient fait tant de bien [1]. A commencer par celui du premier pape, la basilique de Saint-Paul contenait donc, suivant les conjectures les mieux fondées, au moins quelques vrais portraits de papes antérieurs au cinquième siècle, et depuis cette époque, une collection de portraits dont la ressemblance n'était pas seulement probable, pour beaucoup d'entre eux. Un pareil monument était respectable à bien des titres : l'érudition, la chronologie ont été éclairées par les indications et les dates inscrites à côté de chaque figure; il a fourni des types précieux aux peintres et aux sculpteurs; l'histoire de l'art y a trouvé un sujet d'études. La foi et la piété catholiques contemplaient avec un sentiment filial cette longue galerie de leurs plus vénérables portraits de famille, et la philosophie sociale aimait à méditer sous les voûtes imposantes de Saint-Paul, sur le grand fait dont elles offraient une représentation si vive. On avait là sous les yeux cette dynastie unique en son genre, dont tous les membres, depuis tant de siècles, sont intervenus si puissamment dans les destinées de l'ordre moral de l'humanité, et qui, à travers des vicissitudes de tout genre, ont si bien conservé les mêmes traditions fondamentales de gouvernement, qu'on les dirait issus d'un même esprit, qui s'est transmis

pas été le contemporain. Cette raison, comme on voit, n'est pas concluante.

[1] *Euseb. hist.*, lib. VII, c. XIV.

chez eux par une sorte de génération spirituelle, comme le sang se transmet par la naissance dans les dynasties politiques. Que de réflexions suggère le tableau de cette souveraineté plus féconde, toute proportion gardée, en hommes supérieurs, qu'aucun pouvoir électif, et plus stable qu'aucun pouvoir héréditaire! Dans un siècle où tant de gouvernements chancellent et tombent, l'image de la fixité et de la perpétuité religieuse semble grandir en majesté.

Ce monument à jamais regrettable a péri, en majeure partie, dans l'incendie qui a consumé de nos jours cette basilique de quatorze siècles : la plupart des autres monuments qu'elle renfermait sont tombés avec elle. Leur collection formait plusieurs classes analogues en général à celles que présentait la collection de la basilique vaticane : toutefois l'église de Saint-Paul possédait un plus grand nombre d'inscriptions antiques. Beaucoup de ces inscriptions sont incrustées dans les murs du cloître, ouvrage du treizième siècle. Le long de ses corridors gothiques, dont l'architecture est à la fois si sévère et si gracieuse, gisent aujourd'hui, tristement amoncelés, des monuments ou des débris de monuments, qu'on a sauvés de l'incendie, et qui attendent une autre place.

Les trois basiliques constantiniennes, dont nous venons de parler, ont péri successivement. Quelques années avant que celle de Latran eût été la proie des flammes, dans les commencements du quatorzième siècle, le grand poëte catholique, Dante, avait rappelé sa gloire en quelques vers, qui sont comme la dernière couronne que le pieux respect des siècles ait posée sur le front de l'église épiscopale

consacrée par saint Sylvestre : dans un des chants de son *Paradis*, pour donner une idée de l'étonnement qu'il éprouve en passant des ombres de la terre aux célestes réalités, il prend ce terme de comparaison : « Si les Barbares venus de cette plage que chaque jour « la grande ourse couvre en tournant avec son fils « qu'elle suit avec amour, restaient stupéfaits à l'aspect « de Rome et de ses hauts monuments, alors que La- « tran s'élevait au-dessus de toutes les choses mor- « telles, de quelle stupeur ne devais-je pas être saisi, « moi qui étais venu de l'humain au divin, du temps « à l'éternité [1]. »

Immédiatement après la destruction de cette basilique, Pétrarque en fit l'oraison funèbre dans une lettre à Clément V. L'ancienne basilique vaticane a eu aussi son panégyrique au moment où commençait la démolition. Maffæus Veggius a écrit son livre sur cette église, soit comme un plaidoyer pour faire renoncer à l'idée de la détruire, soit comme un tableau destiné à en léguer la description à la postérité, à peu près comme on fait le portrait d'un personnage qui va mourir. « Elle m'a paru, dit-il, avoir un caractère si « majestueux et une telle richesse de grandes choses « qui frappent de tous côtés les regards, qu'on peut

Se i Barbari venendo da tal plaga
  Che ciascun giorno d' Elice si cuopra
  Rotante col suo figlio, ond' ell' è vaga,
Veggendo Roma e l'ardua su' opra
  Stupefacensi, quando Laterano
  Alle cose mortali andò di sopra,
Io, che al divino d' all' umano,
  All' eterno dal tempo era venuto,
  E di fiorenza in popol giusto e sano,
Di che stupor deveva esser compiuto!

Paradiso, cant. XXXI.

« dire qu'il ne s'est rien passé de beau et de célèbre « à Rome, dont cette basilique ne puisse revendiquer « la gloire, soit par son autorité, soit par son lieu « même. En écrivant son histoire, on croit qu'on « écrit celle de Rome [1]. » L'éloge funèbre de la basilique de Saint-Paul est la magnifique bulle de Léon XII pour sa reconstruction, qui est déjà effectuée en partie. Le spectacle qu'elle offre actuellement est des plus pittoresques. L'extrémité inférieure de l'église, du côté de la grande porte, laisse voir les traces toutes vives de l'incendie : dans le corps de l'édifice, les jeunes colonnes sont placées, mais sans toit, sans voûte, comme des ossements qui attendraient ce qui doit former leur jointure. Le sanctuaire, la nef transversale, l'abside, qui forment la tête de l'église, sont déjà ressuscités sous les formes les plus splendides. Avec elles sa vie spirituelle est revenue; le service divin, les chants sacrés, les pèlerinages ont recommencé. Cette partie du nouveau temple serait à elle seule un temple superbe. Grégoire XVI, dont elle est l'ouvrage, l'a consacrée solennellement : consolation bien due à sa piété et à son zèle vraiment papal pour les monuments des arts. Le reste de l'édifice attendra plus patiemment l'achèvement des travaux. L'Egypte a fourni une contribution de co-

[1] Tanta mihi ea percurrenti visa est ipsorum facies, tantaque majestas, ac magnarum undique occurrentium rerum ubertas, ut nihil eximium et celebre Romæ actum esset, quod Basilicæ ipsius vel locus vel auctoritas totum sibi penè vindicaret. At veriùs jam Romanæ historiæ, et si præsens propositum, materia hìc suscepta credi possit. *Maf. Veg.*, *de Reb. antiq. memorabil. Basil. S. Petri,* lib. I, *in Proœm.*

lonnes. Le seul homme de génie qui représente aujourd'hui l'Islamisme, a fait à la basilique future du docteur des nations cette offrande respectueuse, dans laquelle, on peut le croire, la Providence a caché un présage. Il envoie aussi un obélisque. L'église de Saint-Paul était la seule des grandes basiliques du quatrième siècle qui n'en eût pas eu à sa porte. Ce sera une chose assez singulière qu'un obélisque du pays des Pharaons, donné par le chef mahométan de la race arabe, des descendants d'Ismaël, pour orner le tombeau d'un enfant de Jacob, supplicié comme un malfaiteur à Rome, et honoré dans le monde entier. Espérons qu'il ne se passera pas un temps bien long avant que la reconstruction complète de cette église n'ait rendu toute sa splendeur à ce triangle sacré, dans lequel les basiliques de Latran, de Saint-Pierre et de Saint-Paul enferment Rome chrétienne. Chacune d'elles tomberait cent fois, qu'on la relèverait toujours. Les origines, l'histoire, l'organisation de la cité sainte, ont de tant de manières leurs plis et replis dans ces trois églises, qu'elles font partie, pour ainsi parler, de son essence monumentale, et que leur durée sans doute égalera sa durée.

On a pu remarquer qu'elles réfléchissent chacune, sous divers rapports, l'unité et la perpétuité de l'Église. Toutefois nous pouvons dire que ce qu'il y a de plus spécial dans Saint-Jean-de-Latran, c'est qu'il représente l'unité, puisqu'il est par sa dignité hiérarchique, la tête et le centre de toutes les églises. Ce que Saint-Paul nous a offert de plus spécial, c'est l'expression de la perpétuité dans cette antique ga-

lerie des portraits de tous les papes. Saint-Pierre reproduit, d'une manière éminente, ces deux caractères à la fois : l'unité, parce qu'il possède, non-seulement la chaire, mais surtout le tombeau de celui que le souverain pasteur a chargé de paître ses agneaux et ses brebis ; la perpétuité, parce qu'il renferme une série continue de monuments, qui s'étend depuis le premier siècle jusqu'à nos jours, sans qu'aucun d'eux forme, par sa signification religieuse, une dissonance avec les idées exprimées par ceux qui l'ont précédé et par ceux qui l'ont suivi.

Outre les trois basiliques dont nous venons de parler, Constantin a fait construire celles de Saint-Laurent, de Sainte-Croix-en-Jérusalem, de Sainte-Agnès-hors-des-Murs, et des Saints-Marcellin-et-Pierre sur la voie Labicane [1]. Ces églises sont les seules qui soient incontestablement d'origine constantinienne, suivant Ciampini [2]. A ce titre elles peuvent être considérées en quelque sorte comme les pierres angulaires sur lesquelles a porté la construction publique et libre de Rome chrétienne. Ces fondements de la nouvelle cité sont au nombre de sept, comme les monts de l'ancienne Rome : les autels, dit un auteur, sont les montagnes de l'Église [3].

Toutes ces basiliques furent érigées sur des tom-

[1] Il en sera parlé dans la troisième partie de cette *Esquisse*.

[2] *De sacr. ædif. a Constant. construct*

[3] Altaria sunt montes Ecclesiæ, et quia montes ideò in sacris ædificiis instar montium sunt elevata, dictaque idèo altaria quod reipsà sint altæ aræ. *Roma nomine proprio triumphans, à Petr. Brentio.* Paris, 1674.

beaux d'apôtres et de martyrs, excepté celles de Latran et de Sainte-Croix. Mais celles-ci n'en sont pas moins remplies de cette pensée de la mort, inhérente à la basilique chrétienne. Elles sont des emblèmes spéciaux du grand sépulcre, de celui qui s'est fermé et qui s'est rouvert sur le Christ. L'église de Sainte-Croix, dans laquelle la mère de Constantin déposa les reliques de la passion, est dédiée au Sauveur mort et enseveli, l'église de Latran au Sauveur sortant du tombeau. C'est une heureuse idée que d'avoir placé ces deux basiliques en face l'une de l'autre. La prairie qui les sépare est un des lieux de Rome les plus favorables à la méditation, à raison des monuments significatifs qui l'encadrent, et du recueillement dont on y jouit : de rares promeneurs, un troupeau qui se repose et l'ombre de quelques arbres. Cet enclos paisible est bordé, dans toute sa longueur, d'un côté, par les grands arceaux de l'aqueduc de Néron; de l'autre côté, par les anciens remparts et les restes d'un amphithéâtre : à l'une de ses extrémités, l'église du Calvaire; à l'autre, le temple de la Résurrection, avec sa couronne de statues, qui se découpent si bien dans la lumière du soleil couchant. Allez méditer dans ces lieux sur ces lieux mêmes, vous y trouverez un assez juste emblème de la vie. Les bonheurs de la terre ressemblent bien vite à ces vieux murs usés par le temps et à ces aqueducs taris. C'est au milieu de débris de tout genre que le chrétien, se frayant un sentier où il trouve un peu d'ombre, s'avance en paix du séjour des douleurs vers cet autre séjour, visible à tout moment pour l'œil de la foi, mais qu'elle distingue encore mieux quand le soir de la vie approche.

Chapitre Cinquième.

Monte sur une haute montagne, toi qui évangélises Sion : élève avec force ta voix, toi qui évangélises Jérusalem. Fais retentir cette voix, ne crains rien : dis aux cités de Juda : Voici votre Dieu.

Isaïe, c. xl, v. 9.

DIVERS MONUMENTS RELATIFS A LA DÉFENSE ET A LA PROPAGATION DU CHRISTIANISME.

La Rome primitive a deux faces. L'une est souterraine; elle se découvre dans les catacombes. L'autre, qui est publique, se produit dans cette multitude d'églises que la piété du clergé et des fidèles fit sortir de cette terre fécondée par tant de sang chrétien [1] : les basiliques constantiniennes n'en furent que les sommités les plus brillantes. Ce tombeau de martyrs, le plus vaste qui existât, devenu, sitôt après la paix de l'Église, le plus grand temple, fait entendre que Rome fut, dès lors, dans les douleurs des persécutions, comme dans les joies du triomphe, le cœur de

[1] Voir chap. II.

la chrétienté. De quelque manière que l'on veuille expliquer ce fait, il fournit, indépendamment de tout argument théologique, une présomption au moins assez concluante contre le système protestant, qui prétend qu'à cette époque même Rome a commencé à corrompre la foi, et à faire pénétrer ses erreurs dans les autres régions du monde chrétien. Suivant toutes les lois connues de l'expérience, cette gangrène morale, qui consiste dans la perversion des doctrines, se développe d'abord dans les pays où le principe de la vie spirituelle est déjà affaibli, puis elle serpente pour attaquer les parties plus vivaces; mais elle n'a pas son foyer primitif d'activité là où la vitalité chrétienne agit avec le plus de force.

Ce caractère de Rome, comme centre de la vie religieuse, se produit, sous différents rapports, dans une foule d'autres monuments qui appartiennent à tous les âges. Mais ils sont trop nombreux et trop divers, pour que nous n'éprouvions pas le besoin de les diviser en plusieurs classes. Le meilleur moyen de faire ressortir nettement leur signification est de réunir, sous une même idée dominante, ceux qui, dissemblables à beaucoup d'égards, s'accordent à représenter, sous tel ou tel aspect spécial, le caractère général de la cité catholique. Pour interpréter les mots de ce grand livre, écrit par les siècles avec des pierres, employons le procédé que l'on suit quelquefois dans l'étude d'une langue. On range, sous une même colonne, les termes qui sont à la fois différents par leur structure, et analogues par leur signification radicale.

Parmi les monuments que nous allons passer en

revue, les uns montrent dans Rome le foyer le plus universel de la foi qui a constitué la chrétienté. Cette classe renferme ceux qui rappellent la condamnation des grandes hérésies.

D'autres monuments montrent dans Rome le foyer le plus universel de propagation religieuse, hors des limites de la chrétienté. Ils attestent ou rappellent ce qu'elle a fait, à toutes les époques, pour répandre la lumière de l'Évangile dans les pays qu'elle n'avait point encore éclairés.

Des églises, des peintures, et d'autres créations de l'art chrétien, forment en général la première classe de ces monuments, laquelle se rapporte à la condamnation des hérésies. Presque tous ceux auxquels on pourrait rattacher, d'une manière spéciale, les mesures prises contre les hérétiques des trois premiers siècles, n'ont laissé aucun vestige. Nous savons historiquement que plusieurs des hérésiarques de cette époque, particulièrement de ceux qui ont dogmatisé dans l'Égypte et dans la Syrie, ces deux foyers principaux du gnosticisme, sont venus à Rome. Ils avaient senti que leur doctrine aurait été accréditée auprès des chrétiens de tous les pays, s'ils avaient pu surprendre une approbation ou du moins une tolérance de la part de cette Église, « avec laquelle il « fallait que toutes les autres s'accordassent à cause « de sa puissante primauté, » ainsi que le disait déjà saint Irénée au second siècle. Cerdon, Marcion, Valentin ont fait à Rome ce faux pèlerinage. Mais leurs espérances furent vaines : les papes Hygin, Anicet et Éleuthère prononcèrent contre eux des condamnations formelles. Si l'histoire nous apprenait le nom

des édifices sacrés où ces sentences doctrinales furent rendues, si du moins nous connaissions la résidence habituelle de chacun de ces papes, nous pourrions, à défaut de débris matériels de ces monuments, rapporter ces souvenirs historiques à quelques lieux déterminés dans l'enceinte de Rome. Mais les papes de cette époque de persécutions n'avaient guère de maison fixe que dans la tombe, et les documents primitifs ne donnent que très-peu de détails topographiques, si ce n'est lorsqu'il s'agit de marquer les endroits où les martyrs ont souffert, et ceux où ils ont été inhumés. Nous pouvons cependant conjecturer que plus d'une fois ces anciens papes ont prêché contre ces hérétiques, soit dans l'oratoire souterrain du Vatican, soit dans les catacombes de Saint-Sébastien : le premier de ces lieux, consacré par le tombeau de saint Pierre, et destiné à la sépulture des souverains pontifes, était fréquenté par eux, comme étant éminemment leur église : le second leur a servi souvent de retraite, ainsi que nous l'avons déjà dit. Mais, en l'absence de monuments qui rappellent spécialement la condamnation de telles ou telles erreurs particulières, il en existe deux qui ont certainement figuré, d'une manière générale, dans leur commune réfutation. En opposant aux novateurs la tradition apostolique, l'Église romaine leur montrait les tombeaux de ses fondateurs Pierre et Paul dont elle conservait la doctrine avec une fidélité encore plus vigilante que celle qu'elle mettait à garder leurs reliques. Dans la célèbre controverse qui eut lieu, à Rome, sous le pape Zéphirin, au commencement du troisième siècle, entre le théologien

Caïus, et Proclus, sectateur de Montan, le docteur catholique dit à son adversaire : « Je puis vous faire « voir clairement les trophées des apôtres : si vous « voulez venir au Vatican, ou vous transporter sur « la route d'Ostie, vous y trouverez les trophées de « ceux qui ont établi cette Église sur la base ferme « de leur enseignement et de leur vertu [1]. »

La profession de foi émanée du concile de Nicée, ou la condamnation de l'arianisme, a eu pour monument l'antique église du pape saint Sylvestre, dans le quartier des monts. De l'église actuelle, dédiée à saint Sylvestre et à saint Martin, dont les murs sont de construction moderne, mais qui fut fondée au sixième siècle par saint Symmaque, on descend dans un oratoire, au-dessous de l'autel, où se conserve un précieux dépôt d'anciennes reliques; dans cet oratoire s'ouvre un corridor en forme d'escalier, par lequel on descend encore pour arriver dans un souterrain qui faisait partie des Thermes de Domitien, lesquels ont aussi porté les noms de Titus et de Trajan. Les anciens documents attestaient que saint Sylvestre y avait construit une église, dans une maison appartenant à un prêtre qui était son ami,

[1] Ego verò Apostolorum trophæa perspicuè possum ostendere: nam si lubet ad Vaticanum proficisci, aut in viam quæ Ostiensis dicitur, te conferre, trophæa eorum, qui istam Ecclesiam suo sermone et virtute stabiliverunt, invenies. *Euseb.*, lib. II, c. xxv. — Caius sub Zephirino romanæ urbis episcopo, id est, sub Antonino Severi filio, disputationem adversus Proclum Montani sectatorem, *valdè insignem* habuit, arguens eum temeritatis super novâ prophetiâ defendendâ. *Hieronym.*, *de Script. Ecclesiast.*

nommé Équitius [1]. Cette église était encore connue et fréquentée, non-seulement à l'époque de Charlemagne, mais beaucoup plus tard, puisqu'on y a retrouvé l'effigie de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry [2]. Il paraît qu'à une époque qu'on ne saurait déterminer, la rampe qui conduisait à ce souterrain sacré fut ensevelie sous des décombres, et qu'après un certain laps de temps, l'Église ellemême fut ensevelie dans l'oubli. Au commencement du dix-septième siècle, une vague idée d'un oratoire fondé par saint Sylvestre se conservait parmi les religieux du monastère des Carmes, qui desservaient l'église supérieure [3]: mais, pour le public, sa mémoire était entièrement perdue, lorsqu'en 1637, par un effet de ce qu'on nomme un hasard heureux, ce vénérable monument fut découvert. Une inscription, en caractères gothiques, relative à des réparations qui avaient été faites en cet endroit, attestait que ce souterrain avait été l'oratoire de saint Sylvestre [4]. Il se trouvait effectivement situé, conformément aux indications fournies par l'histoire, dans

[1] Hic (Sylvester) fecit in urbe Romà ecclesiam in prædio cujusdam presbyteri sui, qui cognominabatur Equitius, juxta thermas Domitianas, quem titulum Romanum constituit, et usque in hodiernum diem appellatur titulus Equitii. *Anast. Bibl., in vit. Sylv.*

[2] *Filipinni, Ristretto della chiesa de' SS. Sylvestro et Martino de' Monti. Roma*, 1639.

[3] *Filipinni, ibid.*

[4] Fracta vetusta nimis, solisque relicta ruinis
Ne Sylvestri obeat noctis amica domus,
Presbyter hanc reparat, sacrumque altare vetustum
Reparat : hincque Dei, præsulis hinque decus.

les anciens thermes : leurs voûtes, leurs arceaux, leurs pilastres reparurent. Sur les murs étaient peints saint Sylvestre et saint Martin, auxquels saint Symmaque, vers l'an 500, avait dédié la basilique qu'il avait surajoutée à l'église primitive. D'autres peintures représentaient l'enfant Jésus, la sainte Vierge, saint Pierre, saint Paul, et quelques autres saints. Les unes étaient postérieures au douzième siècle, à l'époque de saint Thomas de Cantorbéry, comme nous l'avons déjà remarqué : d'autres pouvaient appartenir soit au huitième et au neuvième siècle, où plusieurs papes restaurèrent l'ouvrage de saint Symmaque, soit au temps de saint Symmaque lui-même. La lettre du pape Adrien à Charlemagne nous apprend qu'il existait dans cet édifice de très-anciennes peintures en mosaïque. Il ne serait pas étonnant que quelques-unes eussent remonté jusqu'au quatrième siècle : une tradition très-respectable assigne cette époque à l'une d'elles. Cette église, qui a pu n'être qu'un simple oratoire avant la retraite de saint Sylvestre sur le mont Soracte, fut transformée par lui, après la fin des persécutions, en un temple proprement dit, et ce pontife en soigna sans doute la décoration, puisqu'il en avait fait son église épiscopale avant Saint-Jean-de-Latran. Ce fut alors que cette église devint un monument, dont l'histoire se rattache, de la manière la plus directe, à la condamnation de l'arianisme. Les pères du concile de Nicée avaient demandé au pape saint Sylvestre la confirmation de leurs décrets. Pour procéder solennellement à cet acte, il assembla, en 325, ou 326, un concile dans cette église. Ce fut un spectacle à la

fois pittoresque et significatif que cette réunion de confesseurs de la foi, tenant sa séance dans les thermes de Domitien. La chaire pontificale devait, suivant la coutume, se trouver en face de l'autel, dont nous indiquerons tout à l'heure la situation. Représentez-vous d'abord le pape Sylvestre assis sur cette chaire, la tête couverte de cette mitre de soie bleue brochée d'or, que l'on conserve dans la sacristie de cette église comme lui ayant appartenu [1]. Les bancs, où siégeaient les évêques, étaient placés aux côtés de la chaire, sous les arceaux des Thermes. Derrière les évêques étaient rangés les prêtres, les diacres, et le reste du clergé [2]. Ils se tenaient tous debout, quoique l'usage voulût, à ce qu'il paraît, que les prêtres fussent assis [3]. Mais la petite dimension de cette église avait pu exiger cette dérogation.

[1] Il y a, dans l'église supérieure, un tableau moderne qui représente ce concile. Il est à regretter que, par un anachronisme moins pardonnable ici que dans plusieurs autres cas, le peintre ait donné à saint Sylvestre la grande tiare, qui n'a été en usage que longtemps après, au lieu de copier cette même mitre qu'il trouvait parmi les reliques de l'église pour laquelle il travaillait. Il est tombé dans un autre anachronisme, en faisant figurer dans cette assemblée l'empereur Constantin qui n'était pas alors à Rome. Mais cette faute est excusable : le peintre a été trompé par une erreur commise dans le titre des fragments qui nous restent de ce concile.

[2] Tel est l'ordre marqué dans le préambule des actes d'un premier concile, assemblé par saint Sylvestre dans cette même église un an auparavant. On peut en tirer quelques particularités, bien que ces actes soient loin d'être authentiques.

[3] *Hieronym., epist.* 85 *ad Evagr.*

L'image de la Vierge, en mosaïque, dont nous voyons encore les restes, semblait présider au concile, rassemblé pour rendre gloire à la divinité de son Fils. Saint Sylvestre avait dédié cette peinture à Marie sous le titre de *Joie des Chrétiens* [1], pour célébrer la fin des persécutions. Ce titre se vérifiait aussi, sous un autre rapport, dans cette circonstance: la condamnation de l'arianisme, plus dangereux, plus fatal que le paganisme persécuteur, était, pour l'Église, un triomphe encore plus heureux. Une joie sainte et grave était peinte sur tous les visages: le souvenir odieux des orgies, dont ces mêmes voûtes avaient été témoins, était banni de ce lieu déjà purifié par le sacrifice de l'agneau sans tache. Les prières par lesquelles s'ouvraient les séances de conciles avaient été faites, l'esprit divin descendait, Pierre allait parler par la bouche de son successeur. « Alors, « disent les actes du concile, Sylvestre, évêque du « saint et apostolique siége de la ville de Rome, s'ex- « prima en ces termes: Nous confirmons par notre « déclaration tout ce qui a été établi à Nicée de Bi- « thynie, par trois cent dix-huit prêtres, pour l'in- « tégrité et le bien de la sainte mère, l'Église catho- « lique et apostolique. Tous ceux qui oseraient atten- « ter à la définition du saint et grand concile, qui a « été assemblé à Nicée, en présence du très-pieux et « vénérable prince Constantin Auguste, nous les « anathématisons: et tous dirent: Cela est bon. » Le lieu où ces paroles ont été prononcées est bien vénérable, quoiqu'il ne renferme aujourd'hui que peu d'ob-

[1] *Gaudium Christianorum.*

jets qui puissent attirer l'attention des visiteurs. Dans quelques coins des vieux arceaux des Thermes, un reste de peintures presque effacées, sauf une grande croix assez visible : une partie du pavé ancien, et des fragments d'une chaire en marbre, qu'on croit avoir été celle de saint Sylvestre : dans une espèce de chapelle, les contours, encore très-reconnaissables, de l'antique image de la Vierge, qu'on a reproduite tout à côté dans une mosaïque moderne, parce que le tableau original avait trop souffert. Il a le cachet des anciens temps. La Vierge y porte l'étole, comme les orantes des catacombes. La position de cette image, à quelques pieds au-dessus du sol, au fond de la nef principale, semble indiquer que l'autel antique était placé en cet endroit : ce qui confirme la tradition suivant laquelle saint Sylvestre avait dédié son oratoire à la Mère du Sauveur. La revue de ces objets est bientôt faite : mais, après les courts instants qui suffisent à la curiosité, la piété demande les siens, pour recueillir les bons sentiments que ce lieu fait éprouver. Parmi les anciennes peintures qu'on y a retrouvées, dans le dix-septième siècle, il y en avait une déjà très-endommagée, qui était bien adaptée aux souvenirs que cette église rappelle : au milieu d'un cercle à fond bleu, un agneau avec un livre sous ses pieds : d'un côté saint Jean-Baptiste, et cette inscription : *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi;* de l'autre saint Jean l'Évangéliste, avec ces mots, écrits suivant une orthographe ancienne : *In principio erat Berbum, et Berbum erat apud Deum, et Deus erat Berbum.* Ce tableau, usé par le temps sur ces vieux murs, y a disparu pour les yeux, mais il y reste toujours

pour l'âme; car le symbole de Nicée, qui a reçu à cette même place sa sanction définitive, fut le commentaire authentique de ces paroles de l'Évangile. Cette profession de foi, si belle à entendre, lorsqu'elle est chantée par mille voix dans nos grandes solennités, fera sur vous une impression particulière, si, avant de quitter l'église de saint Sylvestre, vous la récitez à voix basse, agenouillé dans quelque coin de ce souterrain. Cette pratique de piété convient éminemment à ce lieu qui l'inspire tout naturellement. C'est un des mérites et des charmes de Rome, que d'avoir une foule de monuments, dont chacun suggère des pensées et des souvenirs qui donnent aux pratiques ordinaires de la dévotion un attrait particulier et comme une saveur nouvelle. La piété y peut bien aisément, si elle le veut, échapper aux inconvénients de l'uniformité. La ville, où le sentiment de l'unité est le plus complétement satisfait, est aussi celle qui répond le mieux à un autre besoin de l'âme, celui de la variété dans cette unité même.

L'église des saints Cosme et Damien, au Forum, a fourni aussi un monument qui rappelle que l'arianisme fut condamné par Rome dans la personne de Constantius, le protecteur impérial de cette hérésie. C'est le tombeau de Félix II, qu'on a retrouvé dans le seizième siècle. Le récit que le cardinal Baronius a fait de cette découverte, et des circonstances où elle a eu lieu, mérite d'être rapporté. « La manière dont Félix « était entré dans sa charge avait été jugée vicieuse « par les anciens, et des récits contradictoires ne per- « mettaient pas de connaître, avec certitude, com- « ment il était mort. En conséquence, lorsque, sous

« le pontificat de Grégoire XIII, on s'occupa de la « correction du Martyrologe, les hommes érudits, « qui avaient été choisis pour cet examen et qui se « réunissaient très-souvent à cet effet, élevèrent une « grave controverse au sujet de Félix. Il s'agissait de « savoir si son nom serait effacé, ou si on le laisserait « sans le titre de martyr. Après de longues alterca- « tions, je m'étais rangé à l'avis qui voulait que « l'on rayât son nom du Martyrologe, et j'avais « même écrit, pour appuyer mon sentiment, un « volume qui avait obtenu l'approbation d'un grand « nombre de personnages très-savants, qui se trou- « vaient alors à Rome. Mais je fus détrompé par « un événement presque miraculeux survenu dans « l'église des saints martyrs Cosme et Damien, près « de l'ancien temple de la Paix au Forum. Quel- « ques individus, fort mal conseillés, et pourtant « conduits à leur insu par la Providence, s'étaient « mis à creuser en cachette sous un autel placé du « côté droit de cette église, parce qu'ils s'étaient « imaginés, d'après je ne sais quels renseignements, « qu'un trésor était enfoui dans cet endroit. Ils « trouvèrent une arche en marbre : dans l'un des « côtés, séparé de l'autre par un intervalle, repo- « saient sous des tables de pierre les reliques des « martyrs saints Marc, Marcellin et Tranquillin ; « de l'autre côté le corps de saint Félix, avec une « plaque en pierre, placé dans l'intérieur de l'arche, « et sur lequel on lisait cette inscription :

Corps de S. Félix, pape
et martyr, qui a condamné
Constantius [1].

« Cette découverte eut lieu le jour où l'on avait « coutume de faire la fête de saint Félix, le qua- « trième des calendes d'août, de l'an 1582, dans le « temps même où, à la suite de grandes contro- « verses, sa mémoire semblait près de succomber : « il ressuscita en quelque sorte pour plaider lui- « même sa cause. Je jetai alors la plume que le zèle « de la vérité m'avait fait aiguiser, je m'estimai très- « heureux d'être vaincu par Félix, de céder la palme « au cardinal Julius Sanctorius, qui s'était fait son « défenseur, et il me sembla que je triomphais avec « mon adversaire, puisque la vérité était victorieuse « en nous deux [2]. »

Revenons à l'époque de l'arianisme. Pendant qu'il tourmentait l'Église avec éclat, le manichéisme avait serpenté dans l'ombre. Il avait fini par réunir plusieurs de ses émissaires et de ses sectateurs à Rome, où ils cherchaient à répandre leur venin sous l'apparence de l'orthodoxie. Le pape saint Léon ne négligea rien pour les démasquer, et il condamna cette hérésie dans un concile tenu en 444. Un souvenir de la réprobation du manichéisme se rattache à l'ancien escalier par lequel on arrivait à la basilique de Saint-Pierre. Quelques chrétiens avaient

[1] Corpus S. Felicis, papae
et martyris, qui damnavit
Constantium.

[2] *Annal. Eccl.*, an. 357, art. LXII.

coutume, après avoir monté cet escalier, de se retourner vers l'Orient, en inclinant la tête. Cette pratique venait en partie de l'ignorance, en partie d'un reste de l'esprit païen : quelques-uns pouvaient aussi avoir l'intention de vénérer, à travers la lumière créée, le Créateur de la lumière. Mais saint Léon s'éleva contre cet usage, particulièrement à raison de son analogie avec la doctrine et le rituel des manichéens, qui adoraient le soleil, et qui se plaçaient quelquefois, pour cette cérémonie, sur un lieu élevé. Ce fut en effet en parlant contre ces hérétiques dans un sermon pour la fête de Noël, que le pape recommanda aux catholiques de s'abstenir de la pratique dont il s'agit. Sa voix fut entendue, et le grand escalier de Saint-Pierre, purgé de toute démonstration superstitieuse ou équivoque, put servir au contraire à dénoncer désormais les manichéens : en y faisant un acte de leur culte, ils se seraient signalés eux-mêmes à la multitude des fidèles qui affluaient journellement aux portes de la basilique Vaticane[1].

[1] De talibus institutis illa generatur impietas ut sol inchoatione divinæ lucis à quibusdam insipientibus de locis eminentioribus adoretur. Quod nonnulli etiam christiani adèo se religiosè facere putant, ut priusquàm ad Beati Petri Basilicam, quæ uni Deo et vivo dedicata est, perveniant, superatis gradibus quibus ad suggestum areæ superioris ascenditur, converso corpore, ad nascentem se solem reflectant, et curvatis cervicibus in honorem se splendidissimi orbis inclinent : quod fieri partim ignorantiæ vitio, partim paganitatis spiritu, multùm tabescimus et dolemus. Quia etsi quidam fortè creatorem pulchri luminis, per ipsam lucem, quæ est creatura, venerantur, abstinendum tamen ab hujusmodi specie officii ; quam

L'antique église de Saint-Clément, dont nous parlerons ailleurs sous d'autres rapports, a été témoin d'un des actes des pontifes romains contre l'hérésie pélagienne, laquelle niait la grâce comme l'hérésie manichéenne niait la liberté. C'est dans cette église que le pape Zozime tint, en 417, un consistoire où il fit comparaître Cœlestius, un des principaux promoteurs du pélagianisme [1], qui n'évita pour le moment une condamnation, que parce qu'il désavoua ses erreurs par une profession de foi orthodoxe. Cette séance dut se passer dans l'abside, derrière l'autel, au fond de laquelle on voit encore aujourd'hui une chaire en marbre, dont une partie est très-ancienne. Le pontife dut siéger à cette place, qui était celle de la présidence; les ecclésiastiques qui l'accompagnaient se rangèrent sur les bancs de marbre ou de pierre, placés à droite ou à gauche dans l'abside. Le pape Zozime dit, dans sa lettre aux évêques d'Afrique, qu'il avait choisi cette basilique de Saint-Clément, parce que ce disciple de saint Pierre ayant renoncé, lors de sa conversion, à toutes ses erreurs païennes, et ayant ensuite souffert le martyre pour la foi, son autorité, son exemple, particulièrement présents dans l'église qui lui était dédiée, étaient propres à faire sur l'esprit de Cœlestius

cum in nostris invenit qui Deorum cultum reliquit, nonne hanc secum partem opinionis vetustæ tanquam probabilem retinebit, quam Christianis et impiis viderit esse communem? *Serm.* 7 *de Nativit. Dom.*

[1] Die cognitionis resedimus in Sancti Clementis Basilicâ... Intromisso Cœlestio, libellum ejus, quem dederat, fecimus recitari. *Litter. Zozim. ad Episcop. African.*

une impression salutaire [1]. Ce rapport était d'autant plus juste que les erreurs dont le pape exigeait l'abjuration ou le désaveu, tendaient directement, par la négation du péché originel et de la Rédemption, à ramener les principes de la philosophie païenne.

Le pélagianisme et le manichéisme avaient suivi chacun une route d'erreurs, séparée de celle que l'arianisme avait ouverte à l'hétérodoxie. D'autres hérésies ne tardèrent pas à marcher sur ses traces. Sans détruire, comme l'avait fait Arius, le dogme de la Trinité, Nestorius attaqua celui de l'Incarnation, en supposant dans le Christ, outre la personne du Verbe divin, une personne humaine, de sorte que la Divinité et l'humanité n'auraient été unies en lui que moralement, suivant le genre d'union qui existe entre elles dans tout homme juste. Peu de temps après que cette hérésie eut été condamnée dans le concile général d'Éphèse, le pape Sixte III fit exécuter une mosaïque dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, comme monument du dogme qui venait d'être proclamé solennellement. Parmi les anciennes mosaïques qui subsistent encore, celle-ci est la plus considérable. Elle embrasse tout le tour de la nef principale. Quatre ou cinq des tableaux qui forment une galerie le long de la frise ont été sup-

[1] Qui imbutus Beati Petri disciplinis, tali magistro veteres emendasset errores, ratosque profectus habuisset, ut fidem quam didicerat et docuerat, etiam martyrio consecraret, scilicet ut ad salutiferam castigationem tanti sacerdotis auctoritas præsenti cognitioni esset exemplo. *Ibid.*

primés lorsqu'on a construit les deux arcades latérales qui conduisent aux chapelles Sixtine et Pauline. Peut-être étaient-ils déjà à peu près entièrement usés par le temps, comme l'étaient quelques autres tableaux de la même galerie, qu'on a remplacés par des fresques. Cette longue série de peintures n'offre que des sujets de l'Ancien Testament; ils sont pris dans l'histoire d'Abraham, de Jacob, de Joseph, de Moïse et de Josué, figures du Sauveur. Ces tableaux n'ont pas de rapport direct aux événements religieux de l'époque où ils ont été faits; mais toutefois ils se coordonnent, d'une manière remarquable, à la pensée dogmatique qui a présidé à ce monument. Disposés des deux côtés de la grande nef, ils forment comme une avenue qui conduit aux tableaux évangéliques réunis à l'extrémité de cette nef, sur l'arcade, en avant du chœur, de même que les faits des patriarches ont été une préparation, une avenue mystérieuse qui devait aboutir à la vie de l'Homme-Dieu. Par cet arrangement des tableaux, la mosaïque de Sixte III reproduit, dans l'espace, l'ordre suivant lequel les conseils de Dieu se sont accomplis dans le temps. Cet exemple nous indique une règle d'art chrétien, qu'on devrait bien ne pas négliger, toutes les fois que quelque raison particulière ne s'oppose pas à son observation. La place la plus naturelle des peintures et des sculptures qui se rapportent à l'Ancien Testament, est à l'entrée du temple et le long de la nef : les sujets représentés dans la partie la plus sacrée du temple doivent être choisis de préférence dans les livres évangéliques. Il y a ainsi harmonie entre l'ordonnance des tableaux, des

statues, et le caractère symbolique de l'architecture chrétienne, qui figure, par l'avenue de la nef et par le sanctuaire, où les mystères se consomment, les deux parties du plan divin, la préparation des choses et leur accomplissement. Cette règle, exprimée dans la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, se fait aussi remarquer dans d'autres églises, notamment dans l'église-mère, celle de Saint-Jean-de-Latran.

Les tableaux, qui ont un rapport particulier avec le dogme promulgué dans le concile d'Ephèse contre Nestorius, se trouvent à l'endroit que nous avons indiqué tout à l'heure, au sommet de l'arcade ou arc de triomphe, placé sur les limites de la nef et du sanctuaire. Les chrétiens avaient transporté, dans l'intérieur de leurs temples, cette forme empruntée à l'architecture militaire. On y représentait le Sauveur, l'étendard de la croix, les saints qui avaient combattu sous ce drapeau divin, et les divers symboles de la grande et pacifique victoire sur le mal. Les arcs de triomphe de Rome païenne avaient été érigés par ceux qui obéissaient en l'honneur de ceux qui commandaient, et les titres les plus fastueux y étaient prodigués aux maîtres du monde. Le pontife chrétien, qui savait qu'il était le premier, *non pour être servi, mais pour servir,* dédia le sien à la communauté dont il était le père : il y fit mettre cette inscription que nous lisons encore aujourd'hui, et qui est si expressive dans sa simplicité : SIXTE ÉVÊQUE AU PEUPLE DE DIEU [1].

Au milieu de cet arc de triomphe, dans un cadre

[1] *Sixtus episcopus plebi Dei.*

circulaire, il y a un autel, adossé à un trône. Sur la table de l'autel est placé le livre divin, fermé par sept sceaux, suivant la figure de l'Apocalypse, afin d'indiquer que le sujet du tableau est un mystère de la foi. Au-dessus de l'autel paraît une petite croix, qui n'a rien d'éclatant; elle est peinte en noir. Plus haut, une grande croix, ornée de pierreries, s'élève sur le trône, qui offre le même genre d'ornement. La croix petite et obscure, attachée à l'autel du sacrifice, est l'emblème de l'humanité dont le Verbe divin s'est revêtu pour souffrir en elle. La croix haute, brillante, glorifiée sur un trône signe de la souveraine puissance, est l'emblème de la Divinité. Jusqu'ici le symbolisme de ce tableau ne nous offre que le dogme des deux natures: mais l'erreur de Nestorius consistait spécialement à nier leur union personnelle dans le Christ. Est-il à croire qu'on ait omis d'introduire, dans ce tableau symbolique, quelques particularités qui se rapportassent spécialement à l'expression du dogme qui venait d'être proclamé contre Nestorius? Regardons bien, nous pourrons les y découvrir. La petite croix obscure est surmontée d'une couronne de pierreries, qui touche au pied de la grande croix. D'un autre côté la grande croix, toute resplendissante qu'elle est, offre un symbole de douleur et de mort: on voit derrière elle, à moitié de sa hauteur, une espèce de drap, qui doit être le linceul du Christ enseveli, de même que la petite croix est peinte sur un voile, qui figure vraisemblablement le saint suaire. Ainsi la croix qui représente la nature divine, supporte des attributs d'infirmité et de mortalité; la croix qui représente la nature

humaine, participe aux attributs de gloire et de puissance. Cette communication des attributs n'est-elle pas une manière très-ingénieuse de signifier que les deux natures sont tellement unies dans le Christ, qu'on doit affirmer de lui les propriétés de chacune d'elles, qu'on doit dire à la fois qu'il est infini et fini, qu'il est éternel et qu'il est mort, en un mot qu'il est Dieu et homme : ce qui exprime précisément le dogme de l'union personnelle que Nestorius avait nié, et que le concile général d'Ephèse venait de définir. Aucun renseignement historique ne nous certifie que cette explication donne la clef du symbolisme de ce tableau central de la mosaïque. Mais il est difficile d'en imaginer un autre, si l'on fait attention au but spécial de ce monument. Nous regrettons que Ciampini, qui s'en est occupé, se soit à peu près borné, sauf ses remarques sur la signification du drap et du voile, à énumérer les parties du tableau, sans chercher la pensée qui coordonne les divers traits de ce symbolisme au dogme que Sixte III voulait exprimer. Ne pouvant invoquer le suffrage d'un savant aussi distingué en faveur de cette interprétation, nous ne faisons que la soumettre au jugement des hommes compétents.

A côté de ce tableau central se trouvent deux séries de tableaux, l'une à droite, l'autre à gauche. Elles sont divisées en cinq zônes. Les trois premières, à partir de haut en bas, renferment des sujets historiques, pris dans le nouveau testament. La quatrième est à la fois topographique et symbolique : elle représente Bethléem et Jérusalem. Ces lieux, consacrés par l'œuvre de la rédemption, sont aussi l'em-

blème de l'église, comme les agneaux, figurés dans la cinquième zône qui est purement symbolique, sont l'emblème des fidèles.

La distribution des tableaux historiques offre une combinaison qui mérite d'être remarquée : elle résout une difficulté artistique qui se rencontre quelquefois dans les œuvres comprenant plusieurs sujets distincts et analogues. Un ensemble de tableaux tirés de l'histoire demande que l'ordre chronologique y soit marqué par leur position respective. Mais des tableaux dont les sujets appartiennent à l'Évangile, ne représentent pas simplement des faits, ils expriment en même temps des vérités dogmatiques ou morales : il est à désirer qu'un autre ordre y soit marqué aussi, lorsque cela est possible, un ordre en quelque sorte doctrinal, qui reproduise, dans l'arrangement des tableaux, quelques-uns des rapports existants entre les vérités elles-mêmes. La distribution la meilleure est donc celle qui fait ressortir à la fois la suite des faits comme une narration, et l'analogie des idées comme un discours. On conçoit qu'il peut être souvent très-difficile de faire cadrer ensemble l'ordre chronologique et l'ordre doctrinal. Voici comment cette difficulté a été résolue dans la mosaïque de l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure. L'ordre chronologique s'observe dans la direction perpendiculaire des tableaux, en suivant de haut en bas la série à gauche d'abord, puis la série à droite : vous avez ainsi successivement l'Annonciation, l'Adoration des mages, le Massacre des innocents, la Présentation au temple, Jésus au milieu des docteurs, et la mort de saint Jean-Baptiste. L'ordre doctrinal est exprimé par la cor-

respondance horizontale des tableaux : ceux de gauche et de droite, qui appartiennent à la même zône, se rapportent à une même idée. Dans la première zône, l'Annonciation et la Présentation au temple énoncent le dogme du Verbe incarné et rédempteur : dans la seconde, l'Adoration des mages et la gloire de l'Enfant Jésus au milieu des docteurs sont spécialement relatives à la manifestation de ce dogme : enfin, dans la troisième zône, le Massacre des innocents et la mort de saint Jean-Baptiste expriment la confession de ce dogme par le martyre. La réunion de ces peintures forme donc, à cet égard, une espèce de discours divisé en trois parties, qui expose le mystère objet de la foi, les signes qui prouvent cette foi, et, comme conclusion pratique, l'obligation de rendre témoignage à cette foi, même au prix du sang. C'est ainsi que l'ordre didactique ou doctrinal s'adapte à l'ordre chronologique, par la combinaison de la direction horizontale des tableaux avec leur direction perpendiculaire. L'artiste s'était préoccupé en cela d'une pensée qui n'inquiète guère beaucoup de peintres modernes, chargés d'exécuter des œuvres plus ou moins analogues. Ce n'est pourtant pas une chose indifférente dans une grande composition religieuse, que de chercher à y exprimer, par la distribution même des tableaux, ce double rapport des faits et des idées, et, au lieu de se mettre fort à l'aise, en laissant à l'écart cette difficulté, ils feraient mieux, je crois, de consulter, sur la manière de la résoudre, cette vieille mosaïque du cinquième siècle.

Nous devons maintenant y remarquer certains détails, particulièrement dirigés contre l'hérésie que

le concile d'Ephèse venait d'anathématiser. Dans le tableau de l'Annonciation, il y a d'abord un groupe qui se rapporte à la nativité de saint Jean-Baptiste. Près de l'autel de l'encensement, figuré par le tabernacle, Zacharie est debout en face de deux anges, dont l'un lui prédit la naissance de son fils. Cette partie du tableau n'est pas seulement le préambule de celle qui représente l'Annonciation, elle sert aussi à faire ressortir ce que cette seconde partie a de distinctif. Dans celle-ci, l'archange Gabriel est peint deux fois : d'abord, descendant du ciel, et ensuite, parlant à Marie. Accompagnée de deux autres anges, qui se tiennent derrière elle, la Vierge est assise : elle ne se lève pas même devant l'archange. La colombe de l'Esprit-Saint plane sur sa tête. Ces particularités, comparées à celles du groupe de Zacharie, indiquent qu'il s'agit ici d'une naissance supérieure à celle de saint Jean ; et comme celui-ci a été sanctifié dans le sein de sa mère, et qu'aucun homme n'est plus grand, ce tableau signifie par là même que dans l'enfant de la Vierge la divinité et l'humanité sont unies d'une manière plus excellente et plus intime, qu'elles ne le sont dans l'homme le plus juste par l'effet de la grâce. Ciampini fait remarquer un trait qui montre l'attention de l'artiste à introduire des détails symboliques. La porte de la chambre de la sainte Vierge est fermée par une grille : ce qui dénote à la fois la nature immatérielle de l'archange qui est entré dans cette chambre, et l'inviolable virginité de Marie, par allusion à ce titre de *porte fermée* que l'Église lui donne d'après la prophétie d'Ezéchiel.

Le tableau de l'Adoration des mages est également conçu de manière à protester contre l'hérésie nestorienne. Pour atteindre ce but, l'artiste s'est moins attaché à la réalité historique qu'au fond du mystère. L'enfant Jésus n'est pas couché dans une crèche; le siége sur lequel il est placé a un marchepied; il ressemble moins à un lit qu'à un trône, et le divin nouveau-né s'y tient par sa propre force, sans être soutenu par sa mère, pour marquer son origine surhumaine. C'est aussi pour la même raison que dans le tableau qui le représente au milieu des docteurs, il est couronné d'un diadème où l'on voit le symbole des deux croix, grande et petite, dont nous avons indiqué précédemment la signification.

Cette mosaïque offre donc un triple intérêt, comme expression du dogme par la peinture, comme sujet d'études par rapport au symbolisme chrétien, et comme œuvre très-ancienne. A la hauteur où elle est située, on en distingue mal quelques parties. Les couleurs ont perdu de leur éclat, l'arc de triomphe est un peu dans l'ombre; mais si l'on connaît d'avance l'explication, les lignes s'arrangent, l'intelligence éclaire les regards. Le moment le plus opportun pour bien voir cette vénérable peinture est celui-là même que la piété choisirait de préférence pour en faire un sujet de méditation. Dans la nuit de Noël, Sainte-Marie-Majeure, qui est l'église de la crèche, se pare de mille flambeaux : des torrents de lumière se répandent sur cette mosaïque obscurcie par les siècles. En redevenant plus visible, elle semble se rapprocher et descendre, pour mieux prendre part à la fête, en même temps que des chants, ad-

mirablement appropriés au caractère de la solennité, prêtent, pour ainsi dire, une voix à cet arc de triomphe, qui est la glorification d'une étable. Sa place a été bien choisie. Le concile d'Éphèse, en définissant le mystère de l'Incarnation, avait prononcé, contre les erreurs de Nestorius, que le titre de mère de Dieu doit être donné à Marie. Sixte III a rendu hommage à ce dogme, par le lieu même où il a fait exécuter l'œuvre d'architecture et de peinture qu'il a offerte au peuple chrétien; il a voulu que le monument, annonçant la victoire de la foi au Verbe incarné, fût érigé dans la plus belle des basiliques que la piété des premiers siècles ait dédiées à la Vierge.

L'hérésie, condamnée à Éphèse, ne tarda pas à produire, par contre-coup, une erreur diamétralement contraire. Nestorius n'avait admis les deux natures, qu'en niant l'unité de personne. Eutychès n'admit l'unité de personne qu'en niant la dualité des natures, en supposant que l'humanité dans le Christ s'était absorbée dans la divinité, et qu'elle n'avait eu qu'une existence apparente. L'un de ces hérésiarques avait détruit les mérites infinis du Rédempteur, dont les souffrances étaient réduites à n'être que celles d'un pur homme; l'autre faisait un Christ qui était purement infini en tout, et qui, par conséquent, avait été incapable de souffrir. L'Église romaine ne fut pas moins vigilante et active contre la dernière de ces erreurs, qu'elle ne l'avait été contre la première. La mémoire des travaux apostoliques de saint Léon, pour l'extirpation de l'eutychianisme, est attachée à l'autel de la confession de saint Pierre, autour duquel on sait qu'il a tenu des conciles pour

cet objet. Ce même lieu fut témoin, à cette occasion, d'une scène touchante : le grand homme qui devait, deux ou trois ans plus tard, intimider Attila, vint trouver, les larmes aux yeux et la voix pleine de sanglots, l'empereur Valentinien et Placidie, sa mère, au moment où ils visitaient la tombe de l'apôtre, pour leur recommander la cause de la foi. Il nous a tellement émus, dit Placidie dans sa lettre à Théodose, « qu'il nous a forcés de mettre nos gémissements en communion avec ses pleurs[1]. » La vieille épitaphe qui a été gravée sur le sépulcre de saint Léon, lors de la translation de ses reliques, sous Sergius Ier, au septième siècle, rappelle aussi ses luttes contre les erreurs de son temps :

« Du fond de son tombeau, il nous remet devant « les yeux ce qu'il a fait durant sa vie, pour préser- « ver le troupeau de Dieu des ravages du loup qui « rôde pour tendre des embûches.

« Les témoins de son zèle sont les livres consacrés « par lui à la cause de la saine doctrine : les cœurs pieux « les révèrent, la tourbe des méchants les redoute[2]. »

L'église de Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, conserve aussi le souvenir des combats d'un autre pape contre l'hérésie d'Eutychès. Silvère s'était réfu-

[1] Episcoporum multitudine circumseptus quos ex innumerabilibus civitatibus Italiæ pro principatu proprii loci seu dignitate collegit... Verbis lacrymas ad communionem sui fletûs permiscens nostros quoque gemitus provocavit. *Epist. ad imper. Theodos.*

[2] Commonet è tumulo quod gesserat ipse superstes
Insidians ne lupus vastet ovile Dei.
Testantur missi pro recto dogmate libri,
Quos pia corda colunt, quos prava turba timet.

gié dans cette église [1], lorsqu'il avait soupçonné que les officiers impériaux avaient contre lui de mauvais desseins, parce qu'il refusait d'infirmer l'autorité du concile de Chalcédoine, qui avait condamné les novateurs. Cédant, malgré le conseil de ses amis, à des prières perfides, il quitta son asile de Sainte-Sabine, en recommandant son âme à Dieu, et se rendit au palais de Bélisaire sur le mont Pincius [2], où il fut arrêté, et envoyé en exil par les ordres de l'impératrice Théodora. Ce fut pour expier ce crime, comme nous l'avons déjà remarqué, que le général romain bâtit la petite et intéressante église, située près de la Fontaine de Trévi. On y lit l'inscription suivante sur une vieille pierre : « Bélisaire, patricien, ami de « la ville, a construit cette église pour expier sa « faute. Qui que vous soyez, qui mettez le pied dans « cette demeure sainte, priez souvent Dieu pour qu'il « lui fasse miséricorde [3]. »

Plusieurs des détails que nous recueillons en ce moment n'ont point, si on les prend chacun à part, le mérite d'un vif intérêt : mais ils doivent être jugés d'après le résultat général auquel ils concourent. Il ne faut pas oublier que Rome est, par ses édifices même, une cité éminemment dogmatique, et qu'on ne la comprend que d'une manière très-incomplète,

[1] Et veniens contulit se in basilicam beatæ martyris Sabinæ, ibique manebat. *Liberat. Diacon. in Brev.*, c. XXII.

[2] Tunc fecit Belisarius Patricius beatum Silverium Papam venire ad se in palatium Pincis. *Anast.*, *in vit. Silver.*

[3] Hanc vir patricius Vilisarius urbis amicus,
Ob culpæ veniam condidit ecclesiam.
Hanc idcirco pedem sacram qui ponis in ædem
Ut miseretur eum sæpe precare Deum.

si on ne l'étudie pas sérieusement sous cette face. Poursuivons.

Les opinions hétérodoxes que protégeait la cour de Bysance, se reproduisirent bientôt après dans une hérésie nouvelle, qui en fut à la fois l'amoindrissement et la prolongation. En soutenant qu'il n'y a pas, dans le Christ, deux volontés, l'une divine, l'autre humaine, le monothélisme ramenait l'erreur d'Eutychès sur l'unité de nature. Au sujet des troubles suscités alors dans l'Église, la calomnie a voulu troubler les cendres du pape Honorius, qui reposaient, paisibles et vénérées, au milieu des sépulcres des autres papes, près du tombeau de saint Pierre. Les inscriptions funéraires, consacrées à sa mémoire, fournissent un nouvel argument, d'ailleurs superflu, pour prouver la fraude commise au sujet de la seconde lettre, que Sergius, patriarche de Constantinople, avait prétendu avoir reçue d'Honorius et qui aurait contenu l'erreur monothélite. Ces épitaphes parlent d'Honorius en des termes qui ne peuvent convenir qu'à un digne successeur de saint Pierre.

« Nous décernons de pieux éloges au grand pasteur, qui « a rempli les fonctions de Pierre, et qui est monté au comble des honneurs : sous ce tombeau brille le pontife Honorius, dont l'auguste nom et la gloire sont stables [1]. »

On célèbre son zèle pour ramener dans l'unité de

[1] Pastorem magnum laudis pia præmia lustrant,
Qui functus Petri hac vice summa tenet;
Effulget tumulis nam præsul Honorius istis,
Cujus magnanimum nomen honorque manet.

Prim. epitaph., lib. V, epigram., è veteri membranaceo, descript. è templis Romæ, maximè in basilic. S. Petri et Pauli, apud Gruter., t. III, p. 1175, veter. inscript. in append.

l'Église ceux qui s'en étaient séparés : ceci se rapporte particulièrement à l'extinction du schisme de l'Istrie :

« Ayant gouverné dignement, en vertu du pouvoir qui « appartient au siége apostolique, il a rappelé ceux qui s'é- « taient dispersés [1]. »

Il est spécialement loué sous le rapport de sa doctrine.

« Il a pris une place glorieuse parmi les pontifes, par sa « *doctrine puissante*, aussi bien que par la sainte régularité « de sa vie [2]. »

Il est présenté comme un disciple, un émule, un interprète du pape saint Grégoire :

« Les doctrines de son maître, dont les paroles « étaient si saintes et si fécondes, ont *toujours brillé* « *en toi* : en suivant avec ardeur les traces du grand « et pieux Grégoire, tu as hérité de ses mérites [3]. »

« La virginité a vécu avec toi depuis ton berceau : « la *vérité est demeurée avec toi jusqu'à la borne de ta* « *vie* [4]. »

Ces inscriptions ont été composées très-peu de temps après la mort d'Honorius. La première se termine en effet par ces mots : « J'ai voulu faire en ton

[1] Sedis apostolicæ meritis nam jura gubernans
Dispersos revocat.....

[2] Quem *doctrina potens* quem sacræ regula vitæ
Pontificum pariter sanxit habere decus.

[3] Sanctiloqui *semper in te* commenta magistri
Emicuère tui tanquàm fecunda nimis;
Namque Gregorii tanti vestigia justi
Dum sequeris cupiens et meritumque geris.

[4] Tecum virginitas ab incunabulis vixit
Tecumque veritas ad vitæ metam permanet.
Secund. epitaph. V. Baron., Ann. Eccles. ad an. 638.

« honneur cette épitaphe que je te devais, parceque « je conserve avec amour la mémoire de celui qui fut « pour moi un excellent père[1]. » On lit aussi dans la seconde : « Bien que chacune de mes paroles passe à « travers mes sanglots et mes larmes, je parle de toi « avec certitude, moi qui suis ton disciple[2]. » Elles ont donc été écrites vers l'époque où les papes Séverin et Jean IV, premier et second successeurs d'Honorius, frappaient d'une nouvelle condamnation, malgré les menaces et les violences de l'empereur Héraclius, l'hérésie monothélite dont il était le fauteur. Comment pourrait-on croire que ces papes eussent voulu favoriser sous leurs propres yeux, à Rome même, une sorte de panégyrique public de cette hérésie, au moment où ils bravaient tout pour la réprimer ? C'est cependant ce qu'ils eussent fait en autorisant de pareilles épitaphes, s'ils avaient eu connaissance que ce même Honorius, loué dans ces inscriptions pour son attachement persévérant à la saine doctrine, avait adressé à Sergius, patriarche de Constantinople, une lettre où il enseignait le monothélisme. On ignorait donc l'existence de cette prétendue lettre. Comment supposer, d'un autre côté, qu'il eût pu écrire au patriarche de Constantinople une lettre dogmatique sur les questions agitées, sans que l'Église romaine en eût eu connaissance, sans que Sergius lui-même eût fait parade de cette pièce, pour s'appuyer

[1] His ego epitaphiis meritò tibi carmina solvi,
Quòd patris eximii sim bonus ipse memor.
Prim. epitaph.

Licet in lacrymis singultus verba erumpant
De te certissimè tuus discipulus loquor.
Secund. epitaph.

du suffrage d'Honorius ? La lettre n'avait donc pas été écrite, ou, ce qui revient au même, elle a été falsifiée. Les épitaphes d'Honorius, rapprochées de ces diverses circonstances, sont, comme on le voit, des témoins importants. Le faussaire avait attendu, pour se hasarder à produire son œuvre calomnieuse, qu'Honorius fût enseveli dans le silence de la tombe : mais sa tombe même a parlé.

Plusieurs papes de l'époque suivante eurent à défendre la vénération des images contre le parti des iconoclastes, dont les doctrines furent originairement une importation d'idées persanes et mahométanes dans le sein de la chrétienté. Des églises de Rome nous offrent un emblème qui a été une protestation contre les premiers et timides essais de ces doctrines aussi funestes au culte qu'à l'art chrétien. La représentation du Sauveur sous le symbole de l'agneau semble, au premier abord, être un emblème fort ordinaire, qui ne se rattache à aucune circonstance spéciale de l'histoire de l'Église : des livres saints, où il est indiqué plusieurs fois, il a passé tout naturellement sur les monuments chrétiens, et il a été en effet usité dans tous les temps. Toutefois, à une certaine époque, sa reproduction a été déterminée par une intention particulière. Quelques idées sophistiques, qui préparaient les voies aux iconoclastes en faisant une brèche aux anciens usages de la piété chrétienne, avaient exercé de l'influence dans une assemblée d'évêques, que l'empereur Justinien-le-Jeune avait réunis à Constantinople, vers la fin du septième siècle. Tout en affichant la prétention de continuer le cinquième et le sixième concile œcuménique, cette as-

semblée avait fait quelques règlements extravagants, notamment dans un canon relatif aux images. Elle avait approuvé, il est vrai, que le Sauveur fût peint sous la forme humaine qu'il a prise pour consommer les mystères pratiqués par l'ancienne loi; mais en même temps elle avait défendu de le représenter sous les traits d'un agneau, attendu que cette forme, sous laquelle il s'était montré aux prophètes, devait être reléguée parmi les figures du vieux Testament, auxquelles le Christianisme a substitué la réalité. Cette chicane théologique était aussi peu en harmonie avec les expressions consacrées par les livres du nouveau Testament, qu'avec la tradition des premiers siècles : on a retrouvé ce symbole parmi les peintures des catombes. L'Église de Rome rejeta cette innovation, ainsi que quelques autres articles de la même assemblée, et elle ne tarda pas à manifester, par des signes matériels, son attachement à cet antique et pieux emblème en le reproduisant dans les édifices sacrés. Quelques antiquaires ont pensé que l'Agneau sculpté sur la porte de l'église de Sainte-Pudentienne, au centre des portraits de la famille de Pudens, remonte à une époque voisine du temps dont nous parlons [1]. La mosaïque de Sainte-Praxède, exécutée sous Pas-

[1] Cette opinion est sujette à une difficulté. Des vers léonins, ou rimant par les hémistiches, sont inscrits sur ce monument, et l'on sait que l'usage de ce genre de vers n'a commencé que plus tard. Mais ils pourraient avoir été ajoutés postérieurement. L'inscription qu'on lit sur une vieille pierre incrustée dans le mur de l'église de Sainte-Marie de Trévi, est une addition postérieure au temps de Bélisaire, fondateur de cette église; car elle est aussi en vers léonins, et ne peut, par conséquent, appartenir au sixième siècle.

cal Ier, ne nous offre pas seulement l'agneau mystique, mais elle nous le montre entouré des hommages des vingt-quatre vieillards. Le sujet de cette composition, emprunté à l'Apocalypse du disciple bien-aimé, fut une réfutation spéciale de l'opinion erronée qui avait prétendu que ce symbole ne devait pas être reproduit sous l'empire de la loi évangélique.

Le plus ancien monument qui ait rapport aux iconoclastes proprement dits, se conserve dans la basilique souterraine du Vatican. C'est une portion de la table de pierre sur laquelle Grégoire III avait fait graver une bulle relative à un concile qu'il avait assemblé en 732 contre cette hérésie. Quelques phrases de cette bulle se lisent encore sur ce fragment. Près de l'endroit où il est placé, on a reproduit à fresque une image du Sauveur, qui faisait partie d'une mosaïque du huitième siècle. Celle-ci se trouvait dans la chapelle que Paul Ier avait érigée en l'honneur de la mère de Dieu, et dans laquelle il avait fait mettre une statue de la Vierge en argent doré [1]. Ces œuvres matérielles, par lesquelles il contribuait à la splendeur du culte des saints, étaient le commentaire des lettres courageuses qu'il adressait à l'empereur Constantin Copronyme, le grand persécuteur de ce culte.

Dans la lutte orageuse que les papes ont eue à soutenir, au huitième siècle, contre les iconoclastes, Adrien Ier occupe une place distinguée. Sa fameuse lettre à Charlemagne contient un passage dans lequel il cite les anciennes peintures des églises de

[1] *Anast., Bibl. in Paul I.*

Rome, comme les pages d'un vieux livre constatant d'autant mieux la tradition, que les plus ignorants peuvent lire une semblable écriture. Ce passage est aussi très-intéressant par rapport à l'histoire de l'art : il a servi à déterminer la date d'un certain nombre de ces tableaux. Nous rapporterons en entier ce fragment d'une chronique monumentale de Rome, rédigé par un pape à l'usage d'un empereur :

« On a souvent montré que, du temps du pre-
« mier concile [1], le pape saint Sylvestre et le très-
« chrétien empereur Constantin ont vénéré les
« images sacrées, qu'ils les ont exposées, au nom de
« la religion et avec la piété la plus édifiante, aux
« regards de tous les fidèles. Depuis cette époque
« jusqu'à nous, les belles et grandes églises des saints
« pontifes Sylvestre, Marc et Jules, construites à
« Rome, sont décorées de peintures, soit en mo-
« saïque, soit d'une autre manière : les images
« saintes en sont l'ornement.

« A l'époque du second concile, saint Damase,
« ce pape si brillant par ses talents, bâtit sa propre
« église, dont saint Grégoire parle dans ses Dia-
« logues, et qui porte encore aujourd'hui le nom
« de Damase, son fondateur; elle a conservé jusqu'à
« nos jours ses peintures et ses images.

« Le pape saint Célestin, qui vivait du temps du
« troisième concile, donna le même genre de déco-
« ration à son propre cimetière; mais il fut surpassé
« sous ce rapport par son successeur, le bienheu-

[1] Les conciles dont parle Adrien sont les six premiers œcuméniques.

« reux Sixte. En reconstruisant la basilique de la « sainte mère de Dieu, qui a le surnom de Majeure, « et qu'on nomme l'église de la Crèche, il en releva « la beauté par des images d'or et des peintures va- « riées. A sa prière, Valentinien Auguste fit aussi « une image d'or, ornée de pierreries, et représen- « tant le Sauveur et les douze apôtres; il la plaça sur « la confession de saint Pierre, pour accomplir un « vœu : elle est encore vénérée par tous les fidèles.

« Quant au quatrième concile, le grand et admi- « rable pape saint Léon construisit des églises avec « des mosaïques et d'autres saintes images. Dans la « basilique du bienheureux apôtre Paul, en particu- « lier, il érigea une grande arcade où il fit peindre « notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, et les « vingt-quatre vieillards, avec une inscription en « vers : ces images, qui subsistent aussi de nos jours, « n'ont jamais cessé d'être l'objet de notre véné- « ration.

« Le temps du cinquième concile a vu le très- « saint pape Vigile orner de belles images de divers « genres la basilique qu'il construisait dans le pa- « triarchat de Latran. Ses successeurs, le seigneur « Pélage et le seigneur Jean se signalèrent par des « œuvres encore plus remarquables, dans la vaste « basilique des Apôtres qu'ils ont édifiée de fond en « comble : les images, qu'ils ont fait placer dans des « compositions sacrées, exécutées en mosaïque ou « seulement au pinceau, ont continué d'être entou- « rées d'un respect religieux. Le pape saint Gré- « goire érigea, dans son monastère, un oratoire « très-beau qu'il décora de la même manière, ainsi

« que l'église de sainte Agathe des Goths.... Si nous « voulions faire passer sous vos yeux toute la suite « des églises que nos prédécesseurs ont bâties, en y « consacrant la vénération des saintes images, nous « le disons en toute vérité, le temps nous manque- « rait pour faire cette énumération. »

Cette leçon de théologie sur la question agitée alors dut faire une grande impression sur l'esprit de Charlemagne. Le pontife conduisait son royal élève à l'école, d'une manière digne de tous les deux : cette école, c'était Rome.

Dans ce passage, le docte pontife ne fait mention des catacombes qu'en rappelant les peintures exécutées, par ordre du pape Célestin, dans son cimetière, c'est-à-dire dans le cimetière de sainte Priscille, sur la voie Salare. Il ne parle point de celles qu'on a retrouvées dans plusieurs de ces souterrains sacrés, et dont une partie remonte à des époques antérieures au temps de Constantin. Ce silence ne doit pas étonner. Depuis plus de trois siècles, la campagne romaine, où les catacombes sont situées, avait été presque continuellement exposée à des incursions hostiles, et très-souvent ravagée par les barbares. Dans le siècle même d'Adrien Ier, les Lombards, comme nous l'avons déjà dit, avaient dévasté plusieurs de ces cimetières. Sur divers points, les trous par lesquels on y entrait avaient dû se trouver bouchés par suite des bouleversements du sol que les travaux d'attaque et de défense avaient sillonné. Bien des galeries souterraines devaient être obstruées par des éboulements et par des décombres. Leurs antiques peintures se trouvaient en grande partie,

dans des chapelles sépulcrales situées loin de l'entrée des grottes, et auxquelles on ne pouvait arriver que par de longs et dangereux circuits, dont l'itinéraire s'était perdu. D'un autre côté, l'état de la science, au huitième siècle, ne fournissait pas les données archéologiques nécessaires pour déterminer, d'après le style de ces tableaux, l'époque à laquelle ils appartenaient. Le pape, qui voulait n'alléguer que des faits incontestables, ne remonta pas plus haut que l'époque de Constantin, parce qu'il n'avait, à défaut de documents écrits, aucun moyen de constater qu'il existait encore, dans les catacombes, des monuments antérieurs, ornements primitifs du berceau souterrain où la Rome chrétienne avait pris naissance. Il ne se proposait pas d'ailleurs de faire une histoire abrégée de la peinture religieuse. Le passage que nous venons de citer se rapportait à une question particulière des livres carolins, qui avaient demandé si les six premiers conciles généraux avaient autorisé le culte des images : la réponse du pape devait donc prendre son point de départ au quatrième siècle.

Tandis qu'il opposait aux iconoclastes les vieilles peintures qui faisaient toucher au doigt la tradition de l'Église, il en continuait la série dans les travaux qu'il ordonnait dans les édifices sacrés. Plusieurs papes de cette époque s'empressèrent d'employer les artistes bysantins, que la persécution avait forcés de s'éloigner de leur pays, et qui trouvèrent à Rome une hospitalité libérale. Malheureusement il ne reste aucune œuvre de peinture exécutée sous Adrien. Mais l'impulsion qu'il a donnée a pour monuments

les mosaïques encore subsistantes, qui ont été faites peu de temps après lui, sous Léon III et Pascal Ier. Pour bien comprendre la signification en quelque sorte polémique de ces tableaux, il faut remarquer d'abord certaines particularités du système des iconoclastes.

Suivant leur faux spiritualisme, les images, matérialisant la religion, ne pouvaient être qu'une expression corrompue des vérités qu'elle enseigne et des sentiments qu'elle inspire. Ce principe était l'antipode du principe chrétien, suivant lequel, en se servant des choses sensibles pour aider l'âme à s'élever vers l'invisible, on spiritualise les sens eux-mêmes. Appliquant d'abord leur système aux images qui représentaient le Sauveur, les iconoclastes épuisaient toutes les subtilités d'une étrange métaphysique pour prouver que ce genre de peintures avait une connexion nécessaire avec les grandes hérésies sur la Trinité et sur l'Incarnation, qui avaient été condamnées dans les premiers conciles généraux. » Que « faites-vous, disaient-ils aux catholiques? En figu- « rant le Christ, prétendez-vous représenter l'es- « sence du Verbe divin? la circonscrire dans les « images, c'est la supposer limitée : vous êtes ariens. « Ou bien croyez-vous que la représentation de sa « nature humaine est nécessairement la manifesta- « tion de sa nature divine? cela ne pourrait être « vrai qu'en supposant la confusion des deux na- « tures : vous êtes eutychiens[1]. Pour échapper à ces

[1] Fecit enim iste talis imaginem, nominans eam Christum, et est nomen quod et Christus. Ergo est imago Dei et hominis.

« deux hérésies, vous êtes obligés de vous retran-
« cher à dire que vous voulez figurer seulement son
« humanité, abstraction faite de sa divinité: mais
« cette abstraction ne peut se concevoir qu'autant
« que l'on considère la nature humaine, dans le
« Christ, comme ayant une personnalité à part,
« distincte de la personne du Verbe: vous êtes donc
« nestoriens [1]. »

L'Église répondait que ces ergoteries, dignes des anciens sophistes de la Grèce, portaient absolument à faux. Les théologiens iconoclastes raisonnaient comme si la doctrine catholique eût prétendu que les images pouvaient être l'expression directe de ce qui est invisible : elles n'en sont que l'expression indirecte, en vertu de la liaison, perçue par l'esprit, entre les objets figurés pour les sens et les objets que les sens ne peuvent atteindre. La peinture est un supplément à la vue immédiate des choses: elle ne doit donc, pas plus que cette vue elle-même, être

Itaque *aut circumscripsit* secundum quod visum est vanitati suæ, *incircumscriptionem* Deitatis circumscriptione creatæ carnis ; *aut confudit inconfusibilem unitionem illam*, confusionis iniquitatem incurrens; duas blasphemias ex hoc Deitati applicans per circumscriptionem et confusionem. Eisdem ergo et is qui adoravit blasphemiis submittitur; et væ utrisque consimile quia cum *Ario*, et *Dioscoro* et *Eutyche*, atque cum acephalorum hæresi erraverunt. *Apolog. Iconoclast. inter act. Concil. Niceni II.*

[1] Profectò ad aliam confugient malæ machinationis defensionem : quia solius carnis illius quam vidimus et palpavimus et cum quâ conversati sumus, iconem depingimus. Quod est impium, et *Nestoriani pessimi sensûs inventum*... Separantes carnem à Divinitate; et privatæ subsistentiæ illam asseverantes, et *aliam personam* carni tribuentes. *Ibid.*

séparée de la foi qui nous apprend l'union de l'invisible avec le visible. Le dogme du Verbe incarné ne peut pas plus être altéré par l'impuissance de la peinture à représenter ce qui, dans ce dogme, est au-dessus de sa portée, qu'il n'était altéré, dans l'esprit de ceux qui ont vu, de leurs propres yeux, le Sauveur, par l'impuissance de leurs regards à saisir par eux-mêmes autre chose que les formes sensibles de son humanité. Mais ces notions étaient trop hautes pour les argumentations iconoclastes, précisément parce qu'elles étaient des notions du plus simple bon sens. Un des éléments héréditaires de l'esprit grec, la subtilité sophistique, s'était tourné contre un autre de ses éléments, le goût des arts. On brisait les images à coups de marteau et de dialectique : l'argutie eut ses vandales.

Aux raisons alléguées sous diverses formes, dans les écrits des docteurs catholiques, se joignait une autre manière de repousser l'objection des iconoclastes. Dans les mosaïques de l'église des Saints-Nérée-et-Achillée, sous Léon III, de Sainte-Marie *in Domnica*, sous Pascal Ier, et de Sainte-Marie-Nouvelle, qui appartient aussi au même siècle, l'enfant Jésus, quoique sur le sein de sa mère, semble se soutenir par ses propres forces. C'était très-bien répondre au reproche de nestorianisme, adressé aux images du Sauveur, que d'imiter, dans les tableaux de l'Enfant Jésus, le type qui se trouvait dans le cadre de la nativité, faisant partie de la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, sous Sixte III, laquelle avait été un monument de la condamnation récente du nestorianisme.

Les mêmes sophistes accusaient les catholiques de

rabaisser la gloire immortelle des saints, en les retraçant sous des formes grossières et corruptibles [1]. Les tableaux de cette époque protestent aussi contre cette folle querelle. Les images des saints y sont fréquemment reproduites, et elles y apparaissent de temps en temps avec des attributs spéciaux, des couronnes, des ornements brillants, symboles de la splendeur céleste dont ils sont environnés. Dans la mosaïque des Saints-Nérée-et-Achillée, qui représente la transfiguration, les trois apôtres sont tellement frappés de l'éclat du Christ, qu'ils relèvent les pans de leurs manteaux pour se voiler les yeux. Les images des Anges, également réprouvées par les iconoclastes, sont aussi très-multipliées. La chapelle de Zénon, dans l'église de Sainte-Praxède, ornée par Pascal Ier, fait voir le Christ entouré d'un cercle qui est soutenu par quatre anges : dans la mosaïque de Sainte-Marie *in Domnica*, il y en a une profusion.

Tous ces travaux continuaient, relativement à l'utilité de la peinture sacrée, la tradition dont Adrien Ier avait rappelé les vieux monuments dans sa lettre à Charlemagne, et l'impulsion qu'il avait donnée pour la restauration et la décoration des églises. L'action exercée par ce pape est bien remarquable. Dans l'Orient, les iconoclastes, quoique comprimés, étaient encore très-puissants, et ils pouvaient d'un moment à l'autre regagner la faveur de la cour impériale.

[1] Nefas Christianis, qui spem resurrectionis habent, dæmonum cultricum gentium moribus uti, et sanctos qui tali et tantâ gloriâ resplenduerunt, in gloriâ et mortuâ materiâ injuriis cumulare. *Apol. Iconoclast. inter act. Concil. Nicen. II.*

Dans l'Occident, le concile de Francfort, sans approuver tous leurs principes, avait favorisé leur parti, en mettant en suspens l'autorité du second concile de Nicée, où leurs erreurs avaient été condamnées : les livres dits carolins avaient propagé des idées qui leur offraient des points d'appui. De tous côtés les regards se tournaient vers Adrien : s'il eût failli, les iconoclastes triomphaient, et leur triomphe eût eu, sous d'autres rapports encore que ceux du culte, les résultats les plus funestes. Ces sectaires n'attaquaient pas seulement lês honneurs rendus aux images, mais aussi la peinture religieuse elle-même : suivant eux, comme nous l'avons vu, tout tableau sacré était une sorte de proposition hétérodoxe. La proscription de la peinture religieuse eût été vraisemblablement étendue à la peinture en général. Elle était à leurs yeux un art éminemment vain et dangereux, *un art mort, un funeste don du paganisme* [1]. Son existence tout entière était en question. Comment aurait-elle pu vivre, bannie du domaine de la foi, où elle a toujours puisé ses inspirations les plus fécondes ? La peinture sacrée était d'ailleurs la seule qui pût se produire à cette époque. Que serait devenu l'art, si ses monuments, ses traditions, sa vie eussent été tout à coup supprimés, si la chrétienté n'eût plus été, sous ce rapport, qu'un désert inculte et stérile? Le pape Adrien I[er] appelé à triompher des iconoclastes, a donc eu entre ses mains les destinées de l'art : il l'a sauvé aussi réellement que Léon-le-Grand a sauvé l'Italie

[1] In mortuâ arte atque odibili, nunquam vivente, sed ab adversariis paganis vane repertâ. *Ibid.*

des fureurs d'Attila. L'Église l'a placé sur ses autels : les académies de peinture lui devraient une statue, ayant pour inscription cette pensée tirée de ses écrits, qui caractérise à fond la dignité de l'art : « Si l'homme « fait des images de ce qui est divin, c'est qu'il est « fait lui-même à l'image de Dieu [1]. »

Le siècle de Charlemagne nous a légué un monument digne d'attention, qui est situé près de Saint-Jean-de-Latran, à côté de l'Échelle Sainte. Quoique l'éclat et les vives couleurs de ses peintures attirent les regards de tous ceux qui passent par là, il n'en reste pas moins, à plusieurs égards, une énigme pour eux, lorsqu'ils n'en ont pas fait une étude spéciale. Nous en parlons ici, bien qu'il ne soit pas directement relatif à la condamnation de quelque opinion hétérodoxe de cette époque. Mais il exprime d'une manière remarquable la doctrine de l'union de la société spirituelle et de la société temporelle : seulement cette doctrine, quant à son application, s'y trouve restreinte à un événement contemporain.

Ce monument faisait partie du *Triclinium* de Léon III. On désignait sous ce nom des salles à manger, ou cénacles, dans lesquels les personnages constitués en dignité donnaient des festins dans certains jours solennels. Les souverains pontifes avaient adopté cet usage : les annales du huitième siècle font mention du Triclinium du pape Zacharie, qui avait fait peindre sur les murs une carte géographique du

[1] Deus... fecit hominem ad imaginem Dei. Numquid quia imago Dei est homo,... ideo idolorum cultus est et impietas?... *S. Stephan. Bostrorum de imagin. sanct.*, cité par Adrien Ier, *Epist. ad Constantin. et Iren. August.*

monde connu, afin que lui et ses successeurs eussent sous les yeux, pendant leur repas même, le vaste domaine de leur sollicitude pastorale. Celui que Léon III fit construire dans le patriarcat de Latran surpassa tous les autres par sa grandeur et par ses ornements. Le pavé et le revêtement en marbre, les belles colonnes, les unes de porphyre, les autres de marbre blanc, les sculptures, les vases, les lis, tout annonçait un monument consacré à un grand souvenir. La salle formait un carré long, avec deux absides, l'une à droite, l'autre à gauche, et une troisième au fond. Il ne reste que cette dernière; mais heureusement elle a gardé une précieuse mosaïque, qui a été restaurée par les soins d'Urbain VIII, de Clément XII et de Benoît XIV. Nous suivrons, dans l'interprétation de ce monument, l'explication d'Alemanni [1], qui a prouvé qu'il faut y voir le mémorial de la fondation du Saint-Empire romain. Pagi a combattu cette opinion : selon lui cette mosaïque est relative à la dignité de Patrice, conférée à Charlemagne. S'il en était ainsi, ce monument exprimerait toujours le même ordre d'idées: il se rapporterait à l'institution du Saint-Empire, non pas, il est vrai, comme à un fait consommé, mais comme à un événement préparé. La dignité de Patrice de Rome a été pour Charlemagne ce que le consulat à vie a été pour Napoléon : c'était l'initiation à l'empire. Du reste, l'opinion de Pagi, qui ne parle de cette mosaïque qu'accidentellement sans traiter ce sujet à fond comme l'a fait Alemanni, ne repose sur aucune preuve solide. S'appuyant, suivant son

[1] *De Parietinis Lateranensibus.*

usage, sur des rapprochements de dates, il allègue que le passage d'Anastase le bibliothécaire, où il est question du Triclinium de Léon III, est mêlé au récit de circonstances antérieures à l'année de la fondation du Saint-Empire. Mais cet édifice a pu être commencé avant le couronnement de Charlemagne, et n'être achevé que quelque temps après, surtout pour les décorations intérieures, et l'on conçoit qu'Anastase, en ayant fait mention dans l'endroit où il relatait les événements au milieu desquels sa construction avait été entreprise, ait réuni, d'une manière succincte, dans la même phrase, tout ce qu'il voulait dire de ce Triclinium : les abréviateurs d'histoire suivent ordinairement cette marche. L'objection chronologique de Pagi n'est donc pas concluante, tandis que l'opinion contraire s'accorde seule avec les particularités du monument lui-même. Le sentiment d'Alemanni est à la fois le mieux fondé, le plus ancien et le plus généralement adopté.

La mosaïque dont il s'agit se compose de trois tableaux. Au plus grand, qui est placé au milieu et qui représente un trait de l'Évangile, se coordonnent deux autres tableaux, relatifs, l'un au siècle de Constantin, l'autre à celui de Charlemagne. Mais, quelle que soit la diversité des époques auxquelles ils se rapportent, ces trois tableaux sont liés entre eux par une pensée fondamentale, qui imprime à toute cette mosaïque un grand caractère d'unité.

Le sujet, tiré de l'Évangile, retracé dans le grand tableau, est le moment où Jésus-Christ, entouré de ses apôtres, leur donne la mission d'aller prêcher sa doctrine à toutes les nations. Les apôtres relèvent

leurs manteaux, dans l'attitude d'hommes qui se disposent à partir. Le Christ tient un livre ouvert où sont écrits ces mots : *La paix avec vous.* Le même souhait est répété dans l'inscription qui couronne la mosaïque : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Ces inscriptions, qu'on retrouve dans plusieurs autres peintures, ont ici un sens particulier, par leur rapport à la pensée générale du monument, comme nous le verrons bientôt. Je me borne à remarquer en ce moment que leur choix fait beaucoup d'honneur au caractère personnel de Léon III, lorsqu'on songe aux circonstances qui avaient précédé la construction ou du moins l'achèvement de ce Triclinium. Non-seulement son autorité avait été méconnue dans les troubles survenus à Rome, mais sa personne même avait subi d'indignes traitements. Lorsqu'après le rétablissement de l'ordre par Charlemagne, il érigea ce monument, que fit-il ? Au lieu d'y placer des emblèmes qui offrissent quelque allusion à la défaite de ses ennemis, il multiplia au contraire les symboles de pardon, il répéta, avec une sorte d'affectation, le mot de paix, il l'inscrivit précisément sur les murs d'un cénacle, comme pour inviter tous les hommes de *bonne volonté* au banquet de la réconciliation et de l'amitié. Ce trait donne un caractère touchant à la majesté dogmatique de ce monument.

Le tableau, où se trouvent ces inscriptions, constitue l'unité de toute cette mosaïque. S'il est d'une plus grande dimension que les deux autres, s'il occupe la place centrale, c'est pour indiquer que les sujets retracés dans les groupes latéraux sont

un accomplissement de la mission que Jésus-Christ a donnée à ses apôtres pour tous les temps et pour toutes les nations. Dans l'un de ces tableaux, Jésus-Christ, assis sur une chaire, donne les clefs au pape saint Sylvestre, et l'étendard à l'empereur Constantin, tous deux à genoux. Ce sujet est destiné surtout à faire ressortir, par les analogies à la fois et par les différences, l'idée qu'exprime le second groupe, dans lequel on voit saint Pierre, également assis, lequel remet le pallium au pape Léon III et l'étendard à Charlemagne : ces deux personnages sont aussi à genoux, l'un à droite, l'autre à gauche. Le but caractéristique du monument se révèle dans ce tableau. L'habillement de saint Pierre doit être d'abord remarqué. Revêtu de la tunique et de la *pénule,* que les anciens portraits donnent aux apôtres, comme appartenant au costume de leur temps, il porte en outre par-dessus le pallium, dont l'usage a eu cours à une époque postérieure. Le soin intelligent qui a présidé à la distribution de toutes les parties de cette mosaïque permet d'autant moins de supposer un anachronisme involontaire, que cette particularité s'écarte du type suivi dans les portraits antérieurs du même apôtre. Il y a donc ici une intention. Lorsque des attributs disparates ou discordants se trouvent réunis à dessein, c'est un indice, comme le remarque très-bien Alemanni, que la figure a un caractère symbolique. Celle dont nous parlons représente par conséquent, non la personne physique de saint Pierre, mais sa personne morale, ou l'Église romaine, dans laquelle son autorité se perpétue. Saint Pierre a sur ses genoux les clefs, qui sont placées entre

Léon III et Charlemagne pour marquer que la remise du pallium au saint Pape et de l'étendard à l'Empereur a lieu en vertu du même pouvoir des clefs. Mais pourquoi saint Pierre, ou l'Église romaine, ne transmet-il pas les clefs à Léon III comme elles sont données à saint Sylvestre dans l'autre tableau ? C'est que dans celui dont nous parlons, il ne s'agit pas d'exprimer la juridiction pontificale dans sa généralité, mais un acte particulier et nouveau de cette juridiction : ce qui est spécifié pour la remise du pallium, ornement symbolique, moins ancien que les clefs de saint Pierre. La même idée était figurée dans la mosaïque par une autre particularité. D'après ce que rapporte Alemanni, saint Pierre avait sur ses genoux trois clefs, au lieu de deux qu'on remarque aujourd'hui : la troisième avait probablement été déjà effacée par le temps, lors des premiers travaux de restauration qui ont été faits, dans cette partie de la mosaïque, durant l'époque moderne. Dans le grand tableau qui occupe le centre de l'abside, comme dans celui où est représenté saint Sylvestre, il n'y en avait que deux. D'où vient ce symbole des trois clefs? Un manuscrit du Vatican, qui appartient à l'époque de l'empereur Justin-le-Vieux, renferme une image où ces trois clefs sont attribuées à saint Pierre. Mais ce monument privé, ce travail en quelque sorte domestique d'un artiste, ne peut pas nous éclairer sur la signification de ce symbole aussi bien que les monuments publics sur lesquels il a été figuré. Il a paru, au commencement du neuvième siècle, dans le Triclinium dont nous parlons, et précisément dans le tableau relatif à Charlemagne.

Il s'est reproduit ensuite, dans le dixième siècle, sur le sépulcre de l'empereur Othon II, qui était placé à l'entrée de l'ancienne basilique vaticane. Qu'y a-t-il de commun à ces deux époques? La première est celle de la fondation du Saint-Empire et du couronnement de Charlemagne : la seconde est celle de la translation du Saint-Empire des Francs aux Allemands, qui a eu lieu lorsque le pape Jean XII a couronné Othon II. Cette coïncidence est remarquable. L'apparition de ce symbole, à ces deux époques, indique assez clairement qu'il était considéré comme un emblème du pouvoir de coordonner, à certains égards, les choses temporelles aux spirituelles. Il était bien à sa place dans la mosaïque de Léon III, dont il éclaircissait et complétait la signification.

Le costume de Charlemagne présente, comme celui de saint Pierre, une bizarrerie apparente. Le monarque franc porte le manteau impérial. Mais sous ce costume romain on aperçoit la tunique bordée de soie, la chaussure, l'épée, le tout conforme aux détails que ses historiographes nous ont transmis sur sa manière habituelle de se vêtir. Nous savons par Eginard que Charlemagne ne se décida qu'une ou deux fois, par condescendance pour les désirs de Léon, à s'habiller suivant la mode des Romains pendant son séjour dans leur ville, et comme il fut proclamé empereur, sans que cette cérémonie eût été annoncée, et comme à l'improviste, il est vraisemblable qu'il était vêtu à la manière des Francs, lorsque Léon III jeta sur ses épaules le manteau des empereurs. Le singulier mélange qu'offre son costume nous montre avec quel soin la vérité des détails y a été observée.

Les traits historiques et les traits symboliques y sont si bien combinés pour s'éclairer par leurs rapports mutuels, qu'il est aisé de voir que cette œuvre a été mûrement réfléchie. Il existait des édiles lévites, chargés de présider à l'érection des monuments, comme le prouvent quelques inscriptions. Du reste, s'ils ont dirigé avec habileté l'exécution de cette mosaïque, on peut présumer que la conception en est due à l'esprit élevé de Léon III et peut-être aussi au génie de Charlemagne. Quoi qu'il en soit, ce monument ne rappelle pas seulement l'origine d'une des plus grandes institutions sociales de la chrétienté, la fondation du Saint-Empire romain, il expose aussi un ensemble d'idées, qui ont exercé une haute influence sur la marche de la société. Les deux développements sociaux, qui se sont opérés, le premier sous Constantin, le second sous Charlemagne, y sont très-bien caractérisés. Constantin avait été constitué le défenseur de l'Église : Charlemagne fut aussi investi de cette fonction. Voilà la ressemblance des deux époques : elle est marquée, dans la mosaïque de Léon III, par la remise de l'étendard faite à l'un et à l'autre souverain. Il était naturellement l'emblème de cette charge, et c'est en effet un étendard que Léon III avait envoyé à Charlemagne, lorsqu'il l'avait créé patrice de Rome et défenseur de l'Église. Mais, quoique semblables sous ces rapports, ces deux époques présentent une notable différence. Que s'était-il passé sous Constantin? L'empire n'avait pas été créé par le christianisme : Constantin avait consacré au christianisme une institution préexistante. Sous Charlemagne, ce n'était pas l'empereur qui se

faisait chrétien, c'était le christianisme qui faisait l'empereur. L'Empire n'était pas seulement sanctifié par l'Église, il était engendré par elle. Cette couronne fermée, semblable à celle que portaient à cette époque les empereurs grecs, et qui était venue d'en haut se poser sur la tête de Charlemagne à la place de celle des rois barbares, ce manteau des Césars, sous lequel reluisait l'épée du chef des Francs, étaient les signes de cette nouvelle naissance, et le symbole des trois clefs, joint au sens particulier du pallium dans cette mosaïque, signifiait que cette grande institution sociale était fondée au nom de la Divinité. Cette union intime de la société spirituelle et de la société temporelle avait pour but l'affermissement du règne de Dieu et de la concorde dans la chrétienté. En ce sens, l'inscription : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté,* n'était plus seulement l'expression des sentiments personnels de Léon III, elle était le mot fondamental du monument.

Depuis cette époque jusqu'au seizième siècle, la plupart des souvenirs relatifs à la promulgation de différents points de la doctrine chrétienne, se concentrent dans un monument unique, divisé en deux parties, la basilique de Saint-Jean-de-Latran, et le palais appelé patriarcat, qui était joint à l'église. Tant de choses se sont accomplies dans le vaste sein de ces édifices, particulièrement pendant le moyen âge, qu'il est intéressant de se former au moins quelque idée de leur état matériel vers le milieu de cette époque.

La basilique constantinienne avait reçu plusieurs

accroissements; elle avait aussi traversé diverses réparations nécessitées soit par les ravages du temps, soit par un tremblement de terre survenu dans le commencement du dixième siècle. A l'extérieur, elle conservait son portique, mais elle s'était donné une tour pour les cloches, qui tombait de vétusté au douzième siècle, où elle fut restaurée à l'intérieur. Les murs très-élevés de la nef du milieu s'appuyaient sur trente colonnes. La partie de ces murs qui formait la façade, et celle qui aboutissait à l'abside, étaient soutenues chacune par quatre parastates. Les seize fenêtres de cette nef étaient d'architecture gothique avec des vitraux. Dans les quatre nefs latérales, on admirait quarante petites colonnes de magnifique marbre vert, surmontées de chapiteaux élégants. Derrière l'abside régnait ce portique semi-circulaire que l'on y voit encore. Sa première construction date du cinquième siècle : c'était l'ouvrage de saint Léon. Plusieurs chapelles latérales avaient été successivement bâties. En avant de l'autel principal, à l'endroit où se trouve actuellement le tombeau en bronze de Martin V, s'élevait des ambons en marbre. Derrière l'autel, la tribune offrait une grande mosaïque, qui a été refaite par Nicolas IV, au treizième siècle, et mise dans l'état où nous la voyons encore aujourd'hui; mais on a conservé en entier cette grande figure du Christ, contemporaine de l'origine même de la basilique, au quatrième siècle. La croix diamantée est une imitation d'une croix très-ancienne qui faisait antérieurement partie de cette mosaïque. Avant la restauration de Nicolas IV, une ville, symbole de l'Église, était placée au-dessus de la

croix, et reposait sur elle comme sur sa base, avec une palme et un phénix, qui signifiaient que de la croix étaient sorties la victoire et la résurrection : un ange, saint Michel sans doute, gardait la porte de la ville. Cette partie se trouve maintenant sous la croix, à l'ombre de laquelle repose la ville sainte. C'est aussi une belle idée que ces eaux, versées d'en haut par la colombe du Saint-Esprit, qui jaillissent en fontaine au pied de la croix, d'où elles se répandent pour former les quatre fleuves du paradis terrestre, et vers lesquelles accourent des brebis, emblème des fidèles, et des cerfs, emblème de la troupe errante des païens. D'autres mosaïques, d'autres peintures, exécutées notamment dans le neuvième et le dixième siècle, décoraient les murs. Près de l'autel principal, construit au quatrième siècle, par saint Sylvestre, et situé entre l'abside et l'ambon, apparaissaient ces quatre fameuses colonnes d'airain, dont l'origine a donné lieu à tant de suppositions. Suivant les uns, Titus les avait prises du temple de Jérusalem; mais cette conjecture n'a point la consistance de la tradition qui attribue une origine semblable aux colonnes placées devant la confession de Saint-Pierre dans l'ancienne basilique vaticane. Selon d'autres, Sylla les avait apportées d'Athènes, où elles faisaient partie du temple de Jupiter. On a pensé aussi qu'elles avaient appartenu au temple de Némésis, ou qu'elles avaient été placées par Domitien dans celui de Jupiter Capitolin, après avoir été fabriquées sous Auguste, qui avait fait fondre, à cet effet, les rostres des vaisseaux de Cléopâtre. Quoi qu'il en soit de ces vieux souvenirs de Rome, de la Grèce et de l'Orient, qui

flottent, comme des nuages, sur la cime de ces colonnes, placées aujourd'hui dans la chapelle du Saint-Sacrement, on s'accorde généralement à croire qu'elles appartiennent à la fondation primitive de la basilique sous Constantin. Des lampes y étaient suspendues, dans lesquelles on brûlait, aux grands jours de fête, des parfums, fournis comme un tribut par les peuples de l'Orient. Lorsque ce tribut a cessé, cette église n'en a pas moins continué de déployer beaucoup de magnificence dans les cérémonies religieuses. Son trésor était extrêmement riche. Parmi les dons faits par la France, je remarque seulement les lis garnis de pierreries et de diamants, que Charles V avait envoyés pour orner les reliquaires des têtes de saint Pierre et de saint Paul. Les vases sacrés, les ornements de toute espèce, les objets précieux, sous le rapport de la matière et du travail, que possédait Saint-Jean-de-Latran, avaient été offerts par la piété fervente de douze siècles au premier temple de la chrétienté : leur liste, conservée dans ses vieilles archives, est éblouissante. C'était au milieu de ces pompes que les papes allaient s'asseoir sur la chaire adossée au fond de l'abside. Elle avait six gradins en marbre : sur celui qui se trouvait immédiatement au-dessous de la chaire, étaient représentés un aspic, un lion, un dragon et un basilic, symboles des puissances malfaisantes, que le pontife devait fouler aux pieds. Mais, avant d'arriver à cette chaire, il passait, en traversant la nef, près d'une colonne de porphyre, surmontée du coq de la Passion. C'était afin qu'apercevant en même temps, à ses côtés, le monument de la chute de saint Pierre, et

devant lui, dans la mosaïque de la tribune, la grande figure du Sauveur, type du pardon, il fût à la fois averti de sa propre fragilité au milieu des respects de tous, et disposé à l'indulgence pour les péchés des autres, et qu'il ne montât sur le trône du monde chrétien qu'appuyé en quelque sorte sur l'humilité et sur la miséricorde.

Le palais ou patriarcat de Latran comprenait une masse d'édifices, dont l'ensemble, d'une forme irrégulière, était beaucoup plus vaste que le palais actuel. Son plus ancien portique était tourné vers l'Occident. C'est là que, suivant ce qui avait été établi par le pape Adrien Ier, on distribuait chaque jour des aumônes à plus de cent pauvres[1] : cet acte de charité était représenté dans des peintures sur les murs de ce portique[2]. Sur la droite était un édifice, qu'on croit avoir été la basilique du pape Zacharie, où les papes célébraient la Cène le jeudi saint avec les cardinaux; puis l'oratoire de Saint-Sylvestre, construit au septième siècle par le pape Théodore. Au-dessus de la porte de cet oratoire, deux colonnes de porphyre soutenaient une espèce de baldaquin où l'on conservait une très-ancienne image du Sauveur. A droite du portique, une chapelle construite très-vraisemblablement par saint Grégoire au sixième siècle, et renfermant deux autels consacrés par lui, servait de vestibule à la chapelle appelée aujourd'hui *Sancta Sanc-*

[1] Ut omni die centum fratres nostri pauperes etiamsi plures aggregentur in Lateranense patriarchium.

[2] Et constituantur in scalâ quæ ascendit ad Patriarchium, ubi et ipsi pauperes depincti sunt, etc. *Anast. Bibliot., in vit. Hadrian.*

torum, et autrefois de Saint-Laurent. Là se trouvait et se trouve encore ce portrait du Christ représenté à l'âge de trente-trois ans, objet d'une vénération traditionnelle, qui remonte à une très-haute antiquité.

Tous ces édifices formaient une seule et même ligne, derrière laquelle s'étendait parallèlement un long corridor, *ambulatio*. C'est entre ce corridor et la basilique de Latran qu'étaient distribués plusieurs autres édifices qui faisaient partie du patriarcat. Du côté gauche de cette masse de bâtiments était situé le Triclinium de Léon III : du côté droit, la basilique appelée cour du concile, parce que les conciles tenus dans le patriarcat se célébraient ordinairement dans cette grande salle. Vers le milieu, les fidèles vénéraient trois portes de marbre, placées aujourd'hui près de l'escalier saint. Suivant une ancienne tradition, elles avaient été enlevées du palais de Pilate à Jérusalem, et l'on pouvait présumer que le Christ, au temps de sa Passion, avait passé plusieurs fois par ces portes.

En avant de la cour du concile, Boniface VIII construisit un podium remarquable par la beauté de ses marbres, de ses colonnes, de son pavé en mosaïque et par des peintures parmi lesquelles il y en avait de Giotto. Le beau portrait de Boniface VIII par cet artiste célèbre est aujourd'hui placé dans une des nefs latérales de la basilique. Ce podium n'était pas loin du lieu où se trouve actuellement l'obélisque érigé par Sixte-Quint, et près duquel était située la bibliothèque publique établie au cinquième siècle par le pape Hilaire. Elle était renfer-

mée dans un édifice séparé du palais, vers le milieu de la place. Sur cette place on voyait la statue équestre de l'empereur Marc-Aurèle qui se trouve maintenant devant le Capitole. Le pape Clément III l'avait fait mettre devant le patriarcat de Latran, qu'il avait agrandi et orné vers l'an 1187. L'opinion populaire de cette époque la prenait pour une ancienne statue de Constantin, et l'on avait voulu que cet empereur, reparaissant sur le sol de son palais, se tînt, comme une sentinelle auguste, aux portes de la basilique qui portait son nom.

Six conciles se sont assemblés dans le palais de Latran; le premier sous le pape Melchiade, au quatrième siècle : « Il a eu lieu, dit Optat de Milève, « dans la résidence de Fauste, femme de Constantin, « *in ædibus Faustæ Constantini principis uxoris.* » Le dernier est du onzième siècle, sous le pontificat d'Alexandre II. Plus de vingt autres, dont cinq généraux, se sont tenus dans la basilique : le premier sous le pape Jules Ier, au quatrième siècle, le dernier sous Jules II et Léon X. C'est dans les conciles de Latran qu'ont été condamnés, entre autres, les erreurs dogmatiques et les maximes immorales des manichéens du moyen âge, et de plusieurs sectes qui avaient des points de contact avec eux, le système panthéiste d'Amaury de Chartres, l'hérésie de Béranger sur le dogme eucharistique et certaines doctrines panthéistes et matérialistes du quinzième siècle, qui attaquaient la création, la personnalité de chaque homme et l'immortalité de l'âme.

Sous le pontificat d'Eugène IV, les églises, que le schisme de Photius et de Michel Cérulaire avait

entraînées, et quelques autres églises séparées à une époque antérieure, reconnurent l'unité sur laquelle le Christ a fondé l'Église universelle. Cet événement, rappelé dans l'épitaphe inscrite sur le tombeau de ce pape, est particulièrement retracé sur cette grande porte en bronze qui ferme la principale entrée de la basilique de Saint-Pierre. Elle s'ouvre dans les solennités à des représentants de presque tous les pays du monde. Elle mériterait, quand ce ne serait qu'à ce titre, que nous fissions, pendant quelques instants, une station devant elle. Beaucoup de visiteurs ne lui accordent pourtant que quelques rapides regards. La basilique, le vestibule lui-même offrent d'autres magnificences qui attirent davantage la curiosité. Ce monument n'a d'ailleurs une signification attachante que lorsque l'on connaît les détails historiques qui en expliquent toute la pensée.

L'ancienne porte avait été revêtue d'ornements qui, à deux reprises, furent enlevés, la première fois par la rapacité de soldats mahométans; la seconde, par la dévotion fort peu chrétienne des pèlerins. Le pape Honorius, au septième siècle, l'avait fait couvrir en argent [1]. Les neuf cent soixante-quinze livres pesant de ce métal qu'il y avait employées, ne manquèrent pas de tenter la cupidité des Sarrasins, qui firent une excursion, vers le milieu du neuvième siècle, jusque sous les murs de Rome. La porte,

[1] Investivit regias januas in ingressu ecclesiæ majoris, quæ appellantur Medianæ, ex argento pensante libras nongentas septuaginta quinque. *Anast. Bibl., in Honor.*

abattue et dépouillée par eux, fut restaurée promptement par Léon IV. Sur la couverture en lames d'argent, qu'il lui redonna, des sculptures retraçant des sujets pieux, formaient, dit la chronique, une *parure lumineuse* [1]; mais elle se trouva exposée à un autre genre de déprédation. Un certain nombre de pèlerins ne se faisaient pas scrupule de détacher furtivement quelques morceaux de sa couverture, si bien qu'après le douzième siècle elle perdit son ancien nom de porte d'argent [2]. Eugène IV, voulant rendre à la basilique vaticane une porte digne d'elle [3], en confia l'exécution au célèbre Antoine Philarète. Les extrémités supérieure et inférieure ne sont pas l'ouvrage de cet artiste ni de cette époque: elles ont été faites plus tard sous Paul V. Ce sont des allonges qu'il a fallu adapter à la porte de l'ancienne basilique, pour la faire cadrer avec la dimension que devait avoir la porte de l'église moderne. L'œuvre de Philarète nous offre d'abord six tableaux de bronze en relief, qui représentent le Christ dans sa majesté, la Vierge, les mains croisées sur sa poitrine, dans une attitude humble, sous l'auréole qui la couronne,

[1] In basilicâ cœlestis clavigeri portas, quas destruxerat progenies Sarracena, argentoque nudaverat, erexit, easque argenteis tabulis, lucifluis salutiferisque historiis sculptas decoravit. *Id., in Leon. IV.*

[2] Cujus ornamentum duravit usque ad tempora Alexandri Tertii, postmodùm corrupta deformataque gravem in modum semper fuit; adeo ut nomen quo argentea vocabatur, amiserit. *Maph. Veggius, de Reb. antiq. memor. Basil. S. Petri*, lib. II, c. III.

[3] Eugenius quartus,... hanc portam pristino decori restituit, ductam ex ære, magno sumpto, miro artificio, etc. *Ibid.*

saint Pierre avec les clefs, saint Paul ayant près de lui un vase d'où sort un lis surmonté d'une colombe, enfin la mort de ces deux apôtres. On peut remarquer que le tableau du crucifiement de saint Pierre s'accorde, par les particularités locales, avec l'opinion qui place le lieu de son martyre, non sur le Janicule, mais au Vatican. Divers événements du pontificat d'Eugène IV sont les sujets de tableaux plus petits et divisés en plusieurs compartiments. Les ornements qui encadrent la porte se trouvent mêlés de sujets mythologiques. Le contraste qu'ils forment avec le caractère si pieux empreint dans l'ensemble de ce travail, a fait penser que ces accessoires ont appartenu originairement à un ancien monument du paganisme qu'on a consacré, comme il y en a tant d'exemples, au culte chrétien. Si ces accessoires profanes sont l'ouvrage de Philarète, il semble que la pensée qui l'a dirigé, sous ce rapport, offre quelque analogie avec celle de ces architectes gothiques qui figuraient des démons et des animaux, emblèmes des vices, sur les murs extérieurs de leurs cathédrales. Quoi qu'il en soit, ce monument a de la grandeur par l'étendue du cercle des vérités qu'il embrasse : l'Homme-Dieu, bénissant le monde, la gloire éternelle de l'Église triomphante représentée par la sainte Vierge, par des Saints et par des têtes d'anges ; les souffrances de l'Église sur la terre marquées par le martyre des deux apôtres ; son unité, sa catholicité, sa perpétuité, ses rapports avec la société civile, par les tableaux relatifs à Eugène IV ; la société temporelle figurée par les bustes des Césars, la nature physique

par des végétaux et des animaux, le monde des ténèbres et du mal, par les emblèmes mythologiques, tel est l'ensemble d'idées qui donne à ce monument un caractère d'universalité, et qui le rend digne, malgré les imperfections qu'on lui a reprochées, d'être la grande et majestueuse porte de la basilique de Saint-Pierre.

Mais la principale chose que nous devons considérer ici dans ce monument, sous le point de vue particulier qui nous occupe, ce sont les petits tableaux qui se rapportent au pontificat d'Eugène IV. L'artiste a pris soin de marquer leur liaison avec ceux qui retracent des sujets évangéliques. Dans celui qui représente saint Pierre, Eugène IV, à genoux devant le prince des apôtres, reçoit de lui les clefs en implorant son assistance. Cette particularité a le double effet de constituer, sous le rapport de l'art, l'unité de ce travail, et d'exprimer, sous le rapport théologique, l'unité et la perpétuité de l'Église. Les compartiments de ces tableaux sont autant de fragments en bronze de l'histoire ecclésiastique du quinzième siècle. L'un d'eux représente la galère sur laquelle l'empereur de Constantinople, Jean Paléologue, accompagné du patriarche et d'autres évêques grecs, se rendit à Ferrare, que le pape avait d'abord désigné pour la célébration du concile. La cabine occupée par l'empereur est surmontée d'une croix, et marquée de l'aigle impérial à deux têtes. L'image de ce vaisseau n'était pas une chose insignifiante par rapport à la pensée principale de ces tableaux. On sait en effet que Jean Paléologue avait refusé de s'embarquer sur les galères que les évêques rebelles siégeant à Bâle

lui avaient offertes, il avait choisi celles du pape afin de montrer par là ses bonnes dispositions pour la paix de l'Église. Son introduction auprès du pape, leur entrevue et son départ d'Italie sont figurés dans d'autres compartiments. L'empereur d'Occident Sigismond avait dû aussi venir au concile; mais quoiqu'il eût été empêché de s'y rendre, son adhésion à l'unité catholique est exprimée dans le tableau qui retrace son couronnement par Eugène IV. Ces événements ont fourni quatre vers assez élégants à l'épitaphe qui fut gravée sur le tombeau de ce pontife : « Les deux empereurs vinrent de l'Orient et de l'Occident se prosterner devant lui, l'un pour recevoir « la foi, l'autre pour ceindre le diadème [1]. » Cette épitaphe rappelle en même temps l'extinction des schismes [2], célébrée aussi par l'inscription qui se lit sur la porte en bronze de la basilique. « Voyez, « dit-elle, comme les Grecs, les Arméniens, les « Éthiopiens et la nation Jacobite ont embrassé la « foi de Rome [3]. » Cette inscription explique plusieurs tableaux. Celui qui retrace le concile de Florence rappelle particulièrement la session où fut proclamée l'union religieuse. L'empereur de Constantinople, les principaux seigneurs de son empire, les envoyés de l'empereur de Trébisonde, ceux du roi

[1] Totius ante sacros se præbuit alter ab ortu
Alter ab occasu Cæsar uterque pedes,
Alter ut accipiat fidei documenta latinæ,
Alter ut aurato cingat honore caput.

[2] Quo duce et Armeni Græcorum exempla secuti
Romanam agnôrunt Æthiopesque fidem,
Inde Syri ac Arabes mundique à finibus Indi.

[3] Ut Græci, Armeni, Æthiopes hic adspice ut ipsam
Romanam amplexa est gens Jacobina fidem.

des Hibériens, les archevêques et évêques russes, et tous les autres au nombre de cinq cents, fléchirent le genou devant le pontife et lui baisèrent la main. Après la messe, des prières et des hymnes d'actions de grâces furent chantées dans les deux langues; puis la bulle du décret d'union fut lue en latin par le cardinal de Saint-Ange, et en grec par un archevêque de ce rit : elle était écrite en ces deux langues sur une même feuille. Le moment où le concile est représenté dans le tableau dont nous parlons est celui de cette lecture. A droite est le pape sur son trône, il est revêtu d'une chape et il porte la tiare. De l'autre côté, sur un siége semblable à celui qui avait été préparé pour l'empereur d'Occident, est assis l'empereur d'Orient : les particularités de son costume sont un manteau, une longue robe à manches très-étroites, une espèce de camail à manches courtes, un bonnet de forme ronde, dont le sommet est orné d'une pierre précieuse et qui a sur le devant une visière très-allongée, terminée en pointe; sa main gauche est posée sur son cœur. Au fond de l'église est une estrade très-haute, où sont debout les deux lecteurs du décret d'union. A droite et à gauche sont placés des cardinaux. A côté de l'un d'eux, on voit un des principaux dignitaires de l'Église grecque, très-reconnaissable à la forme de sa mitre. Le personnage qui se tient entre lui et l'empereur doit être un évêque grec, bien qu'il ressemble à un moine par son capuchon [1]; mais on sait, par les chroniques du temps, que les prélats

[1] Tegmen capiti impositum monachorum more. *Andrea de*

orientaux parurent au concile avec ce genre de coiffure. Les six personnages qui se trouvent sur un banc en face de l'estrade sont vraisemblablement trois évêques latins et trois évêques grecs, ce qui semble indiqué par la diversité de leurs vêtements[1]. La petite dimension de ce tableau n'a pas permis d'y figurer quelques-uns des principaux seigneurs grecs, qui avaient assisté au concile avec leur long manteau, leur robe serrée, le bonnet de fourrure ou de soie, rond, évasé, haut d'une coudée. Mais ces détails historiques sont fidèlement reproduits dans les compartiments qui retracent le voyage, l'arrivée et le départ de l'empereur avec sa suite[2]. La variété de tous ces costumes latins et grecs sert à mettre en saillie le grand fait de la réunion religieuse.

Ce tableau de la session la plus solennelle du concile de Florence peut être considéré comme étant aussi le mémorial de la rentrée des Arméniens dans l'unité catholique. Elle ne fut accomplie, il est vrai, qu'après le départ des Grecs; mais ils étaient arrivés auparavant, l'empereur les avait confirmés par ses conseils dans leurs bonnes dispositions. Ils suivirent l'exemple que les églises grecques leur avaient donné.

S. Cruce apostolic. consistor. advocat. collatio prima in act. Conc. Florent. ab Horat. Justiniano dispositis.

[1] Ce banc pourrait être celui des protonotaires et du correcteur, qui étaient assis *in scabello per transversum de dextrâ ad sinistram ecclesiæ partem disposito. (Ibid.)*

[2] Diplois quædam ad pedes longa,... supra vestis talaris strictissima, in capite rotundus pileus cubitalis altitudinis, in summitate rotundior, in latitudinem effundens, ab extra griseis pellibus, seu serico rubeo contextus. *Ibid.*

Florence vit, en outre, la réconciliation des églises jacobites, dont le patriarche siégeait à Alexandrie, et qui comptaient des sectateurs, dans l'Égypte, la Libye, l'Éthiopie, la Pentapole occidentale. Des ambassadeurs du roi d'Éthiopie se rendirent aussi à Rome, où Eugène IV retournait. Leur arrivée est figurée dans un des compartiments des tableaux : on les reconnaît à leurs turbans. Celui qui est au-dessous représente le moment où le pape leur donne le décret de foi dans la basilique de Latran.

Tel est l'intérêt que nous offre la grande porte de Saint-Pierre, comme monument de l'histoire ecclésiastique du quinzième siècle. Quel beau spectacle que ce mouvement vers l'unité qui entraîne toutes ces nations, suivant l'expression de l'Écriture, *du levant au couchant, et de l'aquilon à la mer* [1] ! Qu'il est encore retentissant dans tous les cœurs vraiment chrétiens, ce cri d'union, qui part à la fois des dômes de Constantinople, des catacombes de Kiew, des monastères de l'Arménie, des rives du Jourdain, de l'Euphrate, du Nil et du fond de l'Éthiopie! « Allez, « disait à ses mandataires le patriarche arménien de « Caffa: c'est par la grâce du Saint-Esprit que cette « œuvre a été commencée : il est bon aux chrétiens « d'avoir l'unité et la concorde [2]. — C'est à vous que « je viens, disait le patriarche des jacobites dans sa

[1] De regionibus congregavit eos à solis ortu et occasu, ab aquilone et mari. *Ps.* 106.

[2] Ex gratiâ Spiritûs Sancti est, quod istud opus est inchoatum : convenit christianis habere unitatem et concordiam. *Potest. Armenor. Orat., ab eorum Patriarch. deputatorum, script.* 25 *jul.* 1438.

« lettre au pape, à vous le pasteur apostolique de « toutes les églises chrétiennes, le prince des pères « et des prêtrês, le médecin des âmes languissantes, « et le très-pieux guide de ceux qui font le pèleri- « nage de cette vie [1]. — Dieu vous a préparé à tous « les patriarches, lui écrivait le chef des Éthiopiens « de Jérusalem, vous êtes assis sur l'auguste siége de « l'apôtre Pierre, qui est le chef de tous les siéges, « pour que vous puissiez paître toutes les brebis du « Christ... La splendeur de cette chaire illumine le « monde [2]. » Les évêques Russes retrouvèrent, dans leur propre liturgie, les témoignages les plus formels sur la suprématie du pape, si bien résumés dans cette parole que saint Théodore Studite adressait au pape Léon III : « Vous êtes le pasteur suprême « de l'Église qui est sous le ciel [3]. » Dans la profession de foi que le patriarche de Constantinople, Joseph, signa sur son lit de mort à Florence, et qui est rapportée par un auteur grec, il déclara qu'il « reconnaissait le pape de l'antique Rome pour le

[1] Piissime ductor eorum qui in viâ hujus peregrinationis incedunt,... omnium Ecclesiarum christianorum Apostolice Pastor,... Patrum ac Sacerdotum princeps, et medice languentium animarum. *Litter. Joan. Patriarch. Jacobinorum ad Eug. IV.*

[2] Qui sedes in sede apostolorum Petri et Pauli, cujus splendor illuminat mundum... Deus Pater te omnibus præposuit patriarchis, et in magnâ sede es Petri apostoli constitutus, quæ caput est omnium sedium, ut omnes posses pascere oves Christi. *Litt. Abb. Jerosolymit. super Jerosolymit. super Æthiop. Jerosolymis commorantibus.*

[3] Voyez ces témoignages dans le livre *Du Pape*, par M. de Maistre, tom. I, liv. I, c. 10.

« Père des pères, le souverain pontife, le vicaire de « Jésus-Christ, et qu'il souscrivait cette déclaration « par la grâce de Dieu [1]. La réunion de Florence ne fut donc que la reconnaissance de l'antique unité. Plusieurs de ces églises sont restées dans le port; l'histoire sait quel coup de vent des passions humaines a emporté les autres, elle sait aussi les résultats de cette séparation. Sans cette nouvelle rupture de l'unité religieuse, l'explosion du protestantisme aurait-elle eu lieu? peut-être. L'unanimité chrétienne, solidement établie au quinzième siècle, n'aurait-elle pas du moins grandement affaibli d'avance les divisions du seizième? Quoi qu'il en soit, quel bien ces églises ont-elles recueilli de leur séparation? Qu'ont gagné les patriarches de Constantinople à n'être pas confirmés par le pape, si ce n'est d'avoir été habituellement les créatures, les muphtis chrétiens du sultan? Parmi les évêques russes, sincèrement attachés au christianisme, quel est celui qui pourrait dire, la main sur le cœur, qu'il ne vaudrait pas mieux pour la dignité de leur caractère, leur liberté sacerdotale, leur conscience, être les vénérables frères du serviteur des serviteurs de Dieu que les serfs spirituels d'un pouvoir laïque? Toutes ces églises, frappées de stérilité, puisqu'elles n'ont rien fait pour la propagation du christianisme, n'auraient-elles pas une tout autre vitalité

[1] Quoniam ad finem vitæ meæ perveni,... Dei gratiâ scribo et subscribo sententiam meam apertè.... Profiteor quoque Beatissimum Patrem Patrum et Maximum Pontificem, et Vicarium Domini Nostri Jesu Christi antiquæ Romæ Papam, etc. V. *Horat. Justinian. in notis ad collat. XXII. Andr. de S. Cruce*, note 9.

chrétienne, si elles sentaient circuler dans leurs veines ce généreux sang de l'Église catholique, que nos légions de missionnaires ont continué et continuent encore de verser sur tous les points du monde païen où ils plantent la croix? Nulle subtilité ne saurait obscurcir, pour une conscience éclairée et droite, la réponse à ces questions. La paix religieuse de Florence est vénérable et sainte de toute l'étendue des maux que sa rupture a entraînés. Si les observations qu'on vient de lire passent sous les yeux de quelques membres de ces églises séparées, qui visitent, avec des sentiments chrétiens, les monuments de Rome, je les prie de méditer un peu sur ce sujet, devant la grande porte de la basilique vaticane, et surtout devant Dieu : la tristesse pieuse qu'ils auront ressentie sous le vestibule de Saint-Pierre leur inspirera sans doute, quelques instants après, une bonne prière près de son tombeau.

Arrêtons-nous ici : il est inutile de citer les monuments très-connus qui rappellent la condamnation des erreurs propagées durant les derniers siècles. Nous avons, du reste, négligé, dans l'aperçu que nous venons de présenter, un assez grand nombre de faits et de monuments liés à l'histoire des dogmes. Nous n'avons offert ici que quelques grands traits suffisant pour caractériser l'idée que nous voulions faire ressortir. Cette idée, c'est que Rome chrétienne fait, par ses monuments et par les souvenirs qui s'y joignent, une profession de foi immanente. En effet, nous voyons, en résumant ce qui précède, que le dogme de la Trinité divine dans l'unité de nature se rattache d'une manière spéciale à l'église souterraine

de Saint-Martin-des-Monts, dans laquelle fut confirmé le concile de Nicée;

Que le dogme de la création se rattache à l'église de Saint-Pierre, qui rappelle la condamnation des anciens manichéens, et à celle de Latran, où furent condamnées, dans le quatrième concile général de ce nom, les doctrines panthéistes et manichéennes du moyen âge;

Que le dogme du péché originel et celui de la grâce se rattachent à l'église de Saint-Clément, témoin de la condamnation du pélagianisme;

Que le dogme de l'incarnation du Verbe et de la rédemption, auquel se rapportent les souvenirs de l'église où fut confirmé le symbole de Nicée, a aussi, quant à ses diverses parties, ces monuments spéciaux dans d'autres églises;

Que la partie de ce dogme, qui est opposée à l'erreur de Nestorius et qui enseigne l'unité de personne dans le Christ, se rattache à la mosaïque de l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure;

Que le dogme de la distinction des deux natures divine et humaine dans le Christ se rattache à la confession de Saint-Pierre, devant laquelle saint Léon condamne l'eutychianisme, et aux églises de Sainte-Sabine et de Sainte-Marie de Trévi, qui rappellent aussi la fermeté des papes contre la même hérésie;

Que le dogme des deux volontés dans le Christ, essentiellement lié à celui de deux natures, se rattache aux inscriptions funèbres qui honorent la mémoire du pape Honorius;

Que le dogme eucharistique se rattache à Saint-

Jean-de-Latran, qui vit la condamnation de Bérenger;

Que les dogmes constituant la doctrine des sacrements se rattachent à la grande porte de l'église vaticane, qui rappelle la rentrée des Arméniens dans l'Église et la correction de leurs erreurs par le pape Eugène IV;

Que le culte des saints, la vénération des images se rattache aux vieilles peintures citées dans la lettre d'Adrien Ier et dont plusieurs sont encore subsistantes, ainsi qu'aux mosaïques de cette époque, spécialement opposées à l'erreur des iconoclastes;

Que l'union de la société spirituelle et de la société temporelle est figurée, sous des formes appropriées au moyen âge, dans le Triclinium de Léon III;

Que le dogme de l'unité de l'Église, sous son chef visible, se rattache à la grande porte de Saint-Pierre, qui retrace le concile de Florence.

Mettons un instant de côté les dogmes niés par le protestantisme : toujours est-il que ces divers monuments attestent ou rappellent la constance avec laquelle les papes ont défendu les vérités que la plupart des sectes chrétiennes s'accordent à reconnaître comme constituant la doctrine évangélique. Ils attestent ou rappellent que les papes ont été à la tête de l'Église dans les luttes qu'elle a soutenues pour la défense de ces vérités, particulièrement à partir du quatrième siècle, c'est-à-dire de l'époque où les préjugés ennemis les accusent d'avoir perverti la pure doctrine; de sorte qu'il faudrait dire que les principaux corrupteurs du christianisme ont été précise-

ment les principaux instruments de la Providence pour maintenir la foi aux grandes vérités sur lesquelles le christianisme repose.

Dans le point de vue qui vient de fixer notre attention, du sein de la cité monumentale s'élève comme une cité intelligible et dogmatique, qui exprime des actes de foi inhérents aux édifices sacrés. Quoique Rome, considérée de cette manière, parle moins à l'imagination qu'elle ne le fait sous d'autres rapports, on peut toutefois lui trouver un terme de comparaison dans l'impression sensible que produit de temps en temps la cité matérielle elle-même. Lorsque, le matin d'un jour de fête, monté sur une de ses collines, vous écoutez ses mille cloches s'éveillant à la fois, et chassant le silence de la nuit au moment où les premiers rayons du jour en chassent les ténèbres, votre oreille distingue certains clochers qui rendent des sons plus graves, plus solennels, qu'on dirait être les notes fondamentales de ce concert aérien. Il en est à peu près ainsi de la cité monumentale, lorsque vous la prenez avec les souvenirs chrétiens dont elle est entourée. Mille pensées religieuses, à la fois distinctes et unies, s'en échappent de toutes parts; toutefois vous pouvez remarquer ce qui forme en quelque sorte la base de cette harmonie chrétienne, vous distinguez les mots que rendent certains monuments, certains dômes, qui semblent proclamer chacun quelque dogme spécial, quelque article du symbole, premier fondement de la piété : leurs voix réunies composent une grande profession de foi, comme les voix des cloches semblent être une grande prière.

Chapitre Sixième.

Etends l'enceinte de ton pavillon, et développe les voiles de tes tentes : n'épargne rien, allonge tes cordages, affermis tes pieux : tu pénétreras à droite et à gauche, ta postérité héritera des nations, et remplira les villes désertes.

Isaïe, c. liv, v. 3 et 4.

CONTINUATION.

La métropole du christianisme va maintenant se présenter à nous sous une autre face, qui complète l'aspect qui vient d'être indiqué. Après avoir passé en revue un certain nombre de ses monuments, témoins de ce que Rome a fait à toutes les époques, pour maintenir la foi dans l'intérieur de la chrétienté, voyons aussi ceux qui rappellent ce qu'elle a fait pour étendre, au-delà des limites de la chrétienté à chaque époque, la propagation de la foi parmi les infidèles.

Quoique tous les apôtres aient concouru à répandre dans le monde la semence évangélique, Pierre et Paul, fondateurs de l'Église romaine, par leur prédi-

cation, par leur martyre et par leur tombeau, ont été les plus grands propagateurs du christianisme dans l'Occident comme dans l'Orient. A partir de l'arrivée de saint Pierre, Rome, sous le rapport dont il s'agit en ce moment, se distingue, par un double caractère, de toutes les autres églises fondées par les apôtres. Celles-ci, sauf quelques cas exceptionnels, n'ont étendu le règne de l'Évangile que dans les contrées avec lesquelles elles avaient des relations de voisinage : elles ont été les foyers d'un prosélytisme plus ou moins local : Rome a été le foyer d'un prosélytisme universel. Les autres églises apostoliques n'ont pas exercé d'une manière continue leur zèle pour la propagation de la foi, et depuis bien des siècles elles n'ont rien fait : Rome a toujours travaillé à la grande œuvre. Cherchez une ville où cette parole : *Allez, enseignez toutes les nations,* ait constamment eu de l'écho, une ville que ce mot divin ait pour ainsi dire frappée d'un prosélytisme infatigable dans le temps et illimité quant aux lieux : vous n'en trouvez qu'une seule. Cela pourrait suffire pour caractériser le véritable centre du christianisme. Nous allons recueillir les traces de ce fait, en tant qu'il se réfléchit dans l'enceinte de Rome.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les origines du christianisme en Italie. Les travaux des papes des premiers siècles, pour la conversion de cette partie du monde, sont assez connus. Nous passons tout de suite à la France. Le martyrologe nous dit :

« A Reims, dans la Gaule, saint Xiste, disciple « du bienheureux apôtre Pierre, et consacré par lui

« premier évêque de cette ville ; il reçut sous Néron « la couronne du martyre [1]. »

« A Arles, saint Trophime, dont saint Paul a fait « mention en écrivant à Timothée, lequel ordonné « évêque par le même apôtre, fut envoyé le premier « dans cette ville pour y prêcher l'Évangile du « Christ : prédication qui a été, comme l'a écrit le « pape saint Zozime, une source d'où sont sortis des « ruisseaux de foi pour la Gaule entière [2]. »

Les contrées indiquées dans ces deux textes touchaient à peu près aux extrémités septentrionale et méridionale de la Gaule. Tandis que Trophime annonçait l'Évangile aux populations gauloises, qui étaient façonnées aux mœurs romaines, Xiste s'avançait jusque chez les tribus voisines de la Germanie, et fondait chez elles cette église de Reims, qui devait attendre le passage de Clovis et de ses Francs. Le centre de la Gaule était en même temps évangélisé, suivant la même tradition, par un autre envoyé de saint Pierre, Martial, qui l'avait accompagné de Jérusalem à Rome, et qui était, dit-on, ce même enfant que l'apôtre saint André avait désigné au Sau-

[1] Rhemis in Galliâ Sancti Xisti, discipuli beati Petri apostoli, qui ab eo primus ejusdem civitatis episcopus consecratus, sub Nerone martyrii coronam accepit. *Martyrolog. Roman. ad diem 1 septemb.*

[2] Arelate sanctus Trophimus, cujus meminit S. Paulus ad Timotheum scribens, qui ab eodem Apostolo Episcopus ordinatus, præfatæ urbi primus ad Christi Evangelium prædicandum directus est : ex cujus prædicationis fonte (ut sanctus Zozimus Papa scribit) tota Gallia fidei rivulos accepit. *Ibid., ad diem 29 decembr.*

veur [1] en lui disant : « Il y a ici un enfant qui a « cinq pains d'orge et deux poissons [2]. »

Y a-t-il encore aujourd'hui, dans l'enceinte de Rome, quelques monuments auxquels on puisse rattacher ces premières missions évangéliques dans la Gaule? A défaut de renseignements certains, nous avons de fortes vraisemblances. Comme saint Pierre a résidé, pendant une très-grande partie de son séjour à Rome, dans la maison du sénateur Pudens, remplacée actuellement par l'église de Sainte-Pudentienne, il est à présumer que c'est dans ce premier sanctuaire de Rome chrétienne qu'il a béni Martial et Xiste avant leur départ pour l'apostolat. Quant à saint Trophime, nous voyons, par le passage de la seconde épître à Timothée, où il est question de lui, qu'il avait dû accompagner saint Paul à Rome, et qu'une maladie l'avait retenu à Milet [3]. L'apôtre a écrit cette épître pendant son séjour à Rome. C'est donc dans cet intervalle de temps que Trophime,

[1] Evang. S. Joan., c. VI, v. 9.

[2] Nous suivons ici, par rapport à l'époque de l'arrivée de ces premiers missionnaires, une ancienne tradition de Rome et des Gaules, nonobstant le passage de Grégoire de Tours qui se trouve en opposition avec elle. Ce vénérable historien, si bon chroniqueur des choses de son temps, a toujours la même sincérité, mais non plus la même autorité quand il parle d'événements qui se sont passés quelques siècles auparavant. La même observation s'applique à la question relative à saint Denis, premier évêque de Paris. Nous indiquerons, du reste, le monument de Rome auquel on peut rapporter le départ de ces hommes apostoliques, si l'on adopte l'opinion qui en fixe l'époque au troisième siècle.

[3] Trophimum autem reliqui infirmum Mileti. c. IV, v. 20.

guéri de son infirmité, est devenu libre de rejoindre son maître. Or une tradition dont nous avons constaté ailleurs l'autorité, nous apprend que saint Paul a occupé, dans une hôtellerie, un logement qui forme aujourd'hui le souterrain de l'église de Sainte-Marie *in Via lata*. Il y a eu sa résidence dès le commencement de son séjour à Rome, et il l'a gardée au moins pendant deux ans. On ne peut pas affirmer, il est vrai, que la mission de Trophime ait eu lieu pendant que l'apôtre habitait ce quartier; mais nous ne pouvons guère supposer que saint Paul, après son arrivée dans la capitale du monde où il se trouvait en rapport direct avec les nations occidentales, et particulièrement avec le midi de la Gaule, ait tardé à les embrasser dans son ardente sollicitude, et qu'il n'ait pas exécuté ou du moins formé, durant les deux ans qu'il a passés dans cette auberge de la *Via lata*, le projet de faire porter la foi dans une contrée peu éloignée, qui entretenait avec Rome les relations les plus actives.

Les deux églises que nous venons de rappeler, si vénérables et si chères à tous les chrétiens, nous intéressent donc aussi comme français. Des traditions respectables nous induisent à les placer à la tête des antiquités de notre histoire. C'est le christianisme qui a fait la France, particulièrement parce qu'il a présidé, avec une puissance que rien n'aurait pu remplacer, à l'union de la race gauloise et de la race franque, qui a engendré notre nation. En ce sens moral, nos origines nationales ne sont ni dans les kromlecs des druides, ni sous les tentes des Germains. Nous pouvons les chercher au pied du Vimi-

nal, sous l'antique pavé de l'oratoire de Saint-Pierre, et au pied du mont Capitolin, dans l'auberge de Saint-Paul. La France chrétienne devrait vouer une offrande à ces deux églises.

Le pape saint Clément, disciple et troisième successeur de saint Pierre, qui, selon la tradition consignée dans le martyrologe, a envoyé dans la Gaule, Denys, le premier évêque de Paris [1], habitait le mont Cœlius, cette même région de Rome d'où devaient partir, quelques siècles plus tard, des apôtres pour l'Angleterre. Que si l'on préfère l'opinion suivant laquelle saint Denys, ainsi que saint Martial, saint Trophime et quelques autres ont reçu leur mission du pape Fabien au troisième siècle, les origines des églises de Paris et de plusieurs églises des Gaules se cachent alors, suivant toute apparence, dans les catacombes. Ce pape avait fait construire beaucoup de chapelles dans ces souterrains [2], et l'on sait qu'il s'est retiré dans le cimetière de Calixte, que nous nommons aujourd'hui catacombes de Saint-Sébastien.

En commençant par la Gaule, nous avons laissé de côté une autre église, que sa dignité, dans l'ordre hiérarchique, aurait dû nous faire placer en première ligne, l'église patriarcale d'Alexandrie, métropole de l'Afrique. « Marc évangéliste, disciple et interprète de « l'apôtre Pierre, écrivit l'Évangile suivant la prière

[1] Deinde Romam veniens à B. Clemente Romano Pontifice in Gallias prædicandi gratiâ directus est, etc. *Mart. Rom. ad diem 9 octob.*

[2] Hic multas fabricas per cœmeteria fieri præcepit. *Anast. Biblioth.*

« qui lui en fut faite par les Frères à Rome, et l'ayant « pris avec lui, il se rendit en Égypte, annonça le « premier le Christ à Alexandrie, et y fonda une « église [1]. » Les anciens témoignages s'accordent à établir que c'est de Rome que saint Marc a été envoyé par saint Pierre en Égypte. Il paraît donc, d'après la raison indiquée tout à l'heure, que cette mission se rattache également à la demeure de saint Pierre au pied du mont Viminal. Nous pouvons aussi rapporter de la même manière à ce monument la première prédication du christianisme en Espagne. « Les saints Torquatus, Ctésiphon, Secundus, Jan« daletius, Cécilius, Hésychius et Euphrasius, furent « ordonnés évêques à Rome par les saints apôtres, « et envoyés dans les Espagnes pour y prêcher la « parole de Dieu. Après avoir évangélisé diverses « villes, et soumis d'innombrables multitudes à la foi « du Christ, ils se sont reposés dans différents lieux « de cette contrée [2]. » On sait par ailleurs ce que saint Pierre et ses premiers successeurs ont fait pour établir le christianisme au-delà des Pyrénées et dans plusieurs autres pays. « Il est manifeste, dit Inno-

[1] Alexandriæ natalis B. Marci Evangelistæ. Hic discipulus et interpres Apostoli Petri, rogatus Romæ à fratribus, scripsit Evangelium : quo assumpto peregit in Ægyptum, primusque Alexandriæ Christum annuntians, constituit ecclesiam. *Martyrol. Rom. ad diem* 25 *aprilis.*

[2] In Hispaniâ Sanctorum Torquati, Ctesiphontis, Secundi, Jandaletii, Cæcilii, Hesichii, et Euphrasii, qui Romæ à Sanctis Apostolis Episcopi ordinati, et ad prædicandum verbum Dei in Hispanias directi sunt : cùmque variis urbibus evangelizassent, et innumeras multidines Christi fidei subjugassent, in eâ provinciâ diversis locis quieverunt. *Martyrol. Rom. ad diem* 15 *maii.*

« cent I[er] dans une de ses lettres, que dans toute
« l'Italie, les Gaules, les Espagnes, l'Afrique, la Sicile
« et les îles intermédiaires, personne n'a fondé des
« églises, si ce n'est ceux que le vénérable apôtre
« Pierre ou ses successeurs ont élevés au sacer-
« doce [1]. » Les papes de cette époque ordonnaient *évêques des gentils* de nombreux missionnaires chargés de créer eux-mêmes leurs diocèses par la conversion des infidèles, comme des rois qui seraient couronnés d'avance pour les royaumes qu'ils sauraient conquérir par leur sagesse et par leurs armes [2]. Les noms de beaucoup de ces évêques sont inconnus, ainsi que les particularités de leur mission. Toutefois il est à peu près sûr que plusieurs d'entre eux ont dû être consacrés dans le souterrain semi-circulaire des catacombes de Saint-Sébastien, qui a été, ainsi que nous l'avons remarqué dans un autre chapitre, la résidence et la cathédrale de plusieurs papes des premiers siècles, et dans lequel ils faisaient des ordi-

[1] Cùm sit manifestum in omnem Italiam, Gallias, Hispanias, Africam, Siciliam, insulasque interjacentes, nullum hominum instituisse ecclesias, nisi eos, quos venerabilis Petrus apostolus aut ejus successores instituerunt sacerdotes. *Innocent. I, Epist. ad Decent.*

[2] Refert in Bibliothecâ Photius (Cod. XLVIII) Caïum doctissimum clarissimumque Romanæ Ecclesiæ presbyterum, pontificibus Victore et Zephyrino, Gentium Episcopum ordinatum esse, χειροτονηθῆναι ἐθνῶν Ἐπίσκοπον, et veluti regem inunctum et coronatum ei regno quod vi et consilio esset adepturus. Eo ferè modo Pontifices Romani consecravere episcoporum partem longè maximam, quos deinde immitterent ad debellandas fideique jugo subjiciendas provincias illas quas in epistolâ suâ enumerat Innocentius Primus. *Thomassin. de Veter. et nov. Eccles. discipl.*; p. 1, lib. I, c. LIV.

nations. Les récits de cette époque, si sobres en fait de détails purement descriptifs, n'ont pas pris soin de nous retracer quelques-unes des admirables scènes qui ont eu lieu, à cette occasion, dans ce souterrain. Ils nous en laissent seulement entrevoir une; elle s'est passée lors du séjour à Rome de Faustin et de Jovite, prêtre et diacre de Brescia. « Les deux con-« fesseurs de la foi parvinrent, dirent leurs *actes*, « jusqu'au lieu qui est appelé *aux Catacombes* [1]. « Là ils trouvèrent le pontife qui se cachait, par « crainte des païens, parmi les sépulcres des saints « martyrs [2]. Ils lui dirent : Bienheureux pontife, « que la bénédiction du Seigneur soit avec votre « esprit..... Puis ils lui firent cette déclaration : No-« tre Seigneur et Rédempteur nous a dirigés vers « vous pour que vous ordonniez évêque notre frère « Callimère, et que vous l'envoyiez à la ville de « Milan. Ayant entendu ces choses, le pontife, rem-« pli d'une grande joie, se conforma à leur saint « avertissement [3]. Il consacra Callimère, et suivant « leur recommandation, il le fit partir pour la ville « de Milan, afin qu'il y fût le pasteur du peuple « chrétien. » C'était un beau spectacle que celui d'une consécration épiscopale dans cette métropole

[1] Ad locum qui ad catacumbas dicitur, usque pervenerunt. *Act. SS. Faustin. et Jovit.*

[2] Inter sepulcra sanctorum martyrum propter metum paganorum latitantem qui dixerunt ad eum : Benedictio Domini cum spiritu tuo, beatissime pontifex.

[3] Magno repletus gaudio, beatorum martyrum sancta adimplevit monita, consecravit eum, et ad urbem Mediolanensem, etc.

des catacombes. Nous pouvons nous le représenter d'une manière assez vraisemblable, et il est à regretter qu'un peintre n'en ait pas fait le sujet d'un tableau, dont les détails pourraient approcher beaucoup de la vérité historique. Figurez-vous, dans les rampes souterraines, par lesquelles on descend en ce lieu, quelques lampes d'airain ou de terre cuite, posées dans de petites niches le long du mur, et offrant, comme celles qu'on a retrouvées dans plusieurs cimetières, l'image du bon Pasteur, ou une colombe ou des palmes. L'église est éclairée par des torches que portent les lévites, et par une grande lampe suspendue, que trois chaînes attachent à la voûte, conformément à l'ancien tableau, dont nous avons parlé ailleurs, qui retraçait la déposition des corps de saint Pierre et de saint Paul en cet endroit. Près de l'entrée, quelques spectateurs sont rangés du côté opposé à celui où le siége pontifical est adossé au mur. Leur tunique grossière, noircie par la pouzzolane, fait ressortir la blancheur symbolique des vêtements sacerdotaux : ce sont des fossoyeurs, employés à ouvrir ou à fermer des tombes dans les corridors adjacents; ils ont quitté pour quelques moments leurs bêches, afin d'avoir la consolation d'assister à la sainte cérémonie. Le puits sépulcral, qui est au centre de l'église, s'ouvre comme une image de cette fosse, présente partout, que la main des persécuteurs creuse incessamment sous les pas des hommes de Dieu. Tout à côté, le nouvel élu est à genoux devant le pontife consécrateur, assis sur cette chaire intrépide, qui a été la chaise curule de tant de papes martyrs.

Il suffit de savoir que cette résidence a dû servir à l'ordination de quelques-uns de ces évêques missionnaires, pour que nous devions la placer, sous le rapport qui nous occupe en ce moment, après la maison de Pudens et les chambres de la *Via lata*. Ces églises nous apparaissent comme trois sources, d'où le fleuve de la prédication évangélique a fait couler ses premiers flots dans plusieurs pays, notamment dans les Espagnes et dans les Gaules.

Le christianisme fut aussi porté de très-bonne heure parmi les populations celtiques de la Grande-Bretagne. L'ancien historien de l'église d'Angleterre, Bède, rapporte que, dans le second siècle, un roi de ces pays écrivit au pape Eleuthère pour lui demander des missionnaires chrétiens, et que ce pontife s'empressa de satisfaire à ce pieux désir [1]. Mais c'est l'origine du christianisme chez les Anglo-Saxons qui nous fournit des particularités très-distinctement relatives aux monuments de Rome. Les Anglais qui séjournent dans cette ville ne manquent pas de visiter, comme le font tous les étrangers, cette belle villa du mont Palatin, qui appartient aujourd'hui à un de leurs respectables compatriotes. Lorsque, de la partie de la terrasse tournée vers le midi, ils contemplent, à travers les grands débris du palais

[1] Cùm Eleutharius, vir sanctus, pontificatui Romanæ Ecclesiæ præsset, misit ad eum Lucius Britannorum rex epistolam, obsecrans ut per ejus mandatum Christianus efficeretur. Et mox effectum piæ postulationis consecutus est, susceptamque fidem Britanni usque in tempora Diocletiani principis inviolatam integramque quietâ pace servabant. *Eccles. histor. Gentis Anglorum*, lib. I, c. IV.

des Césars, le panorama si pittoresque qui se déploie au-delà, beaucoup d'entre eux ne songent guère à fixer leurs regards sur une maison blanchâtre, située à une très-petite distance, sur la pente du mont Cœlius, attenant à une église que précède un portique carré, et ayant près d'elle trois petits édifices qui se détachent sur un fond de verdure. C'est pourtant de là que sont sortis, il y a plus de douze siècles, les apôtres de leur nation. Cette maison est le monastère fondé par saint Grégoire, et elle conserve encore des monuments de ce grand pape.

Saint Grégoire n'avait pas encore été élevé au pontificat, lorsqu'un jour, passant par le Forum, il vit trois enfants que l'on avait amenés à Rome pour les vendre [1]. S'étant informé d'où ils étaient venus, on lui répondit que c'était des Angles; non, répondit-il, dites plutôt que ce sont des anges [2]. Ces pauvres enfants avaient en effet des figures angéliques, et leur teint blanc ressemblait à celui que les peintres donnaient aux esprits célestes, représentés sous des formes humaines [3]. Il paraît que la situation même du monastère de Saint-Grégoire n'a pas été étrangère à cette rencontre providentielle qui a eu de si grandes suites pour l'Angleterre. En rentrant dans sa maison ou en sortant, Grégoire était obligé de passer et repasser souvent par le Forum. Comme son couvent se trouvait dans les environs, il est bien vraisemblable qu'en recueillant ces trois

[1] In foro... tres pueros venales. *Bed.*, lib. II, c. I.

[2] Non Angli, sed Angeli. etc. *Vit. S. Greg. à Joan. Diac.*

[3] Angelicam faciem habebant. *Bed.*, *ibid.*

enfants, que Dieu avait mis sur son chemin, leur charitable protecteur s'est empressé de les conduire d'abord dans son monastère, dont il avait fait aussi une maison de charité. Il entrait d'ailleurs dans ses vues qu'ils fussent élevés dans un cloître[1]. Ce n'est pas sans raison que je note les circonstances qui peuvent nous persuader qu'ils ont eu un asile, provisoire au moins, dans cette maison. Il est intéressant de penser que ces trois petits êtres, orphelins de famille et de patrie, et prémices du christianisme futur d'un grand peuple, se sont agenouillés dans cette même église, où nous retrouvons des monuments de cette époque; qu'ils se sont assis à cette table, que nous touchons encore aujourd'hui de nos mains, autour de laquelle saint Grégoire nourrissait chaque jour douze pauvres et les servait lui-même : touchante figure de ce banquet évangélique, que, peu d'années après, ses envoyés devaient offrir à la patrie de ces enfants pour la nourrir de la parole de vérité et du pain de vie. Au surplus, ce repas quotidien des pauvres a été un des signes de cette même charité qui lui fit recueillir ces orphelins. Les inspirations de son zèle pour la conversion de l'Angleterre se trouvent liées, du moins sous ce rapport, à cette vieille table mille fois bénie.

Ces enfants furent en effet des anges dans un autre sens que celui qui avait frappé d'abord le bon cœur de Grégoire. Un marchand barbare les avait traînés à Rome, mais la douce Providence les y avait

[1] Pueros Anglos... ut in monasteriis dati Deo proficiant. *Epist Greg. ad Candid. presbyt. ubi de redim. Angl. in Galliâ.*

envoyés. Leur apparition fut comme un éclair qui dirigea sa pensée vers le pays d'où ils étaient venus. Il demanda la permission de partir, pour y prêcher l'Évangile. Il ne put l'obtenir, parce que les Romains s'opposaient à un projet qui leur aurait fait perdre le secours de ses conseils et de son génie, que les circonstances leur rendaient nécessaires : sa charité se trouva, pour le moment, enchaînée par l'estime de ses concitoyens. Mais la pensée de la conversion de l'Angleterre avait pénétré dans son âme trop profondément, pour pouvoir en sortir : son élévation à la papauté lui permit enfin de la réaliser. Il jeta les yeux sur un saint homme, humblement caché dans le monastère que Grégoire avait fondé sur le mont Cœlius. Lorsque nous traversons aujourd'hui le portique de ce couvent, nous y lisons, sur un marbre, les noms de beaucoup d'hommes illustres que cette maison a donnés à l'Église. Parmi les premiers noms de cette liste, se trouve celui de cet Augustin, qui est devenu l'apôtre de l'Angleterre [1]. Ce religieux était très-fervent dans l'oraison : nul ne devient apôtre s'il n'a commencé par être un homme de prière, et saint Grégoire connaissait trop bien cette vérité, pour confier cette mission à celui qui n'y aurait pas été préparé, comme l'avaient été les apôtres, par les exercices du Cénacle. Or il y avait dans ce monastère un oratoire, un autel où les religieux savaient que leur père Grégoire avait obtenu du ciel une faveur insigne. Leur piété avait une vénération et un attrait

[1] Augustinum cum aliis domûs suæ monasterii in Britanniam evangelizandi gratiâ destinavit. *Joan. Diacon.*

particulier pour cet oratoire privilégié, et Dieu sait les prières qu'Augustin y a faites avec les autres religieux de cette maison qui devaient partir avec lui, les larmes d'apôtre qu'ils y ont versées, les dons de lumière et de zèle qu'ils y ont reçus. Nous voyons encore aujourd'hui près du sanctuaire de l'église, cet autel, cet oratoire où l'on a beaucoup prié alors pour la conversion de la jeune Angleterre.

On conserve aussi dans ce monastère un autre objet que je ne dois point passer ici sous silence. C'est une chaire pastorale en marbre, vénérable par son antiquité. Est-ce la chaire même de saint Grégoire? Peut-être. Mais si elle a servi seulement à quelques-uns de ses successeurs, à Grégoire II, par exemple, qui a fondé l'église actuelle, elle est toujours un antique monument de cette même autorité pontificale, en vertu de laquelle Grégoire Ier a donné au moine Augustin sa mission apostolique.

Près du monastère se trouve un groupe de trois petits édifices. Sur la porte de l'un, on lit : *Triclinium* (ou salle à manger) *des pauvres;* c'est là que se conserve la table dont nous avons parlé. L'autre est consacré à la mère de saint Grégoire, ainsi que l'annonce l'inscription de la porte : *Mémoire restituée de sainte Sylvie*. Entre ces deux édifices est placé la basilique peu spacieuse que Grégoire a dédiée à saint André. Il y annonçait la parole de Dieu, et il y a prêché, entre autres, pour la fête de ce saint, une homélie qui est la cinquième du premier livre de ses homélies sur les Évangiles. Plusieurs autres églises, notamment celles de Sainte-Sabine, de Saint-Étienne-le-Rond, de Saint-Clément et des saints Nérée et

Achillée, nous offrent aussi la chaire ou le lieu dans lesquels on sait que ce grand orateur chrétien du sixième siècle a prononcé tel ou tel discours, que nous retrouvons dans ses œuvres. On voit aussi dans l'église de son monastère, une image de la sainte Vierge qui remonte à cette époque, et la cellule où le saint religieux dormait, avec cette inscription : *Grégoire soulageait ici, par un court repos, ses membres fatigués par les veilles et le long travail du jour et de la nuit* [1]. Son autre lit de repos, son lit funèbre est à Saint-Pierre, dans la chapelle où ses restes ont été déposés lors de la construction de la nouvelle basilique vaticane. L'ancien tombeau portait cette épitaphe : *Ici repose saint Grégoire pape, qui a siégé treize ans, six mois, dix jours; il a été déposé le quatrième jour des ides de mars* [2].

Les monuments, les lieux, les souvenirs dont nous venons de parler se trouvent liés, de diverses manières, à la prédication du christianisme aux Anglais, soit en rappelant le grand pape qui l'a ordonnée, soit en nous faisant voir le monastère d'où cette prédication est sortie, soit enfin en nous montrant, dans cette maison, quelques objets qui ont dû figurer dans la préparation de cette œuvre. Le même monastère renferme aussi des monuments de l'époque où un schisme déplorable a mutilé, sous les voûtes des vieilles cathédrales de l'Angleterre, le dépôt de la foi

[1] Nocte dieque vigil longo hic defessa labore
Gregorius modicâ membra quiete levat.

[2] Hic requiescit sanctus Gregorius papa, qui sedit annos XIII, menses VI, dies X, depositus IV, Idus mart.; citée par *Jean le Diacre, in Vitâ S. Gregor.*

que son apôtre leur avait confiée. Ce sont des tombeaux et des inscriptions sépulcrales, incrustées dans les murs du portique. L'une d'elles est ainsi conçue : « A Robert Pecham, Anglais, chevalier, autrefois « conseiller de Philippe et de Marie, rois d'Angle- « terre et d'Espagne, illustre par sa naissance, sa foi, « sa vertu, lequel n'ayant pu voir sans une extrême « douleur, sa patrie se détacher de la foi catholique, « quitta toutes les choses qui d'ordinaire sont ai- « mées en cette vie, et partit pour cet exil volon- « taire[1]. Après six années, ayant institué pour « héritier de ses biens, par testament, les pauvres du « Christ, il passa, de sa très-sainte vie dans un autre « monde, le septembre de l'an quinze « cent soixante-neuf, à l'âge de cinquante-quatre « ans. Thomas Golwell, évêque d'Asaph, et Thomas « Kirton, anglais, ses exécuteurs testamentaires, lui « ont élevé ce monument. » Ce vieux catholique a reçu l'hospitalité dernière, celle de la tombe, sous le toit de ce même monastère qui avait accueilli ou protégé, dix siècles auparavant, ces trois petits enfants par lesquels a commencé le christianisme des Anglais. Son cercueil a été déposé dans le berceau même de l'église d'Angleterre. La pierre, où nous lisons, sous le portique de saint Grégoire, le nom du moine Augustin, et cette autre pierre, placée tout à côté, où nous lisons l'épitaphe du chevalier

[1] .... Qui cùm patriam suam à fide catholicâ deficiscentem sine summo dolore non posset aspicere, relictis omnibus quæ in hâc vitâ carissima esse solent, hoc voluntario profectus exilio, post sex annos pauperibus Christi testamento institutis, etc.

Robert Pecham, sont comme deux bornes qui marquent, non pour l'avenir, je l'espère, mais seulement pour le passé, l'ouverture et la clôture de la grande période catholique de l'Angleterre. On peut joindre à cette épitaphe un portrait du seizième siècle, qui a été fait pour la maison attenante à l'église de saint Vital martyr, au pied du mont Quirinal. En voici l'inscription : « Jean Fischer, Anglais, évêque de « Rochester, créé par Paul III cardinal du titre de « Saint-Vital, qui toutefois a reçu la pourpre du mar- « tyre avant celle du cardinalat, ayant été mis à mort, « l'an du Christ mille cinq cent trente-cinq, à l'âge « de soixante-seize ans, par Henri VIII, pour avoir « défendu la foi catholique et la primauté du siége « apostolique. Il est presque le premier qui ait « réfuté Luther et les luthériens par de savants « écrits [1]. » Depuis lors l'église de Saint-Vital n'a plus eu de titulaire : restée veuve, comme ancienne église cardinaliste, elle attend peut-être, pour reprendre son titre, un successeur de l'évêque Fischer. L'attendra-t-elle encore longtemps? Est-il probable que des siècles doivent s'écouler, avant que les siéges d'Augustin, de Laurent, archevêques de Cantorbéry, de Mélitus, évêque de Londres, puis archevêque de Cantorbéry, de Juste, évêque de Rochester, d'Hono-

[1] Joannes Fischerus, Anglus, episcopus Roffiensis, cardinalis à Paulo III creatus, tit. S. Vitalis, qui prius tamen martyrii quam cardinalatûs purpuram accepit, ab Henrico VIII, ob fidei catholicæ et sedis apostolicæ primatûs defensionem, occisus anno Christi M. D. XXXV, ætatis verò 76. Primus ferè omnium Lutherum et lutheranos scriptis suis doctissimè confutavit.

rius, archevêque de Cantorbéry, tous venus du monastère de Saint-Grégoire, voient se renouer, par leur union au centre de l'unité, la chaîne, brisée pour eux, de la succession apostolique? Il serait difficile de croire que cette époque soit bien éloignée, si les signes, qui se produisent de nos jours, continuent de se développer. Qu'il soit donné du moins au Pontife, aujourd'hui héritier de la chaire et de la piété de saint Grégoire comme de son nom, qui a vécu dans son monastère, qui en a été l'abbé comme lui, qui a souvent prié dans son oratoire, qui est sorti, comme lui, de cette humble maison pour être élevé sur le siége de saint Pierre, qu'il lui soit donné d'entrevoir le jour où l'Église d'Angleterre retrouvera sa vénération nationale pour le monument de son berceau!

Les quartiers de Rome, qui figurent parmi les origines chrétiennes de quelques autres nations dont nous allons parler, ne sont pas, à cet égard, des monuments aussi spéciaux que l'est, relativement à l'Angleterre, le couvent de Saint-Grégoire. Mais l'histoire de la conversion de ces peuples entremêle ces monuments à ses premiers récits. On se ménage un genre d'intérêt généralement trop négligé, lorsqu'on peut, en parcourant l'enceinte de Rome, l'histoire à la main, y remarquer, de distance en distance, les nids d'où se sont envolés les aigles de la prédication évangélique, ou dans lesquels ils sont venus mourir.

Avant qu'Augustin eût porté la lumière chez les Angles, la partie septentrionale des îles Britanniques avait déjà vu arriver les messagers de la foi. Dans le cinquième siècle, Pallade avait été envoyé, en qualité d'évêque, dans la Scotie ou l'Hibernie, par le

pape Célestin I[er]. Mais quel qu'ait pu être le zèle de ce missionnaire, la conversion de l'Irlande au christianisme est due à saint Patrice. Suivant certains chroniqueurs, ce jeune Hibernien avait été vendu comme esclave, dans son enfance, et il avait séjourné pendant plusieurs années dans des contrées soumises à la domination romaine. D'autres ajoutent qu'il fut élevé dans la Gaule, et qu'il y reçut une éducation très-pieuse. Lorsque la vocation d'apôtre descendit sur lui, il tourna ses regards vers sa patrie et vers Rome. Écoutons le compilateur de ses *Actes*, Jocelin : « Patrice voulut se rendre auprès du siége fondé sur « la pierre. Il désirait se pénétrer plus profondé- « ment des règles canoniques de la sainte Église ro- « maine, et obtenir, pour sa mission et ses actes, la « force que donne l'autorité apostolique [1]... Le bon « Dieu favorisa son voyage. Arrivé dans la ville, qui « est la tête de l'univers, il visita, comme il le devait, « avec une grande dévotion, les tombeaux des apô- « tres et des martyrs [2]. Il se concilia aussi l'amitié et « les bonnes grâces du pontife (Célestin I[er])... Celui- « ci le consacra évêque, et le destina à la conversion « de l'Hibernie [3]. » Suivant un de ses historiens,

[1] Sanctæ Romanæ Ecclesiæ canonicis institutis imbui, cupiens auctoritate apostolicâ iter et actus suos roborari. *Vit. S. Patric., auct. Jocelino.*

[2] Ad urbem orbis caput devenit, *apostolorum et martyrum memorias*, debitâ devotione venerationis visitans. *Ibid.*

[3] Hic autem S. Patricium... in pontificem tandem consecravit, ipsumque ad convertendam gentem Hibernicam destinare decrevit. *Ibid.*

saint Patrice aurait été sacré dans un autre pays[1]; mais la chronique de Sigebert confirme[2], sur ce point en particulier, le récit de Jocelin, et celle qui en diffère quant à cette circonstance, rapporte également le voyage de saint Patrice à Rome.

Lorsqu'on songe quel martyre l'Irlande a souffert, pendant les trois derniers siècles, pour son attachement à la foi catholique, on suit, avec plus d'intérêt encore, les pas de son apôtre, commençant sa carrière par *visiter*, dans le centre de l'unité catholique, *les tombeaux des martyrs*. Les basiliques de saint Pierre, de saint Paul, de saint Sébastien, de saint Laurent, de sainte Agnès, forment les principaux points de ce pèlerinage.

Les îles Britanniques ne tardèrent pas à devenir elles-mêmes une pépinière d'hommes apostoliques. Ceux d'entre eux qui appartenaient à la race anglo-saxonne, durent naturellement se diriger vers les provinces occupées par les tribus de leurs compatriotes, qui n'étaient pas encore chrétiennes. Ils ne durent pas oublier non plus les forêts de la Germanie, parmi lesquelles se trouvait le berceau de leur nation : la communauté de langage leur donnait une grande facilité pour y prêcher l'Évangile. Un de ces missionnaires, saint Wilfrid était venu à Rome dans sa jeunesse. Eddius, qui a écrit sa vie, rapporte que pendant plusieurs mois, il y visita chaque jour les lieux saints[3]. Mais il remarque particulièrement, en

[1] *Prob., in vit. S. Patr.*

[2] *Sigebert., in Chron.*

[3] Per multos menses loca sanctorum omni die circumiens. *Vit. S. Wilf., auct. Eddio*, c. v.

racontant son arrivée dans cette ville, que le jeune pèlerin se mit en prières dans l'oratoire de Saint-André, et qu'il y demanda à Dieu, par l'intercession de cet apôtre, l'intelligence pour lire l'Écriture, et l'éloquence pour convertir les païens [1]. Les pèlerins anglais avaient une dévotion particulière pour l'oratoire de Saint-André, parce que c'était à cet apôtre que saint Grégoire avait dédié une église, dans son monastère du mont Cœlius, d'où étaient sortis les apôtres de l'Angleterre. De retour dans son pays, Wilfrid y fut fait évêque; puis chassé de son siége par la violence d'un roi dont il combattait les passions, il revint alors à Rome pour y demander justice et appui, et il y trouva l'un et l'autre. Il fut admis à siéger dans un concile contre les monothélites, qui se tint dans la basilique de Latran [2]. C'est à l'occasion de ce second voyage à Rome qu'il a semé la parole de Dieu dans la Frise. Il a travaillé aussi à la conversion des Anglo-Saxons méridionaux.

Le souvenir du principal apôtre de la Frise et de la Hollande, né aussi en Angleterre, est particulièrement lié à une des anciennes basiliques de la ville sainte. Wilbrod, qui avait fait le voyage de Rome, au commencement de son apostolat, s'y rendit de nouveau

[1] Romam venit, et in oratorio sancto Andreæ dedicato, supra cujus summitatem quatuor Evangelia posita erant, humiliter genuflectens oravit... ut pro suâ intercessione Dominus ei legendi ingenium et docendi in gentibus eloquentiam concedisset. *Ibid.*

[2] Tunc congregantibus sanctissimis episcopis et presbyteris plus quam quinquaginta in Basilicam *Salvatoris* Domini nostri J.-C. quæ appellatur *Constantiniana*, etc. *Ex eod. Eddio.*

quelques années après : il fut sacré évêque de la Frise par le pape Sergius, dans la basilique de Sainte-Cécile[1].

Mais la propagation du christianisme en Allemagne se rattache principalement aux travaux apostoliques d'un autre anglais, et à l'impulsion donnée par lui. S'il n'est pas sans intérêt de connaître le lieu et les circonstances du baptême d'un enfant devenu par la suite un grand personnage, cet intérêt augmente lorsqu'il s'agit du lieu où s'est accompli ce qu'on pourrait appeler le baptême d'un peuple, je veux dire l'acte qui a donné un caractère stable à son initiation chrétienne. Cet acte a eu lieu, pour l'Allemagne, dans la basilique de Saint-Pierre, lors du second voyage de saint Boniface à Rome en 723, sous Grégoire II. Il y avait fait un premier voyage en 719, et il avait reçu la mission d'évangéliser la Germanie. Rappelé quelques années après pour rendre compte de ses travaux, il partit pour l'Italie, entouré d'une troupe de ses frères en Dieu, première députation de cette chrétienté naissante. « Du plus loin qu'il aperçut les murs de « Rome, dit la chronique contemporaine, il rendit « grâce à Dieu, et se recommanda aux saints apô- « tres[2]. » Le pape le fit venir dans l'église de

[1] Ordinatus est autem in ecclesiâ sanctæ martyris Cæciliæ, die natalis ejus, imposito sibi à Papâ memorato nomine Clementis, ac mox remissus ad sedem episcopatûs sui. *Beda*, lib. V, c. XII. — Suivant Albinus Flaccus (apud *Surium*, t. VI), saint Wilbrod aurait été ordonné dans la basilique même de Saint-Pierre : publicè in ecclesiâ Beatissimi Petri Principis Apostolorum cum magnâ dignitate more apostolico eum ordinavit (Papa) archiepiscopum.

[2] Conspectisque Romanæ urbis mœnibus, Deo gratias agens

Saint-Pierre, s'entretint avec lui pendant des jours entiers, et le consacra évêque à la fête de la Saint-André. Son nom anglais de Wilfrid fut changé à son sacre en celui de Boniface. Tout indique que cette ordination a été faite dans la basilique vaticane. Après sa consécration, il déposa dans la confession de Saint-Pierre un écrit qui se terminait par ces mots : « Moi, Boniface, chétif évêque, j'ai « écrit, de ma propre main, ce papier contenant « mon serment de fidélité, et en le posant sur le « corps sacré de saint Pierre, je promets d'observer « ce serment devant Dieu, mon témoin et mon « juge[1]. » Le *chétif évêque* reprenant ensuite son bâton ou sa mule de voyage, retourna s'enfoncer dans les forêts de la Germanie pour y accomplir son œuvre ; l'histoire sait combien elle fut grande. Saint Corbinien, qui a été aussi un des premiers prédicateurs du christianisme en Allemagne, saint Amand qui a prêché sur les rives de la Garonne, de l'Escaut et du Danube, saint Kilien qui a évangélisé la Franconie, vinrent également se prosterner à la Confession de Saint-Pierre[3], d'où partirent, en d'autres temps, Paul, Formose, Donat, Léon, Marin, missionnaires

beatorum Apostolorum patrocinio se commendavit. *Wilbald, Vit. S. Bonif.*

[1] Hunc etiam indiculum sacramenti ego Bonifacius exiguus episcopus manu propriâ scripsi, atque ponens supra sacratissimum corpus Sancti Petri, ita, ut præscriptum est, Deo teste et judice, feci sacramentum, quod et servare promitto. *Ibid.*

[2] *Arib., in vit. S. Corbinian. — Act. S. Landolini à S. Aulbert. script., ubi de S. Amando.—Act. S. Kilian.*

du pape Nicolas I[er] chez les Bulgares[1], l'évêque de Tusculum, Egidius, envoyé dans la Pologne par Jean XIII, et Wilbald, Prochore, Jordan, Godefroi, Lucide, Angelot, Octavien et Julin qui reçurent une mission apostolique pour la Vandalie[2].

La vie de saint Anschaire, écrite par Rembert, son disciple et son successeur, nous apprend que le pape Grégoire IV, en l'instituant son légat pour répandre le christianisme chez les Suédois, les Danois, les Islandais et tous les peuples du nord[3], lui conféra cette mission avec l'appareil d'une cérémonie imposante, dans laquelle il frappa d'anathème quiconque tenterait d'arrêter la marche du nouvel apôtre[4]. « Cet anathême, dit une ancienne chronique « en vers, fut prononcé devant le lieu consacré par « un corps bienheureux qui en a fait sa demeure « terrestre, devant l'arche de ton sépulcre, ô portier « du ciel[5] ! »

Saint Cyrille, apôtre des Slaves, a été inhumé dans la basilique de Saint-Clément. Sous le nom de

[1] *Anast., in Nicol. I.*

[2] Ann. Baron. ad an. 965.

[3] Atque ipsam in præsentiâ constitutum legatum in omnibus circumquaque gentibus Saconum, Danorum, Farriæ, Gonlandon, Islandon, Scridelidon, Slavorum, necnon septentrionalium atque orientalium nationum, etc. *Rembert.*, *in vit. Ansch.*

[4] Ante corpus et confessionem S. Petri apostoli publicam Evangelizandi tribuit auctoritatem,... omnem resistentem,... anathematis mucrone percussit. *Ibid.*

[5] Ante locum veneranda sacrat quem gleba beati
Corporis, ante tuam, paradisi Janitor, arcam,
Addidit edictum super hoc anathema fremendum.
Vit. Metric. S. Ansel. à Gualdone.

Constantin le Philosophe, il s'était fait connaître à Bysance, et, d'après Anastase, il avait réclamé avec force contre une erreur de Photius. Celui-ci n'était pas encore séparé de l'unité, mais il marchait déjà dans des voies tortueuses pour monter sur le siége patriarcal de Constantinople. Qui sait si la douleur qu'éprouva Cyrille en voyant les maux dont l'Église était menacée par l'ambition d'un homme pour lequel il avait de l'amitié, n'a pas été un des motifs qui ont concouru à lui faire accepter volontiers la mission qui l'éloignait de son pays? Dans ses courses évangéliques parmi les populations slaves, il demeura toujours fidèle à la communion et à l'autorité du Saint-Siége; car ayant été appelé à Rome pour y rendre compte de ses travaux, comme l'avait fait précédemment Boniface, l'apôtre de la Germanie, il partit sur-le-champ. Il y fut consacré évêque, ainsi que Méthodius, son frère et son compagnon de voyage; la prêtrise et le diaconat furent conférés aux disciples qu'ils avaient amenés et qui devaient s'en retourner avec eux[1]. Mais Dieu avait marqué à Rome le terme des courses de Cyrille; il l'appela dans le sein de son repos. Méthodius demanda la permission d'emporter son corps avec lui. Le pape, qui était alors Adrien II, y avait consenti, mais le clergé et le peuple ne purent se résigner à laisser partir ce glorieux cadavre que la Providence leur avait donné. Forcé de céder à cette violence

[1] Consecraverunt ipsum et Methodium in episcopos, necnon et cæteros eorum discipulos in presbyteros et diaconos. *Auctor prioris vit. S. Cyril.*

de la vénération publique, Méthodius pria seulement que le corps de son frère fût déposé dans l'église dédiée à saint Clément. La raison de ce choix était touchante. On sait que saint Clément, pape du premier siècle, avait été exilé au-delà du Pont-Euxin, dans la Chersonèse, et qu'il y avait été martyrisé. Un temple construit plus tard sur son tombeau, dans une île tout près du rivage, avait été détruit dans les incursions des barbares; son cercueil de pierre avait été couvert par les flots [1]. Sous l'empereur Michel, un prêtre, nommé Philippe, avait reporté son corps à Cherson; c'était là qu'il se trouvait lorsque saint Cyrille le prit avec lui en partant pour Rome [2]. Il était donc bien convenable que cet évêque des Slaves y reposât dans la basilique, on pourrait dire dans la maison de ce pape, mort aussi bien loin de ses foyers paternels, et qu'il avait rapporté de ses propres mains dans cette même église pour lui rendre un tombeau natal. La demande de Méthodius ne pouvait manquer d'être accueillie; le corps fut déposé parmi les acclamations du peuple dans un monument placé vers la droite du sanctuaire [3]. Dans le seizième siècle,

[1] Ab incursu barbarorum templum illud destructum erat, et arca cum corpore marinis fluctibus obruta. *Catal. SS.* l. X, *ex Leon. Ostiens.*

[2] Corpus ipsum à sancto Cyrillo Slavorum episcopo inde sublatum et Romam delatum, atque in ecclesiâ ejus nomine fabricatâ reconditum est ubi requiescit miraculis clarens. *Ibid.*

[3] Annuit hujusmodi petitioni præsul sanctissimus, et concurrente cleri ac populi maximâ frequentiâ cum ingenti lætitiâ et reverentiâ multâ, simul cum locello marmoreo in quo pri-

on a retrouvé ces reliques sous l'autel d'une chapelle très-ancienne [1]. Le corps de saint Ignace, évêque d'Antioche, qui a souffert à Rome sous le règne de Trajan, repose aussi dans cette église. Peu de temps après son martyre ses restes avaient été transportés dans sa ville épiscopale par les disciples qui l'avaient accompagné à Rome. Ils furent reportés dans cette ville, vraisemblablement à l'époque de la prise d'Antioche par les Sarrasins au septième siècle. La basilique de Saint-Clément fut très-convenablement choisie pour recevoir ce dépôt sacré. Ces deux saints avaient été contemporains, et cette église est tout près du Colisée, où saint Ignace a été dévoré par les bêtes et dont le sol a été teint de son sang. Ainsi un des premiers papes, troisième successeur de saint Pierre à Rome, et martyrisé dans la Chersonèse, un des premiers évêques grecs de l'Asie, successeur de saint Pierre à Antioche, martyrisé à Rome, et l'apôtre des Slaves, mort à Rome en y faisant sa profession de foi, se trouvent réunis dans la même église, pour que leur commun tombeau soit un témoin qui rappelle l'antique unité. Tous les Russes pieux qui sont rentrés dans cette unité doivent aimer cette vieille église de Saint-Clément; elle leur dira beaucoup de choses, et ils en ont beaucoup aussi à y demander à Dieu. Quant à ceux qui en scrutant

dem illum prædictus Papa condiderat, posuerunt in monumento ad id præparato in basilicâ B. Clementis, ad dexteram partem altaris ipsius. *Auct. prioris vit. S. Cyril.*

[1] Quorum sacras reliquias nuper sub altari in ejusdem ecclesiæ sacello pervetusto repertas esse accepi. Baron., *not. ad martyrol. de SS. Cyril. et Meth., ad diem 9 mart.*

le fond de leur cœur, y découvrent que des pensées terrestres se placent entre eux et la vérité catholique vers laquelle ils sont intérieurement attirés, qui sentent déjà la chaleur de ce flambeau, sans marcher encore à sa lumière, la visite de cette église est pour eux tout à la fois bonne et triste. Qu'ils y prient du moins l'apôtre catholique qui inventa l'alphabet slavon, de leur apprendre à lire, du plus pur regard de l'âme, les caractères dont se compose ce mot vivant, impérieux, ineffaçable, que Dieu a écrit dans l'Evangile et dans les consciences : l'*unité*.

Le monastère de Saint-Boniface et de Saint-Alexis, qui existe encore aujourd'hui sur le mont Aventin, a été, vers la fin du dixième siècle, une pépinière de missionnaires chrétiens pour les pays du nord de l'Europe. Il y avait eu là une ancienne diaconie [1], qui était, comme tous les établissements de ce genre, une institution de charité. Nerini a pensé que celle-ci avait été spécialement destinée à donner l'hospitalité aux voyageurs, en mémoire de saint Alexis, célèbre par ses voyages, dans la maison duquel cette diaconie avait été fondée [2]. Au dixième siècle, elle fut convertie en monastère, qui fut aussi une maison d'hospitalité. Son organisation offrit un phénomène assez rare dans les annales des ordres monastiques; on y suivait à la fois deux règles. Un métropolitain grec de Damas, qui avait fui la Syrie

[1] *Anast. in Leon. III.*

[2] *F. Nerin. de templ. et cœnob. SS. Bonifac. et Alex. Historica monum.*, c. VI.

bouleversée par les Sarrasins, avait obtenu du pape Benoît VII l'autorisation de s'établir en cet endroit avec des religieux de sa nation [1]. Ces Grecs s'y réfugièrent, disent les historiens, comme la colombe dans l'arche. Mais cette maison eut en même temps des religieux latins, entre autres un membre de cette famille des Crescentius, si tragiquement fameuse dans les fastes de Rome à cette époque, lequel y embrassa la vie de retraite et de pénitence. Les religieux grecs y suivaient la règle de saint Basile, patriarche des ordres monastiques de l'Orient. Les latins observaient celle de saint Benoît, patriarche du même genre pour l'Occident [2]. Ces deux grandes institutions qui couvraient de leur ombre toute la chrétienté, entrelacèrent leurs rameaux dans le monastère de ce saint Alexis, qui avait été lui-même, à sa manière, par son origine, ses voyages et sa mort, un lien de l'Orient et de l'Occident. La composition de ce monastère fit qu'il devint tout naturellement le rendez-vous et la demeure des saints personnages qui venaient séjourner pendant quelque temps à Rome [3]. Le mélange de religieux appartenant à des pays et à des rites différents, la présence des étrangers auxquels ils donnaient l'hospitalité, les conversations qui s'établissaient dans ce contact perpétuel de nationalités

[1] *Epitaph. Sergii, in cœnob. SS. Bonific. et Alex. — Et Baron., ad an.* 990.

[2] Græci optimi veniunt, Latini similes militaverunt : superioribus pius Basilius, inferioribus magnus Benedictus dux sive rex erat. *Act. S. Adalbert. Prag.*

[3] Factus est locus ille domicilium sanctorum virorum illùc accedentium et proficiscentium. *Baron. ibid.*

diverses, portaient souvent la pensée de ces moines vers les pays lointains. Cette direction d'idées, se combinant avec la ferveur qui régnait dans ce monastère, suggéra à un certain nombre d'entre eux le désir d'être des missionnaires de la foi. Ils ne pouvaient guère songer à exécuter ce projet dans les contrées du levant et du midi que la barrière des armées musulmanes fermait à leur prosélytisme. A l'ouest, la France, l'Espagne, l'Angleterre étaient chrétiennes. Leur zèle se tourna donc du côté du nord, d'autant plus que quelques-uns étaient originaires d'Allemagne. Woitech, qui reçut le nom d'Adalbert, et qui était né en Bohême, alla prêcher l'Évangile dans son pays, et ensuite en Prusse où il mourut pour la foi [1]. Boniface, autre allemand, ami de l'empereur Othon III, « ayant appris la sainte et triomphante « mort d'Adalbert, et enflammé lui-même du désir « d'avoir une pareille fin, » quitta aussi le monastère de Saint-Alexis, après avoir reçu du pape la mission et le caractère d'évêque. Il s'en alla, en chantant des psaumes sur sa route, et marchant souvent à pieds nus, annoncer Jésus-Christ dans la Russie méridionale [2]. Quand la nouvelle de son martyre fut arrivée en Italie, saint Romuald, le fondateur des Camaldules, « se sentit pressé à son tour de répandre « son sang pour Dieu, et partit pour la Hongrie, »

[1] *Act. S. Adalb. episc. Prag.*

[2] Audiens autem B. Bonifacius..., gloriosum S. Adalberti episcopi Pragensis martyrii triumphum, et ipse accensus martyrii desiderio, susceptoque à Papa pontificatûs officio, mox ad regem Russiæ profectus est. *Vit. S. Romoald. ab Hieronym. Eremit. camald.*, c. VIII.

où le mauvais état de sa santé ne lui permit pas d'arriver [1]. La soif du martyre se propageait comme une sainte épidémie d'une de ces âmes à l'autre. Benoît et Jean, disciples de saint Romuald, qui ont appartenu au monastère dont nous parlons, évangélisèrent la Pologne [2]. Chacun de ces principaux missionnaires emmenait avec lui des compagnons. Le couvent du Mont-Aventin fut donc, pour employer ici une locution moderne, un séminaire des missions étrangères pour les nations du Nord. Quelquefois un de ces religieux ayant rencontré des obstacles insurmontables, et se défiant de ses propres forces, s'en revenait, ainsi qu'il est arrivé à saint Adalbert, chercher un peu de repos à l'ombre de son monastère chéri, sous le ciel de Rome, comme un oiseau fatigué revole vers son nid. La vie contemplative lui paraissait plus douce après les fatigues de la vie active : « Ayant retrouvé sa belle Rachel, « dit un écrivain de cette époque, il oubliait sa « laborieuse Lia [3], » car les consolations de la piété étaient grandes dans cette sainte maison. « Les dis- « cours du ciel y tombaient comme une pluie, et « des paroles de feu y couraient d'un cœur à l'au-

[1] Romoaldus audiens quia beatissimus vir Bonifacius martyrium suscepisset, nimio desiderii igne succensus ut pro Christo sanguinem funderet, Hungariam mox ire disposuit. *Vit. S. Romoald. à B. Petro Damian.*, c. XIII.

[2] *Nerin. de cœnob. SS. Bonif., etc. — P. Damian. in vit. S. Romoald.*

[3] Dulcem Romam revisit..., hic secretos monasterii sinus caram requiem intrat et amplexus pulchram Rachel, libenter obliviscitur laboriosam Liam. *Vit. S. Adalb. Prag. à monach. coœvo*, c. IV.

« tre[1]. » Mais le même esprit de Dieu, qui donnait tant de charmes à cette retraite pour le missionnaire en repos, l'en faisait repartir, quand le moment était venu : celui d'entre eux qui a eu le plus d'amour pour sa cellule sur l'Aventin, est allé mourir sur les bords de la mer Baltique. L'établissement de ce foyer de prosélytisme au dixième siècle témoigna que, malgré les scandales de cette époque, l'Église-Mère demeurait toujours féconde.

Bénie soit la demeure de ces âmes d'élite, qui a eu tant de pouvoir pour se les attacher et pour les détacher d'elle ! Quand nous visitons ce monastère habité aujourd'hui par des religieux Hiéronymites, la légende si dramatique de ses deux patrons, saint Boniface, martyr à Tarse dans le quatrième siècle, et saint Alexis, est plus présente à notre souvenir que le récit, un peu uniforme, des travaux apostoliques de ces missionnaires, dont les noms sont moins généralement connus. L'église, qui a été reconstruite, ne conserve du moyen âge que son clocher bysantin, et quelques incrustations. Mais dans le cloître, soutenu par de belles colonnes de granit et de marbre, on retrouve quelques monuments du dixième et du onzième siècle. L'inscription funéraire de Crescentius, dont nous avons parlé, a été composée par un contemporain des missionnaires, vraisemblablement par un moine de leur couvent, et peut-être par quelqu'un d'entre eux[2]. Nous y avons remarqué le pas-

[1] Pluebant ibi sermones Dei, accensæ sententiæ mutuò cursant. *Ibid.*

[2] Elle date de 984, comme l'indiquent les derniers mots, aujourd'hui détruits sur la pierre, mais conservés dans les

sage suivant : « Le Christ, ardent ami des âmes, « et médecin expérimenté, lui avait donné pour « longtemps une maladie miséricordieuse, afin que « tombant du haut des espérances du monde, il se « prosternât sur le tombeau de notre martyr pour » l'embrasser et s'y dévouer au Seigneur [1]. » Nous lisons aussi dans le même corridor l'épitaphe du métropolitain de Damas, Sergius, fondateur de cette colonie de Saints [2]. Mais il est à regretter qu'on n'ait pas placé dans ce cloître, comme on l'a fait dans celui du monastère de Saint-Grégoire, une pierre sur laquelle serait gravée la liste des personnages illustres par leur sainteté et leurs travaux, qui sont sortis de cette maison. Nous voudrions du moins y lire quelques lignes rappelant l'effusion de l'esprit divin sur elle dès ses premiers jours. Une inscription assez belle, quant à la pensée, pourrait être tirée d'une pièce de vers enfouie dans un vieux

Annales de Baronius. Cette épitaphe donne à ce Crescentius le titre de *grand duc, dux quoque magnus*, après lui avoir donné celui *d'illustre citoyen romain*, *eximius civis romanus*. Cette dernière qualification concourt, avec beaucoup d'autres preuves, à établir que le régime municipal a toujours subsisté à Rome sans interruption à l'époque où il avait généralement succombé sous les coups de la féodalité.

[1] Quem XPS animar amans medicusq. peritus corripuit langore pio longevo ut ab omi spe mundi lapsus prostratus limina SCI martyris invicti Bonifatii amplexus et illic se dno tradidit, etc.

[2] Sergius hic recubat metropolita sepultus
Qui quondam fuerat Damasci tempore longo.....,
Cœnobium sci benedicti condidit hicce
Primo qui statuit ntæ certamina vitæ
Quatuor hic annos vixit sub tramite recto, etc.

parchemin des archives de ce couvent. Ces vers font allusion à la situation du monastère, dont l'église s'élève sur la tombe du martyr auquel elle a été primitivement dédiée, tandis qu'au-dessous l'antre de Cacus, immortalisé par Virgile, laisse voir sa bouche béante. « Dans ce même lieu, disent ces « vers, où des malheureux étaient traînés aux tor- « tures et à une mort sanglante par un homme devenu « une bête sauvage, un autre homme, qui est de- « venu un ange, conduit à la vie les cœurs souffrants, « par le chemin des consolations et des vœux sacrés[1]. »

Il ne faut pas oublier que durant tous ces siècles où la papauté s'était occupée de la propagation de la foi chez les païens, elle avait travaillé, avec une activité incessante, à maintenir chez les peuples chrétiens la pureté de la foi. D'une main elle jetait au loin la semence évangélique dans le Nord et dans l'Occident ; de l'autre elle étouffait l'ivraie des hérésies, particulièrement dans les contrées orientales où le christianisme avait été établi dès les premiers temps. Mais le moment arrivait où sa sollicitude devait, sous un autre rapport, se diriger vers ces mêmes pays, ravagés par l'islamisme. La seule mission qu'il fût possible d'y exercer alors était d'y pourvoir à la conservation et à l'affranchissement des populations restées fidèles. C'était toujours étendre le christianisme, non dans les lieux, mais dans l'avenir, en assurant la perpétuité de générations chré-

[1] Hùc tractos homines in mortem cæde cruentâ
Torquebat miseros bestia factus homo...
Hùc ductos homines in vitam vota per alma
Solatur trepidos angelicatus homo.

tiennes, souches futures de chrétientés plus nombreuses. Dans ce but une guerre générale contre le Mahométisme était nécessaire, non que l'Évangile doive être propagé par la force, mais parce qu'il est légitime de repousser par les armes les invasions des peuples armés contre l'Évangile. Déjà, dans le dixième siècle, le pape Gerbert, connu sous le nom de Silvestre II, avait conçu l'idée des croisades. Grégoire VII l'avait ensuite reprise avec ardeur : il voulait partir lui-même pour l'Orient, entraînant rois et peuples à sa suite. Depuis lors, la demeure des papes à Saint-Jean-de-Latran fut constamment habitée, pour ainsi dire, par cette pensée. Leur palais sur le mont Cœlius a été, pour ces guerres saintes, ce qu'avait été pour les guerres de l'ancienne Rome, le palais du sénat au pied du Capitole. C'est de cette résidence que partirent tant de lettres, d'exhortations, de proclamations qui soulevaient la chrétienté. C'est dans la basilique de Latran que se tint, sous Innocent III, ce concile, qui fut, relativement à la croisade, comme une assemblée des états-généraux de la chrétienté. Deux patriarches, celui de Constantinople et celui de Jérusalem, ceux d'Antioche et d'Alexandrie représentés par leurs délégués, soixante-et-onze primats et métropolitains, quatre cent douze évêques, les nonces des prélats qui n'avaient pu se rendre au concile, huit cents abbés et prieurs de monastères, les ambassadeurs des princes chrétiens, prirent place dans l'abside et les nefs croisées de la basilique. Le pape ouvrit la première séance par ces paroles mémorables : « Comme le « Christ est ma vie, et que la mort m'est un gain,

« je ne refuse pas, si telle est la volonté de Dieu, de « boire le calice de la passion, qui me sera offert « soit pour la défense de la foi catholique, soit « pour la délivrance de la terre sainte, soit pour la « liberté ecclésiastique, quoique pourtant je sou- « haite de demeurer dans ce corps de chair, jusqu'à « l'achèvement de l'œuvre commencée. Je vous dis « donc que je désire célébrer avec vous trois pâques, « ou la fête d'un triple passage corporel, spirituel et « éternel : corporel, en passant d'un lieu dans un « autre lieu, pour la délivrance de la misérable Jé- « rusalem ; spirituel, en passant d'un état de choses « à un autre état, par une réforme universelle de « l'Église ; éternel, en passant d'une vie à une autre « vie, où s'obtient la gloire céleste. » L'antique chaire pontificale en marbre, sur laquelle Innocent III a dû siéger au milieu de cette assemblée, au moins pour certaines fonctions, se trouve aujourd'hui dans le portique inférieur du cloître de Latran. La grande figure du Sauveur en mosaïque qui domine le chœur de l'église, le très-ancien crucifix en bois, placé sur l'autel du portique semi-circulaire de saint Léon, les deux statues de saint Pierre et de saint Paul, qui sont à côté de cet autel, ont assisté à ce concile.

Les croisades eussent fini, suivant toute probabilité, par effectuer l'affranchissement de l'Orient chrétien, si une dynastie latine eût pu s'établir sur le trône de Constantin, et y remplacer cette souveraineté bysantine, si coupable envers la république chrétienne, et moins dégradée par son incapacité pour le bien que par sa puissance pour l'empêcher.

L'essai de cette restauration énergique de l'empire oriental a laissé un monument dans la basilique de Saint-Laurent hors des murs. Il fait partie des fresques du treizième siècle, que l'on voit sous le portique. Parmi ceux de ces tableaux, très-endommagés par le temps et l'intempérie des saisons, qui représentent divers traits de la vie de saint Laurent et de son martyre, Mabillon en a remarqué un relatif à un tout autre sujet. Il eût été difficile de le reconnaître, sans une indication que l'histoire a conservée par rapport à un événement religieux et politique dont cette église a été témoin. On sait qu'en 1217, Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, fut couronné empereur de Constantinople par le pape Honorius III dans cette même basilique de Saint-Laurent. Dans le tableau dont il s'agit, le nouvel empereur et Ieule sa femme sont à genoux : le pape leur donne, de la main gauche, la communion, et les bénit de la main droite. Ce n'est pas sans raison, sans intention que ce tableau a été placé parmi ceux qui se rapportent aux faits de saint Laurent, arrivés plus de neuf siècles avant l'événement que celui-ci retrace : il rattache à la protection de ce martyr ce qui venait de s'accomplir dans sa basilique. Les intervalles de temps ne détruisent pas, pour les artistes chrétiens, l'unité historique des compositions consacrées aux saints. Les saints continuent de vivre avec nous par leur intervention fraternelle; les événements, dus à leur protection, ne sont, à quelque époque qu'ils aient lieu, que des épisodes successifs de cette présence terrestre des âmes bienheureuses, qui se perpétue sous d'autres formes, depuis

qu'elles sont entrées dans l'éternité. Cette observation explique et justifie divers tableaux du moyen âge, qui semblent offrir un amalgame bizarre d'époques bien éloignées les unes des autres. Les fresques du portique de Saint-Laurent laissent voir, comme tant d'autres œuvres du même temps, les traces d'une exécution grossière; mais le profond sentiment du christianisme, dont les artistes de cette époque étaient pénétrés, leur faisait saisir, par une sorte d'instinct, des combinaisons, renfermant implicitement des principes, qui sont entrés plus tard dans la théorie de l'art chrétien.

Nous noterons aussi une image de la Vierge, placée derrière le maître-autel de l'église de Sainte-Françoise-Romaine au Forum, et apportée de Troie à Rome par un Frangipani, à l'époque des croisades, vers le commencement du douzième siècle; les tombeaux de frère Raimond Zagoste et de frère Alphonse de Vignacourt, grands-maîtres de l'ordre de Malte, dans les souterrains de Saint-Pierre, et les tombeaux d'autres grands-maîtres dans le prieuré de l'Ordre sur le mont Aventin; l'inscription du monument du pape Pie II dans l'église de Saint-André *della Valle* [1]; les insignes et les chaînes du port de Smyrne [2], les verroux des portes de Tunis [3] qui ont été suspendus les premiers sous Sixte IV, les

[1] Conventum christianorum Mantuæ pro fide habuit.... Custos justitiæ et religionis, eloquio admirabilis, paratâ classe, ac Venetorum duce cum suo senatu commilitonibus Christi habitis, in bello Turcis indicto Anconæ decessit, etc.

[2] *Bonan.*, *Hist. Templ. Vatic.*, c. x.

[3] Alphar. *in tabul. Iconograph. Basil. Vatic.*

seconds sous Paul III, aux deux côtés de l'entrée principale de la basilique vaticane, les drapeaux turcs que nous voyons encore sous la voûte de la belle église de Sainte-Marie-de-la-Victoire [1]. Ces monuments ont concouru, avec quelques autres objets, à perpétuer dans l'enceinte de Rome le souvenir de cette longue et généreuse lutte de la chrétienté, dont on a dit, avec tant de raison, que, si chaque croisade a échoué, toutes ont réussi.

Les croisades ont contribué à préparer, pour la propagation de l'Évangile, un autre résultat que celui qu'il eût été possible de prévoir. Elles avaient favorisé divers progrès dans l'organisation de la marine; l'excitation qu'elles avaient produite dans la chrétienté avait fait naître une activité nouvelle, qui cherchait des issues. Les relations avec l'Orient avaient reporté les imaginations vers les contrées mystérieuses, situées aux extrémités de l'Asie. Les pressentiments, les vaisseaux étaient prêts. Dieu mit une pensée hardie dans le cœur de trois ou quatre hommes, et les envoya au levant et au couchant. Les parties les plus reculées du vieux monde furent reconnues, le Nouveau-Monde fut découvert. A l'aspect des domaines qui s'ouvraient devant elle, la passion des richesses poussa des cris de joie; mais dans une région supérieure où souffle l'esprit de Dieu, une autre voix retentit : *Allez, enseignez toutes les nations.* Les annales des trois derniers siècles peu-

[1] *Bonan., Hist. Templ. Vatic.* — Ces monuments se trouvent maintenant dans un des corridors de la maison des chanoines de Saint-Pierre.

vent à peine compter la foule des apôtres qui ont répondu à cet appel.

La basilique de Sainte-Marie-Majeure renferme des monuments de cette nouvelle période de la propagation de la foi. Le magnifique plafond de la nef principale a été doré avec le premier or envoyé d'Amérique. L'Asie est aussi représentée : dans un des bas-reliefs de la chapelle Pauline de cette église, on voit des ambassadeurs de la Perse et du Japon, qui furent reçus à Rome par Paul V. L'Afrique figure également dans ce bas-relief par un député du Congo envoyé au même pontife. Il mourut au Vatican peu de temps après son arrivée. Son tombeau est placé dans la chapelle du baptistère de Sainte-Marie-Majeure. Les nègres, qui viennent à Rome, s'arrêtent pensifs et joyeux devant ce monument. Cette tête africaine, ce buste à la face noire, qui se détache si bien sur le marbre blanc du mausolée, avec sa tunique du Congo, son ceinturon et son carquois, cette longue épitaphe qu'ils comprennent du moins comme une marque d'honneur, ce tombeau d'un nègre, érigé à côté des bustes de Clément XII et de Benoît XIV, dans une des plus brillantes basiliques de Rome, remplie de tombeaux si illustres, tout cela leur en dit plus que beaucoup de discours sur l'égalité chrétienne. La tombe de cet Antoine Nigrita est le symbole expressif de la réhabilitation de leur race.

C'est par un à-propos heureux que les objets, dont il vient d'être question, se trouvent réunis dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Cette église est l'église de la Crèche, elle en possède la relique, elle

en porte le nom. Comme autrefois les rois mages, les trois parties du monde, que l'étoile de la prédication évangélique amenait à la foi, ont offert leurs présents. L'Amérique a donné les prémices de son or; les ambassadeurs de la Perse et du Japon ont apporté, suivant leur usage, les parfums de l'Orient; l'enfant de l'Afrique a laissé sa dépouille mortelle. L'une de ces offrandes est rappelée par un monument dans l'église de la Crèche; les deux autres y sont présentes : *Obtulerunt aurum, thus et myrrham.*

L'universalité du prosélytisme catholique a aussi ses monuments dans plusieurs des principaux monastères de Rome. Les Carmes sont toujours les enfants de l'Orient : le Carmel les attire, le pays des palmiers, des tentes et des grottes patriarcales leur semble être leur patrie. L'esprit du dominicain Las-Casas survit dans des missionnaires qui portent le même habit. Plusieurs d'entre eux viennent d'ajouter de nouveaux noms à la liste des martyrs de leur ordre. Beaucoup d'enfants de saint François d'Assise, épars et cachés dans les pays infidèles, y reçoivent les stigmates de l'apostolat, et la Compagnie de Jésus, qui a produit en naissant le plus grand des missionnaires, est toujours ambitieuse de répandre en tous lieux son sang pour la foi. Dans l'intérieur de ces couvents, et particulièrement dans celui des Jésuites, on voit des portraits de ces apôtres, dont le monde a oublié les noms. Tandis que vous traversez les corridors en interrogeant, à droite et à gauche, ces têtes qui vous regardent, votre pensée parcourt tous les pays où la charité a porté la foi. Quelle maison royale aurait une galerie de portraits de famille aussi

illustres, si la renommée se mesurait toujours sur l'étendue du dévouement?

Le musée du collége Romain, autrement dit musée Kircher, du nom du savant jésuite son fondateur, renfermait, entre autres richesses, une collection de divers objets, livres, papiers, vases, ustensiles, armes, costumes, productions végétales et animales, provenant d'un grand nombre de pays, même sauvages, qui ont été le théâtre des missions évangéliques. Cette collection était à peu près unique en son genre, à l'époque où elle a été formée. Depuis qu'elle avait été imitée, à quelques degrés, dans d'autres capitales, par suite des relations multipliées de l'Europe avec tous les points du globe, elle avait perdu quelque chose de son mérite, comme rareté, mais elle avait conservé en entier un autre mérite, qui, loin de diminuer, a grandi au contraire par la comparaison. C'est celui qui provient bien moins de la composition matérielle que de la cause morale de cette collection. La plupart de ces objets ont été envoyés par des missionnaires. Tout occupés qu'ils étaient de recueillir des âmes, ils avaient glané, au milieu de leurs travaux apostoliques, ce qui pouvait être de quelque utilité pour les sciences et les arts, comme des moissonneurs, en formant leurs gerbes, ne dédaignent pas d'y joindre les fleurs que le champ produit. L'acquisition de ces objets n'a pas été le fruit du commerce, mais celui du dévouement. Ils ont été le prix, non de quelques étoffes ou de quelques verroteries de l'Europe, mais de ce trésor de charité chrétienne que ces mêmes hommes ont porté dans ces différents pays avec leurs sueurs et leur sang. Cette collection était le véné-

rable bagage d'un apostolat universel. Il ne serait pas nécessaire d'avoir les yeux d'un savant, d'un géographe, d'un naturaliste, il suffirait d'avoir un cœur d'homme pour passer en revue, avec intérêt, ces petits monuments d'une grande œuvre, cette gourde servant à puiser l'eau dans les voyages en Asie-Mineure et en Syrie, ces ustensiles en corne des Tartares de la Crimée, ces carquois, ces flèches de l'Arabie Déserte, ces écritoires persans, ces vases indiens faits avec la corne du rhinocéros, ce livre en langue malabare écrit sur des feuilles de palmier, ces tapis de la côte de Mozambique et de l'île Bornéo; cette ceinture de Lettré chinois, avec beaucoup d'objets, papiers et peintures venus du même pays, et ces beaux vases du Japon. L'Afrique avait donné une corne en ivoire avec figures, des tapis d'Angola, des éventails et un couvre-tête en feuilles de palmier artistement travaillées. La plupart des objets provenant de l'Amérique ont appartenu à des peuplades sauvages. Nous rappelerons, parmi ceux qui ont été fournis par le Canada, des modèles d'habits pour hommes et pour femmes, et de barques en écorce, avec la ceinture d'un Huron. Les indices d'un état de société plus avancée se laissaient distinguer dans les envois du Pérou, dans ces tissus de filaments d'arbre qui rivalisent avec notre laine, et dans cette bourse faite d'une étoffe exclusivement réservée au vêtement des anciens rois, et dont les fils, aux couleurs variées, représentent des fleurs. Notons aussi les hamacs, les tissus coloriés, les papiers hiéroglyphiques des Mexicains. Le Brésil y a joint des échantillons de ses éventails et tapis en plumes de diverses couleurs,

de ses bonnets de feuilles, d'ornements de femmes sauvages et de sacs au moyen desquels elles portaient des fardeaux, et une ceinture garnie d'une rangée de dents humaines, farouche trophée de quelque chef, qui l'a remis peut-être aux missionnaires comme un monument de sa pénitence. Nous y trouvons aussi des flèches, des bâtons, des massues pour briser le crâne. Deux instruments meurtriers se faisaient remarquer, une massue de pierre, qui a fendu la tête de plusieurs missionnaires jésuites, en Amérique, et qui « leur a ouvert le ciel, » et un glaive du Japon, dont un fourreau de peau très-dure enveloppait la lame recourbée; il a aussi mis fin à l'apostolat d'autres missionnaires du même ordre, dans la persécution du roi Taïcosama. Quelques oiseaux étrangers, entre autres des oiseaux de paradis, figuraient, avec leur brillante et gracieuse parure, près de ces instruments de torture et de mort; mais ils y formaient moins un contraste qu'une harmonie, si nous voyons en eux, suivant un symbolisme usité chez les premiers chrétiens, les emblèmes de ces âmes que le martyre a transfigurées.

Dans des circonstances malheureuses, une grande partie des objets dont il vient d'être question, ont été enlevés de ce musée. Un certain nombre reste : ces débris sont des pierres d'attente, et déjà en effet cette collection commence à réparer ses pertes. Elle a reçu, l'année dernière, le casque, le manteau, les armes, l'équipement complet du cacique d'une tribu de sauvages de l'Amérique septentrionale, connus sous le nom de *Pieds Noirs*. Ces prémices ont été apportés par un missionnaire jésuite, qui est retourné dans

cette partie du monde, et qui travaille, avec d'autres Pères de la même compagnie, à y renouveler, dans l'humble obscurité de leur apostolat, l'éclatante merveille du Paraguay.

Il existe aussi une collection du même genre dans un autre établissement romain, la *Propagande*. Celui-ci est comme le point central des missions. Pour bien comprendre son importance, il faut se rappeler les développements divers que le prosélytisme catholique, toujours le même en soi, a reçus, à certaines époques, quant à ses moyens d'action. On peut y distinguer, sous ce rapport, quatre phases principales. D'abord, pendant assez longtemps, les papes avaient choisi, dans le clergé de Rome et quelques autres églises, les sujets qu'ils savaient d'avance être propres à l'œuvre des missions. Ils les appelaient à eux, et les envoyaient. Ceux-ci s'adjoignaient des compagnons, qui les aidaient dans leurs travaux, et les églises qu'ils parvenaient à établir, cherchaient ensuite, selon que les circonstances le permettaient, à semer la foi dans les contrées environnantes. Les bouleversements produits au cinquième siècle par l'invasion des barbares, entravèrent le développement régulier de cette grande œuvre, mais elle ne tarda pas à reprendre sa marche, et après que plusieurs des peuples qui venaient de se mêler au monde romain furent entrés dans l'église, l'organisation du prosélytisme offrit une seconde phase très-remarquable. Les papes n'eurent plus seulement sous la main, pour la propagation de la foi, certains hommes de mérite qu'ils excitaient aux travaux apostoliques, ou que des renseignements certains leur dési-

gnaient comme disposés à s'y consacrer; mais en outre des chrétiens fervents accoururent des pays lointains à Rome, pour se mettre à leur disposition. Les uns venaient demander une mission directe, les autres rendaient compte de ce qu'ils avaient déjà commencé : tous y cherchaient l'autorité, la direction et l'appui dont ils avaient besoin. La plupart de ces ouvriers évangéliques appartenaient, comme nous l'avons vu, à des nations qui avaient une communauté d'origine et de langage avec d'autres peuples encore païens. Les pèlerinages à Rome, devenus de plus en plus fréquents, contribuèrent aussi à rassembler, sous les regards des souverains pontifes, des hommes distingués, originaires de tous les pays chrétiens, et animés d'un grand zèle pour les progrès de la religion. Il arriva ainsi que non-seulement l'Eglise romaine, cœur de l'église universelle, répandit, comme elle l'avait déjà fait, l'esprit de prosélytisme jusque chez les peuples qui étaient comme les membres extrêmes de ce vaste corps, mais aussi que ces peuples firent refluer vers le cœur de l'Église le prosélytisme qu'ils en avaient reçu, pour qu'il se régularisât dans le centre de l'unité. Ce double mouvement vital entretint une circulation très-active de lumières et de dévouement qui fut éminemment favorable à l'extension du christianisme. Toutefois il n'existait point encore d'institutions particulières, qui s'occupassent, d'une manière continue, de l'œuvre générale des missions. Le temps, sous l'influence de l'esprit de Dieu, amena, sous ce rapport, un nouveau développement. La plupart des grands ordres religieux, qui furent établis depuis le douzième siè-

cle jusqu'au seizième inclusivement, embrassèrent les missions chez les infidèles dans le plan de leur institut. Ils devenaient par là des pépinières permanentes, d'où les papes pouvaient tirer des apôtres à proportion des besoins, et en effet elles en ont fourni à foison, depuis la découverte du Nouveau-Monde. Mais ces corporations ne travaillaient pas uniquement à cette œuvre, elles s'occupaient de beaucoup d'autres : leur action était divisée. Les papes comprirent que les mesures adoptées jusqu'alors attendaient un complément; qu'il fallait créer une institution, qui ne fût pas seulement permanente, mais encore spéciale, et consacrée exclusivement à la propagation de la foi dans tous les pays. Grégoire XV établit, en 1622, la congrégation de la *Propagande*, et son successeur Urbain VIII institua, en 1627, le collége du même nom, destiné à recevoir des élèves de toutes les parties du monde, lesquels devaient ensuite retourner, comme missionnaires, dans leur patrie. Le même pape pourvut, par des bulles de 1637 et 1639, à la fondation de plusieurs *alumnats* ou sections d'élèves de diverses nations, en leur assurant les fonds nécessaires pour les entretenir à perpétuité. Quelque temps avant sa mort, il donna au même établissement une autre preuve de sa sollicitude. Une bulle de 1641 le soumit entièrement à la congrégation de la Propagande, afin de lui procurer la plus forte garantie de stabilité et de bonne direction. Tous les souverains pontifes ont veillé, avec le plus vif intérêt, à sa prospérité. Il a reçu, dans ces derniers temps, des adjonctions utiles, et il continue de jouir d'un haut degré de vie et de fécondité.

Les faits que nous venons de rappeler cadrent mal avec une assertion de quelques écrivains. On nous dit quelquefois que les institutions catholiques, qui existent de nos jours, ne sont qu'une dégénération des anciens établissements. Nous voyons l'ordre précisément inverse dans l'organisation du prosélytisme chrétien, considérée à diverses époques. Elle nous offre un progrès véritable, dont le dernier terme actuel est l'institution de la Propagande.

Son admirable collége renferme trois établissements secondaires dans lesquels la science, l'art et l'industrie expriment la grandeur de son but, en même temps qu'ils y concourent. La bibliothèque, si riche en documents précieux, et particulièrement en manuscrits orientaux, est une source de lumière sur l'histoire et l'état religieux d'une multitude de pays. L'établissement artistique, ou le musée, est aussi une prédication composée de monuments, dont une grande partie provient des contrées qui ont été parcourues par les missionnaires; il rappelle constamment aux élèves l'universalité de leur apostolat futur. Des idoles, réunies dans cette glorieuse salle, comme des captifs enchaînés à un char de triomphe, excitent la compassion de ces jeunes lévites pour les peuples encore assis dans les ombres de la mort. La dernière idole qui ait été apportée à la Propagande est une grossière statue en bois, couronnée de plumes : elle fut longtemps adorée dans les îles Gambier. Son nom, *Mainaraggi*, ou *lumière céleste*, semble indiquer qu'elle appartenait à un des cultes astro-latriques : ils ont été la plus ancienne forme du paganisme, et la plupart des peuplades sauvages s'y sont arrêtées.

Les habitants des îles Gambier demandaient particulièrement à cette divinité une récolte abondante des fruits de la terre. Ces pauvres sauvages ont compris maintenant que l'homme, dans cette vie, a d'autres fruits à recueillir que ceux du bananier, et que la vraie *lumière céleste* se lève ailleurs que sur les flots de l'Océan. Ils ont envoyé très-récemment cette idole à Rome par l'entremise de leur évêque, afin que le monument de leur erreur y devînt le mémorial de leur conversion. En face de lui se trouvent des objets qui ont servi au culte Bouddhiste, lequel, à raison des doctrines philosophiques qui ont présidé autrefois à l'établissement de ses formes matérielles, peut être considéré comme occupant, dans le système général du polythéisme, l'extrémité supérieure d'une échelle dont le dernier degré comprend les superstitions idolâtriques des sauvages. Le musée de la Propagande, qui est d'origine récente, doit être considéré comme étant seulement le noyau d'une belle collection future. A en juger d'après les conquêtes que la foi fait ou s'apprête à faire dans tant de pays, qui sans doute enverront aussi à Rome des monuments de leur conversion, on peut promettre à ce musée un avenir bien plus grand que son passé.

De son côté la typographie, attachée à cet établissement, émet en différentes langues une foule de livres savants ou populaires, utiles aux missions. Mais le plus beau livre, le plus beau monument de la propagande est le cœur de ses élèves. Rien ne ressemble plus au cénacle que la chapelle où ils se préparent ensemble à se disperser, comme les apôtres, par toute la terre. La propagande offre le résumé d'une des visions des

prophètes : « Regarde autour de toi, tous ces fils, « qui sont venus de loin pour se réunir dans ton « sein, » retournent ensuite chacun dans son pays natal, « comme des colombes qui s'envolent vers leur « colombier. » Un signe sacré, qu'ils emportent avec eux, les unit à jamais par le lien de la fraternité la plus étroite, quelles que soient les distances qui doivent les séparer sur la terre. Avant de partir, ils ont prêté, conformément à la bulle d'institution, le serment de verser, s'il le faut, leur sang. Tous ne meurent pas pour la foi, mais tous ont à souffrir pour elle. Ils sont tous dignes de ces paroles que le cardinal Baronius adressait à des jeunes lévites destinés à vivre dans un pays livré aux persécutions : « Vous « m'inspirez, leur disait-il, une sainte jalousie, heu« reux candidats du martyre, déjà désignés pour « cette noble pourpre. Quand je vous regarde, je ne « puis m'empêcher de dire : Que mon âme meure « de la mort des justes, et que mes derniers moments « ressemblent aux leurs [1]. »

Le collége de la Propagande est l'expression du plus grand et du plus saint effort qui ait été fait, dans aucun établissement humain, pour travailler à la restauration de l'unité de la famille humaine. La séparation des langues, qui produit ou entretient l'isolement des peuples, est un des signes du brisement

[1] Macte animo..., juventus quæ tam illustri militiæ nomen dedisti, ac sacramento sanguinem spopondisti. Æmulor vos sanè Dei æmulatione, cùm vos martyrii candidatos, ac nobilissimæ purpuræ martyres designatos aspicio, compellor et dicere : Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia. *Not. ad martyrol.*, 29 décembre.

de cette unité. Le sauvage ne sait que l'idiome de sa tribu. Les vieilles nations de l'Inde et de la Chine, emprisonnées dans leur civilisation immobile, ne comptent qu'un petit nombre d'hommes qui s'occupent de langues étrangères, et encore ne connaissent-ils que celles des pays les plus voisins. Quelques villes mahométanes, plus en contact avec l'Europe, sont un peu plus avancées. La chrétienté seule est travaillée du besoin de s'initier de plus en plus à ce genre de connaissance, et, dans la chrétienté, le collége romain de la Propagande est le foyer le plus général de la communication des langues entre elles. Tout gouvernement qui viendrait dépenser pour cela l'argent nécessaire, serait bien maître d'établir un collége où toutes les langues seraient représentées par des élèves de tous les pays. Rome seule le fait, parce qu'elle a seule un intérêt moral universel. Dans un collége fondé par un gouvernement, on ne verrait figurer que les langues utiles au commerce et à la littérature, les idiomes aristocratiques de la richesse et du génie. A la Propagande, les plus pauvres, les plus dédaignées sont accueillies avec respect, car elles sont parlées, en quelque coin obscur du globe, par des âmes qu'il faut sauver. Les grossiers accents du nègre s'y produisent à côté de la langue harmonieuse de la Grèce. Le latin y sert de trucheman entre les sentences de Confucius et les proverbes des sauvages des îles Gambier. Les langues, rassemblées dans un collége temporel, pour un but d'utilité terrestre, ne seraient pas réellement unies parce qu'elles ne seraient point l'expression des mêmes pensées sur Dieu et sur l'homme. A la Propagande, une même vie spirituelle

circule indivisiblement dans ces organismes variés de l'intelligence humaine. Les effets de leur antique séparation se guérissent par leur communion à la même foi et au même dévouement. Dans l'écriture chinoise, le signe qui représente une tour exprime l'idée de la dispersion, par allusion sans doute à un des plus anciens souvenirs du genre humain. Si les peuples modernes adoptaient une écriture en caractères symboliques, le sceau du collége de la Propagande mériterait d'être l'hiéroglyphe de l'union. Cette maison est aux antipodes de Babel. C'est ce qui donne un charme tout particulier à un exercice qui a lieu pendant les fêtes de l'Épiphanie. Les élèves y récitent, chacun dans la langue de son pays natal, une composition sur le mystère du jour. C'est assurément l'hymne le plus universel qu'on puisse entendre. Ce concert étrange de sons, d'accents et de rhythmes, inintelligibles, en détail, pour tous les auditeurs à peu près, n'en forme pas moins, par le simple fait de leur réunion, une parole plus qu'intelligible : sa signification se fait profondément sentir.

On y entend quelques chants nationaux, notamment des airs chinois, toujours très-applaudis. Il serait à désirer que la partie musicale tînt une plus grande place dans les exercices de la Propagande. Cette réunion cosmopolite pourrait offrir, chaque année, des mélodies populaires de plusieurs pays au moins, lesquelles seraient remplacées, l'année suivante, par des chants provenant d'autres contrées. En assistant à deux ou trois de ces séances annuelles, on aurait le plaisir d'y observer, à quelques égards,

les transformations que l'instinct musical, cet organe universel du sentiment humain, reçoit sous l'influence des races, et de tous les degrés de sociabilité, depuis les tribus sauvages jusqu'aux peuples les plus civilisés. Cette comparaison rendrait aux auditeurs une partie de l'intérêt qu'ils perdent en ne comprenant pas le sens des mots : la musique est la seule langue qui n'ait pas besoin de traduction. Ce concert universel s'accorderait très-bien avec le caractère de Rome, dont la sollicitude maternelle embrasse tous ces peuples : elle accueillerait tous leurs chants, comme elle écoute toutes leurs douleurs. On peut dire aussi que l'exercice dont nous parlons s'adapterait, avec un à-propos particulier, à cette fête célébrée par le séminaire des missions autour du berceau du Sauveur. Les anges ont chanté autrefois sur ce berceau : leur nom signifie *envoyés*, et ce n'est pas seulement par le nom que tous ces jeunes missionnaires leur ressemblent.

La langue française figure dans ce concours des langues, quoique la France ne fournisse point d'élèves pour ce séminaire : il ne reçoit que des sujets appartenant à des pays où la religion catholique n'est pas généralement professée. Il y a d'ailleurs, à Paris, un séminaire des missions étrangères, dépendant de la congrégation romaine de la Propagande. Notre langue a été représentée cette année par un jeune lévite de la Suisse, M. Mantel, de Genève. Je crois ne pas déplaire à quelques-uns de mes lecteurs en transcrivant ici les stances françaises qu'il a récitées.

La Crèche et la Propagande.

I

Quand Babel eut troublé l'unité du langage,
Les langues, se fuyant par un instinct sauvage,
Quittèrent leur berceau pour n'y plus revenir :
Mais le Verbe a pitié de leur foule égarée,
Si la tour de l'orgueil l'a jadis séparée,
L'humble crèche d'un Dieu saura la réunir.

II

Depuis qu'on entendit dans la céleste plaine
Les anges, gardiens de chaque race humaine,
Chanter : *Paix soit aux cœurs de bonne volonté !*
A tout siècle, en tout lieu, leur voix s'est fait entendre,
Et chaque nation est jalouse d'apprendre
Cet hymne fraternel que son Ange a chanté.

III

Sous le chêne d'Orphée, antique allégorie,
La brebis de l'Europe et le lion d'Asie
Ne formèrent, dit-on, qu'un paisible troupeau :
Tels, des déserts du Cafre aux steppes du Tartare,
Chaque idiome humain, ou savant ou barbare,
Accourt, doux et charmé, près du divin berceau.

IV

Toute diversité vient ici se confondre.
Le Chinois parle au Turc surpris de lui répondre,
Gambier par l'Indoustan se laisse interroger,
Le Nègre ouvre l'oreille aux doux chants de la Grèce,
Et dans ce chœur de voix, qui s'agrandit sans cesse,
Dieu prépare une place au Bédouin d'Alger.

V

Rome! c'est dans ton sein que leur accord s'opère !
Dans ce chaos de mots qui divise la terre
L'harmonie apparaît dès qu'on prie avec toi :
Ton hymne universel est le concert des âmes ,
Le Dieu de l'unité que seule tu proclames
En nos accents divers entend la même foi.

VI

Sur tout rivage où peut aborder une voile ,
Tes apôtres s'en vont , guidés par ton étoile ,
Des peuples renouer l'antique parenté :
La vérité refait ce qu'a détruit le crime ,
Et Rome , de Babel , antipode sublime ,
Du genre humain épars reconstruit l'unité.

J'espère pouvoir insérer, parmi les notes de cet ouvrage, la traduction de quelques pièces composées dans les langues de la Chaldée, du Kurdistan, du Pégu, de Ceylan, de la Chine, d'Angola et de l'Éthiopie. Il y a une poésie indépendante du mérite particulier de chaque composition, dans cette fédération des idiomes humains, apportant chacun son hymne à cette fête : on dirait une scène des jeux olympiques de la chrétienté.

Résumons la série des observations que nous venons de recueillir. En parcourant un certain nombre des édifices sacrés de Rome, nous y avons rencontré des objets ou des souvenirs qui se lient à la propagation de la foi chez presque tous les peuples auxquels le Christianisme a été annoncé. Ces principaux monuments de la prédication évangélique sont :

L'église de Sainte-Pudentienne, le souterrain de Sainte-Marie *in via Lata*, et l'église souterraine des catacombes de Saint-Sébastien, pour les peuples de l'Italie, de l'Égypte, des Gaules et des Espagnes;

Les basiliques des Martyrs pour l'Irlande;

Le monastère de Saint-Grégoire pour l'Angleterre;

La basilique et la confession de Saint-Pierre pour l'Allemagne, la Suède et plusieurs peuples du Nord;

Le monastère de Saint-Alexis pour la Bohême, la Prusse et la Russie;

La basilique de Saint-Clément pour les Slaves;

Les basiliques de Latran et de Saint-Laurent-hors-les-Murs pour le prosélytisme des croisades;

Sainte-Marie-Majeure pour l'œuvre de la foi en Perse, au Japon et dans le Congo;

Le collége Romain, les principaux monastères des Carmes, des Dominicains, des Enfants-de-Saint-François pour la Syrie, la Perse, l'Inde, la Chine, le Japon, diverses contrées de l'Afrique, l'Amérique du Nord, le Mexique, le Pérou, le Brésil;

Enfin le séminaire de la Propagande et la maison professe des Jésuites, pour toute la terre. Ceux des missionnaires qui arrivent par la route de l'Orient, à l'extrémité de l'Asie, y ont aujourd'hui en face d'eux, dans les îles de l'océan Pacifique, d'autres missionnaires qui y sont venus par la route de l'Occident.

Nous devons maintenant, avant de terminer ce volume, réunir, dans un cadre facile à embrasser, les résultats généraux, qui expriment la signification

des détails sur lesquels la pensée du lecteur s'est dispersée en parcourant cet écrit. Nous ne faisons pas un livre de description ou d'histoire, nous ne passons à travers les monuments et les faits que pour arriver aux vérités dont ils sont la manifestation. Ce n'est qu'à la fin de cet ouvrage que nous pourrons produire, dans ce qu'elle a de plus élevé, la signification de Rome; mais il nous est déjà possible de la caractériser en partie et à quelque degré.

Les tombeaux sacrés de Rome, qui forment, ainsi que nous l'avons dit, le reliquaire de la sainteté chrétienne, le plus complet qui existe, nous ont offert d'abord un signe qui mérite beaucoup d'attention, lorsqu'on cherche ce qui doit caractériser le centre du christianisme. Ce premier indice est devenu plus significatif, lorsque nous avons vu que la ville, qui est, par les reliques qu'elle renferme, le plus vaste sépulcre des saints, est en même temps, par ses églises, le plus éminent des temples de Dieu. Puis nous avons jeté un premier coup d'œil sur les cérémonies sacrées qui s'accomplissent sur ces tombes et dans ces églises; nous avons écouté les langues dans lesquelles on y loue Dieu, et nous avons reconnu, sur les marches de ces autels, les divers représentants des principaux et des plus anciens rits chrétiens, réunis dans l'unité religieuse dont Rome est le centre, tandis que hors de cette unité ils cessent d'être unis entre eux. Ici, groupés, comme des rejetons, autour du vieux tronc du christianisme, ayant en lui leurs racines, et nourris d'une même sève, ailleurs, branches coupées, qui n'ont plus de souche

commune, qui n'entrelacent pas même leurs feuilles. Tels sont les indices que nous a fournis de prime-abord, je ne dis pas l'étude, mais le simple aspect de Rome chrétienne.

Leur signification s'est développée dans d'autres faits monumentaux qui ont passé sous nos yeux. Mais ces faits, outre leur rapport à l'unité religieuse, servent particulièrement à mettre en relief le caractère de perpétuité. Telles sont les catacombes et les basiliques constantiniennes, témoins des premiers temps du christianisme persécuté et du christianisme triomphant; la chaire de saint Pierre, conservée jusqu'à nos jours, les monuments que renferme la basilique vaticane, et qui correspondent à toute la durée de l'ère chrétienne, la galerie de tous les portraits des papes, commencée au cinquième siècle, enfin cette série d'églises qui remonte d'âge en âge jusqu'aux oratoires fondés par les apôtres.

La perpétuité religieuse se réfléchit aussi dans d'autres monuments qui font spécialement ressortir le caractère d'universalité. Celui-ci est marqué d'abord par certains faits que nous avons déjà considérés sous un autre point de vue, tels que les diverses liturgies, les tombeaux et les reliques de martyrs et de saints qui appartiennent à tous les pays, les églises qui correspondent aux diversités nationales de la chrétienté. Mais, indépendamment de ces indices, le caractère d'universalité éclate dans deux ordres de faits admirablement significatifs. Nous avons vu, à Rome, des monuments qui rappellent ce que la papauté, à toutes les époques, a fait pour maintenir l'intégrité de la foi dans l'intérieur de la

chrétienté, quelles qu'aient été les contrées de l'Orient et de l'Occident où les hérésies se sont élevées. Nous avons vu aussi des monuments qui se lient aux origines de la prédication chrétienne chez tous les peuples, et qui rappellent le prosélytisme universel de la papauté.

Avant de passer à d'autres considérations, nous pouvons déjà concevoir, quoiqu'imparfaitement, ce que nous avons appelé *l'idée* de Rome. Dans le spectacle que le monde des corps nous fournit, il y a deux sources de pensées, d'émotions, auxquelles nulle âme humaine ne reste étrangère : nous entrevoyons, avec un respect mystérieux, dans les chênes séculaires, dans les constructions antiques, l'image de la perpétuité matérielle, comme une ombre de ce qui durera toujours, et, du haut d'une montagne, notre âme semble grandir avec l'espace que nous découvrons, parce qu'elle aspire à ce qui est universel, et que tout ce qui est moins borné lui figure un peu ce qui est sans bornes. Ces émotions, ces pensées, Rome nous les inspire, en les transportant du monde des corps au monde des esprits. Elle nous offre l'image matérielle de la perpétuité morale, de cette immutabilité religieuse qui a bravé tous les orages de la pensée et du temps. A mesure que nous la contemplons, tous les grands faits du christianisme, dont elle retrace l'histoire, passent devant nous : l'horizon du monde chrétien s'ouvre au loin dans toutes les directions. Et toute cette variété d'événements, de peuples, d'époques, réfléchis dans les monuments de Rome, s'y coordonne au sein de l'unité. Hors d'elle, tous ces faits ne sont que des matériaux

désunis : en elle et par elle, ils sont les parties d'un tout ramenées à un centre. Les lumières de l'histoire et de la philosophie suffisent pour découvrir, sous ces divers rapports, la signification de Rome monumentale ; mais la foi, la piété y recueillent quelque chose de plus haut qu'une simple idée sublime. Les âmes qui ont ce qu'il faut pour sentir ces autres impressions n'ont pas besoin qu'on les leur explique : ceux qui ne sont pas disposés à les goûter ne les comprendraient pas.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Les lecteurs sont prévenus que cet *errata* n'est pas complet, l'auteur n'ayant pas reçu à temps plusieurs feuilles dans lesquelles il devait faire les dernières corrections.

Page 43, ligne 2, *eus*, lisez : *eu*.
— 78, — 14, *cette hymne*, — *cet hymne*.
— 192, — 25, *qu'ils énoncent*, — *qu'elles énoncent*.
— ib., — 27, *qu'ils expriment*, — *qu'elles expriment*.
— 154, *travaille dans le tuf*, — *a travaillé dans des couches de tuf plus hautes*.
— 203, dernière ligne la note, *albo*, — *almo*.
— 209, ligne 9, *fossés communs*, — *fosses communes*.
— 224, — 20, *premiers*, — *premières*.
— 226, — 9, continuez sans alinéa.
— 244, — 12, *cinquante*, lisez : *soixante*.
— 285, — 17, *largeur*, — *longueur*.
— 288, — 23, *temple présent*, — *spirituel*.
— 289, dans la note, *fuere*, — *tuere*.

AVERTISSEMENT.

Les ouvrages dont il ne paraît d'abord qu'un volume, sont exposés à un inconvénient qui leur est propre. Plusieurs des lecteurs peuvent être portés à reprocher d'avance à tout l'ouvrage l'absence de certaines considérations, qui ne manquent dans le premier volume que parce qu'elles ont une autre place. C'est pour cela qu'il semble à propos d'insérer ici un avis à ce sujet.

1° On a pu remarquer dans ce volume certains points qui, bien qu'indubitables pour la plupart des lecteurs, demanderaient à être appuyés sur quelques preuves spéciales, pour les personnes surtout qui sont étrangères à la religion catholique. L'auteur n'aurait pu intercaler à ce sujet de petites dissertations dans le cours de son ouvrage, sans en altérer le plan et les proportions. Il a donc préféré les renvoyer à l'*appendice* qui terminera le troisième volume.

2° L'auteur a cité, relativement à des circonstances accessoires, quelques passages des *Actes* des martyrs, considérés comme apocryphes. Les détails fournis par ces documents offrent souvent des données historiques, qui, sans être certaines, ont une valeur qu'on ne doit pas négliger : un auteur peut leur trouver un légitime emploi, lorsqu'il ne fait pas dépendre d'elles les points réellement importants du sujet qu'il traite. L'*appendice* contiendra quelques éclaircissements à cet égard.

3° Les lecteurs ne doivent pas supposer que ce qui est dit dans ce volume de tels ou tels monuments renferme tout ce que l'auteur se propose d'en dire. Cette observation s'applique, non-seulement à plusieurs basiliques, qu'il n'a encore considérées que dans leur état ancien, et non dans leur état actuel, mais aussi à des parties considérables de l'ancienne Rome chrétienne, qui ont été à peine indiquées dans ce premier volume.

